God 8.18
840.8
Mat/Che
44724

00044724

NOT TO BE ISSUED
OUT OF THE LIBRARY.

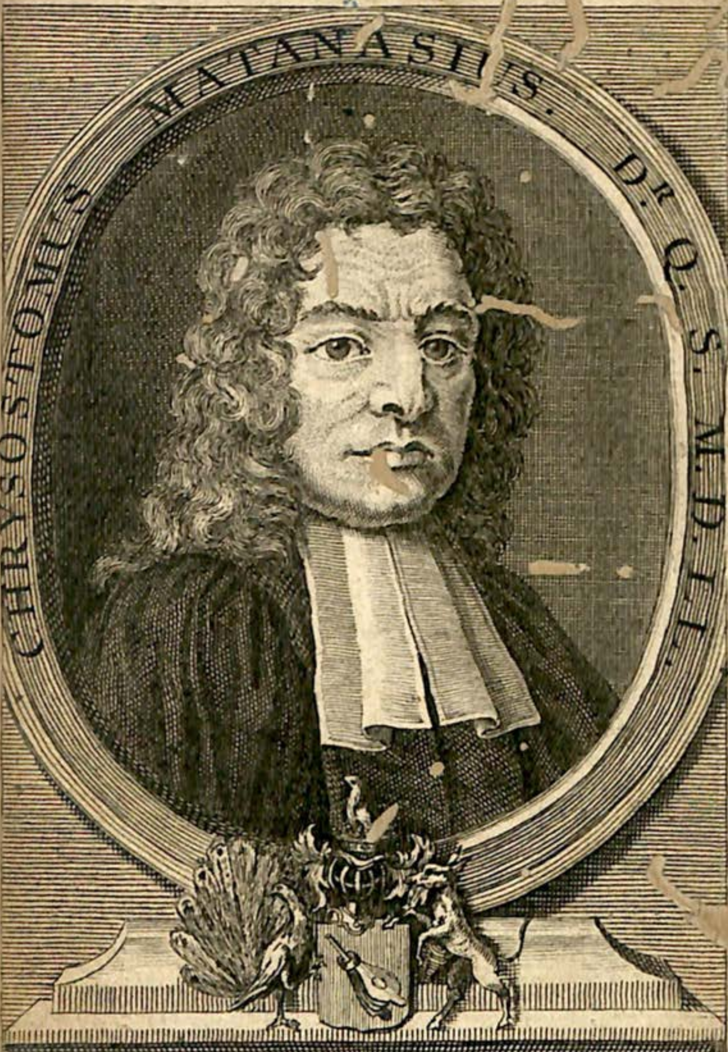
BOMBAY BRANCH
OF THE
ROYAL ASIATIC SOCIETY.
TOWN HALL, BOMBAY.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 02 July, 2018

LE CHEF-D'ŒUVRE D'UN INCONNU

DEUX VOLÛMES IN-DOUZE.

00044724



Quand il ecrit ce Docteur si parfait,
Quelque grand que soit le volume,
Les Graces tiennent le Cornet
Et Mercure conduit la Plume.

LE CHEF-D'OEUVRE
D'UN
INCONNU,

Poëme heureusement découvert, & mis au jour avec des Remarques savantes & recherchées, par M. le Docteur

CHRISOSTOME MATANASIUS.

On trouve de-plus une Dissertation sur HOMERE & sur CHAPELAIN, deux Lettres sur des Antiques; la Préface de CERVANTES sur l'Histoire de D. QUIXOTTE DE LA MANCHE; la Déification d'ARISTARCHUS MASSO, & plusieurs autres choses non moins agréables qu'instructives.

HUITIEME EDITION,
Revûë, corrigée, augmentée, & diminuée.

Infelix eorum ignorantia, qui ea damnant quæ non intelligunt Lib. Inc. §. 1. *Art. XV.*
S. D. L. R. G.

TOME PREMIER.

Vol I

A LA HAYE,
Chez PIERRE HUSSON.
Anno Æ. V. MDCCXLV.
Ab instauratione Litterarum decimo octavo.

1745

44724

God
Fß 840.8
Mat|Che
44724

--- Juvatque novos decerpere Flores,
Insignemque meo capiti petere inde Coronam,
Unde prius nulli velarint tempora Musæ.

LUCRET. I. 927.

LE LIBRAIRE AU LECTEUR.

LA premiere Edition de cet Ouvrage fut commencée sans le consentement de son Auteur, & continuée par cette déférence qui lui est naturelle pour les volontez de ses Amis. Elle fut suivie de deux autres Editions si subites, que M. le Docteur MATANASIUS ne put ni revoir, ni corriger la premiere, sur laquelle la seconde & la troisiéme furent faites. Il espera dans la quarrié-

me publier le CHEF-D'ŒUVRE d'une maniére plus digne de lui & du Public ; & en effet cela fut executé pour le Texte, & à quelques négligences près, pour les Remarques qui l'accompagnent. Mais les Editeurs à qui elle fut confiée, pendant une longue abſence que l'Auteur fit alors, groſſirent cette Edition de pluſieurs choſes inutiles. Ils abuſerent même d'une Lettre de Mr. le Docteur MATANASIUS à Mr. le Profeſſeur Burmandolius. Ils la tronquerent, y mirent un commentment de leur façon, & l'employerent pour un but tout différent de celui pour lequel elle avoit été écrite. On a purgé

cette Edition de tous ces défauts, & on y a ajouté deux Piéces. L'une est la Traduction de la *Préface de* Cervantes *sur l'Histoire de Don* Quixotte de la Manche ; & l'autre, *la Déification* du fameux Aristarchus Masso. Ce n'est pas le seul avantage de cette Edition. On n'a qu'à jetter les yeux sur la beauté du papier & des caracteres, pour être convaincu qu'on n'y a rien épargné afin qu'elle donnât de la satisfaction à l'Auteur, de l'utilité au Public & au Libraire.

AU LECTEUR.

Hoc igitur modico, ſed juſto quære Volumen
Ære, dabit gratis cætera Calcographus.

Lou que critique Matanaſe,
Nou quo eſtre res qu'un Maſſou,
On pot li dire ambé razou,
Quel a las oureilles d'un aze.

APPROBATION

APPROBATION.

JE ſouſſigné Commis à la *Doüane des Penſées*, certifie avoir lû un Ouvrage intitulé, *Le Chef-d'Oeuvre d'un Inconnu, Poëme heureuſement découvert & mis au jour avec des Remarques, &c. par Mr. le Docteur* MATANASIUS. Comme il n'y a rien dans cet Ouvrage, qui ne ſoit conforme aux opinions & aux préjugez reçus, je n'y vois aucune vérité qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. Fait à *Calſciti* ce premier Avril 1714. Signé,

GALBANO.

ROYAL * LIBRARY OF THE BOMBAY BRANCH OF THE ASIATIC SOCIETY

* 3 APPRO-

APPROBATION

Du R. P. BARBAFOIN, *Gardien du Couvent d'*Eſelſberg.

J'Ai lû le Manuſcrit intitulé, *Le Chef d'Oeuvre d'un Inconnu, heureuſement découvert & mis au jour avec des Remarques ſavantes & recherchées par M. le Docteur* CHRISOSTOME MATANASIUS. J'ai admiré la modeſtie & la retenuë du Commentateur, en même tems que j'ai été ſurpris de l'immenſe Erudition qui paroît dans ce bel Ouvrage. Ainſi je ne doute pas que le Public n'y trouve beaucoup d'utilité & de plaiſir. Il n'y a rien d'ailleurs, qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. Fait dans notre Couvent d'*Eſelsberg* le 5. Avril 1714.

FR. PANCRACE DE BARBAFOIN.

APPRO

APPROBATION

De Meſſieurs Bougayos *&* Briochis, *Licentiez en Théologie, & Cenſeurs des Livres.*

NOUS avons examiné avec ſoin un Livre, qui a pour Titre, *Le Chef-d'Oeuvre d'un Inconnu, Poëme heureuſement découvert, &c. par M. le Docteur* Matanasius. Nous n'y avons rien trouvé qui ne ſoit très-conforme à nos ſentimens, & par conſéquent rien qui ne ſoit très-orthodoxe. Comme d'ailleurs l'art de faire des Commentaires eſt celui de tous qui eſt le plus important aux Théologiens, nous jugeons cet Ouvrage d'autant plus digne de l'impreſſion, qu'il réunit en lui les diverſes méthodes dont les plus habiles Littérateurs ſe ſont ſervis. Fait à *Molinople* ce 10 Avril 1714.

Bougayos, Briochis.

IN HONOREM ET GLORIAM

EXCELLENTISSIMI ÆQUITIS AC SAGACISSIMI
VIRI DOCTORIS

CHRYSOSTOMI MATANASII,

Criticorum non tantùm hujusce temporis, sed & cæterorum longè Principis,

CARMEN.

ראבינש נה ואנתונש פלש נותרה ראירה שכיתנשה
נותרת כאפאשיתה ני נורה ינתהלליהגשה
לרה שאואנת מאתאנאה אויורדוי נוש פאית יויר
קיה ריהן נהשת קומפאראבלהא שון פרופונד שאויר
שון הכנדישיון נהות יאמאיש דה פארהיללרה
סה שהרא דהשורמאיש לא נהוויהמה מהרוהיללה
דון שיהפ דהוורה ילשאית פאירה וון שיהפ דהוורה
נווהאו
יאנואיש נול הכריואין נהות וון תאלהנת שי ובהא
קון סהששה דה ואנתהר לא גרהשה הת ליתאליה
יאמאיש הללהש נונת וו דה שי ראירה נהגיה
קוהללה ויואשיתה דימאגינאתיון
קוהכלה שובתיליטה דה פהנהטראתיון
וי לא שאגאסיתה קוהן שי ליורה יל התאלה
שורפאשה דה ביהן לוין תוות לארת דה לא קאבבאלה
הה יאמאיש הן וו מות אוקון קוממהנתאתהור
הא שי ביהן פהנהתרה להשפרית דוח שון אותהור.

Cecinerunt { Rabbi GAMALIEL ACOSTA, Gymnasii Olyssiponensis Archi-Synagogus, Cabbalæque Professor primarius.
Rabbi MAHALALEEL BEN JUDA, Synagogæ Amstelodamensis Moderator, Thalmudique Explanator.

TRA

TRADUCTION FRANÇOISE DES VERS PRECEDENS.

POËME

A LA LOUANGE DU TRES-EXCELLENT ET TRES-SUBTIL DOCTEUR CHRISOSTOME MATANASIUS,

Prince des Critiques tant Anciens que Modernes.

RAbbins, ne vantons plus notre rare Science,
Notre Capacité, ni notre Intelligence:
Le favant Matanafe aujourd'hui nous fait voir
Que rien n'eft comparable à fon profond Savoir.
Son Erudition n'eut jamais de pareille:
Ce fera deformais la neuviéme Merveille.
D'un Chef-d'Oeuvre il fait faire un Chef-d'Oeuvre nouveau.
Jamais nul Ecrivain n'eut un Talent fi beau.
Qu'on ceffe de vanter la Grece & l'Italie:
Jamais elles n'ont vû de fi rare Génie.
Quelle vivacité d'Imagination!
Quelle fubtilité de Pénétration!
Oui! la Sagacité, qu'en fon Livre il étale,
Surpaffe de bien loin tout l'Art de la Cabale;
Et jamais, en un mot, aucun Commentateur
N'a fi bien pénétré l'Efprit de fon Auteur.

Par fon très-humble & très-obéïffant Serviteur
CHRISOLOGOS CARITIDES, *Profeffeur en Langues Orientales dans l'Univerfité de Nieuwe Have.*

Εἰς τὸν Σόφον Τρισμέγιστον

Τὸν ΚΡΙΣΟΣΤΟΜΟΝ ΜΑΤΑΝΑΣΙΟΝ.

Θῖς ὤνκυθ ἄθορ λόγγ διδ στανδ
Οὐντεζτ στιλ αὐρ βικτώριυς ἄνδ.
Διδ φρόμ ἱς ἡδ θις γάρλανδ βέρ,
Θετ νυ ὑπον ἱσ ἡδ ὑυ ὔηρ.
Α Γαρλανδ. μαδ ὀφ σὺζ νευ βῆς
Ἀνδ σοκτ ἰν σὺζ κντροδεν ὥυς
Ἀς νῶ μανς τεμπελς ἥρ διδ κρῶν
Σηβ θις γρητ ἄθορς ανδ ἰδρ ὤν.

IN

Clarissimi, Doctissimi, Ornatissimique

Viri

D. CHRISOSTOMI MATANASII.

Q. L. E. C. L. H.

Commentarios.

O Sapiens quisquis gaudes Auctore doceri
  Atque animum pasce fertiliore cibo,
Huc ades, & pulchros ex omni tempore versus
  Perlege, quos paucis ista tabella notat.
Invenies quæ digna legi, quæ digna reponi
  P[illegible], quæ genium dantque probantque bonum.
O male consultos sibi! queis male sana juventus
  Desidiæ & luxûs victa tempore jacet?
PHOEBUS in excelso consedit vertice Pindi
  Aonidum casto consociante choro,
Nec nisi vesanos capiti allatura dolores
  Prosilit è cerebro Docta MINERVA Patris.
Vos animis, studiis, veræque cupidine Laudis
  Discite perpetuo vincere vulgus iners.
Persarum Regi non plures arcula gemmas
  Clusit, quam hoc varias nobile cludit opus.
Et sapida & salsa est hæc omnis pagina libri;
  Discite, sunt passim seria mixta jocis.
Non posset liber hic fulvo mercarier auro.
  Hoc perit, hic numquam deperiturus erit.

Cecinit P. D. S. H. D. T.

To the ingenious & Learned Doctor MATANASIUS, on his most elaborate Commentary on the Excellent Master-piece of an unknown Author.

GReat MATANASE *in quest of this rich Ore*
You've boldly lonched out new Worlds t'explore;
You've found a fruitful soil by none yet trod,
Reserved for Heros or some demi God.
The product here you've bravely made your own,
And by just title you deserve a Crown.
No undisputed Monarch govern'd yet,
With universal sway the Realms of Wit.
Nature could never such expence afford;
Each several Province had a several Lord;
But now become extravagantly kind
With all her treasures she adorns your mind.
Her diff'rent Powers are here united found,
And you Wit's Universal Monarch crown'd;
Your mighty sway, your great desert secures,
And every Muse & every Grace is yours.
To none confin'd by turns you all enjoy,
Sated with this, you to another flye:
So Sultan like in your Seraglio stand,
Whilst wishing Muses wait for your command.
Thus no decay no want of vigour find;
Sublime your fancy, boundless is your mind.
Not all the blasts of time can doe you wrong;
Young spite of age, in spite of weakness strong,
Time like Alcides strikes you to the ground,
You like Antaeus from each fall rebound.

HENRICUS DE BOLINBROKE,
Annæ à Secretis.

LOFBAZUIN

LOFBAZUIN

Geblazen over de Weêrgalooze

PUIKAANTEKENINGEN

Vant 't Pronkjuweel der Aarts-
Letter-Helden,

DOCTOR MATANASIUS,

Over 't meesterstuk van een onbekenden, hem door een gunstig noodlot ter hand gekomen.

MAnmoedig Letterheld, ô MATANASIUS,
Gun, dat myn Zang-Godin u groete met een kus,
Of om haar eerbied met meer ootmoet te betuigen,
Gun datze zich mag voor uw voeten nederbuigen,
En lekken nederig uw Tabbarts wyden boord.
Waar heeft ooit eeuw van zulk een Godlyk Man gehoord?
Wie ooit, o *Febus*, kon uw heilge Kabinetten
Met braaver kunst voor 't oog der wyzen openzetten?
Wie trof met beter geest eens Dichters oogenwit,
En trok dus uit zyn werk het rechte merg en pit?
Heeft *Servius*, de Tolk van *Maroos*, regenzangen,
Zyn naam in Pindus Koor voor eeuwig opgehangen,
Gevolgt van duizenden, wiens onvermoeide vlyt,

Der

Der Dichtren geest ontwrong de tanden van de nyt,
En wiens vernuft, en schrik de ... zende Zoylen,
Ging in de woeste Zee der Griekfche wysheid zeylen,
Ontdekkende in Homeer al wat de sterveling
Door 't naarstig onderzoek ooit met 't verstant omving,
Hoe zal men MATANAAS spitsvindigheid beloonen?
Wat Palmtak, wat Lauwrier zal zyn paruik bekroonen?
Hy die uit een Gedicht van weinig woorden, haalt
Een reeks van schatten, door zyn schrandren geest bestraalt?
Hy die, om op het spoor des rechten zins te stappen,
Den boezem opent der geheimste weetenschappen,
Die uit de beste Aaloude en Nieuwe Schryvren 't licht
Weet uit te storten op dit onwaardeerlyk Dicht;
Hy die Wysgeerte met Geleertheid wet te paaren,
En 't sterk geheugen met zyn oordeel te evenaaren.
Dus vliegt voor eeuwig 's Mans onsterfelyke naam,
En streeft de wolken door op wieken van de Faam.
Wykt *Burmans*, *Scaligers*, *Gronoven* en *Salmaazen*,
*Hoog straten*s, *Kuper*s, wykt, wykt *Bentleis*, *Kusters*, *Haazen*;
En gy *Daceria* met uw *Dacerius*,
Uw roem schiet ver te kort by MATANASIUS.
Gy ook, die steeds verwart in nutte bezigheden,
Uitpluist der Grieken dragt en Romes zwier van kleeden;

Hu

Hun Mantels, Tabbarts, en hun ſchoenen, op den
leeſt
Zeer vverkzaamlyk gepaſt van uvv beruchten geeſt.
De pen van MATANAAS zal uvve pen doen
zvvichten
Gelyk de zilvre Maan verdooft de mindre lichten.
Reeds kraakt de Drukpers en zy zucht in baarensnood
Van honderd Boeken, nooit te ſchenden van de
dood.
Hier zal men zien geſtaaft met puik en klem van
reden,
Wie d'eerſte vinder vvas van meel tot brood te
kneden;
Wie eerſt zich vvapende met Hel en met Rondas;
Wie dat de Moeder van *Eneas* Voedſter vvas;
Wie de eerſt Stad voorheen in 't Ryk der Maan deedt
veſten,
Wat ſlag van Vogels klooft de lucht in die gevveſten:
Of in 't Trojaanſche puin geſmoort is *Hectors* krooſt,
Of heeft in bailingſchap zyns Moeders ziel vertrooſt,
En andre ſtoffen van myn Zangnimf niet te melden;
Wel waardig 't eêl vernuſt van Phœnix-Letter helden.
O *Vondel*, tweede *Apol* van Neerlands Helikon,
Die blinkt aan Pindus zwerk gelyk een heldre Zon,
Mogt MATANASIUS u tot een Tolk gebeuren,
Hoe zou de *Boekzaal* ſt zyn euveldaad betreuren?
Hy die uvv zuivren roem, ô Aggrippyner zvvaan,
Te ſmetten met zyn inkt heeft ſchendig onderſtaan.
Wat zag ik Ambrozyn, vvat andre lekkernyen,
Wat ſchat getrokken uit uvv trotſe Poëzyen?
Hoe zou dat Franſch gebroed, 't vervvaant broodrottenneſt,
Voor ieder ſtaan beſchaamt, geſchvvt gelyk de peſt.
O MATANAAS, hangt toch ann *Vondels* vverk uvv
Zegels;
Val de *Ariſtarchen* aan, beſtorm die Lettervlegels;

't Saa

'T Saa vvapen u met Speer, met Beukelaar en Helm:
Wie *Vondels* eer bevlekt, is aller ſchelmen ſchelm.
Geen ſchelmſtuk vvordt zo ſchelms van d'Acheron
bezeeten,
Of 't kan die laſtertong met reden zyn vervveeten.
Slaa dan de hand aant 't vverk, en toon dit ſnoode
Ras,
Dat nooit de Helikon aan reden ſchatbaar vvas;
Dat 't menſchen niet betaamt der Goden taal te
ziften,
Noch 't minſt te vvetten op Held *Vondels jammer-
ſchriften.* †
Dat *Febus* edle drift geen laffe regels kent,
En buitten 't navv begrip der ſtrenge vvetten rent.
Val aan, met ſchelden, op de ontaarde Franſche
Benden,
Ja ruk vry *Marſyas* den huid van zyne lenden.
Dus blyft het Golde Beeld van onzen Aards-Poëet
Op t' heilig Outer door u eeuvvig vaſt geïmeed.
Zo vvordt die Phœnix geeſt voor eeuvvig aangebe-
den;
Zo zult ge in *Febus* Koor God *Vondels* zy bekleeden.
Zo troiſt uvv nam den tyd; uvv glori blyft aldus
Met *Vondels* roem verknocht, ô MATANASIUS.

Jamque opus exegi, quod nec Jovis ira, nec ignes,
Nec poterit ferrum, nec edax abolere vetuſtas.

Amiciſſimo cecinit.

BERNARDUS FRANCISCUS RUDOLPHUS,

ASTREOLIDES ELEPHANTIUS,
Artium Secretarum Magiſter & Scholæ Utopianæ
Conrector.

† *Treurſpelen.*

Au très-Illuſtre, très-Docte & Savantiſſime Docteur

MATANASIUS,

Touchant ſes judicieuſes Remarques ſur l'admirable

CHEF-D'ŒUVRE D'UN INCONNU.

Comme l'on voit, Illuſtre MATANASE,
Parmi cailloux reſplendir la topaze,
Ainſi ton los luit parmi les Savans.
Ou comme on voit parmi ces feux brillans,
Aſtres nommez, la claire Lune luire,
Ainſi ton los, par ce que viens d'écrire,
Reſplendira parmi les doctes gens.
On voit chez toi raiſon, eſprit & ſens,
A mon avis, plus qu'en autre qui vive :
Bien il appert, par cette œuvre tant vive :
Que viens donner tant libéralement
Aux gens de bien pour leur enſeignement.
Tu n'as voulu, pour conſacrer ton Livre,
Et pour qu'il pût tous les Siécles ſurvivre,
Choiſir Marquis, lequel pût déſormais
Par ſon nom ſeul l'établir à jamais.
Malaiſément on ſort franc & délivre,
Lorſque l'on veut en ſes actes enſuivre
Le veuil des Grands, & répondre à leurs faits.
C'eſt ſe charger d'un trop pénible faix ;
Trop mieux que moi tu ſais cela, beau Sire.
Ce nonobſtant, octroye de te dire,
Qu'as moult bien fait, alors qu'as mieux aimé
Elire un homme, en ſçavoir eſtimé,
Qui connoît prou tout le prix d'un Ouvrage,
Et ſait trop mieux en faire un bon uſage,

Que

Que grands Seigneurs, ayant plus de pouvoir:
Car la Muſe aime un homme de ſavoir
Plus qu'à celui, qui d'autre choſe a cure.
Partant ton Livre aura bonne aventure,
Nul envieux oncques ne lui nuira;
Ains quand ton los & renom finira,
In caput alta ſuum labentur ab æquore retro
Flumina, converſis Solque recurret equis.
Ovid. Triſt. Lib. 1. Eleg. 7.

CHILPERIC ASIATIDES.

A L'AOUNOU D'AQUEL GRAND CRITIQUE

CHRIS. MATANASE.

D'un cop qu'aurets legit l'Eſcriout de Matanaze,
Noun ſarets pas ſurpres s'el es tant recercat.
Qui ne lou legis n'es qu'un Fat,
Qui ne lou gouſte n'es qu'un Aze.

Per lou millou de ſous Amics
D. DE SATIRIAC.

A MONSIEUR

A

MONSIEUR....

MONSIEUR,

Les soins que vous prenez de composer l'Histoire Critique de la République des Lettres, *vous donnent un droit si légitime sur tous ceux qui mettent au jour quelque Ouvrage, que j'ai cru qu'il étoit de mon devoir de vous adresser celui-ci. Je vous supplie,* MONSIEUR, *de l'agréer comme un hommage dont je m'acquite avec un plaisir extrême, personne ne recon-*

noissant mieux que moi combien il vous est dû. Heureux si vous ne le jugez pas indigne de vous, & si vous le regardez comme une marque de l'estime pleine d'admiration que j'ai pour l'immense érudition qui paroît dans tout ce que vous faites. En effet, pour ne parler, MONSIEUR, *que de* votre Histoire Critique, *où voit-on avec plus de délicatesse, de goût, de précision, régner une plus grande connoissance de toutes choses? L'Antiquité n'a rien d'impénétrable à vos yeux; les siécles présens n'ont point de nouveautez qui vous échapent, &* votre tête (*comme* M. Dacier *l'a dit d'un Savant du premier ordre*) est un trésor qui vous fournit souvent des richesses peu communes, que nous ignorerions toûjours sans vous.

Quelle Langue vous est inconnuë? L'on voit que vous savez non seulement le François, *l'*Anglois, *l'*Italien, *l'*Espagnol, *l'*Allemand, *le* Hon-

Hongrois, *le* Batavique, *le* Danois, &c. *non seulement le* Latin, *le* Grec, *l'*Hebreu, *l'*Arabe, *le* Chaldéen, *l'*Egyptien, *le* Samaritain, *le* Cophte, *le* Syriaque, *l'*Armenien; *mais encore le* Turc, *le* Chinois, *le* Georgien, *le* Finlandois, *le* Japonois, *le* Bresilien, *le* Malois, *le* Malabrois *même : Vous auriez pû*, MONSIEUR, *servir d'Interprête à la confusion de* Babel.

Que je plains le sort de ceux qui, en s'attachant à quelque Science particuliere, négligent l'Etude des Langues ! Ne connoîtront-ils jamais les avantages de la Littérature *? Et la voix publique, qui reserve à ceux qui s'y appliquent le Titre de* Savans *par excellence, ne leur ouvrira-t-elle point les yeux sur l'importance de cette Etude ?*

Un Philosophe, *selon la définition même du nom, n'est qu'un homme* amoureux de la Sagesse †. *Un* Mathé-

† C'est ce que veulent dire ces deux mots Φίλος Σοφὸς.

Mathématicien *n'est qu'un homme qui pourfuit la Vérité jufqu'au milieu des infinimens petits, un* Medecin *veut la fanté du corps,* un Théologien *le falut de l'ame, & ainfi des autres. Mais le* Philofophe *n'eft que* Philofophe, *le* Mathématicien *n'eft que* Mathématicien. *Et l'on fait que les* Médecins *& les* Théologiens, *loin de procurer la fanté au corps, & le falut à l'ame, ne font ordinairement que détruire l'un, & égarer l'autre. Où eft donc le vrai* Savant? *C'eft le* Littérateur, *comme nous venons de le remarquer. C'eft* M. Burman. *C'eft* M. Bentley. *C'eft* M. *de* Rofel Beaumont. *Mais fi ce font-là des* Savans, MONSIEUR, *que n'êtes-vous pas, vous qui favez rencherir fur l'interprétation de* JESUS-CHRIST *même. Auffi* M. Cuper, *comme vous nous l'apprenez dans votre Journal Tome 3. p. 312. vous appelle* Virum profecto Eruditiffimum, *& n'a pû s'empêcher de demander*

Mandel, qui est donc l'Auteur de la belle Histoire Critique qui paroît depuis quelque tems?

J'irois trop loin, MONSIEUR, *si je m'abandonnois au plaisir de m'étendre davantage sur vos louanges; je m'arrêterai en vous marquant avec ingénuité, une crainte qui m'agite depuis du tems. C'est que quelque Souverain ne vous choisisse pour être son Ambassadeur à la* Chine; *vous seriez l'homme du monde le plus propre à y avancer ses affaires. Quel charme ne seroit-ce pas à l'*Empereur Chinois, *si l'on vouloit le faire haranguer en sa propre Langue par un Européen! Si cela arrive*, MONSIEUR, *gardez-vous bien d'accepter cet honneur. Quelque gloire qu'il en revînt d'un côté à la Littérature, elle y perdroit trop de l'autre. Songez que vous ne devez pas préférer l'éclat d'une pompe vaine, au soin de répandre cette haute érudition*, où un grand nombre de Lecteurs ne sont

pas

pas capables de s'élever, comme *vous avez eu la bonté de nous l'apprendre dans* l'Avertissement du second Tome de l'Histoire Critique: *Qu'il vous suffise de vous contempler* † *au-dessus des Philosophes, des Jurisconsultes, des Mathématiciens, des Poëtes & des autres Savans, qui sont proprement* le Peuple *de la République des Lettres*, le Vulgaire, *que le* Littérateur *voit bien loin au-dessous de lui. Je suis avec toute l'estime & la vénération que je vous dois,*

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéïssant Serviteur

Le Docteur CHRISOSTOME MATANASIUS.

Q. S. M. D. L. L.

† ——— *Cœtusque vulgares & udam*
Spernit humum fugiente penna. Hor.

PREFACE

De la Quatriéme Edition.

VOICI une nouvelle Edition du CHEF-D'OEUVRE *d'un* INCONNU, *avec des Remarques*. L'applaudissement avec lequel le Public en a reçu la premiere Edition, a été pour moi un puissant motif pour perfectionner celle-ci; car, comme l'a dit un Ancien,

Immensum Gloria calcar habet.

La premiere Edition étoit cependant bien éloignée de la perfection où elle devoit être. Ce n'étoit qu'une ébauche que l'impatience d'un de mes amis enleva de mon Cabinet, & qu'il osa publier sans mon consentement. J'avouerai toutefois, que je fus d'abord instruit de ce larcin, & qu'on n'avoit encore imprimé que deux ou trois Feuilles de cet Ouvrage, quand je voulus ravoir mon Ma-

nuſcrit. Mais les inſtantes ſollicitations de quelques perſonnes d'un très-grand merite & d'une très-grande qualité, avec qui d'ailleurs je vivois familierement, m'obligea de conſentir à l'impreſſion du reſte. *Pace eorum dixerim*, cette condeſcendance m'a couté quelques regrets. 1°. Je vis ce Livre imprimé avec un ſi grand nombre de fautes,

Que le méconnoiſſoit l'œil même de ſon pere.

2°. Je remarquai que l'Editeur y avoit fourré certaines choſes de ſa façon. 3°. J'appris que ce Livre avoit été défendu à *Paris*; deſorte qu'il y devint ſi cher qu'il y fut acheté juſques à dix Ecus pour la Bibliotheque de ſon Eminence Monſeigneur le Cardinal de *Rohan*. La peine que je reſſentois de tout cela étoit telle, que j'en ſerois reſté inconſolable, ſi malgré ces fautes, ces inſertions, que nous appellons en Latin *Adulterinæ*, &

les défenses de vendre ce Livre en France, le Public ne lui avoit rendu les témoignages les plus avantageux.

On a vu toutes les Dames se faire un plaisir de chanter les amours de COLIN & de CATOS. Un jour que j'allai voir un célébre † Magistrat de mes amis, je le trouvai qui chantoit le CHEF-D'OEUVRE avec la Basse continuë qu'il jouoit admirablement sur son Clavecin. J'ai vû des Lettres écrites par des Savans de *Paris*, de *Bruxelles*, de *Wesel*, de *Mastricht*, d'*Amsterdam*, de *Geneve*, de *Hall* en *Saxe*, de *Leipsic*, de *Berlin*, de *Londres*, qui étoient pleines de grandes louanges non seulement pour le *Chef-d'Oeuvre*, mais encore pour mes *Remarques*. Que dirai-je ? De très-renommez Négocians d'*Amsterdam*, qui nous assurerent,

 Mr.

† Mr. Haascloper dont tout le monde connoît le mérite.

Mr. Pagniot fils & moi, que ce Livre y avoit été si fort gouté, que plusieurs jours de suite on ne s'étoit presque entretenu en Bourse, d'autres choses que des éloges qui lui sont dûs. Que peut-on dire de plus en faveur de cet Ouvrage? L'on sait que la *Bourse* d'Amsterdam est un composé de toutes les Nations du Monde, & qu'ainsi, mériter les suffrages de cette Bourse, c'est mériter ceux de tout l'Univers. C'est pouvoir dire qu'on est parvenu à ce goût universel qui charme toutes les Nations, & qui ne plaît pas moins aux Peuples du *Levant* qu'à ceux du *Couchant*: degré de perfection auquel les Ouvrages d'Homere même n'ont pû parvenir.

Ne sait-on pas d'ailleurs, que malgré la défense qui fut faite aux *Libraires* & aux *Colporteurs* de France, de débiter le CHEF-D'OEUVRE, il s'en est fait deux

Editions

Editions dans ce Royaume ? L'une à *Rouën*, & l'autre à *Orléans*. De sorte que dans quatre mois de tems, il s'est fait trois Editions de ce Livre.

Mr. Menkenius, Recteur magnifique de l'Université de *Leipsic*, m'a fait l'honneur de me dédier ses deux belles Oraisons de *Charlataneria Eruditorum*, quoique je n'eusse point l'honneur d'être connu de lui ; & il ne fait pas de difficulté de m'y appeller *un homme incomparable, & le Prince des Critiques de ce siécle*, VIRUM *incomparabilem, & Critiquorum H. T. Principem.*

M. de Kruyningen, pour qui il y a un si bel Article dans le nouveau *Morori*, m'a fait aussi l'honneur de me dédier quelques-uns de ces excellens Ouvrages. Certains Poëtes de *Hollande*, & entre autres un nommé *Zeeus*, l'ayant attaqué d'une maniere peu res-

pectueuse, pour avoir dit que Vondel, *célébre Poëte Hollandois, n'entendoit pas le Théâtre*: Ce Seigneur crut qu'il devoit confondre par la plaisanterie l'audace impertinente de ces *Barboteurs* de l'*Hippocréne*, & il m'adressa la Lettre où il les punissoit en se réjouissant. Ce même Seigneur m'a encore dédié un autre Ouvrage, intitulé *de Zangberg ontzet*; c'est-à-dire, *le Parnasse délivré*. C'est un Poëme Héroï-comique, où *Zeeus* & ceux de sa clique, sont drapez par des lambeaux tirez de leurs propres Ouvrages. Outre les titres de *Geleerden* & de *Roemruchtigen* que Mr de Kruyningen me donne, il m'appelle encore *la Gloire & le Phœnix de nos jours*,

ô Roem, ô Fenix onzer dagen.

Il a fait plus. Il a cru qu'une Lettre qui paroîtroit venir de moi, donneroit un nouvel éclat

à ses

à ses excellens Ouvrages ; & pour cet effet, il a eu lui-même la bonté de se faire Réponse en mon nom. Cette Réponse se trouve imprimée à la suite de la Lettre qu'il m'avoit fait l'honneur de m'adresser.

A ce sujet je me souviens qu'un Auteur qui m'est inconnu, a fait aussi insérer dans le *Mercure Galant* une Lettre qui n'est point de moi, quoiqu'elle paroisse sous mon nom. Je le dis ici, afin qu'on ne la mette pas au rang de mes Ouvrages.

Dans le tems que le Public rendoit ainsi justice au CHEF-D'OEUVRE, & recevoit mes Remarques avec tant de bonté, quelques *Zoïles* oserent toutefois s'élever contre nous; *Livor summa petit.*

Madame du Noyer, qu'un grand Plénipotentiaire au Congrès d'*Utrecht* nomma avec beaucoup de justice, l'*Illustre Ambassadrice de*

la Princesse Renommée, Madame *du Noyer*, dit-je, dont nous avons de si beaux Ouvrages, a bien voulu, dans *une de ses Quintessences*, nous instruire d'une dispute qui étoit arrivée à *Verdun* au sujet du CHEF-D'OEUVRE.

Voici la Copie fidelle du récit qu'elle en fait.

Copie d'une Lettre écrite de Verdun à, &c.

» Un Officier de la Garnison
» ayant apporté ici le *Chef-d'œuvre*
» *d'un Inconnu*, avec les *Remarques*
» du Docteur MATANASIUS, &
» vantant extrêmement cet Ou-
» vrage, fut contredit par un Cri-
» tique, qui prétendit lui prouver
» que ce Livre ne valoit rien. La
» dispute s'échauffa de part &
» d'autre, chacun paria que son
» sentiment étoit le meilleur, &
» l'on convint de s'en remettre
» là-dessus à la décision d'un ami

» commun,

» comme un homme d'esprit, qui » étoit en liaison avec M. de Fontenelle & autres Savans du premier ordre, & qui par conséquent étoit Juge très-compétent » sur ces sortes de matieres. On » lui écrivit le fait, & voici la réponse qu'on en reçut. Elle est » datée de Paris, & adressée à celui » qui soutenoit le parti du Livre.

» Ta Lettre, MON CHER, a » été vuë de plusieurs Savans, qui » en ont été charmez. Ils jugent » tous comme toi du Livre en » question, & l'un d'eux prenant » la parole : Vraiment, a-t-il dit,

Ce gentil Officier m'enchante,
Il a le goût bon, l'esprit net,
Et je vois bien que de sa Tente
Il a fait faire un Cabinet.
Quant à ce perroquet qui jase,
Et se croit inspiré des Dieux,
Eh ! mon ami juge un peu mieux,
Ou bien que la foudre t'écrase.

» En mon particulier, ajoute l'Au-

» teur de cette Réponse, j'ai une
» vraye joye de voir nos Savans
» de ton avis, & du mien là-dessus:
» mais j'aurois souhaité que leur
» emportement contre ton Anta-
» goniste eût été moins violent,
» quoique franchement parlant,
» il est très-sûr, qu'on n'a jamais
» mieux mérité l'Anathême en
» matiere de Bel Esprit; car il est
» constant que tout le monde ap-
» prouve MATANASIUS. L'idée
» seule de ce Livre est charman-
» te. Il est écrit purement, & avec
» beaucoup de légéreté. Cet Ou-
» vrage fourmille de traits, qui
» font voir clairement que son Au-
» teur a une érudition vaste &
» choisie, une imagination forte
» & brillante, & qui plus est, un
» sens extraordinairement droit.

L'on voit par ce jugement, que l'envie n'a servi qu'à relever la gloire que le CHEF-D'OEUVRE s'est acquise. Dans l'*impromptu* que

je

je viens de rapporter, quelle imprécation terrible contre le Cenſeur de cet Ouvrage ? On a bien vû dans les diſputes des Savans ſur HOMERE, les défenſeurs de ce Poëte, † vouloir faire paſſer pour ignorans, pour gens ſans goût, ſans pénétration, gens bouffis d'orgueil, ſots, impudens, ridicules, téméraires, vanteurs d'eux-mêmes, ceux qui ont oſé trouver quelques défauts dans ce grand Poëte. On a pouſſé la choſe juſques à ſoutenir qu'ils étoient les ſéducteurs de la jeuneſſe, les peſtes publiques d'un Etat ; qu'ils ruïnoient tout bon Gouvernement, en apprenant à la jeuneſſe qu'HOMERE peut avoir des défauts : mais jamais leur zele n'a été juſques à ſouhaiter, dumoins publiquement, que la foudre exterminât les *Critiques* d'HOMERE, comme on a ſouhaité que

† Voyez le *Traité des Cauſes de la corruption du goût* par Madame Dacier.

la foudre écrasât ceux qui ont osé critiquer le CHEF D'OEUVRE *avec des Remarques*.

Eh, mon ami, juge un peu mieux,
Ou bien que la foudre t'écrase :

Desorte que, puisqu'il est passé en régle qu'on juge de la bonté d'un Ouvrage, par l'ardeur que ses partisans font paroître dans sa défense, j'ose assurer qu'il n'a point encore paru de Livre qui mérite plus universellement l'approbation du Public,

Ou bien que la foudre t'écrase.

La Modestie m'empêche d'en dire davantage ; ainsi je finis après que j'aurai dit un mot de ce qu'il y a de particulier dans cette Edition.

Je ne rendrai aucun compte des retranchemens qu'on y a faits. Pour ce qui regarde les Additions, on verra qu'elles sont très-considérables. Outre quantité de nouvelles

rėflé-

réfléxions, & de nouveaux paſſages tirez tant des Auteurs *Grecs* & *Latins*, que des Auteurs *Anglois*, *François* & autres; on trouvera de grands Articles tous nouveaux ſur le CHEF-D'OEUVRE en général, & ſur les perſonnes de CATOS & de COLIN en particulier. On y trouvera auſſi quelques Lettres ſur des matiéres très-importantes. Et de-plus le CHEF-D'OEUVRE notté, tel que Madame d'Auſſonne le chantoit, lorſqu'elle eut la bonté de m'en apprendre les paroles. Le portrait de cette Dame ſe voit auſſi auprès de cette admirable Chanſon. Plût au Ciel, CHER LECTEUR, que j'euſſe pu vous peindre ſa voix, afin qu'en vous repréſentant les traits de cette Dame, j'euſſe pu auſſi vous repréſenter la douceur des ſons qu'elle formoit, lorſqu'elle m'apprit COLIN *Malade*. Mais il en eſt d'elle comme de Ciceron, dont un ſa-

vant

vant *Jesuite* a dit, que personne ne pouvoit representer la voix.

> *Ora* Myron, *humeros* Chrysippus, *lumina finxit*
> Praxiteles, *vocem fingere nemo potest.*

C'est-à-dire, Myron *a representé le visage de* Ciceron, Chrysippus *les épaules*, Praxiteles *les yeux*, *personne ne peut en représenter la voix.*

Donné à *Pedanstat*
le 12. Octobre de l'Ere
Chrétienne 1715. la quarante-huitiéme de *mon âge*, & la seconde de
mon Régne Scholastique.

PREFACE

De la premiere Edition.

L'On sait qu'en 1577. Pierre Pithou fit imprimer à Paris chez *Mamert Patisson*, un petit Poëme qu'il avoit découvert parmi des MSS. & qui a pour Titre *Pervigilium Veneris*. Cette découverte parut si heureuse à tous les Savans, qu'ils s'empresserent à l'envi l'un de l'autre, à rétablir dans sa perfection ce petit Ouvrage, qui étoit corrompu en une infinité d'endroits.

Juste Lipse, ce fin Critique, y travailla avec quelque succès dans le premier Livre de ses *Elect. cap.* 5. Janus Douza, fils, & Jean Weitzius, tenterent la même chose; mais tout cela auroit été peu sans un nouveau Manuscrit sur

lequel

lequel Claude Saumaise, & ensuite Pierre Scriverius travaillerent, & par le moyen duquel, s'ils n'ont pas entierement rétabli les endroits défectueux de cet Ouvrage, ils en ont du moins corrigé un grand nombre. Scriverius se chargea de le faire paroître, & le fit en effet, non seulement avec ses Notes & celles de Saumaise; mais encore avec celles de plusieurs autres, dans un petit Livre imprimé à la Haye. Ce Livre a pour Titre, Dominici Baudii *Amores, edente* Petro Scriverio *inscripti Th. Graswinkelio Equiti.* Quoique le *Pervigilium Veneris* fût publié avec un grand nombre de Notes de Pithou, de Lipse, de Scriverius, de Weitzius, de Saumaise, & de plusieurs autres, André Rivinus fit encore sur ce Poëme un nouveau Commentaire, qui parut à *Leipsic* en 1664. Enfin un Savant, dont la modestie nous dérobe le

nom

nom, en a donné en 1712. une Edition nouvelle, où il a réuni toutes les autres avec beaucoup d'ordre & de netteté. L'Edition s'en est faite à *Amsterdam* pour *Henri Scheurleer*, Libraire à la *Haye*. On trouve à la fin du même Livre, le *Cupido Cruci adfixus* d'Ausone, accompagné des Notes de Mariang. Accursius, d'Elie Vinet, de Pierre Scriverius, & d'un Anonyme; outre des Observations de Joseph Scaliger & de Gaspard BARTHIUS, qu'on a ajouté à la fin de cet Ouvrage.

Les soins que tant de Grands-Hommes ont pris pour donner au Public ces deux petits Poëmes, m'ont servi d'exemple pour lui offrir celui-ci, intitulé LE CHEF-D'OEUVRE D'UN INCONNU. Je me flatte que le Public le recevra avec autant de joye qu'il a reçu les deux autres, qu'il le lira avec autant de plaisir, & qu'il en

tirera

tirera autant, ou même plus d'u-tilité.

Pour moi, je n'en vois point qui ſoit plus propre à détromper du faux brillant de cette éloquence vaine, où la Raiſon épuiſée s'efforce à ſurprendre l'imagination, & à étourdir ainſi l'intelligence d'un Lecteur. Toutes les Graces qui y paroiſſent, y ſont naturelles. L'Auteur n'y fait point gliſſer de penſées fauſſes ſous des ornemens étrangers ; ſi cette Piéce plaît, c'eſt par un mérite qui lui eſt propre. † *Ab omnibus longe accerſitis ornamentis aliena ; & nativâ pulchritudine placente.*

La ſeule choſe que le Public auroit à ſouhaiter, c'eſt qu'une plume plus habile & plus délicate que la mienne, eût travaillé à faire ſentir l'excellence de cet Ouvrage. Car

† Præf. *Pervigil. Ven.* p. v. Edit. de 1712.

Car, disoit-le, malgré la bonne opinion que nous avons de nous-mêmes, le goût du siécle est si corrompu, qu'il ne suffit pas d'offrir au Public de belles choses, il faut encore lui désiller les yeux, trop obscurcis pour être frapez du beau qu'on leur présente. La beauté, la douceur, les graces qui régnent dans ce CHEF-D'OEUVRE demanderoient, pour être mises dans tout leur jour, un homme qui joignît au goût fin & délicat de la Cour, toute l'Erudition du College. Un Docteur élevé dans la poussiere de l'Ecole, n'a pas assez de ces sentimens vifs où les personnes du Grand monde excellent, & qui leur fournissent de ces expressions heureuses qu'on n'apprend point dans les Universitez.

Mais ce qui me console de l'imperfection qui se trouvera dans mes Remarques, c'est l'espérance que quelqu'un plus habile que

moi,

moi, viendra suppléer à mon insuffisance, & qu'un troisiéme suivi encore de quelqu'autre, pourra faire enfin paroître ce CHEF-D'OEUVRE dans tout son éclat.

Je n'arrêterai pas l'impatience du Lecteur par un plus long discours, je vais seulement lui apprendre comment j'ai eu le bonheur de découvrir cette excellente Piéce, & quels sont les Poëtes à qui des Savans du premier ordre l'ont attribuée.

Ce n'est point un vieux Manuscrit qui nous a conservé cet Ouvrage; il est venu jusqu'à nous par la voye de la Tradition. Madame d'Aussonne, qui aime sur toutes choses la *Poësie* & la *Musique*, où elle réüssit également bien, aprit cette Piéce de M. Brigolles de *Toulouse*. Comme la beauté des paroles les ont fait mettre en chant, cette Dame faisoit de cette Piéce sa Chanson favorite. Un jour que

je la lui entendis chanter, autant ou plus charmé, si j'ose le dire, de la beauté des Vers que de la douceur de la voix, je la priai de me les apprendre ; j'écoutai avec tant d'àttention, que je sus bien-tôt ce que je voulois savoir, & que j'en fus régaler six de mes amis avec qui je devois souper. Ces Messieurs, plus respectables encore par leur grand savoir, que par la dignité de leurs Charges, écouterent cette Piéce avec des transports d'admiration que j'aurois peine à représenter ; l'applaudissement fut universel ; il falut la répéter plusieurs fois, & Monsieur le Docteur Ixixius, qui naturellement aime peu les Vers, ne put s'empêcher de lui donner les plus grands éloges.

J'avoüe ingenument que cette fois je commençai à avoir bonne opinion de mon goût, puisqu'il étoit conforme à celui de tant d'excellens Personnages ; car on doit

dire

dire que si j'étois du n... de ces Messieurs, on auroit pu, en copiant leur conversation, faire comme Plutarque un *nouveau Banquet des sept Sages*.

Je leur fis part du dessein que j'avois déja formé de donner avec des Remarques, ce CHEF-D'OEUVRE au Public. Ils m'exhortérent fort à le faire, & chacun à l'envi m'offrit tous les Livres de sa Bibliotheque.

On recherche ensuite quel pouvoit être l'Auteur de ce CHEF-D'OEUVRE. Quelques-uns crurent que c'étoit Guillaume de Lorris ou Jehan de Meunc, Auteurs du fameux *Roman de la Rose*. D'autres pensoient que ce pourroit bien-être Geofroy Rudel, Pierre d'Auvergne, ou ... Anseaume. Mais après quelques réflexions l'on convint que la Piéce étoit plus moderne, & que le tems le plus reculé où l'on devoit la

raporter,

raportée étoit le Régne de François premier. Entre Chartier, Villon, Oeves, Cretin, Bouchet, dont on parla, les sentimens ne furent guéres partagez ; on l'attribua plûtôt à Cretin qu'à aucun autre ; mais il arriva encore un nouveau sujet de discussion. On me fit répéter la Piéce, & quelques-uns crurent qu'on devoit encore la juger posterieure au Régne de François I. & la raprocher jusques à celui de Henry IV. On parla de Malherbe, de la Jessée, de Vauquelin ; & tout ce qu'on dit ne put faire conclure que cette Piéce fût d'eux. Ainsi comme toutes les raisons qu'on aporta pour & contre ne parurent que de simples probabilitez, & que des probabilitez ne peuvent jamais former

mer un raisonnement même probable, (comme l'ont fort bien remarqué MM. les Auteurs du *Journal Litteraire* †) content d'admirer l'Ouvrage, on ne s'inquiéta plus de son Auteur. Et moi, après avoir fait réflexion, que tant d'habiles gens n'avoient osé décider sur cette affaire, je crus que je ne pourrois le faire sans témérité ; qu'ainsi je devois me contenter d'appeller ce Poëme LE CHEF-D'OEUVRE D'UN INCONNU.

Quelqu'extraordinaire que ce Titre paroisse, il convient parfaitement à l'Ouvrage ; car si quelqu'un demande comment l'on sait que cet Ouvrage est le CHEF-D'OEUVRE de son Auteur, puisqu'on

† Tome I. page 152.

qu'on ne le connoit pas, on lui répond, que quelque soit cet Auteur, ce POËME doit être son CHEF-D'ŒUVRE, puisqu'on ne peut rien faire de plus beau. Ceux qui ne sont pas de mon sentiment, peuvent se dispenser de lire ce Livre; je n'écris que pour les personnes qui ont de la connoissance & du goût, & qui en ont assez pour discerner, non seulement le bon d'avec le médiocre; mais encore, l'excellent d'avec le bon. Pour les autres, je les regarde comme des profanes indignes d'entrer dans le Sanctuaire des Muses.

. . . . Cicer ingere large
Rixanti populo, nostra ut floralia possint

Préface de la premiere Edition.

Aprici meminisse senes. Qu'il pulchrius ?

Donné à *Nedanstat* le 15 d'Août de l'Ere Chrétienne 1714. la 47 de *mon age*, & de mon *Régne Sholastique* la premiere.

EPITRE-

EPITRE

DE

MONSIEUR CHLOEUS

A MONSIEUR

LE DOCTEUR

MATANASIUS.

J'Apprends avec plaisir que ta savante plume,
GRAND MATANASIUS, va produire un Volume,
Que tu vas mettre au jour le CHEF-D'OEUVRE accompli
D'un Auteur recélé dans l'ombre de l'oubli ;
Ta main ravit au Tems une si belle proye,
Mais le Tems se la voit arracher avec joye,
Puisque malgré l'effort du *Zoïle* irrité,
Tu vas la consacrer à l'immortalité.
Poursuis, SAVANT DOCTEUR, & qu'un beau Commentaire
Eclaircisse les yeux du stupide Vulgaire,
Que son goût rétabli par tes belles Leçons,
Préfere le bon sens à l'amas des vains sons.
Montre lui que des mots rangez avec cadence,
Du sublime souvent n'ont rien que l'apparence,
Et qu'en vain d'un Auteur l'esprit abatardi,

Veut fixer avec art LA VÉRITÉ qui fuit.
La ſimple VÉRITÉ veut ſans fard, ſans parure,
Marcher par les ſentiers de la belle nature ;
Quiconque ſent pour elle un véritable amour,
Ne doit point employer de ruſes, de détour.
Il faut que ſimplement. . . . mais quoi ? Que vais-je dire ?
Oubliai-je, ô DOCTEUR, que tu vas nous inſtruire,
Et ſi tu dis un mot, qu'il faut avec reſpect
Que ma Muſe attentive arrête ſon caquet ?

ODE

A MONSIEUR LE DOCTEUR MATANASIUS,

Sur ses Rémarques sur le Chef-d'Oeuvre d'un Inconnu.

MUse, quel est ce feu divin,
Qui m'anime & qui me transporte ?
Il ne faut point de voix si forte.
Pour chanter l'Amour & le Vin.
Je ne touche jamais la Lire,
Que pour les amoureux accorts;
Si tu ne daignes me conduire,
En vain je ferai des efforts.

Inspire-moi pour célébrer
Le fameux nom de MATANASE :
Souffle-moi ta plus vive emphase,
J'en ai besoin pour le louer :
Malherbe, *Despréaux*, *Homere*,

 Dans

Dans un ſujet ſi grand & ſi haut,
N'auroient tous fait que de l'eau
claire :
Le ferois-je comme il le faut ?
Non, non, je me connois à fond.
Je ſens trop bien mon impuiſſan-
ce :
Et je ne pourrois ſans jactance
Oſer chanter un ſi grand Nom.
Prenne donc qui voudra ma place,
Je la lui céde ſans regret ;
De-plus, ma fougue qui ſe glace,
M'ordonne de finir. J'ai fait.

Par ſon très-humble & très-obeïſſant Servi-teur,

PAGNIOTES.

TÉMOIGNAGES DES SAVANS.

Madame du NOYER *dans la* QUINTESSENCE *du* 23. *Aoüt* 1714.

ON trouve chez la Veuve Uytwerf à la Haye, un Livre nouveau intitulé le CHEF-D'OEUVRE D'UN INCONNU....... On trouve dans ce Livre un ſavoir & une érudition très-profonde, avec un ingénieux badinage par lequel l'Auteur ſait adroitement mêler l'agréable à l'utile.

Et dans une autre Quinteſſence.

Il eſt conſtant que tout le monde approuve MATANASIUS. L'idée ſeule de ce Livre eſt charmante. Il eſt écrit purement & avec beaucoup de légereté. Cet Ouvrage fourmille de traits qui font voir clairement que ſon Auteur a une érudition vaſte & choiſie, une imagination forte & brillante & qui plus eſt, un ſens extraordinairement droit:

Meſſieurs

Messieurs les AUTEURS *du Journal Littéraire, dans les mois de Septembre & Octobre 1714.*

On trouve de l'esprit répandu dans cet Ouvrage.

Monsieur le FEVRE *dans Son Mercure du mois d'Octobre 1714.*

Tout Paris retentit du bruit du nom du GRAND CHRISOSTOME MATANASIUS, & bien des gens qui n'entendent ni le Grec ni le Latin, & qui par conséquent, ne lise guéres plus de la moitié de son Livre, s'imaginent que les Eloges qu'ils lui donnent, leur établissent une réputation de Savans.

Monsieur du SAUZET *dans Ses savantes Nouvelles Littéraires p. 74. T. I.*

Suivant le sentiment du Docteur MATANASIUS p. 176. de ses EXCELLENTES Remarques sur le CHEF-D'OEUVRE D'UN INCONNU.

Monsieur

Monsieur MENKENIUS *Recteur magnifique de l'Université de Leipsic dans la dédicace qu'il fait de deux Excellens Discours à l'Auteur de ce Livre, appelle cet Auteur,*

Virum incomparabilem, Criticorum hujusce Temporis Principem. *Homme incomparable, Prince des Critiques.*

Et plus bas :

. . . . Docte MATANASI

Parens optime dulcium leporum,

Censor candide, fautor & chorage

Phœbi, qui ausus es elegante vena

Doctum doctius explicare carmen.

» Savant MATANASE, pere excel-
» lent des graces les plus touchantes,
» agréable Censeur, le Protecteur &
» l'appui d'APOLLON, vous qui avez
» expliqué avec beaucoup d'élégance un
» Poëme savant d'une maniére encore
» plus savante.

Les RR. PP. AUTEURS *des Mémoires pour les Arts & pour les Sciences qui s'impriment à Trevoux* en parlant du

CHEF-

CHEF-D'OEUVRE avec les Remarques.

L'idée de ce Livre a plû à tout le monde.

Monsieur de KRUYNINGEN *dans la Lettre qu'il a adressée à l'Auteur de cet Ouvrage sur le* Zangberg in gevaar, le traite de *Gelleerde, Rœmruchtige, Wydvermaarde.* » Savant, Renommé, » Très-Fameux.

& à la page 9.

ô Geleerde MATANASIUS, die reeds zulk eenen onsterfelyken Roem behaalt hebt door uwe *Aanmerkingen op het Meesterstuk van een onbekenden!*

» ô Savant MATANASE, qui déja » avez acquis un renom immortel par » vos Remarques sur le *Chef-d'Oeuvre d'un Inconnu.*

à la page 11.

Zal men eerlang by het uwe, beroemde MATANASIUS, als eene held're *Morgenstar*, ja waarom niet als

een schitterende *Middagzon*, in *Pindus* Tempel-Koor heerlyk te pryk zien staan.

» Le comparera-t-on au vôtre, re-
» nommé MATANASE, qui comme
» une brillante étoile du matin, oüi
» pourquoi point comme un Solëil en
» son midi, êtes honorablement vû dans
» le Sanctuaire du Pinde.

Le même Monsieur de KRUYNINGEN *dans la Dédicace de son* Zangberg ontzet, appelle l'Auteur de ce Livre,

ô Roem, ô Fenix onzer dagen.

» ô Gloire, ô Fenix de nos jours.

Messieurs les AUTEURS *du Journal Hollandois, intitulé* Maandelyke Uittreksels, *lorsqu'ils annoncent dans le mois de Novembre* 1715. *la quatriéme Edition du Chef-d'Oeuvre.*

P. *Husson* den derden Druk van het berucht *Chef-d'Oeuvre d'un Inconnu*, op verscheide plaatsen verbeetert en veel vermeerdert. De waard van dit Werk

is zo bekent, dat men niets vor des zelflof behoeft te zeggen.

»P. *Husson* débitera dans peu, la »troisiéme Edition du célebre CHEF-»D'OEUVRE *d'un Inconnu*, considéra-»blement augmenté & corrigé. Le mé-»rite de cet Ouvrage est si connu, »qu'il est inutile de dire ici quelque »chose à sa louange.

Et Nomine & Re

Doctori Doctissimo Criticorum

INCLITO PRINCIPI

CHRISOSTOMO

MATANASIO.

Novam incogniti Apollinis cujusdam Poëmatis Editionem præparanti.

FALLITUR eheu, nimium qui se putat beatum
 Dummodo nugando nobile tempus abit.
Sed Tu callidior multo es, mî suavis amice;
 Qui petis Aonias Doctus adire Domos.
Ergo age. Doctores doceas. Tibi plaudit Apollo,
 Et merito plaudet docta Caterva tibi.
Ergo age, sic pergas, nec te labor iste gravabit,
 Præmia quo clarus non peritura feres.

Hæc vel invitâ Musarum Turbâ, in
Τὸ τῆς φίλιας σημεῖον.
Amico amicus cecinit.

F. S. C. DEVON.

TABLE DES LIVRES ET DES MANUSCRITS

Dont il est parlé dans cet Ouvrage, sans avoir marqué le nom des Auteurs.

A.

AMADIS de *Gaule.*
Anacreon du Poëte sans fard.
Anti-Rousseau.
Atlas Historique.
Atis.

B.

Bible de Guiot.

C.

Des Causes de la corruption du Goût.
Le Censeur.
Le Critique ou l'Apologiste sans fard.

D.

Dialogue des Grands-Hommes au Champs Elisées, apliquez aux mœurs de ce siécle.
Dictionaire de l'Académie Françoise.

E.

L'Europe Galante.
L'Etat de l'Homme dans le Péché originel.

H.

H

L'Héroïne incomparable, ou la belle Hollandoise.
Histoire Amoureuse & badine du Congrès d'Utrecht.
Histoire Mythologique des Dieux & des Héros de l'Antiquité.
Homere vangé.

I

Idée générale des Etudes, choix qu'on en doit faire, &c.
Journal Hollandois.
Journal Littéraire.
Journal des Savans.

L

Les trois Dames.
La juste balance de la crainte, & l'assurance Chrétienne.

M

Memoire pour servir à l'Histoire des Science & des beaux Arts.

N

Nouveau Recueil de Chansons.
Nouveau Secretaire de la Cour, ou Lettres familieres sur toutes sortes de sujets.

O

Oeuvres diverses du Sr. D.

P

Pastor fido.
Pervigilium Veneris.
Poëme sur la superstition, & les malheureux effets qu'elle produit.

Pseaumes

Pseaumes paraphrasez en Vers par M. D.
Pseaumes de Pénitence paraphrasez en Sonnets.

R

Réflexions sur les Grands-Hommes qui sont morts en plaisantant.
Roman d'Alexandre.

S

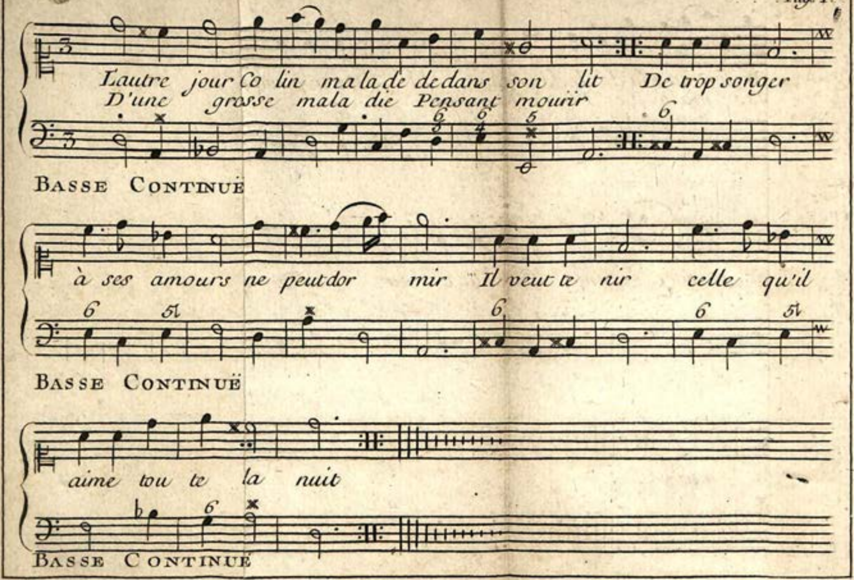
Salseleth Hakkabala.
Spectateur.
Suite des Nouvelles d'Amsterdam.

T

Les Tablettes de l'homme du Monde.
Les Tours de Maitre Gonin.
Traduction du Songe de Bocace.
Traité sur l'homme en quatre propositions.

Celle par qui ce beau Chef-d'Œuvre
S'est sauvé des mains de l'oubli;
Mérite bien que dans cet Œuvre
Son portrait se rencontre icy.

LIBRARY OF THE BOMBAY BRANCH OF THE ROYAL ASIATIC SOCIETY


Lautre jour Co lin ma la de de dans son lit De trop songer
D'une grosse mala die Pensant mourir
BASSE CONTINUË
à ses amours ne peut dor mir Il veut te nir celle qu'il
BASSE CONTINUË
aime tou te la nuit
BASSE CONTINUË

LE CHEF-D'OEUVRE D'UN INCONNU.

POEME.

L'AUTRE jour COLIN
malade
Dedans son lit,
D'une grosse maladie
Pensant mourir,

De trop songer à ses amours
Ne peut dormir ;
Il veut tenir celle qu'il aime
Toute la nuit.

Le Galant y fut habile,
Il se leva,
A la porte de sa Belle
Trois fois frapa :
CATIN, CATOS, BELLE BERGERE, *dormez-vous?*
La promesse que m'avez faite,
La tiendrez-vous ?

La fillette fut fragile,
Ell' se leva,
Toute nuë en sa chemise
La porte ouvra.

Marchez tout doux, parlez tout
bas,
Mon DOUX AMI,
Car si mon Papa vous entend
Morte je suis.

Le Galant qui fut honnête
Droit se coucha,
Entre les bras de sa Belle
Se reposa.
Ah! je n'ai pas perdu mes peines
Aussi mes pas,
Puisque je tiens celle que j'aime
Entre mes bras.

J'entends l'Alouette qui chante
Au point du jour;
Amant, si vous est' honnête
Retirez-vous.

Marchez tout doux, parlez tout
bas,
Mon DOUX AMI,
Car ſi mon P*apa vous entend*
Morte je ſuis.

REMARQUES SUR LE CHEF-D'ŒUVRE D'UN INCONNU.

STROPHE I.

L'autre jour Colin *malade*
Dedans son lit,
D'une grosse maladie
Pensant mourir,
De trop songer à ses Amours
Ne peut dormir ;
Il veut tenir celle qu'il aime
Toute la nuit.

REMARQUES.

POUR peu que l'esprit soit distrait, on lit une petite Piéce sans sçavoir ce qu'on a lû. L'habileté d'un Poëte dans

dans ces ſortes d'Ouvrages, ſe peut donc connoître à la maniére dont il rend d'abord ſon Lecteur attentif, afin qu'il ne perde rien de ce qu'il va lui chanter. C'eſt ainſi qu'Horace commence ordinairement ſes Odes par quelque choſe de frapant :

> *Deſcende cœlo, & dic age Tibiâ,*
> *Regina longum* Calliope *melos.*

» Deſcendez du Ciel, Calliope, & » commandez-moi en Reine de jouer » un grand air ſur ma flute. *Lib.* 3. *Ode IV.*

> *Cœlo tonantem credidimus Jovem*
> *Regnare.* Ode V.

» Lorſque Jupiter tonnoit, nous » avons crû qu'il régnoit dans les » Cieux.

Voilà une Muſe qui deſcend du Ciel. Voilà Jupiter qui roule le Tonnerre. Quelles idées !

Pour s'attacher ſon Lecteur, Horace va quelquefois juſqu'à demander formellement ſilence, en promettant des choſes nouvelles.

» Faites ſilence, dit-il, *Ode I. Liv.* 3. » moi Miniſtre des Muſes, je chante pour

» pour les jeunes filles & pour les jeunes » garçons des Vers qui n'ont point en- » core été entendus.

Audita, Musarum Sacerdos
Virginibus puerisque canto.

Il continue.

Regum timendorum in proprios greges,
Reges in ipsos imperium est Jovis,
Clari giganteo Triumpho,
Cuncta supercilio moventis.

» Les Rois sont à craindre à leurs » Sujets; mais Jupiter est le Maître des » Rois mêmes. Ce Dieu est fameux par » le Triomphe qu'il a remporté sur les » Géans. Tout se meut au seul mouve- » ment de son sourcil.

Et cela pour conclure qu'*il ne changeroit pas sa petite Vallée de* Sabine, *contre des richesses plus onereuses.*

Cur valle permutem Sabinâ
Divitias operosiores?

Anacreon, le tendre Anacreon, dont on peut dire que l'Amour étoit l'ame, voulant parler de sa Lyre qui ne respiroit que tendresse, va chercher les Atrides & Cadmus pour réveiller son Auditeur.

> Θέλω λέγειν Ἀτρείδας,
> Θέλω δὴ Κάδμον ᾄδειν.
> Ἁ βάρβιτος δὲ χορδαῖς
> Ἔρωτα μοῦνον ἠχεῖ. Ode I.

Je voudrois bien chanter les Atrides, *je voudrois bien chanter* Cadmus ; *mais ma Lyre ne veut chanter que l'Amour.*

Et M. de la Motte dans son Ode intitulée l'*Academie des Médailles*, (dont il dit que le Sanctuaire est *consacré par un noble orgueil*) ne commence-t-il pas ainsi :

> Docte Fureur, divine Yvresse,
> En quels lieux m'as-tu transporté !
> C'est ici qu'avec la Sagesse,
> Préside l'Immortalité.
> ...

Notre Poëte ne va point chercher toutes ces idées extraordinaires, & si étrangeres à son sujet. Il va d'abord au cœur du Lecteur exciter les sentimens les plus capables d'attacher, je veux dire, la compassion & la tendresse. COLIN *malade, & malade d'Amour* : Qui ne s'intéresse à un pareil objet, & à tout ce qu'on en va dire ?

VERS I. *L'autre jour.*] Les moindres circonstances sont intéressantes en Amour. Elles ne peuvent manquer de faire

faire un effet agréable, pourvû, comme le remarque M. de Fontenelle, * *qu'elles ne ſoient pas abſolument inutiles, ou priſes de trop loin.*

* Diſcours ſur la nature de l'Eglogue.

C'eſt ainſi que cet habile homme dit lui-même dans une Paſtorale:

Tantôt de leurs Amours l'Hiſtoire eſt retracée,
La rencontre où d'abord leur ame fut bleſſée,
Le *lieu*, même l'*habit* que Zelide avoit pris.
Rien n'eſt indifférent à des cœurs bien épris.
Eglogue 2.

Mais parmi les circonſtances on voit bien que celle du *Temps* n'eſt pas du nombre de celles qu'on peut appeller *inutiles*. Auſſi notre Poëte l'a-t-il marquée, & cela de la maniére la plus convenable. S'il eût mis il y a *quelque temps, un jour*, ces expreſſions auroient été vagues, indéterminées. S'il eût mis le quantiéme, cela auroit ſenti le Gazetier ou le Voyageur. *L'autre jour* marque poëtiquement un jour fixe que le Poëte a en vûe.

Dans un lieu ſolitaire & ſombre
Je me promenois l'*autre jour*,

dit M. de la Motte, dans l'Ode Anacréontique, intitulée l'*Amour réveillé*.

M. Boileau dans l'Epigramme, *sur ce qu'on avoit lû à l'Academie des Vers contre* Homere *& contre* Virgile, ne dit-il pas.

Clio vint l'*autre jour* se plaindre au *Dieu* des Vers,
Qu'en *certain lieu* de l'Univers
On traitoit d'Auteurs froids, de Poëtes stériles,
Les Homeres & les Virgiles.

L'on voit que l'*autre jour*, *certain lieu*, marquent un temps, & un endroit déterminé que le Poëte se représente.

Mais ce n'est pas seulement dans ce qui regarde l'Amour, que la remarque des circonstances fait un bon effet, c'est encore dans le récit de toutes les choses où il entre de la passion.

Racine, gêné par la mesure du Vers, qui ne lui permet pas d'employer l'*autre jour*, pour déterminer un jour auquel il pense, a soin de le faire remarquer par les choses qui s'y passerent.

Helas! je m'en souviens; le jour que son courage
Lui fit chercher Achille, ou plûtôt le trépas,
Il demanda son Fils, & le prit en ses bras.
Chere Epouse, dit-il, en essuyant mes larmes,
J'ignore quel succès le sort garde à mes armes;
Je te laisse mon Fils, pour gage de ma foi.
S'il me perd, &c. ANDROMAQUE, *Act.* 3. *Sc. dern.*

On

On dira peut-être que ce jour dont parle Andromaque, étoit paſſé depuis ſi long-temps, que pour le déſigner Racine ne pouvoit pas ſe ſervir de *l'autre jour*, parceque cette expreſſion marque un temps peu éloigné; j'avouerai que cela peut-être, mais que cependant ma remarque ſubſiſte.

II. *Colin..*] A meſure que nous nous éloignons des premiers ſiécles, notre corruption augmente. A la noble ſimplicité de la nature, nous faiſons ſucceder une *fauſſeté* contagieuſe qui ſe répand ſur tout. L'homme ne ſe ſentoit pas aſſez honoré d'être homme, quoiqu'il n'y ait rien de ſi grand dans l'homme que l'homme même, ſelon la remarque de M. Abbadie. Il a voulu être *Marquis, Comte, Duc*. On quitte le nom de ſes peres, on ſe *Monſeigneuriſe*, ou appelle ſa femme *Madame*, on ſe fait traiter par ſes enfans de *Monſieur*, comme s'il y avoit quelque nom plus reſpectable & plus doux que celui de *pere* ou *d'épouſe*. Enfin nous avons porté juſques dans nos Poëſies Paſtorales, où l'innocence & la ſimplicité doivent toûjours régner, cette marque de notre corruption & de notre orgueil. Nos Bergers n'oſeroient plus s'appeller *Pier-*

Art de ſe connoître.

rot, Henriot, Colin. Il nous faut des *Tircis*, des *Celadons*, des *Ligdamis*; nos Bergeres doivent être des *Silvanires*, des *Delphires*, des *Florises.* Cependant Ronſard a appellé Henri II. *Henriot*, & Catherine de Medicis, *Catin.* M. de Fontenelle remarque même que c'eſt tout ce qui fait le Paſtoral des Eglogues de ce Poëte.

Si l'on dit que ces noms de *Colin*, *Pierrot*, *Henriot*, ne ſont pas doux à l'oreille, & que c'eſt pour cela qu'on leur en a ſubſtitué d'autres; je répondrai, qu'outre qu'il n'eſt pas vrai que ces mots ne ſont pas doux à l'oreille, puiſque *Colin* eſt certainement plus doux que *Licidas*, *Palemon*, *Damon*, *Tircis*, *Ligdamis*, & n'eſt pas ſi romancier; c'eſt que même quand cela ſeroit vrai, on auroit tort de les rejetter, & de vouloir être plus délicats qu'Homere, le divin Homere qui n'a pas fait difficulté de nommer une Nymphe *Abarbarée.*

Νηὶς Ἀϐαρϐαρέη τέκ' ἀμύμονι Βουκολίων.
Iliad. Liv. 6.

Si un petit Poëte François avoit une Maîtreſſe de ce nom, il la débaptiſeroit,

troit, je m'assure, plùtot que d'écrire jamais, *Stances à la belle* Abarbarée. Fi, diroit-il, Abarbarée ! c'est un nom à *conjurer le farcin*; puis prenant pour de bonnes raisons cette expression de Petit-maitre, il iroit fadement l'appeller *belle Iris, charmante Dorimene*, & croiroit alors dire les plùs belles choses du monde. Ce n'est pas le goût d'un Petit-maître qui me surprend; ce qui m'étonne le plus c'est que Madame Dacier ait osé proscrire de son admirable Traduction de l'*Iliade* le nom d'*Abarbarée*, qu'elle l'ait trouvé *desagréable en notre Langue*, & qu'elle ait osé dire, *c'est une chose assez singuliere qu'un nom qu'*Homere *n'a pas trouvé trop dur pour son Vers, ni mal né pour les oreilles, me paroisse trop dur pour ma Prose.*

Mais pour revenir au nom de COLIN, *Jehan Molinet, Remy Belleau, Clement Marot*, & plusieurs autres s'en sont servis sans hesiter.

Le Roi Henti est ravalé,
In hac lacrimarum valle,
Omnesque nostros capit mors.
COLIN mon frere vaut que mors,

dit *Molinet*.

J'ai

J'ai baisé des Chevreaux qui ne faisoient que
naitre ;
Le petit Veau de Lait ,dont COLIN me fit maître,
L'autre jour dans ces Prez, &c.

dit *Belleau.*

Puis toi, COLIN, qui de chanter fais rage.
A Pan ne veut rabaisser son hommage....

MAROT.

Je trouve encore, que non seulement on a dit COLIN; mais de plus qu'on a dit COLINETTE.

COLIN en gardant son Troupeau,
Sur le temps du gai renouveau,
Auprès d'une Onde claire & nette,
Vid venir par les beaux herbis,
Un Troupeau laineux de Brebis,
Et derriére lui sa COLINETTE. *Cab. Sat. p.* 128.

Mais helas !

Σοφίη τρόπος πατεῖται.

Le savoir & les bonnes mœurs sont méprisez.

Au-reste, j'ai dit dans les précedentes Editions, qu'il y avoit lieu de croire

que

que le nom de COLIN n'étoit pas un nom de famille ; parcequ'après plusieurs recherches je n'avois pu trouver une génealogie ſuivie de la *Maiſon Colin* ; bien que j'aye découvert, que celui dont il s'agit ici deſcend de Souverains, comme on le verra à la remarque ſur CATIN, CATOS. Mais comme je ne ſuis point du nombre de ces Docteurs, à qui un orgueil plus grand encore que leur ignorance ne permet pas d'avouer les plus petites mépriſes :

——— quas aut incuria fudit,
Aut humana parum cavit natura :

que loin de leur reſſembler, je tâche au contraire de rendre ma modeſtie égale à mon ſavoir ; j'avouerai ici ſans détour que j'ai peut-être été un peu trop vîte ſur ce ſujet. Un Maitre de la Chambre des Comptes de Paris m'a dit, qu'il y avoit une très-bonne & ancienne Maiſon du nom de *Colin* ; que cela étoit inconteſtable, puiſque *Colin Tampon* & *Colin Maillard* n'étoient que deux Branches de cette illuſtre Maiſon. Quoi qu'il en ſoit, peut-être que l'Homme, * connu par quelques Ouvrages que le Public a bien reçus, & qui travaille depuis plus de 20 ans à un Nobiliaire, choiſi

* V. Mémoires de Trevoux. Octobre 1713. p. 1852.

choisi de la plus ancienne & de la plus illustre Noblesse du Royaume de France , nous donnera dans cet admirable Ouvrage quelque éclaircissement dont je pourrai profiter.

III. *Malade*] C'est-à-dire, *qui ne se porte pas bien*, ou comme MM. de l'Academie Françoise le remarquent , *qui sent quelque déréglement , quelque altération dans sa santé.* Ainsi COLIN étoit malade , non pas toutefois que sa santé fût dérangée,par la fiévre ou quelqu'autre maladie qui eût besoin d'un Docteur en Médecine. Il étoit , à proprement parler , ce qu'on appelle dans le stile familier , *être tout je ne sai comment ;* dans le stile bas , *être tout chose ;* & dans le stile polisson , *être tout Evêque d'A....*

Cette maladie de COLIN rappelle en ma mémoire celle du fils de Seleucus *Nicanor*, ou *Nicator*, un des Capitaines d'*Alexandre le Grand.* C'est ce même Seleucus , qui le premier de ce nom fut Roi de Syrie , qui fonda le Royaume des Seleucides , l'an du Monde 3742. & qui depuis soumit la Perse , la Médie & Babylone, comme nous l'apprenons d'Appien , de Justin , & de quelques autres que je ne cite point ici,

pour

pour éviter un trop long détail. Je suis persuadé que le Lecteur équitable n'exige pas de moi dans les citations l'exactitude qu'il exigeroit d'un autre.

Omnia non pariter rerum sunt omnibus apta.

Ce Seleucus eut de sa premiere femme un fils nommé *Antiochus*, qui dans la suite fut surnommé Σωτὴρ, c'est-à-dire, *Sauveur*. Ce Prince devint si éperduëment amoureux de Stratonice, que le Roi son Pere avoit épousée en secondes Nôces, qu'il en tomba dumoins aussi malade que nous voyons que COLIN l'a été d'amour pour CATIN. Seleucus allarmé de la maladie d'Antiochus son fils unique, le confia aux soins d'un célébre Médecin nommé *Leptine*, mais plus communément *Erasistrate*, & que SPON reconnoît pour Auteur d'une Secte de Médecine.

Cet habile homme prenant garde que le poulx du Prince étoit extraordinairement déréglé quand la Reine lui venoit rendre visite, connut que l'amour étoit la cause de sa maladie. Il en avertit Seleucus, & ce Roi, quoique pere, vieux & époux d'une jeune femme, aima mieux la céder à son fils, que de courir risque de le perdre. Heureux

reux (s'il n'eût pas aimé cette Reine) de se défaire d'une femme, & de sauver en même temps les jours de son enfant ! mais, quoiqu'il en soit, bel exemple de l'amour paternel, & de la justice qu'un Vieillard sçut se rendre. Mithridate, le fier & dissimulé Mithridate, n'avoit garde d'en faire autant, lui qui dès qu'il connut les amours de Xiphares & de Monime, quoiqu'il ne l'eût pas encore épousée, dit :

Ils s'aiment. C'est ainsi qu'on se joüoit de nous,
Ah ! Fils ingrat, tu vas me répondre pour tous.
Tu périras.

Ensuite :

Perfide, je te veux porter des coups certains.

Et plus bas.

Qui suis-je?Est-ce Monime,& suis-je Mithridate?
Non, non, plus de pardon, plus d'amour pour l'ingrate,
Ma colere revient, & je me reconnois :
Immolons en partant trois ingrats à la fois,
Sans distinguer entr'eux qui je hais ou qui j'aime,
Allons, & commençons par *Xiphares* lui-même.

Et en effet, il les auroit fait périr si les blessures mortelles qu'il recut des Romains,

Romains, qui vinrent l'attaquer fort à propos pour les deux amans, n'eussent prévenu sa cruauté.

IV. *Dedans son Lit.*] Il n'étoit pas seulement *dessus*, il étoit *dedans*. Voilà pourquoi le Poëte s'est servi du composé *dedans*, au-lieu du simple *dans*. Car quoique ce dernier soit plus du bel usage que l'autre, il y a pourtant des occasions où *dedans* est plus expressif; il y en a même où il est de la régle de s'en servir. Par exemple, lorsque le substantif auquel il se doit rapporter le précéde, comme en ces Vers du *Papesiguiere* de la Fontaine.

Raves, Navets, Carottes, tout est bon,
Dit le *Lutin*, mon lot sera hors terre,
Le tien *dedans*, &c.

Et en ceux-ci de l'*Ecole des Femmes*.

La douceur me chatouille, & là-*dedans* remuë
Certain je ne sai quoi dont je suis toute emuë.

Ce que M. de la Motte employe aussi fort éloquemment dans ce beau Vers de la Fable intitulée, *Les Singes matelots*, qui est la 6. du 2. Livre,

Voulant fuir les rochers, ils vont donner *dedans*.

Ou

On doit absolument s'en servir en pareil cas; mais la Fontaine ne fait pas difficulté de l'employer d'une autre manière.

> J'ai sur les bras une Dame jolie,
> A qui je dois faire franchir le pas.
> L'Epoux n'aura *dedans* la Confrairie,
> Si-tôt un pied qu'à vous je reviendrai?

dit encore *le Diable de Papefiguiere*. On trouve dans un autre Conte, intitulé *le Cuvier*, un Vers qui commence même par ce mot *dedans*.

> *dedans* un Bourg ou Ville de Province.

Il est vrai que le stile de Conteur ne veut pas cette scrupuleuse exactitude, qui lui feroit perdre toute la naïveté, & je ne doute pas que dans un Ouvrage d'un autre genre M. de la Fontaine n'eût employé *dedans* avec plus de précaution. Il savoit sa Langue tout au moins aussi-bien que Boileau, dans les Vers duquel je ne crois pas qu'on trouve une seule fois *dedans*, non-plus que dans ceux de M. de Fontenelle.

Mais il n'est pas inutile d'observer ici que l'usage du composé *dedans*, est plus

plus fréquent chez nos anciens Poëtes, que celui du simple *dans*. On ne trouve que jamais ce dernier dans leurs Ouvrages, c'est toûjours *dedans* ou *en*, nous n'apporterons des exemples que du premier. Thiebault de Mailli qui à vécu après l'an MCLXXIII. dans sa Satire intitulée, l'*Estoire li Romans de Monseignor* Thiebault de Mailli, dit :

Bien se lessa veoir que sa Terre en guerpi,
Dedans une Forest en essil s'enfoui,
Là devint Charbonniers i tel ordre choisi.

Charistian de Troyes, *au Cayer de la Table ronde.*

Et li cuers prend *dedans* le ventre
La voix qui par l'oreille y entre.

Guillaume de Loris, au commencement *du Roman de la Rose.*

Ce Vergier en moult beau li eu fist,
Qui *dedans* mener me voulsist.

Jehan ou Jan Marot, dans le *Doctrinal des Princesses*, IX. *Rond.*

Le contenir montre ce qui réside
Dedans le cueur.

Clement Marot, dans *ses Chansons.*

Celle

Celle qui m'ha tant pourmené
A eu pitié de ma langueur :
Dedans son jardin m'ha mené.

La Reine Marguerite de Navarre, dans *sa Farce de Trop, Prou, Peu, Moins*, fait dire à *Trop* :

Au fonds de votre cœur *dedans*
Je voy, soit plaisir, ou regret.

Ainsi l'on voit que notre Poëte auroit pour lui un grand nombre d'Auteurs fameux qui ont employé le mot *dedans*, quand même la maniére dont il l'employe ici n'autoriseroit pas l'usage de ce mot.

Je ne puis m'empêcher, pour égayer mes Remarques, de rapporter ce que j'ai ouï conter sur *dans* & *dedans* à un Savant, dont j'honore infiniment le mérite. Il me faisoit l'honneur de me dire, qu'au commencement de chaque année un Monsieur de sa connoissance composoit des Vers pour une jeune Demoiselle. Parmi ceux qu'il lui présenta une fois il y avoit celui-ci.

Que puis-je vous donner *dedans* cette journée ?

Ce

Ce *dedans* déplut à la Demoiſelle, elle s'en expliqua, le Monſieur paſſa condamnation, & fit les quatre Vers ſuivans.

Puis que *dedans*, Iris, déplait,
Et que mon but eſt de vous plaire,
Rien d'offenſant vous ne me verrez faire,
Non, je ne mettrai plus jamais *dedans*; ſoit fait.

J'ajouterai ici une obſervation, qui a échapé aux Grammairiens. C'eſt que *dedans* n'eſt pas ſeulement une prépoſition; mais encore un nom ſubſtantif. Car *dedans* ſignifie ſouvent l'intérieur d'une choſe, & alors il ſe décline *le dedans du dedans, au dedans*. C'eſt ainſi qu'on voit dans le Quatrain fait par Melin de Saint Gelais, ſur *La Couverture des Heures de* Mademoiſelle de Saint Leger.

Ce papier eſt moins honoré,
Que *le dedans* peint & doré:
Mais ce n'eſt pas peu d'avanture
De vous ſervir de couverture.

On voit en cet exemple que *le dedans* eſt au nominatif, c'eſt comme s'il y avoit que *l'intérieur peint & doré.*

V. *Son*

V. *Son Lit.*] Le lit est naturellement la place d'un malade. Témoins ces Vers des *Oeuvres diverses de* M. D.

> IRIS, ce Chef-d'Oeuvre des Cieux,
> Est au *lit* toute languissante.

Et témoin encore ce que nous apprend Quinte-Curce, d'Alexandre le Grand. Ce Prince, dans la maladie dont il mourut, dit de son lit adieu à tous les Soldats de son Armée, *qui vinrent tous jusqu'au dernier lui faire la révérence.... Trad. de* Vaugelas, *Liv.* 10.

VI *Lit.*] Ce mot a un grand nombre de significations. On dit un *lit de plume*, un *lit de repos*, un *lit de gazon*, un *lit de fleurs.* Et *lit* dans ce cas se prend pour la chose sur laquelle on couche; les deux derniers sont fort en usage dans les Opera. On dit un *lit de soye*, un *lit de drap*; & *lit* alors se prend pour les rideaux, ou autres choses sur lesquelles on ne se couche point. On dit aussi un *lit à colomnes torses*, & alors *lit* se prend pour le bois sur lequel on met le lit de plumes, les matelats, &c. Et cela se dit ainsi par la figure que les Rhéteurs appellent

synecdoche,

synecdoche, lorsque l'on prend la partie pour le tout, *quando pars sumitur pro toto;* ou par celle qu'ils appellent *metonymie*, lorsque l'on prend le contenant pour le contenu, *continens pro contento.* C'est ainsi que dans un Voyage que je fis en Hollande, j'écrivis à une illustre Abbesse de mes Amies, que j'avois couché dans un *lit de fayence;* parceque le lit sur lequel j'avois couché étoit dans une espece d'Armoire pratiquée dans la muraille de la chambre, & partout, (excepté le guichet par lequel j'y étois entré) incrustée de carreaux de fayence. On dit de-plus un *lit de vent;* mais alors *lit* a bien une autre signification, c'est une expression marine qui marque un air de vent distant du lieu de la route, par un intervalle de cinq à six Rumbs. Je passe sous silence plusieurs autres signification du mot *lit;* j'ajoûterai seulement que ce que je viens de remarquer sur *lit de vent*, me fait souvenir que dans les Vaisseaux de Guerre les lits ne sont que de grands morceaux de toiles suspendus, & dans lesquels on va se jetter pour dormir: on les appelle *Branles.* Le Chevalier de la Ferté dans les paroles qu'il a faites sur la *Chaconne de*
 Phaë-

Phaëton, parle ainsi de cette maniere de coucher.

> Coucher vêtu, sans draps,
> Parmi les Poux, les Rats,
> Dans un lit suspendu
> Comme un malheureux Pendu.

VII. *D'une grosse Maladie.*] Ce *Grosse* est bien choisi. Si cette maladie étoit petite, on ne s'en embarrasseroit pas; mais ce mot *Grosse* intéresse tout-à-fait. *Malade d'une Grosse maladie.* Ce plonasme relevé par le mot *Grosse*, émeut la compassion du Lecteur, le touche. Car quoique *malade de maladie* soit *un pléonasme décidé*, pour me servir de l'heureuse expression de M. Houdart de la Motte, cela ne dit pourtant pas tant que *malade d'une Grosse maladie*. Cependant j'ose avancer que ce *Grosse* n'est point original, je croi qu'on l'a substitué à *Grande*; car il n'y a que depuis quelques années que l'adjectif *Gros* s'est fouré partout en la place de l'adjectif *Grand*. Ceux qui ont quelques lumiéres de la Critique ne l'ignorent pas, & ceux qui l'ignorent peuvent voir l'excellent Livre des *Mots à la Mode*, où pour

se

se moquer de l'abus qu'on faisoit de ce mot, l'on trouve l'Epigramme suivante. Edit. de Holl. p. 157.

> Une *Grosse* Beauté dérange la cervelle,
> Et fait pousser de *Gros* soupirs ;
> La *Grosse* qualité peut flater nos desirs,
> On se donne des airs, & l'on s'entête d'elle ;
> Mais avec un *Gros* bien l'on a ce qui s'appelle,
> Un *Gros* bonheur, de *Gros* plaisirs.

Ainsi au-lieu de *Grosse*, j'ose dire, *Meo periculo*, lisez *Grande*.

VIII. *Pensant mourir.*] Notre Poëte auroit bien pû mettre *croyant mourir.*] Mais *croyant* n'auroit signifié que la simple croyance, & l'on sait que cette croyance est si peu de chose, qu'elle ressemble tout-à-fait à une opinion légére qui n'a nul fondement ; au-lieu que *pensant* marque une croyance fondée sur la réflexion, une *croyance réflechie.*

Mourir est ici dans le figuré ; car *mourir* en terme d'amour, ne signifie point *rendre l'ame.* D'où vient qu'un Poëte a dit :

Faudra-t-il de ſang ford, & ſans être amoureux,
Pour quelqu'IRIS en l'air faire le langoureux?
Lui prodiguer les noms de Soleil & d'Aurore,
Et toujours bien mangeant *mourir* par métaphore?

C'eſtpourquoi Benſerade a trèsjudicieuſement remarqué dans ſon Balet de *La puiſſance de l'Amour*, que

Ce n'eſt pas tout qu'aimer, il faut de la pâture,
Et bien des gens ſont morts d'amour,
Qui réglement deux fois par jour
Ne laiſſent pas d'avoir beſoin de nourriture.

IX. *Mourir*, en Amour marque ſeulement l'excès de la paſſion, ſoit que cet excès jette l'ame dans une douleur exceſſive, ſoit même qu'il lui cauſe un plaiſir extrême. On le voit par cette Chanſon, que je fis autrefois en Grec pour une belle perſonne, & pour qui je la traduiſis enſuite en François.

Ma deſtinée eſt de *mourir*;
En vous aimant, belle SYLVIE,
Vos rigueurs m'ôterent la vie,
Ou je la finirai par l'excès du plaiſir,
Si d'un parfait retour ma tendreſſe eſt ſuivie.

Mais

Mais donnons-en un exemple plus étendu. Voyons la premiere Scene de la 3. entrée de l'*Europe Galante*, & nous entendrons Dom Pedro, Cavalier Eſpagnol, chanter ſous le Balcon de ſa Maîtreſſe,

Sommeil, qui chaque nuit jouïſſez de ma Belle
Ne verſez point encor vos Pavots ſur ſes yeux,
Attendez pour régner ſur elle,
Qu'elle ait apris mes tendres feux.
Je vais parler, c'eſt aſſez me contraindre,
C'eſt trop cacher les maux qu'elle me fait ſouffrir,
Dumoins il eſt tems de m'en plaindre,
Lorſque je ſuis prêt d'en mourir.
Ah! s'il plaiſoit à l'objet que j'adore,
De ſoulager mon amoureux tourment,
Le ſort fatal que je déplore,
Deviendroit un deſtin charmant.

Mais ma mort eſt toûjours certaine,
Quelque ſuccès qu'Amour daigne me préparer,
Que LUCILE ſoit inhumaine,
Ou ſenſible à l'ardeur que je viens déclarer,
Il faudra toujours expirer
De mon plaiſir ou de ma peine.

Les Espagnols, les Italiens, les Anglois, les Allemands, les Flamands même se servent de cette phrase, & je ne doute pas que je n'en trouvasse des exemples dans la Langue des Chinois, si je la savois aussi-bien que l'Illustre Auteur de la feue *Histoire Critique de la République des Lettres.*

Mais quoiqu'il soit vrai que *mourir* en *amour* ne signifie pas *rendre l'ame*, il faut pourtant remarquer que l'amour porte quelquefois à se donner la mort. On voit dans le *Spectateur*, Tome 2. p. 24. qu'un jeune homme de grande esperence fut trouvé au-dessous du Pont de Londres avec du plomb dans ses poches, qu'il y avoit mis dans le dessein de se noyer; & cela parcequ'une Femme qu'il aimoit (c'étoit la Maîtresse d'un Caffé) avoit voulu rincer la Tasse dans laquelle elle avoit bû du Thé, avant que d'en l'aisser boire à ce jeune-homme dans cette même Tasse. Je rapporterai les propres paroles par lesquelles on nous a assuré de cette Histoire: *Certain it is, that a very hopeful young man vvas taken vvith leads in his pokets. belovv Bridge, vvhere he intented to drovvn himself, because his* Idol *vvould vvash the in vvhich she had*

Just before drank Tea, before she vould let hin use it. Et ne voyons-nous pas dans les anciennes Histoires, que Macarius se tua avec sa sœur. Canace dont il étoit passionnément amoureux & aimé, de même qu'il arriva à Papyrius avec sa sœur Canulie. L'amour porta Marc Antoine à s'ôter la vie lorsqu'il crut que Cleopatre l'avoit perdue. Julie, femme de Pompée, fut si saisie de l'idée d'avoir perdu son mari, qu'elle en fit une fausse-couche, & qu'elle en mourut. Porcia, privée du secours du fer pour se priver du jour après la mort de Brutus, ne craignit pas d'avaller des charbons ardens; pillules assurément qui doivent être très-difficiles à prendre. Panthée, la femme d'Abradat, se tua sur le corps de son mari, comme fit Thisbé. sur celui de son cher Pyrame. Phila, femme de Demetrius,. avala du poison. La femme de Licarius se laissa mourir de faim dans sa maison. Leodamie ne tomba-t-elle pas comme morte au départ de Protesilas pour l'armée, & ne mourut-elle pas effectivement dès qu'elle aprit qu'il n'étoit plus? Lucrece Camille, dont Æneas Silvius a écrit les amours, ne mourut-elle pas de douleur

après le part de ſon cher Euryale, qui eut la baſſeſſe de s'en conſoler, & d'épouſer une Dame Allemande ? De même que le perfide Enée qui épouſa la fille du Roi des Latins, après que l'aimable Didon eût noyé ſon amour dans ſon propre ſang ?

Senferrant du préſent que lui fit le parjure,

pour me ſervir de l'expreſſion de Jodelle, ou pour parler comme un autre vieux Poëte,

Ayant percé ſon pis avec une Alumelle.

Iphis & Atys furent plus généreux qu'Euryale & qu'Enée. Iphis ſe pendit galamment à la porte d'Anaxarette, en lui diſant que c'étoit avec de telles fleurs qu'elle aimoit que ſa porte fût ornée.

Hæc tibi ſerta placent, crudelis & impia, dixit.
OVID. Metam. Lib. XIV. 736.

Après qu'Alecton eût par l'ordre de Cybelle *inſpiré au cœur* d'Atys ſa *barbare fureur*, & que dans ſes tranſports furieux ce fidéle Amant eût *fait périr ce qu'il aimoit*, ne ſait-on pas qu'il ſe poignarda lui-même ? Rien n'eſt plus

touchant

touchant que ce qu'il chanta en rendant les derniers soupirs ?

> Je meurs, l'Amour me guide
> Dans la nuit du trépas :
> Je vais où sera SANGARIDE ;
> Inhumaine, je vais où vous ne serez pas.

Il eut encore la force d'ajoûter,

> Il est doux de mourir avec ce que l'on aime.

Que cela est touchant !

> ———————— *quis talia fando*
> *Myrmidonum, Dolopumve, aut duri miles Ulyssei*
> *Temperet à lacrymis.....*
> Æneïd. II. 6.

> Est-il Dolope assez pendard,
> Myrmidon, d'Ulysse gendarme,
> Qui soit assez chiche de larme,
> Pour n'en verser pas un petit,
> A ce pitoyable recit ? .....
> SCARRON, *Virg. Trav.*

Ces exemples prouvent assurément qu'il n'est pas impossible qu'on ne puisse mourir d'amour, & justifient bien ces deux Vers par lesquels Est. Jodelle finit sa *Tragedie de Didon*

> Nul vivant ne se peut exempter de furie,
> Et bien souvent l'Amour à la Mort nous marie.

X. *De trop ſonger à ſes Amours.*] *Trop*, parceque lorſqu'on n'y ſonge qu'un peu, cela ne va pas juſques à *cauſer du dérangement*, juſques à rendre malade. Ceux qui ont le mieux étudié le cœur de l'homme, aſſurent que *lorſqu'on ne ſonge qu'un peu à ſes amours* on eſt bien prêt à n'y plus ſonger du tout. Un Amant qui n'y ſongeoit qu'un peu fit cette Chanſon pour ſa Maîtreſſe :

Depuis que j'ai vu vos apas
Je ne fais que quatre repas,
Lon lan la derirette,
Je ne dors que juſqu'à midi,
Lon lan la deriri.

Ceci comparé avec l'état où ſe trouvoit COLIN, fait admirablement ſentir la différence du *peu* ou du *trop* lorſque l'on *ſonge à ſes amours*. Il y a des perſonnes qui prétendent que *le trop* marque l'excès, & que tout excès eſt vicieux. Je n'entrerai point en diſcuſſion ſur ce ſujet ; mais certes il me ſemble en amour & en amitié, qu'il eſt beau de pécher ainſi. *Et ſi, quid faciam, nunc quoque quæris, amo.* D'ailleurs, par ces paroles, *de trop ſonger à ſes amours*, le Poëte rend

rend raiſon de la maladie de COLIN, il en découvre la cauſe : ce qui fait voir qu'elle étoit différente de celle qui rendit malade un autre du même nom, dont il eſt parlé dans le *Cabinet des Vers Satiriques*, imprimé à Paris pour la ſeconde fois en 1620. avec Privilége du Roi ; lequel Privilége eſt datté du huitiéme jour de Juin 1618. on lit à la page 139. de ce Livre,

Le bon COLIN étoit au lit couché,
Atteint au vif de Fiévre continuë,
Et pour avoir aux Dames trop touché,
Au bon COLIN la Fiévre étoit venuë.

Notre COLIN étoit malade du contraire.

XI. *Songer.*] L'Eſprit de l'homme ſans doute eſt fait pour quelque choſe de plus ſolide que la bagatelle. Dans les Ouvrages même qui ſont purement de bel Eſprit, ce qui attache, ce qui plaît, c'eſt une certaine réflexion, un certain ſentiment moral caché ſous les choſes les plus badines.

Qu'eſt-ce qu'Eſprit ? Raiſon aſſaiſonnée.

Or un ſeul mot fait quelquefois cet effet qui charme, qui attache.

* La Confidente.

Un Galant dans un Conte * de la Fontaine, surpris du stratagême dont une Dame s'étoit servie pour lui faire connoître sa passion, demande à cette Dame,

> Qui vous a fait aviser de ce tour ?
> Car jamais tel ne se fit en Amour.
> Sur les plus fins je prétens qu'il excelle ;
> Et vous devez vous-même l'avoüer.
> Elle *rougit*, & n'en fut que plus belle.
> Sur son esprit, sur ses traits, sur son zéle
> Il la loua ; ne fit-il que *loüer* ?

Quelles belles réflexions ne fait pas faire cet *elle rougit ?* Ne dit-il pas que quelque violente que soit une passion, on a tort de chercher les moyens de la satisfaire, puisqu'ils nous causent de la honte, devant ceux même qui deviennent nos complices ? Et cette expression, *Ne fit-il que loüer ?* Que ne donne-t-elle pas à penser ?

Le charme des Ouvrages de M. de Fontenelle, qui ne seront jamais attaquez que par l'envie, vient de ce que ces Ouvrages sont pleins de sentimens ; ceux qui se plaignent qu'il y a trop d'esprit & de délicatesse, sont eux-mêmes à plaindre de ce qu'ils trouvent du trop, lorsque ce sont des choses dont on ne peut

avoir

avoir assez. Delie, voulant cesser d'aimer un Amant qu'elle croit volage, dit,

Venez *remplir* ces jours dont je crains le danger, Poësies Pastorales Elogue 3.
Soins de ma Bergerie, amusemens utiles,
Vous n'êtes pas touchans, mais vous êtes tranquiles.
Ah! ne me laissez pas le loisir de songer
Que l'on puisse avoir un Berger.

Ce *remplir*, pour ne faire ici attention qu'à ce mot, marque bien que lorsque le cœur se trouve saisi d'une grande passion, quelque chose qu'on fasse, elle a bien-tôt repris le dessus si on lui donne le moindre moment pour se faire entendre. On peut ici remarquer en passant, la grande différence qui se trouve entre la façon de penser de Delie, & la façon de penser de Madame Durand. Celle-ci croit que le plus grand des malheurs c'est de ne point aimer; elle apelle la tranquilité d'un cœur qui n'aime plus, *un vuide affreux que rien ne sauroit remplir.*

Rien ne sauroit remplir le vuide affreux que laisse
L'oisiveté d'un cœur qu'occupa la tendresse.

Elle ajoute:

D'un

D'un rigoureux pouvoir mon ame eſt affranchie.
Mais que ferai-je, ô Ciel! du reſte de ma vie?
De l'Amour tous les jours je regrete les maux,
Moins à craindre cent fois qu'un ſi cruel repos.

Et en finiſſant cette belle Elégie qui ſe trouve ſous le nom de cette Dame dans le 2. Tome d'un nouveau Recueil de Vers, imprimé à Paris chez de Witte, elle s'écrie :

Trop fortunez Amans, vous qui malgré les peines
Du Dieu qui fait aimer portez encor les chaînes,
Laiſſez à la mort ſeule à finir vos amours.
Il faut n'aimer jamais, ou bien aimer toujours.

Quoiqu'on apperçoive, quand on y réfléchit bien, que le fonds du ſentiment eſt le même dans Délie & dans Madame Durand; il eſt cependant vrai de dire que ce ſentiment eſt ſi différemment modifié chez l'une, & ſi différemment chez l'autre, qu'on a peine à reconnoître qu'il ſoit le même. Cela doit être auſſi; car entre une Bergere & une Dame de Paris la différence eſt du tout au tout.

Je ne cite point ici d'exemples tirez des Poëtes Grecs, ni des Poëtes Latins; tout le monde ſait que leurs

Langues ſont beaucoup plus expreſſives que la Françoiſe. Le droit qu'on a dans les Langues Grecque & Latine de joindre une, ou même plusieurs épithétes à un ſubſtantif, leur donne le moyen d'exprimer en peu de mots un très-grand ſens. Traduiſez, par exemple, en François l'*Aurea Libertas* d'Horace, & le Στήθεσσιν λασιοῖσι d'Homere, & vous ſentirez dans quelle diſette eſt cette Langue par la ſuppreſſion des épithétes. Ronſard, qu'Adrien Turnebe reconnoît pour un Poëte qui chantoit des Vers dignes des Muſes & d'Apollon même, qui répandoit dans ſes Ecrits les graces des Muſes Grecques & Latines;

> Ronſardus *Carmen Muſis & Appoline dignum*
> *Qui pangit, qui Grajugenæ Latiæque Camœnæ*
> *Ornamenta ſuis aſpergit plurima chartis.*

Ronſard, dis-je, ſurnommé le Prince des Poëtes François, a bien connu l'importance des Epithétes: il a voulu en rétablir l'uſage dans ſa Langue; mais les François privez de ce bon goût, que Madame Dacier nous aſſure être originaire d'Egypte, ont d'abord aban-

abandonné Ronſard. Ils ont mieux aimé ſe dédire des grands Eloges qu'ils lui avoient donnez, & des Proverbes qu'ils avoient faits en ſon honneur, que de conſerver dans leur Langue l'uſage des Epithétes. Je dois pourtant en excepter quelques Poëtes, qui ont reconnu avec Ronſard combien il étoit utile d'imiter en cela les Grecs & les Romains, & parmi ces Poëtes je n'en vois point qui m'en fourniſſe de plus beaux exemples que Garnier. Ce fameux Tragique commence ainſi le premier Acte de ſa Porcie.

Des Enfers, ténébreux les gouffres homicides,
N'ont encore ſaoulé leurs cruautez avides,
Encore my déſerts, les Champs Tenariens
Demandent à Pluton de nouveaux Citoyens.

Et dans le ſecond Chœur de l'Acte 4. de Cornelie;

O beau Soleil qui viens riant
Des lieux perleux de l'Orient,
Durant cette journée
De clairté rayonnée.

Voyez combien ces Vers ſont expreſſifs, combien d'idées ils préſentent à l'eſprit, & quels Eloges ne mériteroit

pas.

pas Garnier, si nous n'avions point abandonné cette maniére d'écrire. Aussi Baïf lui disoit,

> Si la Muse Gregoise est encore écoutée,
> La tienne pour mille ans ne s'amortira pas.

Mais revenons au verbe de notre Remarque.

Ce verbe *songer* est admirable en cet endroit; car si l'on a dit que la vie de l'homme est un songe perpétuel, *Tota vita somniatio est;* à plus forte raison doit-on traiter de rêverie toutes les pensées où se plonge un Amant, lorsqu'il abandonne son cœur à la tendresse. C'est toujours le cœur qui séduit l'esprit, il est le fonds de toutes les illusions qui nous occupent, qui nous font *songer*: c'est ce que ce mot fait entendre.

Mais, dira-t-on, pourquoi le Poëte choisit-il un sujet plein de rêveries? N'en pouvoit-il trouver d'autre? Helas! si l'on brûloit tous les Livres écrits sur l'Amour, quels Livres ne brûleroit-on pas? On pourroit produire des endroits des Livres les plus révérez, où l'Amour est peint avec toute sa force & sa délicatesse. Plus circonspect que d'autres

Com-

Commentateurs, je n'entreprendrai pas de justifier une chose profane par des exemples tirez de ces Livres. Je me contente pour justifier COLIN, de rapporter ces beaux Vers *de la Traduction du Songe de* Bocace.

Le Soleil ici-bas ne voit que vanité,
D'ignorance & d'erreur toute la Terre abonde;
Mais aimer tendrement une jeune Beauté,
C'est la plus douce erreur des vanitez du monde.

XII. *A ses Amours.*] COLIN peu semblable à ces gens qu'on nomme *faux-dévots*, gens pétris d'orgueil, d'hypocrisie & de curiosité, ne s'inquiétoit point des intrigues du tiers & du quart. Il ne s'échauffoit pas non-plus, comme les SCUDERIS, à mettre des Héros *à la Sauce-douce*, ainsi qu'on a fait du Grand CYRUS & de plusieurs autres. COLIN n'étoit occupé que de ses Amours. *Ses*, qui vient du pronom possessif, *suus, sua, suum*, fait clairement voir que les Amours dont il s'occupoit, n'étoient point des Amours étrangeres.

XIII. *Ne peut dormir.*] *Ne peut*, il n'est pas en son *pouvoir* de dormir. Je suis persuadé qu'il n'y a personne qui

ne

ne ſente que *peut* dans cet endroit vaut infiniment mieux que *ſauroit ;* car ſoit que ce dernier vienne de *ſapere*, *ſapio ;* ou de *ſcire*, *ſcio :* il n'a point la force de *pouvoir*, *je puis*, *il peut*, qui vient de *poſſe*, *poſſum*, avoir *la puiſſance*, *la faculté.*

Peut d'ailleurs eſt fort uſité, nos meilleurs Auteurs s'en ſont ſervis. *Il eſt vrai qu'elle a été écrite avec quelque ſorte de gayeté*, dit Mr. de Balzac ; mais *elle* peut *être luë par les Triſtes mêmes.* Mr. Racine dit dans Mithridate, *Act. I. Sc. I.*

Ou Monime à ma flamme elle-même contraire,
Condamnera l'aveu que je prétens lui faire ;
Ou bien quelques malheurs qu'il en *puiſſe* avenir,
Ce n'eſt que par ma mort qu'on la *peut* obtenir.

XIV. *Dormir.*] Il n'y a point de ſi mauvais Auteur qui n'ait quelque expreſſion heureuſe, c'eſt l'effet du hazard & non de l'habileté. Ceux qui ont bien voulu perdre du tems à lire Cotin, ont trouvé des exemples de ce que je dis, ne fût-ce que celui-ci, tiré de l'*apparition du Comte* de la Suze.

La nuit tombe du Ciel, la nuit qui lui préſente
L'image de LISIS pompeuſe & triomphante,

Et

Et telle qu'il étoit, quand malgré les hazards,
Il arrachoit la foudre à l'Aigle des Césars.

Ce dernier Vers est d'une beauté extrême ; mais comme je viens de le dire, c'est l'effet du hazard, & non de l'habileté.

La différence qu'il y a donc entre un Auteur habile & un ignorant, c'est qu'un Auteur habile se soûtient également partout, comme fait le nôtre. *Songer* avoit été mis pour nous amener l'idée de *Songe ;* il falloit par conséquent mettre *ne peut dormir*, & non pas, *ne peut sommeiller.* Car il auroit pû sommeiller & *songer*, *rêver*, tout à la fois. Les Songes sont ordinaires dans le sommeil. Mais lorsque l'on *dort*, c'est-à-dire, lorsque l'on est profondément assoupi, (car c'est ce qu'emporte avec soi le verbe neutre *dormir*) on ne rêve point. Ceux qui se connoissent à la force des expressions sentiront bien la justesse de cette remarque.

XV. *Il veut.*] Ce verbe marque très-bien l'ardeur de COLIN, il ne *souhaite* pas seulement, il n'est pas simplement dans les *dispositions* de tenir celle qu'il aime, dans des *velleïtez*, comme on parle en Théologie ; mais il *veut*. Sa

volonté

volonté eſt abſolument déterminée. Si c'étoit par prémotion phyſique ou non, c'eſt ce que je laiſſe à examiner aux *Thomiſtes* & aux *Moliniſtes*. Je déclare donc à ces Meſſieurs, que par cet *abſolument déterminé* je ne prétens point prendre de parti en leurs querelles, & pour l'amour des uns ou des autres, devenir ou perſécuteur ou perſécuté. J'aime mieux dire, ſelon l'expreſſion de l'Apôtre, *ô altitudo divitiarum!* que de déclarer auquel des deux Partis je donne raiſon.

XVI. *Il veut tenir celle qu'il aime.*] Voici encore un exemple de la force & de la beauté du choix dans l'expreſſion: ce verbe *tenir* qui eſt à l'*infinitif*, exprime parfaitement que COLIN ne veut pas que celle qu'il aime ſoit ſeulement auprès de lui; mais qu'il veut s'en aſſurer d'une maniére indubitable, d'une maniére tout-à-fait forte. C'eſt ce que ſignifie le verbe Latin, *Tenere*, *teneo*, d'où vient *tenir*, *je tiens*. Auſſi l'Abbé Danet, dans le Dictionnaire *Latino-Gallicum* qu'il a composé pour l'uſage de feu M. *le Dauphin*, interpréte ce verbe *Tenere* par ces expreſſions Françoiſes, *tenir, avoir en ſes mains, occuper, être le maître d'une choſe, la poſſéder,*

posseder, *en jouïr*, comme on peut le voir au titre TEN *de la page* 442. *col.* 2. *Edit. de Holl.*

XVII. *Celle qu'il aime.*] Ces paroles font bien voir, que l'Auteur de ce CHEF-D'OEUVRE est aussi habile à peindre un caractere, qu'à choisir une expression. COLIN est *malade* jusques à *mourir* pour trop penser *à ses Amours.* Il doit donc sentir une si forte passion pour l'objet qu'il aime, qu'aucun autre ne puisse faire diversion dans son cœur, ni ne puisse le dédommager de l'absence de sa Maîtresse.

Quand on aime parfaitement, de bonne-foi, le cœur ne souffre point de partage. La Coquetterie seule le permet, parcequ'elle n'est animée que par la fourberie & le goût pour le plaisir.

On lit dans Jehan Monjot.

Qui aime sans tricherie,
Ne pense n'a trois, n'a doz,
D'une seule est desiroz,
Cil que loyax amors lie,
Ne voudroit d'autre avoir mie,
Ses vouloir tot a estros;
Car nuls solas n'a sa vie,
Guerd ami s'il n'a amie,
Celui qui tient a savoros,
Qu'il contient par druerie.

Ainsi

Ainſi que faut-il à COLIN ? *Celle qu'il aime.*

D'ailleurs, par ces paroles le Poëte fait connoître que cet Amant n'eſt pas un *Cynique*, qui n'aime les biens de la vie que pour l'uſage ; mais qu'il eſt un homme délicat, qui veut qu'un certain goût, qu'une certaine volupté, dont la ſource eſt dans le cœur, aſſaiſonne tous ſes plaiſirs. Un Mecenas qui ne voudroit pas troquer, pour toutes les richeſſes du monde, un cheveu de ſa Lycymnie

Num tu, quæ tenuit dives Achamenes,
Aut pinguis Phrygiæ Mygdonias opes,
Permutare velis crine Lycymniæ
Plenas aut Arabum domos. Hor. Lib. 2. Od. 12.

On objectera peut-être que ce que je dis ici de COLIN, tombe, ou qu'il faut corriger le Texte ; puiſqu'on y voit que cet Amant n'étoit pas occupé d'*un Amour*, mais de *pluſieurs Amours*.

De trop ſonger à ſes Amours.

A cela je répons deux choſes. La premiere, que l'uſage veut que l'on diſe, *ſonger à ſes Amours*, plûtôt que *ſonger*

ſonger à ſon Amour. La ſeconde que cette difficulté marque en ceux qui la la font, une grande ignorance de la choſe dont ils veulent parler. S'ils étoient habiles, s'ils avoient lû Anacreon, ils y auroient appris qu'un *ſeul Amour* devient (ſi je puis me ſervir de ces termes) *une légion d'Amours.* Voici l'Ode dans laquelle Anacreon l'apprend. Elle eſt adreſſée à l'*Hirondelle.*

Εἰς Χελιδόνα.

Σὺ μὲν, φίλη χελιδὼν,
Ἐτησίη μολοῦσα,
Θέρει πλέκεις καλιὴν,
Χειμῶνι δ' εἰς ἄφαντος
Ἢ Νεῖλον ἢ ἐπὶ Μέμφιν
Ἔρως δ' ἀεὶ πλέκει μου
Ἐν καρδίῃ καλιήν.
Πόθος δ' ὁ μὲν πτεροῦται,
Ὁ δ' ᾠόν ἐστιν ἀκμὴν,
Ὁ δ' ἡμίλεπτος ἤδη.
Βοὴ δὲ γίνετ' αἰεὶ
Κεχηνότων νεοττῶν.
Ἐρωτιδεῖς δὲ μικροὺς
Οἱ μείζονες τρέφουσιν.
Οἱ δὲ τραφέντες εὐθὺς,
Πάλιν κύουσιν ἄλλους.
Τί μῆχος οὖν γένηται;
Οὐ γὰρ σθένω τοσούτους
Ἔρωτας ἐκβοῆσαι.

En

En voilà la Traduction par *le Poëte sans fard.* Cette Traduction suffit pour faire entendre la pensée d'Anacreon, à ceux qui n'entendent pas le Grec; & à leur faire comprendre en même tems la justesse de l'expression dont se servoit COLIN.

Chere HIRONDELLE, tous les ans,
Tu reviens d'une aîle légere;
Tu fais ton nid dans le Printemps,
Pendant l'Eté tu deviens Mere;
Et lasse de tant de travaux,
Tu vas l'Hyver aux Païs chauds.
Ah! que n'ai-je ta destinée,
Mais CUPIDON pour mon malheur,
Pendant tout le cours de l'année,
Fait son nid au fond de mon cœur.
A peine hors de la coquille
Les premiers Amours son sortis,
Que pour augmenter sa famille
Il songe à de nouvuaux petits.
L'un sous le duvet est encore,
Que l'autre est sur le point d'éclore:
Les jeunes, dont j'entens les cris,
Par les plus âgez sont nourris;
Et les plus forts ne tardent guére
A suivre l'exemple du pere.
En un mot, je sens tous les jours
Renaître en mon cœur tant d'Amours,

Que malgré cette amitié tendre
Que j'ai pour des hôtes si doux :
Je ne sai plus comment m'y prendre,
Pour les pouvoir contenir tous.

Il n'est pas hors de propos de remarquer ici, que cette Ode d'Anacreon fit naître à Lysis l'idée du commencement d'un Billet doux qu'il écrivit à la belle Charite. On trouve ce Billet à la page 289. du 4. Livre de son Histoire. Lysis y badine sur le double sens du mot *Poulet*, qui signifie quelquefois un jeune *Coq*, & quelquefois un *Billet doux*. Il déguise la pensée d'Anacreon, & la tourne ainsi selon ses vûës.

Billet de Lysis *à la belle* Charite.

Depuis que l'Amour, qui est un des plus légers Oiseaux du monde, est venu faire son nid dedans mon sein, il s'est trouvé si gros de germe, qu'il a fallu que je l'y aye laissé pondre. Il lui est sorti un œuf du ventre qu'il a couvé long-temps, & à la fin il en a fait éclore ce petit Poulet que je vous envoye. Il ne vous coûtera guéres à élever : il ne faut rien pour le nourrir que des caresses & des baisers. Il est si bien instruit qu'il parle mieux que ne sauroit faire un

Perroquet,

Perroquet, & vous apprendrez aussi-bien de lui que de moi-même les peines que je souffre pour vous, &c.

Voilà ce que c'est que de savoir imiter les Anciens. Quelle agréable idée l'Ode d'Anacreon n'a-t-elle pas fait naître à LYSIS? L'on voit par-là que les Anciens ne sont pas seulement la source du bon & du beau, mais aussi de l'agréable; & qu'à tous égards on doit suivre ce précepte d'Horace:

——— *Vos exemplaria Græca*
Nocturna versate manu, versate diurna.

Feuilletez nuit & jour les Auteurs Grecs.

NB. *les Auteurs Grecs*, dit Horace, car si on ne fait qu'en lire des imitations ou des copies, on ne parvient jamais à cette beauté qui doit être puisée dans la source même. Les Livres Modernes fournissent mille preuves de cette vérité, & je n'en apporterois point d'exemple, s'il ne s'en présentoit un à ma mémoire extrêmement analogue avec le Billet de LYSIS; & par conséquent, quoiqu'un peu de loin, analogue aussi avec l'Ode d'Anacreon. Ce sont des Vers qu'une Demoiselle Françoise ajoûta à la fin d'un

Billet qu'elle écrivoit à un Miniſtre du St. Evangile de la Haye, où elle eſt refugiée. Elle croyoit badiner comme SAPHO, ou comme ASPASIE; mais ſi je ne me trompe, elle ſe trompa. Voici ces Vers.

Ne prenez pas ce Billet
Pour être un petit poulet :
Je ſuis la poule qui l'a fait,
Et cela vous doit ſuffire.
Vous ſavez bien en un mot
Que je ne puis vous en écrire,
Car vous n'êtes pas mon cocq.

On ne peut pas nier que cela ne ſoit très-ingénieux & délicat; cependant il faut avouer que ce n'eſt point encore cette mignardiſe Grecque, dont cette Demoiſelle, quoiqu'elle ait beaucoup d'eſprit, n'a vu que des Copies.

XVIII. *Toute la nuit.*] Je trouve ici deux choſes à remarquer. La premiere que COLIN veut la nuit. La ſeconde qu'il la veut toute. D'où l'on peut juger que cet Amant réünit en lui deux choſes preſque incompatibles, *la raiſon* & *l'amour*. Si l'amour, selon la défi- nition qu'en donne un Pere d'Afrique, eſt *le déſir de s'unir à l'objet qu'on aime;* il eſt naturel de ne vouloir perdre au-

St. Auguſtin.

cun

cun des momens qu'on peut employer à cette union. Si le jour nous eſt donné pour vaquer aux affaires & au travail, il eſt raiſonnable de ne le pas perdre entre les bras d'une Maîtreſſe. Ainſi pour s'unir à ce qu'il aime, l'Amant raiſonnable doit ſouhaiter de n'employer que la nuit ; mais il doit ſouhaiter de l'employer toute entiere.

Une difficulté ſe préſente naturellement ſur ce ſujet ; c'eſt de ſavoir quelle étenduë on doit donner à cette nuit. Si l'on doit, par exemple, fixer ſon commencement au moment que le Soleil paſſe ſous l'autre Hemiſphére, & ſa fin lorſqu'il reparoît avec l'Aurore. Je ne doute point que les ſentimens ne ſoient partagez ſur cette difficulté. Les uns voudront ſans doute que la nuit ne commence qu'à dix heures du ſoir, & tireront leurs preuves de la coûtume de ſe mettre au lit environ cette heure-là. D'autres, dont la pratique eſt oppoſée à cette coûtume, prétendront qu'on ne doit determiner le commencement de la nuit qu'environ une heure après les douze heures du ſoir. D'autres fondez ſur ce que ces douze heures s'appellent *minuit*, diront qu'il faut compter les heures qui ſuivent depuis minuit juſ-

qu'au lever du Soleil, & qu'un nombre égal d'heures pris de celles qui auront précédé minuit, étant ajoûté à celles qui ont ſuivi juſqu'au lever du Soleil, fera la nuit toute entiere. Mais bien que cela faſſe la nuit toute entiere, & que ceux qui le ſoûtiendront ne ſoient point d'un ſentiment différent de celui que nous avons rapporté d'abord; on dira qu'il n'eſt pas poſſible de déterminer ainſi la nuit en queſtion, vû la différence des nuits ſelon les divers Climats & les différentes Saiſons. Pour moi, ſans entrer plus avant dans la diſcuſſion de toutes les difficultez qu'on peut faire ſur ce ſujet, je dirai ſimplement que cette nuit doit commencer dès qu'après avoir légérement ſoupé, la commodité permet qu'on la commence, & j'oſe me flater que tous ceux qui en auront paſſé de cette eſpece ſeront de mon ſentiment. Qu'on me pardonne cette digreſſion, l'importance de la matiére m'y a inſenſiblement engagé.

Si cependant l'on trouve que je n'ai pas déterminé cette nuit avec aſſez de préciſion, je veux bien m'en rapporter au R. P. Bonjour, lui qui par ſes ſupputations admirables a fait voir que le monde a été achevé le 21. d'Avril,

&

& qu'ainſi il avoit été commencé le 15. lequel ſentiment du Pere Bonjour, pour le remarquer en paſſant, eſt conforme à celui de Virgile. Ce Poëte, tout privé qu'il étoit des lumiéres de l'Evangile, après avoir fait une belle deſcription du Printemps, dit au ſecond Livre des *Georgiques*, v. 336.

Non alios primâ creſcentis origine Mundi,
Illuxiſſe dies, aliumve habuiſſe tenorem,
Crediderim : ver illud erat, ver magnus agebat
Orbis & hybernis parcebant flatibus Euri;
Cum primum lucem pecudes hauſere, virûmque
Ferrea progenies duris caput extulit arvis;
Immiſſæque feræ ſylvis, & ſydera cœlo.

Ce que Mr. de Segrais exprime ainſi dans la Traduction des *Georgiques*, qui n'eſt pas, à dire vrai, la plus belle Traduction du monde.

Ce fut ce beau Printemps, cette clarté féconde
Qui ſans doute éclaira la naiſſance du monde;
Le Printemps regnoit ſeul, Ame de l'Univers:
L'Eure, ami des glaçons, languiſſoit dans les fers,
Lorſque les Animaux ce doux air reſpirérent,
Que dans les Forts épais les Bêtes ſe cacherent,
Et que l'homme inhumain éclos du champ pierreux,
De l'Olympe étoilé vit reſplendir les feux.

Je passe à la seconde Strophe de ce CHEF-D'OEUVRE, après que j'aurai fait les deux Remarques suivantes. Ce Vers

De trop songer à ses Amours,

est placé avec tant d'art au milieu de Strophe, qu'on ne peut précisément dire s'il se rapporte au commencement ou à la fin ; ou plûtôt qu'on doit dire qu'il se rapporte parfaitement à tous les deux, puisqu'il leur convient également. Ce sont-là de ces traits où l'on reconnoît une main de Maître, de ces traits qu'une main du commun ne doit point hazarder.

Je dois d'ailleurs remarquer à l'honneur de notre Inconnu, qu'il y a dans le *Pastor fido* un passage qui est imité de la premiere partie de cette Strophe, dont il n'est que le Commentaire.

Che s'in un sol pensiero,
L'anima imaginando si condensa,
E troppo in lui s'affisa,
L'amor, ch' esser dovrebbe
Pura gioia e dolcezza,
Si fa malinconia,
E quel ch' è peggio, al fin morte ò pazzia.

Act. 3. Sc. 6.

Que

Que si l'ame est ensevelie
Dans cet unique souvenir,
Et qu'elle veuille entretenir
Cette ingénieuse folie,
C'est alors que l'Amour qui ne devoit avoir
Que Joye & que Plaisir, que Douceur & qu'Espoir,
Dégénére en mélancolie,
Qui par un insensible effort
Nous ôte la Raison, ou nous donne la Mort.

SECONDE STROPHE.

Le Galant y fut habile,
Il se leva,
A la porte de sa Belle
Trois fois frappa :
CATIN, CATOS, BELLE BERGERE, *dormez-vous ?*
La promesse que m'avez faite,
La tiendrez-vous?

RÉMARQUES.

XX. LE *Galant.*] *Galant* est un de ces termes tellement originaux & propres à la Langue Françoise, qu'aucun terme dans les autres Langues n'y répond bien. Il est même si expressif, que je ne vois pas qu'il y ait quelque périphrase qui puisse parfaitement le faire entendre. Le seul moyen d'y parvenir, c'est de faire une grande attention à tous les différens usages où il se trouve employé. En effet, *Galant* ne signifie pas seulement *honnête, civil, sociable,*

de

de bonne compagnie, de bon commerce, agréable ; mais encore un homme *qui entend bien les choses dont il se mêle, qui a du jugement, de la conduite, de l'agrément,* &c. Pris substantivement, comme il l'est ici, il marque encore un *homme amoureux.* Ainsi le Poëte pouvoit-il choisir un mot plus heureux pour désigner COLIN ?

XXI. *Y fut habile.*] Je n'ai jamais ouï d'expression qui présentent plus de choses à l'esprit que celles-ci : *Le Galant y fut habile.* Nous venons de voir combien de choses emporte le mot de *Galant :* Cet Y quel beau sens ne renferme-t-il pas ? Il nous fait connoître qu'on n'est point habile pour bien penser, pour songer creux. Mais que l'habileté consiste à prendre par réfléxion un parti convenable aux sentimens où l'on est, & à suivre ce parti. *Un homme qui est habile dans ses pensées,* pour dire un *homme qui pense & qui se détermine à faire ce qui lui convient ;* qu'on médite bien cette expression. Sa beauté & sa force échaperont aux Esprits superficiels ; mais pour moi, plus j'y pense, plus je l'admire. Si Scaliger a dit de la 3. Ode du 4. Livre d'Horace, qu'il aimeroit mieux

 l'avoir

l'avoir fait que d'être Roi d'*Arragon*; ſi Nicolas Bourbon auroit préféré d'être l'Auteur de la Paraphraſe des Pſeaumes par Buchanan, à l'honneur d'être Archevêque de *Paris*; ſi Paſſerat eſtimoit l'Ode que Ronſard a faite pour le Chancelier de L'Hopital, plus que le Duché de *Milan*; & ſi Menage auroit voulu donner le meilleur de ſes Bénéfices pour être l'Auteur de ce beau Vers de M. Remi contre les Hibernois Logiciens,

Gens ratione furens & mentem paſta chimæris;

j'avouë que j'aimerois mieux avoir fait ce Vers

Le Galant y fût habile;

que d'avoir fait

I. *L'Anti-Rouſſeau*.

II. *Examen de deux Traitez nouvellement mis au jour par* M. de la Placette, *dont le premier a pour titre*, Réponſe à une Objection qu'on applique à divers ſujets, &c. *Et le ſecond*, Eclairciſſement ſur quelques difficultez, &c. par Ph. Naudé.

III. *Voyage*

III. *Voyage du Tour de la France par feu* M. de Rouviere, *Conseiller du* Roi, &c. & *Apoticaire de* Sa Majesté.

IV. *Dialogues des Grands-Hommes aux Champs Elisées, appliquez aux mœurs de ce Siécle*, &c.

V. *Réflexions sur les Grands-Hommes qui sont morts en plaisantant*, &c.

VI. *La juste Balance de la crainte & de l'assurance Chrétienne*, &c.

VII. *Idée générale des Etudes, choix qu'on en doit faire*, &c.

VIII. *L'Etat de l'Homme dans le péché originel.*

IX. *Discours sur l'origine de la Poësie, sur son usage, & sur le bon goût, par le Sieur* Frain du Tremblay.

X. *Traité sur l'homme, en quatre Propositions importantes, avec leurs dépendances.*

XI. *Les tours de Maître* Gonin.

XII. *Histoire mythologique des Dieux & des Héros de l'Antiquité, où l'on a ajouté diverses Histoires anciennes & véritables, enrichies de Figures.*

XIII. *Pseaumes paraphrasez en Vers, par M. D****

XIV. *Le Critique, ou l'Apologiste sans fard.*

XV. *Le Gazetier menteur.*

XVI. *Le Nouveau Secretaire de la Cour, ou Lettres familieres sur toutes sortes de sujets*, &c.

XVII. *Des Causes de la corruption du Goût*, &c.

XVIII. *Les Pseaumes de Pénitence paraphrasez en Sonnets.*

XIX. *Les Tablettes de l'Homme du monde.*

XX. *L'Homere vangé.*

Peut-être même *les Remarques sur le Chef-d'Oeuvre d'un Inconnu*, sans parler de quelques Livres tels que l'*Histoire amoureuse & badine du Congrès d'Utrecht*, de l'*Heroïne incomparable*, ou de la *Belle Hollandoise*; ni d'une certaine Feuille nommé le *Censeur*, ou d'un *in folio* appellé l'*Atlas Historique*.

XXII. *Il se leva, à la porte de sa Belle, trois fois frappa.*] *Difficile est proprie communia dicere*, dit Horace dans l'Art Poëtique : *Il est difficile de dire des choses communes, d'une maniére qui n'ait rien de bas.* Notre Poëte nous en va dire; mais remarquez le choix de ses expressions. *Il se leva.* Par ce seul mot il nous donne l'idée d'un homme qui sort du lit, & qui se met en état d'aller en quelque part. Cette action est une suite des réflexions que

COLIN avoit faites, & le commencement de ce qu'il va faire, pour ſoulager le mal que ſon amour lui cauſe. Il ſavoit ſans doute ces Vers d'Alcée.

> Οὐ γὰρ κακοῖσιν θυμὸν ἐπιτρέπειν
> Προκόψομεν γὰρ οὐδὲν ἀσάμενοι,
> Ω ΒΑΚΧΙ, φάρμακον δ' ἄριςον,
> Οἶνον ἐνεικαμέναις μεθυσθῆναι.

Il ne faut point s'abandonner au mal, car nous n'avançons rien lorſque nous nous laiſſons accabler de triſteſſe; mais, ô Bacchus! *il y a un remede ſûr, c'eſt d'apporter du vin & de s'enyvrer.* Ce n'étoit pas le vin qui convenoit à COLIN, puiſque cette liqueur eſt véritablement *le Lait de Venus, Lac Veneris;* mais il lui fut aiſé d'appliquer le ſens de ces Vers à l'état où il ſe trouvoit, & d'en conclure qu'il devoit ſuivre cette maxime que Madame du Noyer rapporte de la Préſidente Drouillet, *pour vaincre la tentation, il faut y ſuccomber.*

Que l'Amour eſt une choſe charmante, l'attente même de ſes faveurs eſt un très-grand bien. De quelles idées agréables COLIN ne ſe flatoit-il pas, lorſqu'il ſe levoit, & qu'il n'étoit pas en-

core à la porte de ſa Maîtreſſe ? Avec quelle joye ne ſe répétoit-il pas à lui-même juſques au fond du cœur ce Vers d'Ovide !

Collàque & os oculóſque illius ore promam.

» que je baiſerai vivement & ſa gorge
» & ſa bouche, & ſes beaux yeux.

Mais après avoir conſidéré dans les deux précédentes Remarques l'art & la force des expreſſions, examinons un peu quel raiſonnement ſe trouve renfermé dans ces paroles,

Le Galant y fut habile,
Il ſe leva

Ceci, qu'on y prenne bien garde, renferme pluſieurs ſyllogiſmes. Car premiérement, c'eſt comme ſi l'on diſoit par un Argument en Datiſi.

DA. *Tout habile homme doit prendre un parti conforme à ſes inclinations, & le ſuivre.*

TI. COLIN *eſt habile.*

SI. *Donc il prendra un parti conforme à ſes inclinations, & le ſuivra.*

Plus, par un ſyllogiſme complexe & disjonctif, qui réduit, ſe trouve en Cameſtres.

CA.

CA. *Puiſque* COLIN *n'a pas* CATIN *laquelle il aime, & qu'il eſt conforme à ſes inclinations de la tenir entre ſes bras, on il doit la faire venir ou aller la chercher.*

MES. *Il ne peut la faire venir.*

TRES. *Donc il doit l'aller chercher.*

Plus en DARII.

DA. *Lorſque l'on eſt couché, & qu'on veut aller chercher quelque choſe, il faut ſe lever.*

RI. COLIN *eſt couché, & veut aller chercher ſa Belle.*

I. *Donc* COLIN *doit ſe lever.*

Et enfin,

Or on a remarqué que COLIN *étoit habile*, &c. & qu'il étoit couché, &c. *Donc* COLIN s'eſt *levé*; puiſque ces deux choſes ſont relatives dans le cas où eſt COLIN.

Voyez qu'elle ſuite de raiſonnement. Voyez combien de choſes ſont renfermées dans ces deux Vers;

Le Galant y fut habile,
Il ſe leva.

Certes, ſi c'eſt une loüange (comme il n'y a pas lieu d'en douter) d'être prodigue

digue de ſens & avare de parole ; où eſt le Poëte qui ait mieux mérité cette loüange que notre INCONNU ?

Tout ce qu'on peut dire contre ce raiſonnement de ce grand Poëte, c'eſt de diſtinguer la Majeure du premier Argument, & par conſéquent la Majeure du ſecond, en niant, par exemple, que ce ſoit en COLIN *habileté* que de ſe lever pour aller chercher CATIN. Car, dira-t-on, ſi elle ne lui avoit pas ouvert la porte il auroit fait un acte inutile, & un acte inutile ne procéde point d'habileté. Mais ſans m'étendre à faire voir à combien d'égards cette Objection eſt fauſſe, je me contente de dire ſimplement, que dans l'état où étoit COLIN, il étoit certain qu'il ne tiendroit pas ſa Belle entre ſes bras, s'il reſtoit dans ſon lit *penſant mourir*, & qu'en allant la prier de le recevoir chez elle, il rendoit aumoins l'événement incertain. Or en pareil cas l'*incertain* eſt préférable au *certain*. Reſter ſans ſa Belle étoit le pis qui pût arriver à notre Amoureux.

La vérité de ce que je dis, ſe trouve fort bien expliquée dans une Epigramme de M. l'Abbé Regnier Deſmarais. Voici cette Epigramme,

EPIGRAMME

EPIGRAMME.

Un Amant, pénétré d'Amour
Pour une belle & noble Dame,
N'osoit lui parler de sa flamme;
Enfin il se hazarde un jour,
Et lui déclare qu'il soupire
Depuis deux ans, sans l'oser dire.
Hé pourquoi perdre ainsi deux ans,
Dit-elle, à souffrir sans vous plaindre!
En parlant qu'aviez-vous à craindre,
Que de perdre au plus votre temps?

L'Italien va plus loin, car il dit:

——— chi troppo savia
Tace il suo male, al fin da pazza il grida.

Quand on cache ses maux, loin de les faire voir,
Ce silence forcé produit le desespoir,

XXIII. *A la porte.*] Quoique pour aller voir sa Maîtresse on entre quelquefois par la fenêtre, & même par la cheminée; il est pourtant plus ordinaire d'entrer par la porte. On pourroit le prouver par plusieurs endroits des Histoires que nous ont données M. de Bussi Rabutin, M. de Scuderi, Madame de Villedieu, Mademoiselle

de la Roche-Guilain, Mesdames du Noyer & Manley. L'on peut montrer par quantité de passages tirez d'Horace, d'Ovide, de Theocrite, d'Aristophane, & de plusieurs autres, que les Amans prioient leurs Maîtresses d'ouvrir leurs portes pour qu'ils pussent entrer chez elles, & même qu'ils enfonçoient ces portes avec des leviers si on ne les ouvroit pas. Ainsi je ne dirai rien pour prouver qu'il est très-probable que COLIN voulant entrer chez sa Maitresse, fut frapper à sa porte.

XXIV. *De sa Belle.*] *Sa.* DE SA BELLE, & non d'une autre. Quand l'Amour conduit on ne se trompe point de porte.

XXV. *Belle.*] Quel terme heureux! pour nous donner une idée avantageuse de la Maîtresse de COLIN. C'est dire en un seul mot ce que plusieurs Poëtes n'ont pas eu l'adresse de bien dire en cent Vers.

XXVI. *Trois fois frappa.*] Un fameux Prédicateur de Louïs XIII. a soûtenu en Chaire, que le nombre de dix étoit le plus parfait. *Le nombre de* DIX *est le plus parfait*, disoit-il, *& représente la perfection où tout nombre aboutit; car étant parvenu au nombre de* DIX *on recommence à compter; desorte que ce nombre*

nombre de DIX est le *nombre de perfection.* Quelques-uns donnent cet avantage au nombre de sept, que les Grecs appellent ἑβδομάς. Ils croyent que ce nombre a plus de force dans la nature qu'aucun autre, comme M. Varro l'a fait voir *in Hebdomadibus*, Macrobe dans le Songe de Scipion, *Liv.* 1. *Cap.* 5. *& suiv.* Et nous apprenons d'Apulée, *Lib.* 11. *Miles.* que c'est Pythagore qui le premier à fait joindre l'idée de *Sainteté* à celle du nombre *Sept. Septiesque immerso fluctibus capite : quod eum numerum præcipuè Religionibus aptissimum divinus ille Pythagoras prodidit.* » Et il le plongea » *sept fois* dans l'eau, parceque Pytha» gore, cet Homme Divin, avoit dé» couvert que ce nombre convenoit ex» trêmement aux Cérémonies religieuses ". Sur quoi je remarquerai que Hornius dans le 3. Liv. de son Hist. Philos. p. 166. croit que le *Diable* avoit inspiré ceci à Pythagore, & qu'il l'avoit tiré du 2. *Livre des Rois, Chap.* V. *vers.* 10. *&* 1[illegible]

Pour moi, je croi, s'il y a quelque nombre parfait, que c'est ou celui de *Trois*, ou celui qui comprend tous les autres nombres. Or il n'y en a point qui comprenne tous les autres nombres,

bres, puiſqu'il n'y a point de nombre qu'on ne puiſſe doubler. Il reſte donc à dire (ſelon mon ſentiment) que celui de *Trois* eſt le plus parfait, ce que je croi par les raiſons ſuivantes.

I. *Parceque le nombre impair a toûjours été agréable aux Dieux.*

II. *Parceque les plus Grands-Hommes ont toujours affecté de s'en ſervir, & qu'il ſemble en effet qu'il y a quelque choſe de naturel & de ſurnaturel qui nous y porte.*

Que le nombre impair ſoit le plus agréable aux Dieux, on le ſçait aſſez par cette Maxime, qu'on peut regarder comme un axiôme touchant la nature des nombres.

Numero Deus Impare *gaudet.*

Et cela eſt fondé ſans doute ſur la remarque que Macrobe a faite au Ch. 6. du 1. Liv. du Songe de Scipion; Que le nombre impair eſt le nombre *mâle*, & le pair le nombre *femelle*: d'où vient, continue-t-il, que les Arithméticiens appellent ce nombre impair, *le Pere*, & qu'ils appellent l'autre *la Mere. Impar numerus mas eſt, par fœmina vocatur. Item Arithmetici imparem Patris, & parem Matris appellatione venerantur.*

En

En effet, quiconque oſeroit douter de cette vérité, *que le nombre impair eſt agréable aux Dieux*, prétendroit avoir non ſeulement plus de raiſon que tous les Anciens qui l'ont univerſellement admiſe; mais encore que les Modernes, qui la confirment en une infinité de choſes. Nous en avons un bel exemple dans ce qui ſe paſſa en Angleterre, au ſujet du Committé ſecret, qu'on nomma pour tirer des Extraits des papiers touchant les Négociations de la derniere Paix. Mr. le Général Stanhope étoit d'avis que ce Committé fût composé de 20 Membres, perſonne ne s'y oppoſoit; mais Mr. Hungerford, Membre Tori, remarqua judicieuſement, que *le nombre de vingt étoit malheureux, & propoſa qu'on y en ajoûtât un;* ce qui fut approuvé.

Suite des Nouv. d'Amſt. du 30. Avril 1715.

Je n'apporterai pas ici d'exemples ſur le nombre impair en général. Je vais particulierement m'attacher à celui de *Trois* qui eſt principalement mon but.

A l'égard de la Religion l'on voit:

Que les Anciens établiſſoient *Trois* Dieux pour le gouvernement du Monde, Jupiter, Neptune & Pluton.

Que Diane avoit *Trois* Noms & *Trois*

Emplois différens, étant Phœbé au Ciel, Diane ſur la Terre, Proſerpine dans les Enfers. D'où vient l'Hecate *Triformis.*

Que Minerve étoit auſſi conſidérée comme Triple, ſurtout chez les Egyptiens. D'où vient qu'elle s'appelloit *Trigemina, Glaucopis, Saïs.*

Que *Trois* Juges, *Eacus, Minos* & *Rhadamante* occupoient le Tribunal où l'on devoit être jugé après la mort.

Qu'il y avoit *Trois Muſes*, comme on l'a vû par les anciennes Peintures qu'on découvrit à *Rome* le ſiécle paſſé, dans le Sépulchre de la Famille *Naſonia.* Elles étoient repréſentées tenant chacune un Pot à la main autour du Cheval *Pegaſe*, qui faiſoit ſortir de la Terre la Fontaine d'*Hippocrene*.

Les Anciens avoient de même Trois *Graces*, Trois *Sibylles*, Trois *Sirenes*, Trois *Heſperides*, Trois *Deſtinées*, Trois *Parques*, Trois *Furies*, Trois *Gorgones*, Trois *Harpyes.*

Les Divinitez appellées *Matres* ou *Matræ*, & celles qu'on appelloit *Sulevæ Campeſtres*, dont Mr. Fabretti nous a donné un Bas-relief, dans ſon Livre *de Aquæductibus*, ſont repréſentées trois de compagnie.

On

On ne voit auſſi que Trois *Nymphes* à côté de Diane, dans un marbre de la Vigne *Matthei*, & dans un autre Bas-relief que Mr. Spon nous a expliqué, l'on voit que les Nourriſſes de Bacchus ſont au nombre de *Trois*.

Si l'on trouve le nombre des *Muſes* ou des *Sibylles* augmenté, cette augmentation-là même fait pour moi; car remarquez qu'elles ſont multipliées par *Trois*, de maniére qu'elles n'excedent pas le nombre de *neüf*, qui fait *Trois* fois *Trois*.

L'on ſait que dans les tours que les Prêtres faiſoient à l'Autel, que dans les élevations des mains, dans les invocations, dans la maniére de frapper, ou de diſſéquer les Victimes, le nombre de *Trois* étoit ordinairement conſacré; que pluſieurs Fêtes ſe célébroient pendant *Trois* jours, & ſe renouvelloient tous les *Trois* ans.

* *Thyas ubi audito ſtimulant Trieterica* Baccho.
Orgia, Nocturnuſque vocet clamore cytheron.

L'on ſait que la Prêtreſſe du plus fameux Temple de toute l'Antiquité pour les Oracles, les rendoit ſur un *Trepied*, & que les Augures regardoient le *Butor* comme l'Oiſeau du plus heureux Pré-

ſage, parcequ'il a *Trois* de ce que les autres n'ont que deux, d'où vient qu'il eſt nommé τριόρχης. Triorchen, *vero, cui principatum dedere Augures & falconem felicis eventus, futurique maximi boni ſpem habere, augurio expertiſſimo compertum eſt; eſt autem* Triorches, *quem bulconem Antiquitas dixit, quod* Tres *teſtes habeat*, Triorches *dictus.* Alex. ab Alexand. *Dier. Genial. Lib.* 5. p. 273. b.

Edit. Francof.

Ceux qui ne ſeront pas ſatisfaits de ce que nous venons de remarquer, pourront conſulter l'Idylle onziéme d'*Auſone*, où il étale fort au long toutes les remarques qu'on pourroit faire ſur le nombre de *Trois*, dans les myſteres de l'Antiquité. Et ſi l'on veut un paſſage d'un ancien Auteur Eccléſiaſtique, je rapporterai les paroles de *Didyme*, qui dit: *Trium appellatio ad id quod eſt perfectiùs & diviniùs referri ſolet.* Le nombre de *Trois* ſe rapporte à ce qu'il y a de plus parfait & de plus Divin.

Parmi les Modernes, les Aſſemblées religieuſes ſe font ordinairement *Trois* fois par jour, les Sermons ſont compoſez de *Trois* parties, les bénédictions ſe répétent *Trois* fois.

Cependant

Cependant le Prélat, l'œil au Ciel, la main nuë, Boileau,
Benit *Trois* fois les noms, & *Trois* fois les remuë. Lutrin, Chant. I.

Les Proclamations se répétent aussi par *Trois* fois. Les Salutations dans les Cérémonies Ecclésiastiques, comme dans les Civiles, se font au nombre de *Trois*. Le Pape a une *Triple* Couronne, la Croix d'un Archevêque est à *Triples* croisillons, & les RR. PP. Jésuites n'ont que trois cornes à leur Bonnet, comme étant Vicaires nez du St. Siége, & devant par cette raison se conformer aux modes d'Italie, où les Bonnets n'ont que trois Cornes. C'est ce qui a fait appeller les RR. PP. Jésuites *Tricornigeri*.

Ecce Tricornigeri *veniunt nigro agmine Patres*.

De même qu'à cause de la Barbe, on a appellé les RR. PP. Capucins *Barbiferi*.

Tu male compositam gaudebas pectore Barbam,
Cui cedant Capra, Barbiferique *Patres.*

Vous, dit Santeuil, en faisant parler le petit chien Pluton à Madame la Princesse : *Vous aimiez à peigner mon poil*

mal rangé, & alors je l'emportois ſur les Chévres & ſur les Peres Porte-Barbe.

Si j'avois voulu entrer dans un certain détail, j'aurois pû augmenter ces Remarques d'une infinité d'exemples; mais je me contente d'indiquer des choſes générales. Ceux qui voudront s'inſtruire plus à fonds de ce que peut le nombre de *Trois* en fait de Religion, n'ont qu'à lire *les Voyages de Cyrus* par Mr. le Chevalier Ramſay. Ils y verront avec étonnement les progrez ſurprenans & toujours ſuivis qu'a fait le nombre de *Trois* chez toutes les Nations, & depuis le commencement du Monde juſqu'à nous. Montrons encore que ce nombre de *Trois* eſt auſſi employé chez les Anciens & chez les Modernes, dans les choſes qui regardent & la Juſtice & les Cérémonies civiles.

Macr. Satur. Lib. 1. p. 230.

Nous ne diſons rien ſur l'obligation où l'on étoit dans l'Empire Romain, de publier pendant *Trois* jours de marché les Loix qu'on vouloit établir, ni ſur ce que le Parlement d'Angleterre obſerve auſſi de faire approuver dans *Trois* Séances, & de faire confirmer par *Trois* Voix différentes; ſavoir celles du Roi, des Seigneurs, & des Communes

munes, les Bils qui doivent avoir force de Loi. Nous passons de même sous silence plusieurs choses qui ont raport à ceci, & qui feroient pour nous. Nous remarquerons seulement que dans la Guerre qu'eurent les *Romains* avec ceux d'*Albe*, l'on choisit de chaque côté *Trois* hommes qui devoient combattre les uns contre les autres, & dont les Victorieux aquerroient à leur Patrie le droit de Souveraineté sur celle des vaincus. Les *Trois Horaces* combattirent pour *Rome*. Les *Trois Curiaces* pour *Albe*. Aussi chez les Perses, les femmes qui étoient meres de *Trois* enfans mâles avoient le droit de tester du vivant même du pere, & celui de disposer de leurs biens, & d'agir dans toutes les affaires sans Curateur.

Pour ce qui regarde les choses de Cérémonies, nous voyons qu'aux Jeux dont Achille voulut honorer les Funérailles de Patrocle, il y eut *Trois* Prix pour la Course.

ΠΗΛΕΙΔΗΣ δ' αἶψ' ἄλλα τίθει ταχυτῆτος
ἄεθλα,
Ἀργύρεον κρητῆρα τετυγμένον . . .
Δευτέρῳ αὖ βοῦν θῆκε μέγαν καὶ πίονα δημῷ.
Ἡμιτάλαντον δὲ χρυσοῦ λοισθῆϊ ἔθηκε.
Iliad. Lib. 23.

Alors le Fils de Pelée *fit metre au milieu de l'Assemblée les Prix de la Course.* Le premier *étoit une Urne d'argent admirablement bien travaillée.* Le second *étoit un Taureau sauvage bien engraissé, & d'une beauté surprenante.* Le troisiéme *étoit un demi-talent d'or.* L'on voit que dans les Festins solemnels on en distinguoit la somptuosité par un Service à *Trois* plats. Ces *Trois* plats étoient, l'un de *Lamproye*, l'autre de *Loupmarin*, le troisiéme *d'une certaine mixtion de Poisson*, que je soupçonne être du foye de *Cabelian* assaisonné de soya (comme j'espere quelque jour le faire voir.) Ces plats étoient servis par *Trois* personnes couronnées de fleurs, & ils étoient apportez au son des instrumens. *Quin etiam vetusti moris erat, fercula exquisita & lautiora à Ministris coronatis cum cantu & tibicine in cœnis solemnibus afferri, poculisque coronatis bibere, summamque cœnarum lautitiam* tripatina *distinguere; una* *muranorum*, altera *luporum*, tertia *mixtionis piscis.* Alexand. ab Alexand. *Dierum Genialium Lib.* 5.

On voit dans la 19. Ode du 3. Liv. d'Horace, qu'il veut qu'on vuide *Trois* ou *neuf* Cyathes.

Tribus

——— *Tribus aut novem,*
Miſcentor Cyathis pocula commodis.

Je ſuis la leçon de M. Bentley, qui a fort bien vû après Rutgerſius & Nic. Heinſius, que *miſcentor* eſt préférable à *miſcentur*. J'ajoûterai encore ſur ce paſſage, que *Cyathus* ne ſignifie point ici *un Verre*, comme M. Dacier l'explique dans ſes Remarques. *Cyathe* eſt une eſpece de Meſure. Voyez les Notes de M. Bentley ſur cette même Ode.

Je viens aux pratiques des Modernes, ſur le nombre de *Trois*, dans les choſes qui regardent la Juſtice & les Cérémonies civiles.

L'on ſait que les Etats de pluſieurs Royaumes ſont compoſez de *Trois* Corps; ſavoir, des *Eccléſiaſtiques*, de la *Nobleſſe* & du *Peuple*. *Trois* Puiſſances forment le Gouvernement de la Grande-Bretagne; la Puiſſance *Royale*, celle de la *Chambre-Haute*, & celle de la *Chambre-Baſſe*. Les Anglois prétendent que ces *Trois* Puiſſances ſont ſi néceſſaires pour le maintien des Loix & la conſervation de la Liberté, qu'ils diſent que les Loix ſont ſans vigueur,

& la Liberté éteinte, dans toutes les Monarchies où cela n'eſt plus.

J'ai cru autrefois, qu'en effet le nombre de *Trois* conſervoit la Liberté & la Juſtice ; mais plus de lumiére me force d'avouer, que ce nombre ſert ſouvent moins à maintenir les Loix & la Liberté, qu'à entretenir la corruption & la licence. Cependant cela ne diminue point la perfection du nombre de *Trois* ; puiſque ce mal ne vient que de l'abus qu'on en fait. Après de ſi grands exemples, je n'ai pas beſoin de parler ni des Sommations, ni des Publications qui ſe font toûjours en Juſtice au nombre *Trois*.

Pour ce qui regarde les Cérémonies civiles, on ſait que dans les plus éclatantes, par exemple dans celle de l'entrée d'un Ambaſſadeur, les Cours où cet Ambaſſadeur arrive, le régalent pendant *Trois* jours de ſuite. Et ſi l'on jette les yeux ſur ces Taliſmans de l'orgueil humain, par leſquels les Sots s'éblouïſſent & éblouïſſent les autres, je veux dire ſur les Armoiries ; l'on verra que le nombre de *Trois* eſt principalement affecté dans les Piéces dont on charge l'Ecuſſon.

Il ne me reſte plus qu'à faire voir, qu'il

qu'il y à quelque chose de naturel & de surnaturel qui porte au nombre de *Trois*; & pour le prouver je ne rapporterai que deux ou trois exemples.

Ovide nous fournit le premier. En parlant de son départ pour le lieu où il étoit exilé, il dit de la maniére du monde la plus touchante :

Ter *Limen tetigi*, Ter *sum revocatus ab illa.*

L'autre exemple qui n'est pas moins touchant que le premier, nous sera fourni par la femme du Perruquier l'*Amour*. Cette femme se voyant abandonnée de son mari, qui alloit placer un Pupitre dans la *Sainte Chapelle*,

Demeure le teint pâle & la vuë égarée,
La force abandonne, & sa bouche *Trois* fois
Voulant le rappeller ne trouve plus de voix.

Boileau, Lutrin, Chant 2.

A l'égard du surnaturel, on n'a qu'à lire dans la *Pharmaceutria* de Barlei ce que Lodippe, la plus grande Magicienne qui ait jamais été, conseille à un Amant de faire pour forcer celle qu'il aime à l'aimer.

——— *Spumantia littora* Nevæi
Noctivagus spectator adi; dumque obvia lustras
Et modo suspensum miraris in aëre terram,

Inde catenatum objecta tellure profundum,
Conspue ter, ter *lacte novo conspergé procellas,*
Ter *nivei mellis tumidis affunde liquorem*
Fluctibus, & veteris fragrantia munera Bacchi.
Ter *conversus, aquis fluidos* ter *tinge capillos;*
Et tandem, in bibulâ demisso poplite avenâ,
Ter *tibi dilectæ nomen percurre puellæ,*
Et magna ter *voce voca. Dumque ultima faris*
Oceani vicina subi, vestesque recinctas
Abjice, terque *tuos undis fluitantibus artus*
Proluc, ter *salsa madeant aspergine lumbi,*
Ter *fluctus littusque feri. Solemnia* Virgo,
Ista tibi, dic, sacra paro. Mitesce roganti,
Nec porro gravis esse velis. Ter *sulphure, flamma,*
Ter *Lympha lustratus abi,* &c.

Et après lui avoir défendu l'uſage de certaines choſes froides, & ordonné au-contraire celui de quelques autres extrêmement chaudes & veneneuſes, elle ajoûte,

—— *at postquam steterit in succus & omnes*
Fient gluten aquæ, lævam ter *inunge mamillam,*
Et lumbos oculosque & cor violabile telis,
Et partes, quas poscit amor.

Enſuite

Et ter *cinge caput, rursum* ter *deme corollas,*
Et dic Virgo, tuo triplex sub pectore vernet
Gratia. . . . .

Je ſai bien que Palæmon prétend que tout cela ne ſert de rien pour forcer le cœur d'une Bellé ; mais je ſai bien auſſi qu'il n'en avoit point fait l'experience. J'oſe même aſſurer qu'il ſe ſeroit convaincu du contraire s'il l'avoit faite, & je ne crains point de dire que tout Amant malheureux, qui fera exactement tout ce que Lodippe preſcrit, ſe verra tendremnt & violemment aimé de la perſonne naturellement la plus inſenſible. La même choſe peut ſervir aux Belles qui ſe trouveroient tendrement diſpoſées pour quelque farouche Hypolyte. En effet, ſelon Palæmon la Magie & les Sortiléges ſeroient donc une chimére. Mais avec quelle hardieſſe pourroit-on ſoutenir une telle propoſition ? Puiſque la pratique de la Sainte Egliſe Catholique Apoſtolique & Romaine, qui a pluſieurs Formulaires d'excommunications & de conjurations, outre les ordinaires, contre les Sorciers ; puiſque ſa doctrine ſi clairement énoncée dans ſes Conciles, & dans les Livres de ſes Docteurs, prouve le contraire. Je n'en rapporte point tant de faits hiſtoriques, qu'on peut voir dans Bodin & autres, auſſi-bien que ceux qui ſe

trouvent dans les Histoires les plus graves. Je n'en appelle pas à témoin les cendres de tant de malheureux que la sainte Inquisition a fait & fait encore brûler tous les jours pour Sortilége; non-plus que les tortures & les buchers où ont expiré tant d'hommes, de femmes & de filles de toutes Nations, par les Arrêts des Parlemens ou autres Tribunaux de Judicature.

Dire qu'il n'y a point de Magie ni de Sortilége, c'est donc dire que non seulement l'Eglise Oecumenique peut se tromper & dans ses Conciles & dans ses Docteurs; mais de-plus, c'est dire qu'il y a des opinions erronées qui sont universellement reçuës de toutes les Nations, & en conséquence de quoi, de l'aveu des Ecclésiastiques & des Princes, les Magistrats font souffrir les plus cruels supplices à des gens qui ne seroient tout-au-plus que des imbéciles ou des fous. Le Ciel nous préserve d'avoir une si mauvaise opinion des hommes, & de douter que les choses qui sont cruës généralement & depuis long-tems, ne soient pas si vrayes, que c'est même une impieté que des les révoquer en doute,

———*pro magno teste vetustas*
Creditur; acceptam parce movere fidem.

Mais pour revenir plus particuliérement au nombre de trois, comme je me pique de sincérité, j'avouë de bonne foi qu'il y a une chose où le nombre de *Trois* gâte tout. C'est en galanterie : il n'est pas nécessaire que je m'explique sur cela fort au long ; cette petite Chanson suffit.

Un & un font deux,
C'est le nombre heureux
En galanterie.
Mais dès qu'une fois,
Un & un font *Trois*,
C'est la Diablerie.

XXVII. *Frappa*] Afin que CATIN prétât l'oreille du côté de la porte, qu'elle fût attentive pour venir l'ouvrir. Remarquons toûjours l'heureux choix de l'expression. D'où vient que le Poëte s'est servi de *frappa* au-lieu de *heurta*, qui pouvoit aussi-bien entrer dans le Vers ? C'est que *heurta* n'auroit signifié qu'un certain bruit fait à la porte, au-lieu que *frappa* réveille l'idée de *Frere Frapart*, dont le nom convient fort au Rolle que COLIN venoit joüer.

Les Cordeliers de Catalogne.

> Je laiſſe à penſer quelle chere
> Faiſoit alors *Frapart*....

LA FONTAINE.

XXVIII. *Catin, Catos, belle Bergere.*] COLIN traite ici ſa Maîtreſſe comme une Divinité; car c'étoit la coûtume des Anciens de donner pluſieurs noms à leurs Dieux, afin de n'en point oublier qui leur fuſſent agréables. On le prouve par pluſieurs paſſages d'Horace, de Catulle, d'Eſchyle, de Platon & des Sibylles. Je me contenterai de rapporter celui-ci du Cratylus de Platon. C'eſt Socrate qui parle; ὥσπερ ἐν ταῖς εὐχαῖς νόμος ἐστὶν ἡμῖν εὔχεσθαι, οἵτινές τε καὶ ὁπόθεν χαίρουσιν ὀνομαζόμενοι, ταῦτα καὶ ἡμᾶς αὐτοὺς καλεῖν, ὡς ἄλλο μηδὲν εἰδότας. *De même que dans nos Prieres nous avons une Loi qui nous ordonne d'invoquer les Dieux ſous les noms qui leur ſont agréables, comme ſi nous n'en connoiſſions point d'autres.*

Les Allemands ont d'ailleurs un Proverbe qui convient tout-à-fait ici, *Lieb kinder haben viel nahmen*, les enfans chéris ont pluſieurs noms.

J'avois deſſein de faire maintenant connoître CATIN-CATOS; mais je différerai juſques à la fin, parce qu'après avoir

avoir vû dans le reste de cette Ode ce que cette Belle va faire, on sera plus en état de juger de la certitude de mes conjectures.

XXIX *Dormez-vous?*] Par interrogation. COLIN après avoir frappé à la porte de sa Belle, parle pour lui faire connoître qu'il est au Rendez-vous. Et ceci est une grande marque de sa prudence; puisque c'est rendre CATIN d'autant plus certaine, que celui qui frappe à la porte est son Amant. Il faut remarquer qu'à ces mots *dormez-vous*, on doit pour la mesure du Vers ajoûter la derniere syllabe du mot qui finit le Vers précédent, & dire

CATIN, CATOS, BELLE BERGE-
RE, dormez-vous?

C'est ainsi qu'on trouve dans Horace.

——Vagus & sinistrâ
Labitur ripaâ, Jove non probante ux-
orius *amnis*. Ode 2. lib. I.

Omnes eodem cogimur: omnium
Versatur urna: serius, ocyus,
Sors exitura: Et nos in Æter-
num *exsilium impositura cymba.*
Ode 3. lib. II.

Grosse

Grosphe non gemmis, neque purpura Ve-
nale *nec auro.*
Ode XVI. Lib. v. 7. 8.

*Mugiunt vaccæ tibi tollit hinni-
tum apta quadrigis equa.*
Ibid. v. 34. 35.

M. Perrault *dans ses Paralleles*, s'est moqué de cette versification, & pour la tourner en ridicule, il fit la Chanson suivante.

L'autre jour dans nos Bois, le Berger TIRCIS, qui
Endure de PHILIS cent rigueurs inhumaines,
Lui faisoit une longue Ki-
rielle de ses peines
rielle de ses peines.

Si cet Académicien avoit vû le CHEF-D'OEUVRE que nous donnons aujourd'hui au Public, il auroit apris à respecter dans Horace une chose qu'un excellent Poëte François n'avoit pas dégné de mettre en œuvre.

Dans le Voyage de *Munik* de feu M. Regnier Desmarais, Sécretaire perpétuel de l'Académie Françoise, on trouve ces Vers :

Mais

Mais le chemin devient moins ſale,
En approchant du Village, *où*
La brave nobleſſe d'Anjou
Fut une nuit trouſſée en male
Par une Troupe Impériale.

Cet *où*, par exemple, qu'en doit-on dire ? Il eſt vrai qu'il n'eſt pas une partie d'un mot, comme *re* dans *bergere*; mais il eſt vrai auſſi qu'il eſt ſi fort lié avec ce qui ſuit que c'eſt à-peu-près la même choſe ; toutefois je ne connois perſonne qui ait critiqué cet *où*, ſi ce n'eſt peut-être quelque *Grammatiſte*, quelqu'un de ces Génies froids qu'on nomme *Puriſtes*, qui ne voyent pas comme les honnêtes-gens, que ne point s'aſſujettir à certaines Régles marque qu'on eſt au-deſſus des Régles mêmes. Ces perſonnes devroient bien faire la même réfléxion que fit Lainez, un jour que s'attachant à parler ſelon certaines régles Grammaticales il s'écria tout-d'un-coup

Je croi que je deviens Puriſte,
J'arrange au cordeau chaque mot.
Je ſuis les *Dangeaus* à la piſte
Je pourrois bien n'être qu'un ſot.

Mais que diroient d'Ennius ces Cen-
ſeurs

ſeurs téméraires. Ennius qui a oſé ſéparer un mot en deux, non pour tranſpoſer une ſyllabe d'un Vers à un autre ; mais pour placer un autre mot entre les ſyllabes du mot diviſé. Car ce grand Poëte a dit :

Nam *cere* comminuit brum.

XXX. *La promeſſe que m'avez faite la tiendrez-vous.*] Au-lieu de *tiendrez-vous la promeſſe que m'avez faite.* Cette conſtruction que les Rhéteurs appellent *Hyperbate*, eſt ici admirablement bien employée ; car l'*Hyperbate*, comme Boileau l'a fort bien traduit de Longin, *eſt une figure qui porte avec ſoi le caractere véritable d'une paſſion forte & violente.*

TROISIÉME

TROISIEME STROPHE.

La fillette fut fragile
Ell' se leva,
Toute nue en sa chemise
La porte ouvra.
Marchez tout doux, parlez tout bas,
Mon DOUX AMI,
Car si mon Papa vous entend
Morte je suis.

REMARQUES.

XΑλεπὸν τὸ μὴ φιλῆσαι, — Anacreon, εἰς ἔρωτα.
Χαλεπὸν δὲ καὶ φιλῆσαι,
Χαλεπώτερον δὲ πάντων,
Αποτυγχάνειν φιλοῦντα.

Il est dur d'aimer, il est dur de n'aimer pas; mais il n'y a rien de si dur que d'aimer sans jouïr de ce qu'on aime.

XXXI. *Fillette.*] C'est un diminutif qui est encore du bon usage. Il marque assez bien l'âge de 14 à 15 ans,

C'est-là

C'eſt-là le bon âge pour les COLINS. Si l'on s'étonne que CATIN encore ſi jeune, ait néanmoins tant de courage, de prudence & d'habileté (comme on le verra dans la ſuite) qu'on ſe ſouvienne de ces Vers de Mr. le Noble *dans ſa Comédie d'Eſope.*

Dans ce Siécle ruſé l'on ne voit plus d'enfans,
Une fille à quinze ans
Pénétre juſqu'au fond de l'amoureux myſtére
Les ſecrets les plus curieux;
A cet âge elle en ſait tout autant que ſa mere,
Et l'execute beaucoup mieux.

Un autre Poëte ne veut pas même l'âge de 15 ans, celui de douze lui ſuffit.

A douze ans aujourd'hui plus d'AGNES à cet âge.

Il eſt vrai que je ne ſai point dans quel ſiécle vivoit CATIN; mais quand je fais attention à ces paroles de Saint Jerôme, *Diaboli virtus in lumbis eſt*, je ſuis obligé de penſer comme Montagne, que » l'habileté des femmes en » amour eſt une diſcipline qui naît dans » leurs veines,

Et mentem Venus ipſa dedit.

» que

» que ces bons Maîtres d'Ecole, natu-
» re, jeunesse, & santé, leur soufflent
» continuellement dans l'ame : elles
» n'ont que faire de l'apprendre, elles
» l'engendrent, *T. 3. p. 126. Edit. de Paris in* 12. Il en est de même des hommes. On lit dans la Piéce intitulée *les Fureteurs.*

Ce métier que nous exerçons.
Nous fut appris par la Nature,
Comme il n'est point de Créature
Qui n'en retienne les Leçons.

XXXII. *Fut fragile.*] Il ne faut pas ici prendre *fragile* comme signifiant *la disposition vers le plaisir, la fragilité habituelle*; (pour parler en Théologien) car en ce sens il n'y a point de moment où une fille ne soit fragile. Mais il faut prendre ce mot comme marquant un *Acte de fragilité.* Or en ce sens, ce tems *fut* donne une belle idée de CATOS, il fait entendre qu'elle n'étoit point ordinairement fragile; mais qu'elle le devint dans ce moment.

Le penchant le plus vif que nous ayïons reçu de la Nature est sans doute celui de l'Amour, & ce penchant est égal dans les deux Sexes :

Omne

Omne adeo genus in terris hominumque ferarumque,
Et genus æquoreum, pecudes, pictæque volucres
In furias ignemque ruunt: amor omnibus idem.

L'homme avec sa raison qui gouverne le monde,
Et les oiseaux dans l'air & les poissons dans l'onde,
Les bêtes dans l'horreur d'un sauvage séjour,
Sentent également les fureurs de l'Amour.

S. Cypr. *Serm. de spect.* Ainsi, comme le dit un Pere, *quæ sponte corruit, quid faciet si fuerit impulsa?* Celle *qui tombe d'elle-même, que fera-t-elle si on la pousse?*

Je ne conseille à aucune Prude de venir s'inscrire en faux contre ce que je dis ici, & prendre de là occasion de déchirer CATOS. Je ne doute pourtant pas qu'il n'y en ait qui l'entreprennent; car on ne voit que trop de ces personnes, dont la vertu cruelle dégoûte le fiel & l'orgueil sous un manteau d'hypocrisie, qui (semblables aux Tigresses) *s'enflent d'un triste orgueil*, selon l'expression de Mr. Cowley, *& font sortir de tous côtez leurs taches*; c'est-à-dire, le venin qu'elles renferment au-dedans.

They swel with angry pride,
And call forth all their spors on every side.

Mais

Mais je leur appliquerai d'abord cette petite Chanſon.

> Flatant ſon orgueil extrême,
> La Prude oſe me damner,
> L'hypocrite vient condamner
> Ce qu'en ſecret ſon cœur aime.
> Ah Prude ! tais-toi ;
> J'en connois, j'en connois,
> J'en connois des Prudes
> Qui font pis que moi.

Enſuite je prouverai ce que je viens d'avancer, par des Vers d'Ovide, qui ont eu l'approbation de tous les ſiécles, & qui ſont aſſez bien paraphraſez en François dans les *Oeuvres diverſes du Sr. D.....* Voici les uns & les autres.

Prima tua menti veniat fiducia, cunctas
Poſſe capi ; Capies : tu modo tende plagas.
Vere prius volucres taceant, æſtate cicadæ ;
Mænalius lepori det ſua terga canis :
Fœmina quam juveni blande tentata repugnet,
Hæc quoque, quam poteris credere nolle, volet.
De Arte amandi. Lib. I. v. 270.

Tiens pour grande maxime autant qu'indubitable,
Qu'il n'eſt point en amour de Belle inexorable,
Ouï les plus fiers objets s'humaniſent enfin,
Et l'Amour les écrit au Livre du Deſtin.

Ce

Ce Dieu brûle leurs cœurs aussi-bien que les nôtres ,
Et triomphe à la fois & des uns & des autres.
Mais ce Sexe accessible aux amoureux soupirs ,
Prend plus de soin que nous à trahir ses desirs ;
S'étudie avec art à sauver l'apparence ,
Et de tous ses transports cache l'impatience ;
Car enfin puisqu'il faut l'avoüer entre nous ,
Si vos cœurs n'aimoient pas , Belles , que feriez-vous ?
Un jeune - homme entraîné par son bouillant courage
Va du métier de Mars faire l'apprentissage ;
La Chasse , les Chevaux , & mille autres emplois,
De l'amour sur son cœur affoiblissent les droits :
Mais à de tels emplois votre Sexe est contraire.
Aimez , Belles , c'est tout ce que vous pouvez faire ,
Votre ame d'elle-même encline à la douceur ,
S'ouvre plus aisément à l'amoureuse ardeur ;
Votre tempérament produit votre tendresse ,
Et vous réglez vos mœurs sur sa délicatesse ,
Ainsi donc, toi qui veux être heureux en amour ,
Aime , & sois assuré d'être aimé quelque jour.

OVID. *de Arte amandi* I. I. v. 479.

PENELOPEN IPSAM , PERSTA MODO, TEMPORE VINCES.

Eh , Mesdames les Prudes , souvenez-vous de ce petit Couplet de l'Abbé Regnier :

Qu'à

Qu'à chaque Femme qu'on rencontre,
On pût parier pour ou contre;
Je le crois bien:
Mais que des deux côtez pariant même somme,
Bien-tôt l'un des paris ne pût ruiner son homme;
Je n'en crois rien.

Et après avoir fait vos réflexions là-dessus, pour amortir un peu cet orgueil qui est la source de votre *Pruderie*, écoutez ce que dit *Uranie* dans la Scene III. de la Critique de l'Ecole des Femmes.

» L'honnêteté d'une Femme, dit-elle,
» n'est pas dans les grimaces, il sied
» mal de vouloir être plus sage que
» celles qui sont sages. L'affectation en
» cette matiére est pire qu'en toute au-
» tre; & je ne vois rien de si ridicule,
» que cette délicatesse d'honneur qui
» prend tout en mauvaise part, donne
» un sens criminel aux plus innocentes
» paroles, & s'offence de l'ombre des
» choses. Nous voyons que celles qui
» font tant de façons n'en sont pas esti-
» mées plus femmes-de-bien: au-contrai-
» traire leur sévérité mystérieuse & leurs
» grimaces affectées irritent la censu-
» re de tout le monde contre les actions
» de leur vie; on est ravi de découvrir

» qu'il y peut avoir à redire, & celles » qui font plus les précieuses ne sont » pas toûjours les plus sages ". En effet, ne savons-nous pas, toutes réflexions faites, ce qu'on dit communément, quoique trop généralement, *qu'il n'y a point d'honnête-femme qui ne soit lasse de son métier*; que *les belles femmes sont comme les grandes Villes, aisées à prendre & difficiles à conserver*; & que les vieilles & les laides, qui sont celles dont le corps des Prudes est composé, ne sont ce qu'on appelle communément *Sages*, que parceque la nécessité les y oblige. Il en est de même des hommes; car il y a aussi parmi les hommes des Prudes, de ces gens qui font parade de Christianisme. J'en connois ici un entre autres, qui sous un grand Manteau pendant n'est Chrétien que pour insinuer des calomnies contre son prochain, & pour le détruire, & de qui l'on peut bien dire ce que la Fontaine dit de son *Hermite*.

—— Sous sa houpelande
Logeoit le cœur d'un dangereux paillard.

La différence c'est qu'il n'est pas si jeune que frere *Luce*. Mais laissons-là ces sortes de gens.

Il n'y a courtoisie ne sen
En plait d'oiseuse maintenir,
Toûjours doit li fumier puir,
Et Tahons poindre & maloz bruire,
Envious, envier & nuire.

CHRISTIAN *de Troyes.*

XXXIII. *Ell' se leva.*] *Ell'* pour *elle.* Ce retranchement de l'*e* est ordinaire à nos plus grands Poëtes. Ronsard a dit,

Madame but à moi, puis me bailla sa Tasse,
Buvez dit-*el'*, le reste où mon cœur j'ai versé.

C. Marot, dans l'Epitre de la belle Maguelone, à son Ami Pierre de Provence.

——— O Fortune indécente
Ce n'est pas or, ne de l'heure presente
Que tu te prens à ceux de haute Touche,
Et aux loyaux, qu'*ell'* rancune te touche ?

Et l'on voit dans le *Vergier d'honneur* d'Octavien de Saint Gelais & d'Andry de la Vigne, que le premier *e* du mot *elle* est retranché, pour éviter l'hiatus.

Pourquoi vers nous soit en pleurant venuë,
Sera'*lle* pas encore soûtenuë ?

sera'lle pour *sera elle.*

XXXIV. *Ell' se leva.*] Voyez la re-

marque sur ce même mot dans la Strophe précédente.

XXXV. *Toute nuë en sa chemise.*] L'on voit ici un empressement qui montre que CATOS étoit, non seulement très-amoureuse, mais encore très-prudente; car si elle avoit perdu du tems à s'habiller, peut-être que quelque passant auroit apperçu COLIN à sa porte, & jugez ce qu'on auroit pensé de cette BELLE BERGERE.

Ovid. Amor. lib. 3.

Non peccat, quæcumque potest peccasse negare:
Solaque famosam culpa professa facit.

Celle-là ne péche point qui peut nier avoir péché, on n'est coupable qu'autant que ce qu'on a fait est connu. D'où vient le Proverbe François, *Péché caché est à moitié pardonné.* Et la maxime,

Aimez, mais d'un amour couvert
Qui ne soit jamais sans mystere;
Ce n'est pas l'amour qui vous perd,
C'est la maniere de le faire.

On pourra dire avec quelqu'apparence de raison, que CATIN auroit mieux fait de n'aller point-du-tout ouvrir la porte à son Amant, & que sa prudence en cette occasion ne faisoit que l'exposer à un plus grand péril.

Je

Je l'avouë. Mais cependant, outre qu'il ne faut pas porter ses idées jusques où elles pourroient aller, c'est qu'elle avoit promis à COLIN de le faire entrer.

La Promesse que m'avez faite
La tiendrez-vous ?

CATIN savoit qu'il n'y a rien de plus indigne ni de plus criminel que de manquer aux promesses qu'on a faites ; que si quelque chose doit être inviolable dans le commerce de la vie, c'est l'engagement de sa parole. En effet, ne la pas tenir, c'est être tout à la fois, & perfide & menteur. C'est-pourquoi Pindare dit dans un fragment que Stobée nous a conservé : *Le fondement de la plus grande vertu, ô Souveraine Vérité, c'est d'être fidéle à mes engagemens, de ne les violer par aucun mensonge.* Je ne puis traduire la force du Grec ; ce sont peut-être les deux plus beaux Vers qui nous restent de toute l'Antiquité.

Ἀρχὰ μεγάλας ἀρετᾶς ὤνασσ' ἀλάθεια,
Μὴ πταίσῃς ἐμὰν σύνθεσιν τραχεῖ ποθὶ ψεύδει.

Ainsi quel parti CATIN pouvoit-elle prendre, que celui de faire entrer CO-

LIN? Car enfin c'est un crime évident que de violer ses promesses, & ce n'en est pas toûjours un que d'avoir un homme dans sa chambre, fût-ce la nuit. Je m'en rapporte, helas! à une infinité de femmes qui ont un homme même dans leur lit, sans qu'il s'y passe la moindre chose, bien que ces hommes-là soient leurs *Maris*; c'est-à-dire, qu'ils ayent un droit dont les Amans sont privez, qu'on leur accorde par devoir ce que les Amans n'obtiennent que par faveur. En effet, pourquoi ne pas croire COLIN aussi pur dans ses affections pour CATOS, que l'étoit cet Amant dont il est parlé dans l'Idylle II. de Theocrite, lequel Amant dit à sa Maîtresse,

Καὶ μ' εἰ μὲν κὲ δέχεσθε τάδ' ἦς φίλα, καὶ
γὰρ ἐλαφρός.
Καὶ καλὸς πάντεσσι μετ' ἠιθέοισι καλεῦμαι.
Εὗδόν τε' εἴκε, &c.

Si vous m'eussiez reçu, j'aurois été satisfait; car de tous les jeunes-gens, il n'en est point de meilleur ni de plus facile que moi, & je me serois endormi paisiblement après n'avoir fait que baiser votre belle bouche. Mais si vous m'eussiez repoussé, & que la porte ne m'eût point

été

été ouverte, assurément vous auriez vû voler sur vous les flambeaux & les haches.

Ne croiroit-on pas COLIN aussi pur, parcequ'il est un Amant moderne, & que l'autre vivoit du temps des anciens Grecs? En vérité cette raison ne me paroît point bonne. Je croi que les passions inspirent par elles-même certaine délicatesse ou certaine brutalité, qui régne dans l'homme indépendamment des Siécles, & qu'ainsi COLIN pouvoit fort bien ressembler au Berger de Theocrite. Enfin vû l'engagement où étoit CATIN, il est évident par toutes les circonstances du tems, du lieu, des personnes, sans compter les raisons qu'avoient ces deux Amans d'être ensemble; il est, dis-je, évident, que si l'alternative étoit mauvaise, CATIN prit dumoins le parti le moins mauvais. On n'a qu'à réfléchir sur les différentes suites de cette alternative, pour être convaincu de ce que je dis. Si CATIN n'ouvre pas la porte à son Amant, voilà une Fille inquiéte, agitée, qui ne pourra dormir de toute la nuit. Son imagination lui fera regretter la douceur dont elle se prive, & qu'elle auroit goutée entre les bras

de ce qu'elle aime. Sa tendresse lui fera craindre les effets que son refus aura pu produire. Voila un Amant infidéle ou desesperé, quel trouble dans l'ame de CATIN! en faut-il tant pour tomber dans des vapeurs terribles? D'un autre côté COLIN prêt à mourir d'amour, se trouve abandonné au plus violent desespoir. Le Diable toujours aux aguets, *circuit quærens quem devoret*, se servira peut-être de cet instant fatal pour porter COLIN à se pendre. S'il le fait, n'est-ce pas un crime que CATIN aura sur sa conscience? N'est-ce pas assez que de faire souffrir un Amant, faut-il encore avoir à se reprocher d'être la cause de sa mort? Non, non, je le repete, CATIN a pris le meilleur parti; & si elle a fait une faute elle a pu dire,

Forma mali levis est, & dum peccare necesse est
Molle nefas meditor.

XXXVI. *Toute nuë en sa chemise.*] Quoiqu'il ne soit ici parlé que de *chemise*, il ne faut pas croire que CATOS fût pieds nuds & déchevelée. Ainsi le Pere Bouhours auroit critiqué ce Vers par la même régle qu'il avoit criti-

qué

qué l'Epitaphe du Maréchal de Ranczau. Je veux bien ici rapporter cette Epitaphe, pour la ſatisfaction des Lecteurs qui ne la ſauroient pas. Il faut, avant que de la lire, être informé que ce Général avoit perdu à l'Armée un de tout ce qu'un homme peut avoir deux.

Epitaphe du Maréchal de Rantzau.

AU TOMBEAU.

Du corps du Grand RANTZAU tu n'as qu'une des pars,
L'autre moitié reſta dans les plaines de Mars,
Il diſperſa partout ſes membres & ſa gloire,
Tout abattu qu'il fut il demeura vainqueur,
Son ſang fut en cent lieux le prix de ſa victoire,
Et Mars ne lui laiſſa rien d'entier que le cœur.

Le délicat *Jeſuite* trouve la penſée fauſſe, » parce, dit-il, qu'outre le » cœur on lui laiſſa le poumon & le » foye entiers *ſans parler du reſte.* » Ainſi, auroit dit cet admirable Critique, cette expreſſion *toute nuë en ſa chemiſe*, ne dit pas tout; puiſque CATIN avoit ſans doute pris ſes mules pour aller à la porte, & qu'elle n'étoit pas ſans avoir dumoins un petit bonnet ſur la tête. Voilà ce que c'eſt que de ſavoir *la Maniére*

La Maniere de bien penſer dans les Ouvrages d'Eſprit. Dialog. I. pag. 84. Edit. de Holland.

niére de bien penser dans les Ouvrages d'Esprit.

XXXVII. *Nuë.*] *Quo nudus magis est, hoc minus alget amor.* » Plus l'amour » est nud, moins il a froid". D'ailleurs, je ne doute pas que CATIN ne fût comme Madame Isabeau de Navarre, dont Clement Marot dit dans une Epigramme,

> Soit en Drap d'or entier ou découpé,
> Soit son gent corps de toile enveloppé,
> Toûjours sera sa beauté maintenuë ;
> Mais il me semble (ou je suis bien trompé)
> Qu'elle seroit plus belle toute nuë.

On voit aussi par ces Vers, que le Feminin adjectif *nuë* étoit en usage du tems de Clément Marot. Son adjectif masculin, c'est *nud*, qui vient du Latin *nudus*

XXXVIII. *En sa chemise.*] Puisque l'habile homme qui a eu soin à Paris de l'Edition de Boileau, faite en 1713. a marqué que la *Fontange est un nœud de ruban que les femmes mettent sur le devant de la tête*, &c. p. 78. de l'Ed. de Holl. Je n'ai garde d'oublier ici que *la chemise* est *un vêtement de toile qu'on met d'ordinaire immédiatement sur la*

peau.

peau, & qui n'eſt pas tout-à-fait le même pour les femmes que pour les hommes. Je dis que *c'eſt un vètement de toile qu'on met d'ordinaire ſur la peau. D'ordinaire*, parcequ'on porte quelquefois ſous la chemiſe de petites camiſoles de fine flanelle qui eſt extrêmement douce ; cela ſe pratique ſurtout en Angleterre & en Hollande, pour ſe préſerver des Rhumatiſmes. J'ajoûte *qu'il n'eſt pas tout-à-fait le même pour les femmes que pour les hommes.* Ce qui eſt ſi vrai, que les Anglois ont deux termes pour exprimer cette différence; ils appellent *Shirf* la chemiſe d'un homme, & *Smoak* ou *Shift* celle d'une femme ou d'une fille.

Il y a des Pays où on couche avec la chemiſe, d'autres où on la quitte pendant la nuit, & où quelquefois même on ne la reprend point pendant le jour. C'eſt de cette maniere qu'en uſent pluſieurs femmes Allemandes en Hyver, parceque la doublure de leurs habits eſt une peau de Lapin veluë & bien paſſée. Les Pariſiens prononcent le *che* de *chemiſe*, comme ils le prononcent dans *cheval*, dans *cheminée* : mais les Normands le prononcent comme ſi le *ch* avoit la valeur de la conſonne *K* ; ainſi

ils prononcent *Kemise*, de même que les Parisiens prononcent *question*.

Nos Kemises étoient trop courtes.
L'on voyoit nos affutieaux ;

dit Mr. Le Mercier dans la Chanson qui précéde celle de *Madame* Sainte Elisabeth.

On dit pour marquer l'extrême pauvreté d'un homme, il n'a *que la chemise sur le dos*. Et pour faire connoître qu'on ne veut rien épargner pour poursuivre une affaire, on dit, *j'y mangerai jusques à ma chemise*. C'est ainsi que s'étoit exprimée une Sœur de Scarron, & c'est sur cette expression que ce Poëte fit contre cette Sœur l'Epigramme suivante,

Grand nez digne d'un camouflet,
Belle au poil de couleur d'Orange,
Machoire à recevoir souffiet,
Portrait de quelque mauvais Ange ;
Face large d'un pied de Roi,
Gros yeux à la prunelle grise,
Tu veux donc plaider contre moi,
Jusques à manger ta chemise ?
Ah ! si tu gardes ton serment,
Soit que je gagne ou que je perde,

> Que j'aurai de contentement
> A te voir manger de la merde !

On voit par cette Epigramme quel avantage il y a d'être Poëte burlesque, il n'y a rien qu'on ne puisse mettre en œuvre.

Au-reste, ceux qui voudront s'instruire plus à fond des usages où l'on employe le mot *chemise*, n'ont qu'à lire ce que MM. de l'Academie Françoise en rapportent dans leur Dictionnaire, & ce que le Critique de cet Ouvrage a dit sur ce mot.

XXXIX. *La porte ouvra.*] COLIN étoit bien plus heureux qu'Ovide, qui nous dit dans la 8. *Elégie* du 3. Livre des *Amours*, v. 23.

> *Ille ego Musarum purus Phœbique Sacerdos,*
> *Ad rigidas canto carmen inane fores.*

» Moi, chaste Ministre d'Apollon &
» des Muses, je chante inutilement des
» Vers devant une porte qu'on me tient
» impitoyablement fermée.

COLIN étoit encore plus heureux que Théocrite, qui après avoir achevé sa Chanson, dit à sa Maîtresse.

Ἀλγίω

Idyll. III. Ἀλγέω τὰν κεφαλὰν, τὶν δ' οὐ μέλει, οὐκέτ' ἀείδω,
Κεισεῦμαι δὲ πεσὼν, καὶ τοὶ λυκοὶ ὧδέ μ' ἔδοντι.

La tête me fait mal; mais vous vous en inquiétez peu. Je ne chante plus. Je vais me coucher à votre porte, & assurément que les Loups *me mangeront.*

Voyez la remarque sur le mot *porte*, de la Strophe II.

XL. *Ouvra.*] C'est ici que les envieux vont triompher, *ouvra*, diront-ils, quel barbarisme? Quelle ignorance dans l'Auteur, de ne savoir pas qu'on doit dire *ouvrit* & non *ouvra?* A ces gens-là je ne répons rien, je me contente de les renvoyer à leur Patriarche *Zoïle* d'impertinente mémoire, qui fut brûlé tout vif, ou lapidé, ou tout au moins mis en croix pour avoir critiqué Homere.

Ingenium Magni livor detrectat Homeri,
Quisquis es ex illo, Zoïle, *nomen habes.*

Pour les honnêtes-gens qui pourroient blâmer l'usage de cette terminaison, je dirai.

I. Qu'*ouvra* est un mot François; mais

mais de l'Idiôme Parisien & Savoyard, qui aime, de même que le *Dorien* chez les Grecs, à faire dominer l'*A* partout.

II. Que les plus grands Poëtes n'ont pas fait difficulté de se servir de différens idiômes ; mais encore d'alonger des mots, de les raccourcir, de changer leurs terminaisons, leurs genres, de faire même de nouveaux mots ; comme on peut le voir, je ne dis pas chez les Grecs & les Latins, qui en fourniroient mille exemples, surtout les premiers ; mais je dis chez les plus fameux Poëtes François. Qu'on lise les Saint Gelais, Heroët, Le Maire, les Marots, il n'y a point de pages où l'on ne trouve des exemples de ces nobles hardiesses.

Il est vrai que depuis le Régne de Louïs XIII. la Poësie Françoise ne s'est plus donnée tant de licence. Boileau louë Malherbe de ce qu'on lui en a principalement l'obligation. J'avouë que la Poësie, un peu plus châtiée qu'elle ne l'étoit dans ce tems-là, n'en est que plus belle : mais aussi il faut convenir que nous avons donné dans un excès vicieux ; & qu'à l'égard de la rime, surtout, nous avons poussé le scrupule jusques au déraisonnable & au

puéril. Avons-nous de la Raiſon de trop, je vous prie ? Pour aſſervir nos penſées les plus juſtes à la bizarrerie d'un ſon, devons-nous préférer les oreilles à l'Eſprit ? Par une régle dont l'uſage a d'abord quelque choſe d'agréable, mais qui à la longue rend la Poëſie fade & ennuyante ; je veux dire la régle de mêler les Vers maſculins avec les feminins, nous nous privons de faire des Poëmes Epiques, qui ſont pourtant ce que la Poëſie peut produire de plus beau. En effet, la Poëſie n'étant qu'une eſpece de Muſique, il eſt naturel que ſes cadences toûjours égales, finiſſant toûjours de même, deviennent à la fin déſagréables. Conſervez les mêmes meſures, mais que les terminaiſons varient. Privez déja de l'inverſion des mots, ne voyons-nous pas que le retour des rimes nous jette dans une uniformité fade & déſagréable, dans une monotonie ennuyeuſe ? Il ne faut pas croire que ce que je dis ici touchant les Poëmes Epiques, ſoit ſans fondement ; l'expérience le prouve aſſez ; & un b[illegible] de bon goût (je croi que c'eſt l'Abbé de Belle-Garde) l'a remarqué comme moi. Feu Mr. l'Archevêque & Prince de

de Cambrai étoit auſſi de ce ſentiment, Mr. de la Motte, qui malgré ſon Iliade, ſes Fables, ſes Tragédies, &

Les Roques corneurs de leurs Vers incommodes,

a une Cour qui l'honore comme le Prince du Parnaſſe François; Mr. de la Motte, dis-je, dont l'*Eſprit comprend tous les Eſprits*, penſe la même choſe, & il y a quelque tems que chez Mylord Tabulati le Docteur Ponchius ſoûtint auſſi, & prouva fort bien contre l'*Auteur du Miſantrope*, que ce ſeroit un grand avantage à la Poëſie Françoiſe de bannir la rime de chez elle. On cita l'exemple des Anglois qui ont délivré leur Poëſie de cet eſclavage. N'y a-t-il donc que l'*Angleterre* où la liberté ait droit de perfectionner toutes choſes?

Il eſt vrai que les plus Grands-Hommes de notre Siécle ont bien ſenti que la Poëſie Françoiſe étoit plus propre à des Ecoliers qu'à des gens raiſonnables. C'eſtpourquoi ils ont mieux aimé, ou prendre le parti de ne point faire de Vers, ou celui d'imiter le ſtile de Marot.

La Fontaine, par exemple, n'a pas crû qu'une ſyllabe de plus ou de moins, qu'un ſon foible ou entier dans un mot,

dût

duit pour une démie-heure inquiéter un homme de bon sens, & arrêter tout court sa raison & ses pensées. Quelle folie en effet ! qu'un *I* ou qu'un *A* puisse interdire toute l'imagination d'un Poëte ?

Je sai qu'on peut m'objecter l'autorité de MM. de Port-Royal, qui ont dit que la rime étoit une des plus grandes beautez de la Poësie Françoise ; mais je sai aussi (si je puis me servir d'un Proverbe) que tout ce que ces Messieurs on dit n'*est pas mot d'Evangile*, témoin cent & une Propositions qu'on vient d'extraire d'un de leurs Livres, & parmi lesquelles, s'il s'en trouvoit une seule qui fùt conforme à l'Ecriture Sainte, il faudroit brûler la Constitution qui les condamne.

Voyons la peinture que les Anciens nous font d'un Poëte.

HORAT. Sat. 4. Liv. I.

——— Putes hunc esse Poëtam
Ingenium cui sit, cui mens divinior, atque os
Magna sonaturum, des nominis hujus honorem.

Croyez celui-là Poëte, qui joint un heureux génie un Esprit sublime, & qui manie tous ses sujets avec dignité. C'est celui-là qu'on doit honorer du nom de Poëte. On voit par cette définition, que

que *le Poëte* n'eſt pas celui qui va ſe refroidir ſur une ſyllabe ou ſur le ſon d'un mot; mais celui qui s'affranchit de ces minuties où les *Boileaux* ont trouvé leurs ſuplices, & tant d'autres qui, ſans ce qu'ils ont pris des Anciens, auroient plûtôt été des rimailleurs que des Poëtes.

Je demande, par exemple, ce qu'on doit penſer de l'Epithete qui finit le 3. de ces Vers.

Et j'approuve les ſoins du Monarque guerrier, Boileau, Diſcours au Roi.
Qui ne pouvoit ſouffrir qu'un Artiſan groſſier
Entreprît de tracer d'une main *criminelle*
Un Portrait réſervé pour le Pinceau d'Apelle.

Que veut dire là ce *criminelle*? Quoi! parcequ'un Peintre n'eſt pas auſſi habile qu'un autre, ſa main eſt *criminelle* d'*entreprendre* (prenez garde à ce mot) de tracer un Portrait? Aſſurément, ſi cette Epithete a quelque ſens qui doive empêcher de la condamner, il faut un Commentaire pour le faire entendre. Voilà ce que produit la rime. En voici encore un autre effet. Dans les Bergeries de Racan, un Berger rencontrant celle qu'il aime dans un Bois, lui dit:

Quel miracle de voir en ce lieu triſte & ſombre,
Une Déeſſe en Terre, & le Soleil à l'ombre!

Peut-

Peut-on voir quelque chose de plus pitoyable ? Mais Racan avoit besoin de deux Vers feminins, le Bois lui présente l'idée de *sombre*, *ombre* est admirable pour y servir de rime ; allons, cousons-les ensemble, *faciam bene venire*.

On ne finiroit jamais si l'on vouloit s'étendre sur les mauvais effets que la rime a produits. Terminons cette Remarque en justifiant par des exemples l'usage d'*ouvra*.

Tout le monde sait que les terminaisons en *ai* pur, dans les verbes, se prononcent comme *é*.

Vaincu, chargé de fers, de regrets consumé,
Brulé de plus de feux que je n'en allumai.

RACINE *Andr.* Sc. 4. Act. I.

Au-lieu que dans les substantifs, *ai* garde sa prononciation naturelle.

Cependant Th. Corneille, dans la Comédie intitulée l'*Amour à la Mode*, dit,

Le coup à mon amour sera rude, il est *vrai*.
Mais dussai-je en mourir, je vous *obéirai*.

Et plus bas.

Encor

Encor qu'en croyez-vous tout de bon ?

R. Je ne *Sai*,

Mais il eſt excuſable enfin s'il m'a dit *Vrai*.

D'où vient que Th. Corneille a fait ainſi rimer ces deux mots ? C'eſt qu'il a parlé comme on parle dans ſon Païs, qu'il a ſuivi l'idiôme *Normand*.

Mais, dira-t-on, dans les Vers que venez de rapporter il ne s'agit pas du changement d'une lettre comme dans *ouvra*, où *i* eſt changé en *a*. Je prétens que puiſque la rime dépend de la prononciation, ce que je viens de dire fait abſolument à ma cauſe. Mais s'il ne faut que donner l'exemple d'une lettre changée en une autre lettre, en voilà.

> *Mortuus eſt Papa* Paulus,
> Qui eſtoit grand & eſpaulus.

dit Jehan Molinet à Maître David Walle. Et plus bas,

> *Si vis vivere honeſte*
> Tant en Yver comme en Eſté,
> *Fuge ſtutuos cum quibus*
> On te tiendra pour *Coquibus*.

L'on voit dans ces Vers que *Eſpaulus* eſt mis pour *Eſpaulé*, & *Coquibus* pour *Coquin* ;

Coquin ; desorte que dans le premier l'*e* est changé en *us*, & dans le second l'*n* est changée en *bus*. Et pour réfuter ici l'autorité de Molinet, duquel Crezin a dit *que les impulsions bruyent en formes de Canon*, on diroit en vain que les Vers que je viens de citer sont macaroniques ; car quand même j'en conviendrois, il sera aisé de voir par la Piéce même d'où ils sont tirez, que le second Vers doit être tout François, comme le premier doit être tout Latin, ainsi qu'ils sont en effet l'un & l'autre dans tout le reste de la Piéce. Ce qui prouve indubitablement, que c'est par une licence indépendante de la licence Macaronique, que Molinet a changé ainsi les dernieres lettres de *Espaulé* & de *Coquin*. Mais je veux que cela ne soit pas, que répondra-t-on à l'exemple suivant :

Le Misantrope. Act. 1. Sc. 1.

Non, l'amour que je sens pour cette jeune *Veuve*,
Ne ferme point mes yeux aux défauts qu'on lui
Treuve.

dit Moliere dans la plus belle de ses Piéces,... Moliere, que Boileau même reconnoît pour un *rare & fameux Esprit*, pour un homme *que la rime*

venoit

venoit chercher, qu'on ne vit jamais broncher au bout du Vers. Sat. 2.

Or si ce Grand-Homme n'a pas fait difficulté de changer un *o* en *e*, de mettre *treu* pour *trou*, pourquoi notre Poëte n'aura-t-il pû mettre *a* au-lieu d'*i* ? Il l'a pû sans doute, & ceux qui le condamnent ignorent ce beau mot de Ciceron *Orat. Cap.* 23. *p.* 478. *Non ingrata negligentia hominis de re, magis quam de verbis, laborantis.* Ils ignorent aussi qu'il y a moins de gloire à suivre les Modernes qu'à imiter les Anciens.

Quorum in hac re imitari negligentiam exoptat, potius quam istorum obscuram diligentiam.

TERENCE. Prol. de l'Andr.

Enfin, quand même notre Auteur ne seroit pas justifié par tout ce qu'on vient de lire, toujours ne peut-on pas dire qu'*ouvra* est un *Solecisme* ; puisqu'un Solecisme est, selon la définition de Crenius, dans ses Notes sur un Discours de Buddée, » Une construction vicieu- » se des Parties d'Oraison contraire aux » régles de la Syntaxe, & condamnée » par l'usage de ceux qui parlent bien ». *Soloëcismus est vitiosa partium Orationis constructio, regulis syntacticis contraria*

traria, nec usu recte loquentium adprobata.

XLI. *Marchez tout doux, parlez tout bas.*] Remarquez combien ce stile est simple & naturel.

Art. Poët. HORAT.

——— *Ille profecto*
Reddere personæ scit convenientia cuique.

Quand je me représente ici CATIN ouvrant la porte à son Amant, il me semble voir la beauté que *Loris* nous peint sous le nom d'*Oyseuse*, & qui ouvre aussi la porte du Verger à l'Amant qui cueillit la Rose. Car cet Amant dit:

Me l'ouvrit une Pucelette,
Qui assez étoit cointe & nette,
Cheveux eut blons comme ung bassin,
La chair plus tendre qung Poussin,
Front reluysant, sourcils voultis,
L'entreœil si n'estoit pas petit,
Ains fut assez grand par mesure,
Le nez eut bien fait par droicture,
Les yeux eut vers comme faulcons,
Pour faire l'envie à tous homs,
Doulce allaine eut & savourée,
La face blanche & coulourée,
La bouche petite & grossette,
Et au menton une fossette,

Le col fut de bonne moyſon,
Gros aſſez & long par raiſon,
Si n'avoit tache ne malon,
N'y eut juſques en Ihieruſaleon,
Femme qui ſi beau col portaſt,
Poly étoit ſemblant au taſt,
La gorge elle avoit auſſi blanche,
Comme la noix eſt deſſus branche,
Quand il a freſchement negé:
Si eut le cueur bel & rangé;
Ne convenoit en nulle terre,
Nul plus beau corps en femme querre.

ou celle dont il dit,

Tendre eut la chair comme roſée,
Simple fut comme une Epouſée,
Et blanche comme fleur de lys,
Viſaige eut bel, doulx & alis;
Elle étoit greſle alignée,
N'étoit fardée ne pignée,
Car elle n'avoit pas métier,
De ſoi farder ne affaiter.

Au-reſte de ces deux expreſſions, *Marchez tout doux, parlez tout bas*, la derniere eſt encore en uſage, & la premiere a vieilli. On dit marchez *doucement*, & non pas *tout doux*. Parceque *doux*, qui anciennement étoit pris adverbialement, de même que *bas* l'eſt

encore aujourd'hui, n'eſt plus à préſent pris que ſubſtantivement. Surquoi il eſt bon de remarquer, que quoiqu'on diſe *baſſement*, *baſſement* n'eſt pas un ſynonyme de *bas* adverbe; on ne pourroit pas dire *parlez baſſement*, comme on dit *parlez doucement*. Il faut dire *parlez bas*. *Baſſement* eſt bien un adverbe qui vient du ſubſtantif *bas*, en Latin *humile*, *ſerpens*, *reptans*; mais *baſſement* eſt un adverbe technique. On ne l'employe qu'en morale, où l'on dit fort bien, *c'eſt un homme* baſſement *flateur*. C'eſt *un homme* baſſement *livré à la Cour*. Et on ne pourroit pas dire, *c'eſt un homme bas flateur*, *bas livré*. Je pourrois ſur ce ſujet entrer dans une diſcuſſion très-curieuſe, où je rendrois raiſon des choſes dont les Grammairiens ordinaires n'en rendent aucune que de l'autorité de l'uſage. Ils croyent qu'ils ont dit la choſe du monde la plus ſenſée, quand ils ont cité un

—————— ſi volet uſus
Quem penes arbitrium eſt & jus & norma loquendi;

ſans faire attention que cela ne prouve que leur ignorance; puiſqu'en effet il y a lieu de douter, ainſi que le

remar-

» remarque le R. P. du Cerceau, *Réflex.* » *sur la Poëſ.* ſi le principe de l'uſage » auquel on rapporte tout dans les » bizarreries prétendues de la Langue, » ne ſuppoſe pas lui-même un principe » ultérieur, & s'il n'eſt pas fondé ſur » quelque raiſon ..... Je ſuis perſuadé, » ajoute ce R. Pere, que les irrégulari- » tez même les plus bizarres, en fait » de langage, ont un principe caché » que peu de gens pénétrent «. C'eſt ce principe que je pourrois développer ici; mais il y auroit tant de choſes à dire que ce ſeroit plûtôt une Diſſertation qu'une Remarque.

XLII. *Mon doux Ami.*] Ce *doux* eſt bien choiſi. En effet, qu'un Amant eſt un *Ami* bien *doux!* quel bonheur s'il étoit auſſi un Ami bien ſolide! Mais il eſt très-difficile que l'amitié ſuccéde à l'amour, d'ordinaire l'Ami diſparoît quand l'Amant ſe retire. C'eſt un malheur, je voudrois qu'on eût aſſez de raiſon pour faire d'un amour expirant une amitié éternelle.

Ce qui empêche, je croi, c'eſt que la nature de l'amitié eſt bien différente de celle de l'amour. Pour faire connoître ceci, je vais rapporter un fragment d'une belle Lettre, qui m'eſt heu-

reusement tombée entre les mains. » L'amitié n'est autre chose qu'une » inclination, qu'un penchant qui vient » de la conformité des mœurs qui se » trouve entre deux personnes; d'où il » faut remarquer que l'*amitié* ne se » forme ordinairement que par l'usage » de la conversation, quoiqu'il se trou» ve de si belles physionomies que le pre» mier coup d'œil fait presque tout en » leur faveur. L'*amour* au-contraire, » sans rien examiner, se glisse imper» ceptiblement dans le cœur. Pour don» ner quelqu'idée de la rapidité avec » laquelle il y pénétre, il faut s'imagi» ner que le cœur est composé de par» ties très-combustibles, & que depuis » les yeux, sans parler des autres sens, » il y a jusques à lui comme une traî» née de poudre; desorte qu'il ne faut » qu'une étincelle ou qu'un petit rayon » de beauté, qui venant à frapper l'œil, » fait bien-tôt du cœur un incendie. » *L'amour* entre donc, comme vous » voyez, par les sens; c'est ce qui fait » qu'il est accompagné de troubles, de » transports. Au-contraire, la maniè» re dont l'amitié entre dans le cœur est » douce & tranquille; parcequ'elle » passe auparavant par l'esprit, & que

toute

» toutes les opérations du jugement ne » se font que dans le sein d'une paix » profonde.

Cette Lettre avoit dit auparavant, » *que* l'amitié est fille de deux meres, » l'*estime* & la *sympathie ; qu'*elles tra- » vaillent ensemble avec une si grande » dépendance pour la produire, *que* » l'amitié ne peut-être ni tendre ni so- » lide sans la cooperation de l'une & de » l'autre. *Que* de même que l'estime » est stérile en matiére d'amitié, si la » sympathie ne la rend féconde, par le » rapport qu'elle lui fait sentir entre la » personne qui doit être aimée ; de mê- » me la sympathie n'est qu'un accord de » mauvaises humeurs ; si l'estime n'en » a jetté les premiers fondemens. Qu'en » un mot, l'estime sans la sympathie » n'a rien de tendre, la sympathie sans » l'estime n'a rien de bon, puisqu'on » ne peut aimer avec justice tout ce » qu'on ne peut estimer avec raison.

Ceci fait voir combien ces paroles, *mon doux ami*, nous marquent de perfection dans la tendresse de COLIN & de CATOS. Qu'ils étoient heureux! puisqu'ils réünissoient l'un pour l'autre tout ce que l'estime, la sympathie, la beauté peuvent produire de meilleur,

 de

de plus agréable. On ne pouvoit leur appliquer la Maxime qui dit, que *de deux personnes qui s'aiment, il y en a toûjours une qui est la dupe de l'autre.* L'on voit par ce qu'ils font, qu'ils s'aimoient d'*amour*, & par ce que CATOS dit, qu'ils s'aimoient d'*amitié*. Ainsi toute supercherie étoit bannie de leur commerce. C'est ainsi que nos devanciers aimoient.

Dans ce bon tems qu'un train d'amour régnoit:
Qui sans grand art & dons se demenoit.

Ce qui se voit par l'usage qu'ils faisoient du mot *ami* & du mot *amie*, ils employoient toûjours l'un & l'autre pour marquer l'Amant & la Maîtresse. C'est de cette maniére que Marot dit dans un Rondeau, où *il incite une jeune Dame à faire Amy.*

A mon plaisir vous faites feu & flame,
Parquoi souvent je m'étonne, Madame,
Que vous n'avez quelqu'*amy* par amours,
Au Diable l'un qui fera ses clamours,
Pour vous prier quand serez vieille lame.

Dans la *Comédie d'*Eugene, faite par Jodelle, Guillaume dit d'Alix,

Act. dern. Monsieur, pour elle, grand mercy,
M'*amie* faites bien ainsi.

Mais on ne peut en donner un plus bel exemple que celui-ci, pris d'un Poëme d'Heroët, qui a même pour titre, *de la parfaite Amie*, c'est du Livre I.

Puis que l'*amy* qui l'Esperit posséde,
Corps & beauté de moy *s'amie* céde,
A qui n'en chault. . . . . .

Au-reste, la propriété du terme *doux*, pour marquer combien le cœur aime, & combien il est ravi d'aimer, se peut remarquer, en ce que les *Mystiques* le conservent toûjours dans les expressions même d'où l'usage ordinaire l'a banni.

XLIII. *Car si*] MM. de l'Académie Françoise ne disent point dans leur excellent Dictionnaire ce que c'est que *car*, s'il est de la nature des prépositions, ou des particules. Il semble même qu'ils ne veulent pas le reconnoître pour un mot, puisqu'ils se contentent de dire, CAR, *qui sert à marquer la cause, la raison, les conséquences dans la suite d'un discours, d'un raisonnement;* au-lieu de dire CAR, *mot qui sert*, &c. On auroit espéré, puisque CAR est si utile, que ces Juges du beau Langage l'auroient traité plus honnê-

tement. Il n'y a que cinq ou six lignes sur son chapitre, au-lieu qu'il y a plusieurs grands articles sur si, que ces MM. ont soin de faire connoître pour une *conjonction* & *particule conditionnelle*. Cela fait voir que les Ouvrages des plus Grands-Hommes ne sont pas exempts de partialité.

XLIV. *Mon*] De même que *son*, *sa*, *ses*, *leurs*, viennent du pronom possessif Latin, *suus*, *sua*, *suum*; ainsi *mon*, *ma*, *mien* ou *mienne*, viennent du pronom *meus*, *mea*, *meum*; comme on peut le voir dans *Danet*, *Tachard*, *Calepin*, &c.

D'ailleurs, on peut faire une Observation très-curieuse sur ce pronom: je croi que je suis le premier qui l'ai faite, dumoins ne sai-je personne qui en ait écrit avant moi. C'est que dans presque toutes les Langues vivantes ce pronom commence toujours par une M; par exemple, on dit en Latin, *meus*, *mea*, *meum*; en François, *mon*, *ma*, *mien*, *mienne*; en Italien, *il mio*, *la mia*, *il mio*; en Espagnol, *el mio*, *la mia*, *lo mio*; en Anglois, *my*, *myne*; en Hollandois, *myn*, *myne*; en Allemand, *mein*, *meine*.

XLV. *Papa.*] Terme enfantin, qui veut

veut dire *Pere* ; mais qui amene avec lui une certaine idée de douceur, de complaisance & de bénignité.

XLVI. *Vous entend.*] *Vous* : afin que COLIN songeât particulierement à lui.

XLVII. *Morte je suis.*] CATIN donne ici l'idée d'un pere sévére, jusqu'au parricide ; *Morte je suis*, il ne se donnera pas le tems d'écouter la moindre raison, apprendre que sa Fille est avec un Amant, & tuer cette Fille, c'est une même chose pour ce Pere cruel. D'où vient se sert-elle donc du mot *Papa ?* C'est pour mitiger cette idée de cruauté. Afin que son Amant ait toute la prudence & toute l'attention qu'il doit avoir, elle est obligée de lui faire connoître l'extrême sévérité de son Pere ; mais parceque c'est de son Pere dont elle parle, il faut qu'en bonne Fille elle tâche d'affoiblir l'impression désavantageuse qu'elle en pourroit donner. Admirez comme le Poëte observe les bienséances, comme il mêle utilement des préceptes pour les mœurs. Mais l'on voit par ce que fait ici CATIN combien l'amour a de pouvoir sur le cœur d'une fille ; puisqu'au risque (cela fait trembler) d'être tuée par son pro-

pre Pere, elle reçoit de nuit ſon Amant dans ſa Chambre. *Proprium eſt Virginis metuere ſemper*, dit St. Ambroiſe. Ce Pere ne s'y connoiſſoit pas, ou CATIN avoit un courage bien au-deſſus de ſa condition : peut-être auſſi étoit-ce la cruauté de ſon Pere qui la rendoit plus entreprenante ; car l'on ſait qu'on néglige ſouvent de faire ce qu'on a le pouvoir de faire, & que la gêne irrite les paſſions.

OVID. *Amor.* lib. 3. Eleg. 7.

Cui peccare licet, peccat minus, ipſa poteſtas
Semina nequitiæ languidiora facit.

Cependant quel parti prendre ? Si on laiſſe une fille dans une entiere liberté, il ſe trouve trop d'occaſions d'échouer pour qu'elle puiſſe les éviter toutes. Si on lui laiſſe une liberte médiocre, elle ſaiſit avec d'autant plus d'avidité le moment favorable, que ce moment eſt rare pour elle. Si elle eſt enfermée, ſon imagination travaille tant, & le Diable eſt ſi fin, qu'il lui fait bien trouver quelque moyen de perdre une choſe, de la perte de laquelle on lui fait avoir une ſi grande idée, par la captivité même où on la retient.

La

La contrainte eſt l'écueil de la pudeur des filles, Le Roſſignol.
Les ſurveillans, les verroux & les grilles,
Sont une foible digue à leur température.
A douze ans aujourd'hui, point d'AGNES à cet âge.
Fillette nuit & jour s'applique uniquement
A trouver les moyens d'endormir finement
Les argus de ſon pucelage.

Auſſi dans les Vers Latins que nous venons de citer, *Ovide* ne dit pas qu'une fille qui n'eſt point gênée *non peccat*, ne péche point; mais ſeulement *peccat minus*, péche moins. Deſorte qu'on peut dire des Peres, ce qu'un Juriſconſulte dit des Maris.

Pauvres gens qui n'ont pas l'eſprit
De garder du Loup leur Oüaille,
Un Berger en a cent; des hommes ne ſauront
Garder la ſeule qu'ils auront.

Conte de la Fontaine, le Maître d'Ecole.

Le meilleur parti qu'on puiſſe donc ſuivre à cet égard, c'eſt d'inſpirer à une fille de vrais ſentimens d'honneur, & bien faire attention à ce que dit Ariſte dans l'*Ecole des Maris*.

Leur ſexe aime à joüir d'un peu de liberté, Act. 1. S. 1.
On le retient fort mal par trop d'auſtérité;
Et les ſoins défians, les verroux & les grilles
Ne font pas la vertu des femmes & des filles;

C'eſt l'honneur qui les doit tenir dans le devoir,
Non la ſévérité que nous leur faiſons voir.

Que ſi par malheur cela manque, il ne faut pas toutefois qu'un Pere tuë ſa fille, ni un Mari ſa femme ; car ſi cela étoit, la femme aumoins prétendroit avoir le même droit à l'égard de ſon Mari. Eh! que deviendroit alors la Société ? Il faut donc ſeulement plaindre les cœurs dont l'amour ſe rend maître, & pardonner ce qu'en pareil cas on auroit peut-être fait ſoi-même.

Le plus ſage eſt celui qui ne penſe point l'être,
Qui toûjours pour un autre enclin vers la douceur,
Se regarde ſoi-même en ſévere Cenſeur.

Mais graces à l'humanité qui régne parmi des Peuples auſſi polis que nous le ſommes, je n'ai pas beſoin de m'étendre là-deſſus, l'expérience prouve aſſez que les peres ſont indulgens & les maris benins.

QUATRIÉME

QUATRIEME STROPHE.

Le Galant qui fut honnête
Droit se coucha,
Entre les bras de sa Belle
Se reposa.
Ah! je n'ai pas perdu mes peines,
Aussi mes pas,
Puisque je tiens celle que j'aime
Entre mes bras.

REMARQUES.

XLVIII. LE *Galant.*] A ce que j'ai déja dit de ce mot dans mes dernieres Remarques sur la seconde Strophe, l'on peut ajoûter ce qui suit. C'est que bien que *Galant* soit en quelque maniere synonyme avec *honnete*, comme néanmoins il emporte quelque chose de plus, je n'approuve pas trop qu'on le joigne aux noms propres des Savans, en disant, par exemple, le *Galant* Bentley; ou bien comme

me on le lit à la page 151, *de l'Hist. Crit. de la Répub. des Lett. . . . . du Docteur* Bentley *qui est trop Galant-homme pour*, &c. Il me semble que *Galant* & *Docteur* ne sont pas faits l'un pour l'autre, à moins que par *Docteur* on n'entende ces petits Abbez qui ont pris un Bonnet de Sorbonne, & qu'on appelle *Doctores non docti.* Mais lorsque par *Docteur* on entend un homme qui sait le Grec & le Latin, l'Hebreu, qui fouille dans l'Antiquité, qui connoît mieux Rome & Athènes qu'il ne connoît Paris ou Londres, je ne puis souffrir qu'on joigne à son nom l'Epithete de *Galant*. Il me semble que ce mot, qui partout ailleurs nous donne une idée avantageuse de la personne à qui on le joint, ravale ici l'idée qu'on a d'un Savant; & je crois que de dire le *Galant* Bentley, le *Galant* Masson, le *Galant* Gronovius, le *Galant* Burman, c'est tomber dans une faute plus grossiere que celle où tomba cet étourdi de Colonel, qui disoit que *Monsieur de Turenne étoit un fort joli-homme*, & qui pour cette impertinente expression, mérita que son pere lui répondit, & vous, mon fils, *vous êtes un fort joli Sot*, de parler ainsi d'un des

des plus Grands-Hommes que la France ait produit. En effet, le nom ſeul d'un Grand-Homme en fait l'Eloge. Auſſi voyons-nous que dans l'Epître que Boileau adreſſe à Mr. Arnauld, ce Poëte n'ajoûte aucune Epithete au nom de ce Docteur.

Oui, ſans peine, au-travers des Sophiſmes de *Claude*.
Arnauld, des Novateurs tu découvres la fraude.

En un autre endroit :

N'en doutons point, *Arnauld*, c'eſt la honte du bien.

Plus bas encore:

Moi-même, *Arnauld*, ici qui te prêche en ces Rimes.

XLIX. *Qui.*] C'eſt un de ces pronoms que les Grammairiens appellent *relatifs*. QUI, ſe met fort bien pour *lequel*, *laquelle*, *leſquels* & *leſquelles* ; ainſi l'on voit qu'il eſt auſſi-bien en uſage pour le *maſculin* & le *neutre*, pour le nombre ſingulier, que pour le nombre plurier.

Je te laiſſe à penſer ſi ſur cette matiere,
Il voudroit me tromper, lui QUI me conſidére.

MOLIERE.

Le voilà au masculin & au singulier.

Je la voi (*la Satyre*) qui pleine d'audace,
Chassant mille Auteurs du Parnasse. . . . .

LA MOTTE.

Voilà *qui* au feminin & au singulier.

. . . . Que verrois-je, & que pourrois-je apprendre,
Qui m'abaisse si fort au-dessous d'Alexandre. . .

RACINE.

Le voilà au neutre, & encore au singulier, au-lieu que dans les exemples suivans il est toujours au plurier dans tous les trois genres.

J'aimerois mieux encor ces Prêcheurs furieux,
QUI portent vers le Ciel leurs regards effroyables.

SANLEC.

Pour le masculin.

Il voit fuir à grands pas ses Naïades craintives,
Qui toutes accourant vers leur humide Roi . .

BOILEAU.

Pour le masculuin.

Pour ce qui regarde le neutre plurier, il ne s'en présente point maintenant d'exemple à mon esprit; mais je suis persuadé

persuadé qu'on en peut trouver un très-grand nombre.

L. *Fut.*] Il est là mis pour *étoit*. C'est ainsi, selon la Remarque de Mr. Dacier, qu'Horace dit dans l'Ode 8. du Liv. 4. *obstaret* pour *obstitisset*.

——————— *Quid foret* ILIÆ
MAVORTISque *puer*, *si taciturnitas*
Obstaret *meritis invida* ROMULI?

Il est vrai qu'on peut avec assez de raison douter de la vérité de cette Remarque ; mais, quoiqu'il en soit, ces changemens de tems sont ordinaires aux Poëtes. En voici un exemple incontestable. Il est tiré d'un très-beau Poëme, qu'un Savant de ma connoissance prépare sur *la Superstition* & sur *les malheureux effets qu'elle produit*. Après avoir parlé des grandes Croisades, & dit :

Rois, Sujets acharnez aux Projets d'outre-Mer,
Une Indulgence en poche, & l'Oriflame en l'air,
Inondant l'Univers d'un déluge de crimes,
Et de l'orgueil Papal execrables Victimes,
Se ruoient pêle-mêle à l'antre du Lion,
S'alloient faire empaler pour la Sainte-Union, &c.

Il ajoûte sur les cruautez qu'on a exercées contre les *Vaudois*.

Il faudroit un *Homere* & plusieurs *Iliades*,
Pour tracer les exploits des nouvelles Croisades;
D'un *Virgile* allarmé réunir les cent voix,
Pour peindre un Monstre horrible égorgeant les
Vaudois.
D'affreux Moines poussez de fureurs infernales,
Marchoient en Colonels sous les Aigles Papales,
Dans la crasse du Froc, volant de rang en rang,
Respiroient, Croix en main, le carnage & le
sang.
On eût chaque jour les Villes saccagées,
De morts & de mourans les Campagnes jon-
chées;
Et l'innocent Agneau qui fuyoit son Boucher,
Consumé par la faim, ou conduit au bucher.
On eût vû, des *Nerons* ressuscitant la rage,
Ces Prêcheurs mesurer le supplice au courage;
Et des Chrétiens souffrez par ces pieux Bour-
reaux,
Exposez dans la nuit pour servir de fanaux.
On eût vû, d'un Rocher rouler dans les Vallées
Maris, enfans, aux yeux des meres empalées.
On eût vû fendre en l'air des corps humains
minez.
D'autres encor vivans à la broche tournez.
On eût vû des *François* devenir des Sauvages,
Des Chrétiens l'emporter sur les *Antropophages*.
Le Catholique (on tremble à ces affreux récits)
Manger du *Huguenot*, & le mettre en hachis.
Tant d'autres faits hideux séans à l'*Athéïsme*,
O Ciel! ô juste Ciel! sont les jeux du *Papisme*.
L'habit

L'habit rouge est pour lui l'habit de tous les jours,
Mais Tigre en négligé, qu'est-il en ses atours ?

Il est aisé de remarquer que ces *on eût vû*, sont mis pour *on voyoit*, nous ne rapporterons point d'autre exemple de ces changemens de tems.

LI. *Honnête.*] C'est un *adjectif* qui vient du Latin *honestus*. Honnête en François signifie un *homme complaisant*, *poli, qui sait vivre, qui fait ce qu'il fait avec décence, avec politesse*. Lorsque cet *adjectif* est joint avec le *substantif homme*, comme dans cette expression, *honnête-homme*, il marque quelquefois, quoique très-rarement, un *homme de probité*; mais il faut observer, que dans le tems même qu'il a cette signification, il conserve encore celle d'*homme affable*, d'*homme qui sait vivre*.

Honnête joint à *femme* ne veut pas dire la même chose ; une *honnête-femme*, c'est seulement une femme qu'*on croit n'avoir aucun Amant favorisé*. Je dis, qu'*on croit* ; car

Ch' altro al fin l'honestate
Non è, che un' arte di parere honesta.

»Qu'est-

» Qu'eſt ce enfin que l'honnêteté ?
Le ſeul art de paroître honnête.

Ainſi l'on appelle une *honnête-femme*, une femme qui ſouvent eſt une Diableſſe, qui déſeſpéreroit Belphegor même, comme Boccace nous le rapporte de Madame Honeſta.

Mais lorſque je conſidére ces paroles enſemble, *le Galant y fut habile*, & que je reſléchis que *Galant* & *honnête* (ſelon l'explication que nous en avons donné) ſont preſque ſynonymes ; je ſuis contraint d'y chercher ce que notre Poëte y a ſans doute voulu exprimer, & je ſuis perſuadé qu'*honnête* ne ſert ici d'adjectif à *Galant*, que pour dire que COLIN dans ſes Galanteries, ne s'écartoit jamais des régles de la douceur, de la politeſſe, de la complaiſance; plus parfait en cela, que le plus parfait de tous les Amans, je veux dire Abelard, qui pour forcer ſa Belle à lui accorder des faveurs, s'emportoit quelquefois juſques à lui donner le fouet. C'eſt ainſi qu'il s'en explique lui-même dans une de ſes Lettres : *Noſti, quantis turpitudinibus immoderata mea libido, corpora noſtra addixerat, ut nulla honeſtatis, vel Dei reverentia in ipſis diebus Dominicæ Paſſionis.*

ssionis, vel quantarumcumque Solemnitatum, ab hujus luti volutabro me revocaret. Sed & te nolentem & dissuadentem quæ naturâ infirmior eras, sæpius minis ac flagellis, ad consensum trahebam. » Vous savez dans quel excès de debau-» ches ma passion immodérée nous avoit » jetté. Nul égard, nul respect pour le » Ciel, les jours de la Passion même de » *Notre Seigneur*, les Fêtes les plus so-» lemnelles, rien n'étoit capable de » m'arrêter. Mais quoi ! lorsque d'un » tempérament plus foible & plus timi-» de, vous me refusiez les faveurs que » je vous demandois, ou que vous m'ex-» hortiez à m'en priver, ne vous ai-je » pas très-souvent forcée par des mena-» ces & par des coups de foüet, à vous » livrer à mes desirs ?

LXI. *Droit se toucha.*] *Droit.* Il ne faut pas croire que ce *droit* soit une cheville pour le Vers, ou que le Poëte l'ait mis pour faire un pitoyable jeu de mots. *Droit* a bien là une autre signification, les personnes qui ont aimé la devineront aisément. Le tems l'apprendra aux autres.

A bueno entendor, pocas palabras.

Voyez dans *les faits & dits* de Jehan Molinet,

Molinet, ce qui se trouve au trente-neuviéme Vers de son *Confiteor*, après ces deux-ci.

Je suis déja vieil & chanus,
Jam sol recedit igneus.

Le pauvre homme alors ne pouvoit se coucher *droit*.

LIII. *Se coucha.*] A la troisiéme personne du tems présent de l'indicatif du verbe *coucher*. *Se coucha* est opposé à *se leva*. D'ailleurs, ce *se* marque que COLIN *se coucha* soi-même, & qu'il ne fit pas comme ce Romain nommé *Camille*, qui se fit deshabiller par la belle *Constance*.

. . . . L'amoureuse *Constance*
Veut aujourd'hui de Laquais vous servir.
Accordez-lui pour toute récompense
Cet honneur-là. Le jeune-homme y consent,
Elle s'approche, elle le déboutonne,
Touchant sans plus à l'habit, & n'osant
Du bout du doigt toucher à la personne.
Ce ne fut tout ; elle le déchaussa.
Quoi de sa main ? Quoi *Constance* elle-même ?
Qui fut-ce donc ? Est-ce trop pour cela ?
Je voudrois bien déchausser ce que j'aime.

Aussi le cas est-il différent. *Constan-*

ce

ce étoit venue chercher *Camille*, & ici COLIN vient chercher CATOS.

LIV. *Entre les bras de ſa Belle.*] Prenez-bien garde à cet *entre* : qu'il eſt expreſſif ! Combien de choſes ne donne-t-il pas à entendre !

LV. *Sa Belle.*] A ce qu'on a remarqué, page 68. ſur les mots *ſa Belle*, ajoûtons qu'ils ſont d'autant mieux employez dans cet Ode, qu'outre leur ſignification naturelle, ils font même entendre que CATIN & COLIN étoient pleins d'amour, & qu'ils s'aimoient ; car il n'y a rien de ſi beau pour un homme, que ce qui eſt l'objet de ſon amour. *Le plus beau ſpectacle qu'on puiſſe voir*, dit La Bruyere, *c'eſt le viſage de la perſonne qu'on aime.* Ainſi CATIN doit être à COLIN la *Belle* par excellence, *ſa Belle.*

De-plus, c'eſt que l'Amour embellit toutes choſes, rien n'eſt beau ſans lui. C'eſt l'Amour qui répand ſur le viſage ces airs inexprimables qui vont droit au cœur ; il anime les traits, il donne la beauté, les graces ; deſorte qu'on peut dire que les gens qui n'aiment pas ſont des eſpeces d'automates qui ne ſont propres qu'à embarraſſer : ils peuvent avoir du blanc, du rouge, remuer des

yeux

yeux ; mais qu'est-ce que cela ? J'ai vû des Machines en faire autant, des Poupées, & ces Poupées même n'étoient belles qu'autant que l'Ouvrier leur avoit fait imiter les airs d'un visage que l'Amour anime.

Je sai bien qu'on distingue *le beau* en *beau absolu* & en *beau relatif*, une chose qui est belle en elle-même par ses proportions, où l'on trouve l'*unité assaisonnée de variété*, comme l'a remarqué Mr. de Crousaz, & une chose qui est belle par rapport à nos sentimens particuliers ; desorte que l'une plaît à l'esprit, & l'autre au cœur. Mais sans vouloir ici traiter ce sujet en Philosophe, ni examiner si une femme ou un homme peuvent être beaux, parcequ'on verra en eux l'*unité assaisonnée de varieté* ; & si cette définition ne regarde pas plûtôt un Parterre qu'une Femme, je me contenterai de dire, que quand même des traits réguliers feroient une belle personne, cette beauté n'est agissante, & ne s'augmente qu'à proportion que l'Amour régne dans le cœur. C'est ce que Melin de St. Gelais a fort bien exprimé dans ce Douzain.

Toujours vous me semblâtes belle,
Mais encor le congnu-je mieux

Après que la flamme immortelle
D'Amour m'eust ouvert les deux yeux.
Puis quand les vostres gracieux,
Receurent la mesme estincelle,
Lors vostre beauté devint telle,
Qu'il en est de moindre aux Cieux;
Soit donc vostre cœur soucieux
De m'aimer avec loyauté,
Non que le mien ambitieux
Mérite bien si précieux,
Mais pour garder vostre beauté.

LVI. *Se reposa*] Que ce mot est bien choisi ! qu'il est admirable ! qu'il ramene bien tout ce que le Poëte a dit de l'agitation & des désirs de COLIN ! En effet, puisque l'Amour, comme on a déja remarqué, n'est que *le désir de s'unir à l'objet que l'on aime ;* on doit être dans une agitation continuelle jusques à ce que le désir soit accompli. Et lorsqu'il s'accomplit, l'on peut dire qu'on jouït du repos, l'expérience apprend à tous les *Maîtres ès arts d'Amour*, que rien ne tranquilise plus que d'être entre les bras d'une Belle.

LVII. *Ah !*] Que cet *Ah* est beau ! qu'il est éloquent, qu'il exprime bien que COLIN étoit entiérement pénétré de son bonheur ! *Ah !* est une voix de

la Nature, qui marque cette dilatation de cœur que causent les grandes passions. Cela est si vrai, que toutes les Nations du Monde, les Hébreux, les Turcs, les Chinois, les Iroquois, les François, les Anglois, les Hollandois même ont cette exclamation. Mais qu'on peut bien appliquer ici à COLIN ces deux Vers de Pindare:

Ὁ νικῶν δὲ λοιπὸν ἀμφὶ βίοτον,
Ἔχει μελιτόεσσαν εὐδίαν.

Le vainqueur jouït d'une tranquilité plus douce que le miel.

LVIII. *Je n'ai pas perdu mes peines, aussi mes pas.*] Voyez quelles expressions simples & naturelles, il ne s'agissoit point là de Rhétorique.

LIX. *Puis que.*] Cela marque qu'il en va rendre raison. C'est ainsi que Montagne employe ce mot au *premier Chapitre du 2. Livre de ses Essais.* » Ce n'est pas » merveille, dit un Ancien, que le ha» zard puisse tant sur nous, *puis que* » nous vivons par hazard ". C'est aussi en ce sens que Bajazet s'en servit en écrivant à Atalide.

N'exigez rien de plus; ni la mort, ni vous-même,
Ne me ferez jamais prononcer que je l'aime,

Puis

Puis que jamais je n'aimerai que vous.

On peut encore obſerver que *puis que* ſe met très-élegamment au commencement de la Période, lorſqu'au-lieu d'expoſer d'abord la *Theſe*, ou ſi vous voulez la *Propoſition*, on la fait précéder de *ſa Preuve*. Un Argument de cette eſpece s'appelle, chez les Logiciens & les Rhéteurs, un *Enthymeme*, ou *Syllogiſme tronqué*, *Enthymema mutilus eſt Syllogiſmus*. Ce qu'il ne faut pas confondre avec le *Dilemme*, qui eſt un *Syllogiſme cornu*, *Dilemma ſeu cornutus Syllogiſmus* : ce qui fit dire à Madame la Baronne de M. que ſon Mari, grand raiſonneur, n'étoit qu'un *Dilemme*.

Je rapporterai deux exemples de cette maniére d'employer *puis que* ; l'un tiré du même Chap. des Eſſais que je viens de citer ; l'autre pris d'un Manuſcrit. Voilà celui des Eſſais. » *Puis que* » l'Ambition peut apprendre aux hom» mes, & la vaillance, & la tempéran» ce, & la libéralité, voire & la juſtice ; » *puis que* l'Avarice peut planter au » courage d'un garçon de boutique, » nourri à l'ombre & à l'oiſiveté, l'aſ» ſurance de ſe jetter ſi loin du foyer » domeſtique, à la merci des vagues

 » &

» & de Neptune courroucé, dans un » fresle batteau, & *qu*'elle apprend en» core la discrétion & la prudence: Et » *que* Venus même fournit de résolu» tion & de hardiesse, la jeunesse en» core sous la discipline & la verge: & » gendarme le tendre cœur des Pucelles » au giron de leurs meres:

Tibul. L. 2. Eleg. 1.

Hoc duce custodes furtim transgressa jacentes,
Ad juvenem tenebris sola puella venit.

» ce n'est pas tour d'entendement rassis » de nous juger simplement par nos ac» tions de dehors, il faut sonder jus» qu'au dedans, & voir par quels res» sorts se donne le branle". Voici l'exemple tiré d'un Manuscrit.

STANCES.

A ERATO.

Puis qu'un cœur fidelle & sincere,
Ne peut auprès de vous mériter de retour,
Que mon Rival heureux avecque moins d'amour,
A cependant trouvé le secret de vous plaire.

Puis que tout mon amour à fait tout mon malheur,
Que mes soins n'ont servi qu'à vous rendre plus fiére,

Je vous céde à lui toute entiére,
Je ne veux plus disputer votre cœur.

Adieu je meurs pour vous, &c.

Ce n'est pas tour d'entendement, &c. *Je vous céde a lui*, &c. Voïlà les deux Propositions qui auroient pû fort naturellement être placées devant les *puis que* qui les précédent.

LX. *Je tiens.*] Voyez la Remarque sur *tient* de la premiere Strophe.

LXI. *Celle que j'aime.*] Voyez au même endroit les Remarques qui suivent.

LXII. *Entre mes bras.*] Quelle adresse ! quelle délicatesse ! notre Auteur fait ici paroître à peindre l'heureuse situation où se trouvoient nos deux Amans. Quelle simplicité & quel art ! quel naturel, & en même-tems quelle décence ! Qu'il connoissoit bien

Quid deceat, quid non, quo virtus, quo ferat error. HORAT. *Art. Poët.*

Qu'on lise des endroits d'Ovide, de Catulle, de Petrone, qui ont, par rapport aux choses, quelque conformité avec celui-ci ; & l'on verra quelle différence il y a dans l'expression. On ne peut lire les autres sans allarmer la pu-

deur ; au-lieu qu'il n'y a rien dans celui-ci que d'aimable, que de doux, que d'engageant.

Avec quelle adresse ! je le répéte, notre Auteur fait-il voir que Colin & Catin, goûtoient la douceur d'un embrassement réciproque. L'un & l'autre (je croi) *se serroient plus étroitement que le Lierre ne s'attache aux Chênes.*

Arctius atque edera procera astringitur Ilex,
Lentis adhærens brachiis.

Que si les personnes dont j'ai prévenu les mauvais jugemens dans ma Remarque sur *fut fragile*, veulent se prévaloir de ce que dit ici le Poëte, je les prie de faire attention que c'est justement ce qui montre l'innocence de nos deux Amans. En effet, ils se tenoient simplement embrassez, y a-t-il là du crime ? Quoi de plus tendre & de plus innocent ! Je prétends qu'en ceci l'on doit regarder Colin & Catos comme étant tout à la fois deux modelles de tendresse & de vertu, & qu'on a lieu de croire que le Poëte a eu pour but dans ce Poëme, de nous instruire par de si beaux exemples.

Horat. Art. Poët. *Aut prodesse volunt, aut delectare Poëta:*
Aut simul & jucunda, & idonea dicere vitæ.

» Les

» Les Poëtes ont dessein de plaire ou » d'instruire ; ou bien ils veulent plaire » & instruire tout ensemble.

Si malgré tout cela, ces personnes opiniâtres à soûtenir le mal prétendent que le Poëte laisse à penser plus qu'il ne dit, & qu'ainsi l'on doit loüer la modestie de l'expression, & blâmer la conduite des deux Amans: Je demande un peu à ces gens-là, pourquoi ils veulent en penser plus qu'on n'en dit, c'est justement là ce qu'on leur reproche. Madame A..... est seule avec le Ministre Z.... Il peut se faire qu'il lui tienne des discours fort différens de ceux qu'il tient en Chaire, qu'il lui fasse même pratiquer ce qu'il condamne en Public: cela est possible sans doute, & ce ne seroit pas le premier Ministre qui ressembleroit en ceci à l'Abbé dont il est parlé dans la Conversation du Maréchal d'Hoquincourt & du Pere Canaye. Mais pourquoi irai-je juger au desavantage de cette Dame, & de cet Ecclésiastique ? Quand j'aurois cent probabilitez pour en juger mal, devrois-je m'exposer à faire un mauvais jugement, & à sapper ainsi le fondement de toutes les vertus, en bles-

Voyez Oeuvres de *Saint Evremond*.

sant là charité ? A ce sujet qu'il me soit permis, je vous supplie, de m'ét[illegible] un peu sur ce qu'on appelle *scandale*.

J'entens tous les jours répéter par ces gens qui aiment à juger mal des autres, *qu'il ne faut point donner de scandale.* Mais qu'est-ce què c'est que scandale ? Est-ce faire une *action qui peut être interprétée en mal ?* Est-ce *en faire une réellement & évidemment mauvaise ?* *Ou* est-ce *agir contre les préjugez communs ?*

Si c'est *agir contre les préjugez communs*, il faut donc, pour ne pas donner scandale, que tous les gens d'esprit deviennent des sots, en sacrifiant leur Raison & leur goût aux préjugez vulgaires. Il faudra qu'ils ne reconnoissent plus de régle, ni de vertu, que celle qu'il plaît à la corruption des siécles d'établir ; desorte qu'ils seront *Hottentots* avec les *Hottentots*, *Chinois* avec les *Chinois*, superstitieux en *Portugal*, hypocrites en *France*, pédans en *Hollande*, fantasques en *Angleterre*, Biberons en *Allemagne*. Mais une telle conduite est si contraire à la vertu, & si opposée à la dignité de Créature raisonnable, que ce seroit tout confondre que d'admettre une maxime qui l'autorisât.

Si

Si le scandale vient d'une *action qui [illegible]re interprétée en mal*, il n'y a rien au monde qui ne puisse être un sujet de scandale; car il n'y a point d'action qui ne soit susceptible d'un mauvais sens. Si je donne l'aumône, ce peut être par ostentation; si je m'humilie, ce peut-être par un rafinement d'orgueil; si je suis reconnoissant, ce peut être par un nouveau motif d'intérêt; si je jeûne, si je suis assidu aux Eglises, ce peut être par pure hypocrisie, &c. Or, qui ne voit que juger ainsi des actions d'autrui, seroit anéantir toute la confiance que les hommes se doivent pour vivre en société.

Disons donc que le scandale ne doit venir que d'*une action réellement & évidemment mauvaise.* Et on en voit peu qu'on puisse assurer telles. Mais parmi celles qu'on voit il n'y en a point de plus communes, ni qui doive plus réellement scandaliser, que la médisance même; car il y a peu de circonstances où ce ne soit un crime que de dire, quoiqu'avec vérité, du mal de quelqu'un; & il n'y en a aucune où ce ne soit un crime évident que de juger mal, lorsqu'il est possible que le jugement soit faux. Or mille apparences,

cent mille apparences, n'ôtent pas la possibilité qu'une chose qui pa[illegible] mauvaise ne soit bonne. Qu'on fasse là-dessus ses réflexions, & l'on verra que de même qu'il n'y a presque point d'action, pour bonne qu'elle soit, qui ne puisse être interprétée en mal; il n'y en a point aussi, pour mauvaise qu'elle paroisse, qui ne puisse être interprétée en bien; qu'ainsi il ne faut point juger, ou juger favorablement. *La charité couvre tout, croit tout, espére tout, supporte tout.*

D'où vient donc faut-il qu'il soit vrai que

La Fontaine, Conte.

. . Tout médisant est Prophete en ce monde,
Qu'on croit le mal d'abord; mais qu'à l'égard du bien
Il faut que la vûë en réponde.

Qu'on lise là-dessus le XIV. Chap. du 1. Liv. de cet admirable Ouvrage attribué à THOMAS A KEMPIS. *Ad te ipsum oculos reflecte*, dit-il, *& aliorum facta caveas judicare. In judicando alios, homo frustra laborat, sæpius errat, & leviter peccat: se ipsum vero judicando & discutiendo, semper fructuose laborat.* » Tournez les yeux sur

» vous-

» vous - même, gardez - vous de juger [illegible] actions des autres. En jugeant les » autres, on travaille en vain, on ſe » trompe ſouvent, & on péche aiſé- » ment ; mais l'on travaille toûjours » avec fruit, lorſqu'on juge & qu'on » s'examine ſoi-même.

Apportons ici quelque exemple ſenſible. Voilà une jeune fille qui ſe promene ſeule avec un jeune-homme, ils ſe voyent fréquemment & à toute heure ; une *Prude* l'apprend, s'en ſcandaliſe, & ne manque pas en compagnie, de faire ſur cela ſes réflexions cauſtiques. Il eſt pourtant très-poſſible qu'il ne ſe paſſe rien que d'honnête entre ces deux perſonnes, & il eſt certain, que quand même ils feroient du mal, on auroit tort de le croire, & même de l'inſinuer, puiſqu'on n'en auroit aucune preuve qui détruisît la poſſibilité du contraire.

Diſons plus. Voilà un homme qui va ſouvent dans un lieu infâme ; n'eſt-il pas vrai qu'il peut non ſeulement y aller pour n'y point faire de mal, mais même pour y faire du bien ? L'Hiſtoire Eccléſiaſtique nous apprend, que Saint Vitalian fréquentoit ſouvent ces lieux-là pour amener à réſipiſcence les

G 6 femmes

femmes perduës qui les occupent. Ainſi en toute équité on ne doit po[illegible]ger mal d'un homme qu'on verroit ſouvent aller dans de tels endroits, quoiqu'aſſurément on regarde ces démarches comme très-ſcandaleuſes.

Ce qu'on peut dire de plus fort contre ce que j'avance ici, c'eſt qu'en faiſant certaines choſes on s'expoſe à un péril qu'il eſt de la prudence d'éviter. Mais qui peut aſſurer que les perſonnes que nous accuſerions ne ſe ſentiroient pas une force ſuffiſante pour ſe ſoûtenir où nous ſuccomberions nous-mêmes ? Jugerons-nous d'eux par ce que nous ferions ? Qui ne voit que c'eſt s'expoſer à commettre une injuſtice manifeſte ? *Meſurer les autres à ſon aûne* eſt un Proverbe, pour reprocher aux hommes l'injuſtice de ces ſortes de jugemens.

Ajoutons encore, que l'Equité & la Charité exigent qu'on ne demeure point dans le ſcandale, quand même on auroit été ſcandaliſé par une action évidemment mauvaiſe. Et la raiſon en eſt, que la même heure qui voit commettre une mauvaiſe action, en peut voir auſſi former le repentir ; & le former de maniére, que la perſonne qui eſt tombée

tombée dans une faute devienne incapable d'y retomber de sa vie. Mais, dira-t-on, la charité veut donc faire de nous des *sots* & des *dupes ;* elle nous fera, sur ces principes, confondre l'homme-de-bien avec le scélérat. Point du tout, la charité ne veut point qu'on soit *dupe*, elle veut seulement qu'on soit doux & circonspect dans ses jugemens. Si je vois une personne riche au-delà du nécessaire, solliciter une Charge qui ne lui convient absolument point, & tâcher par ses brigues de l'enlever, ou dumoins d'en priver un homme dont il se dit Ami, un homme chargé d'une grande famille, & auquel cette Charge est duë plus qu'à qui que ce soit. Si je vois encore cette même personne, faisant le Patelin au-près d'une grande Dame, briguer par des soins hypocrites ses bonnes graces, & détruire dans son esprit un autre homme, un Confrere ; desorte que ce Confrere se trouveroit sans pain sans des secours imprévus. Certes, je ne péche point contre la charité, de me sentir l'ame irritée de la plus vive colere. Toute la fureur & l'indignation de Juvenal à la vûë de ces gens,

Qui Curios simulant & Bachanalia vivunt;

ne sera point en moi péché, & je regarderai comme un acte de modération, de penser simplement de lui, qu'il n'est pas un régénéré, puisqu'un *Régénéré* selon la définition de M. JAQUES SAURIN (*Sermon* sur l'assur. du Salut,) *est un homme qui, par un acte continuel de méditations & d'actions pieuses, a surmonté cette pente que la Nature nous donne pour le crime.*

Quand je verrai un homme affecter de ne voir que des gens au-dessus de lui, quand je le verrai donner son Portrait au Public, & n'étant pas content de l'avoir fait graver par Picart, le faire encore graver à Paris, pour le publier ensuite à la tête de ses Ouvrages; je ne croirai point qu'il le fasse par humilité, fût-il aussi beau que ce Ministre, aussi laid qu'un autre. Si je vois de même un homme ignorant & hautain regarder les autres avec mépris, parceque six bêtes le traînent dans un Char bien doré, ou parceque ses Peres, souvent des Coquins, ont pourtant été chargez de Titres & d'Emplois; je ne dois point croire que cet homme-là ait beaucoup d'humanité, & qu'il

soit

ſoit digne de la moindre eſtime. Mais [illegible] moment que je quitte ces ſortes de perſonnes, ou que je ne les vois plus, j'aurois tort de juger à leur deſavantage de ce qu'ils ſont actuellement, quoique j'aye lieu de juger de ce qu'ils ont été. Et quoique ces perſonnes-là ayent quelque action noire, quelque trahiſon ſur leur compte; bien que je ne doive pas juger qu'ils ſont actuellement traîtres & ſcélerats, je dois pourtant être ſur mes gardes, & n'agir pas avec eux comme avec un homme qui n'auroit rien à ſe reprocher. Voilà le moyen, ce me ſemble, d'accorder la Raiſon avec la Charité, d'être charitable ſans être ſot.

Je finis ſur ce ſujet. Les bornes de mon travail ne me permettant pas d'en dire davantage, & ceci d'ailleurs paroît ſuffiſant pour faire voir qu'on auroit grand tort de juger mal de la conduite de COLIN & de CATOS.

CINQUIEME STROPHE.

J'entends l'Alouette qui chante
Au point du jour,
Amant, ſi vous eſt' honnête
Retirez-vous.
Marchez tout doux, parlez tout
bas,
Mon DOUX AMI,
Car ſi mon Papa vous entend
Morte je ſuis.

REMARQUES.

LXIII. C'EST maintenant que je ſens le beſoin que nous aurions d'un Manuſcrit, pour décider de quelle maniére on doit lire ces quatre premiers Vers. La différente ponctuation dont ils ſont ſuſceptibles, & que la Tradition n'a pû nous conſerver, y peut faire deux leçons ſi différentes, que l'une ne ſera qu'une Proſe toute pure, au-lieu que l'autre ſeroit une Poëſie admirable & ſublime.

Si l'on met un point après le ſecond [illegible] c'eſt ſimplement CATOS qui parle. Mais ſi on ne le met qu'après le 4. c'eſt le Poëte. C'eſt lui, qui, par un enthouſiaſme digne du grand Pindare, ſe tranſporte, pour ainſi dire, aux fenêtres de nos Amans, les voit, leur parle, & les avertit qu'il eſt jour. Comme cette derniere Leçon me paroit la plus digne de ce CHEF-D'OEUVRE, je la ſuivrai ici. J'avouë pourtant, que quelques Savans que j'ai conſultez ſur ce ſujet, ont été de différens avis; mais je crus que ceux qui étoient de mon ſentiment avoient plus de goût pour la Poëſie que les autres.

En effet, qu'on reliſe ces quatre Vers en ſe repréſentant que c'eſt le Poëte qui parle, & l'on verra combien la narration paroît alors vive & agiſſante. Le récit qu'il vient de faire eſt ſi naturel, ſi beau, que c'eſt plûtôt peindre que parler. Ainſi l'idée du Poëte échauffée, doit lui préſenter ſi vivement ce qu'il raconte, qu'il lui ſemble après cela le voir de ſes propres yeux, faire un tiers dans l'intrigue de nos deux Amans, s'y intéreſſer juſques au point de veiller pour leur ſureté. Préſuppoſer qu'ils ſoient attentifs à

toute

toute autre chose qu'au bonheur qu'ils goûtent ; c'est affoiblir en effet l'idée qu'on a de leur tendresse & de leurs plaisirs, au-lieu que c'est la relever encore, que de faire voir qu'ils ont besoin de quelqu'un qui veille pour eux, & qui les avertisse du tems où ils doivent se séparer.

> *J'entends l'Alouette qui chante*
> *Au point du jour,*
> *Amant, si vous est' honête*
> *Retirez-vous.*]

Le Poëte les avertit qu'il est jour, que l'Alouette chante, & qu'elle exhorte l'Amant à s'en aller : Quoi de plus beau ? C'est engager toute la Nature dans les intérêts de Amans, les hommes, les oiseaux.

Si l'on m'objecte que je fais ici *garder les manteaux* à notre Poëte, que j'en fais *un Mercure Galant*, & que c'est lui faire joüer un très-vilain personnage. Je répons qu'une pareille objection n'a point lieu à l'égard d'un Poëte, parceque la seule volupté qui le touche, est le plaisir de faire de beaux Vers, tout le reste lui est indifférent, & ce plaisir l'éleve si haut, qu'il n'y a point de relation entre son état & les

autres

autres conditions humaines ; par conſé-quemment il n'y a rien de ce qui s'applique aux autres hommes qui puiſſe ici lui convenir. Demandez à Horace l'idée qu'il a du Poëte, il répondra dès ſa premiere Ode à Mecenas :

Me doctarum ederâ præmia frontium
Dî miſcent Superis : me gelidum nemus,
Nympharumque leves cum Satyris chori
Secernunt populo : ſi neque tibias
Euterpe *cohibet : nec* Polyhymnia.
Lesboum refugit tendere Barbiton :
Quod ſi me Lyricis vatibus inſeres,
Sublimi feriam ſidera vertice.

Ce que le R. P. Tarteron traduit :

» Pour moi, Mecenas, le Lierre dont » on couronne les Têtes ſavantes, me » touche & me ravit : ce ſont les Muſes » qui me donnent droit de me placer » parmi les Dieux. C'eſt en chantant la » fraîcheur des Bocages, les danſes lé- » geres des Nymphes & des Satyres, » que je me diſtingue du Vulgaire ; » pourvu qu'Euterpe me donne une » veine facile & abondante, & que » Polymnie veuille bien accorder mon » Luth, ſi vous me jugez digne d'être » mis au rang des bons Poëtes Lyri- ques :

» ques : je ne vois pas que rien puisse » m'empêcher de prétendre à l'im-» talité «. Ce que le R. P. Jésuite auroit pû traduire plus fidellement de cette maniére :

» Les Lierres, récompenses des Fronts » savans, me mêlent avec les Dieux su-» prêmes, une Forêt extrêmement fraî-» che, les legers Chœurs des *Nymphes* » & des *Satyres* me séparent du Peuple. » Si Euterpe n'empêche point mes Flu-» tes de jouer, si Polymnie ne refuse « pas d'accorder mon instrument à » corde qui a un son plus fort * qu'une » Guitarre : Et si vous me mettez au » nombre des Poëtes Lyriques, je fra-» perai les Astres avec le haut sommet » de ma tête.

Sublimi feriam sydera vertice.

D'ailleurs, je suis persuadé que quand on ne voudroit pas croire que c'est le Poëte qui parle, mais que c'est CATIN : Il faudroit cependant convenir qu'elle fait dire par l'Aloüete ces deux Vers :

Amant,

* BARBYTON, *Instrument à cordes qui a un son plus fort qu'une Guitarre.* C'est ainsi & non pas *Luth* que l'explique le R P. Tachard dans son Dictionnaire Latin & François.

Amant, si vous est' honète
Retirez-vous.

Et dans ceci il y a toujours une délicatesse charmante, puisque cette Belle, malgré la crainte où elle est que son Pere ne la découvre, n'ose dire comme d'elle-même qu'il faut que COLIN la quitte ; mais elle se sert d'un détour qui marque également la tendresse de son cœur, & l'enjouëment de son Esprit, elle le lui fait dire par un oiseau.

Cela suffit pour justifier la ponctuation que j'ai suivie. Passons à une Remarque importante que j'aurois pû faire dès la seconde Strophe ; mais que j'ai différée jusques à présent, parcequ'il s'en trouve des exemples dans toutes les Strophes. Elle roulera sur ces *transitions imprévuës* par lesquelles le Poëte fait parler COLIN & CATOS, sans avertir que ce sont ces Amans qui parlent.

A la porte de sa Belle
Trois fois frappa,
CATIN, CATOS, &c.
Toute nuë en sa chemise
La porte ouvra.
Marchez tout doux, parlez tout bas, &c.

Ces transitions, comme Longin l'a fort

fort bien remarqué, *Traité du Sublime, Chapitre XXIII.* empêchent le discours de languir. Et ce qui fait beaucoup pour notre Poëte, c'est que *le véritable lieu où l'on doit user de cette figure, est quand le tems presse, & que l'occasion qui se présente ne permet pas de différer.*

Rapportons ici les exemples qu'employe Longin. Je me sers de la Traduction de M. Despreaux.

Le premier de ces exemples est pris de l'Iliade. *Liv. 4. v. 85.*

Mais Hector qui les voit épars sur le rivage,
Leur commande à grands cris de quitter le pillage.
D'aller droit aux Vaisseaux sur les Grecs se jetter.
Car quiconque mes yeux verront s'en écarter,
Aussi tôt dans son sang je cours laver sa honte.

Le second est pris d'Hecatée.

Ce Héraut ayant assez pesé la conséquence de toutes ces choses, il commande aux Descendans des Heraclides *de se retirer. Je ne puis plus rien pour vous, non-plus que si je n'étois plus au monde. Vous êtes perdus, & vous me forcerez bientôt moi-même d'aller chercher une retraite chez quelqu'autre Peuple.*

Le troisiéme exemple est tiré de Demosthene, dans son *Oraison* contre Aris-

togiton. Et le quatriéme est tiré de l'Odissée, *Liv.* 4. *v.* 681. Je passe sous silence ces deux derniers exemples, l'usage que Démosthene & Homere y font de la *Transition* n'étant pas tout-à-fait conforme à celui dont il s'agit ici.

Mais je ne puis passer les Transitions admirables qu'on trouve dans la Fontaine vers le milieu du Conte intitulé *le Tableau.*

Therese en ce malheur perdit la tramontane,
Claude la débusqua, s'emparant du timon.
Therese pire qu'un démon
Tâche à la retirer, & se remettre au Trône;
Mais celle-ci n'est pas personne
A ceder un poste si doux.
Sœur *Claude*, prenez garde à vous;
Therese en veut venir aux coups:
Elle a le poing levé. Qu'elle ait... C'est bien répondre;
Quiconque est occupé comme vous ne sent rien.
Je ne m'étonne pas que vous sachiez confondre
Un petit mal dans un grand bien.

LXIV. *J'entends.*] Ce verbe ne pourroit ici se rendre par le Latin *intelligo*, mais bien par l'Anglois *heard*; car *j'entends* dans cet endroit ne signifie pas *comprendre*; mais *ouïr*, *audio*, *auribus percipio*. Il se rendroit bien en

Italien

Italien par *udio*; mais je croi que ce verbe n'eſt plus guéres en uſage qu'à l'infinitif *udire*.

D'ailleurs le verbe *entendre* eſt fort François; Madame des Houlieres s'en eſt ſervie plus d'une fois.

> Craint, adoré.... mais *j'entends* la Victoire
> Qui vous appelle à des exploits nouveaux,

dit-elle au Roi *ſur ſon Voyage de Flandres en l'année* 1684. Et dans un *Rondeau*.

> Contre l'Amour voulez-vous vous défendre?
> Empêchez-vous, & de voir & d'*entendre*
> Gens dont le cœur s'explique avec eſprit.

Dans l'*Opera* d'Atys Acte 4. Sc. 4.

> Dieu qu'eſt-ce que j'*entends*.....

Et Mr. Racine dans Berenice, Acte 5. Scene 5.

> Ne l'*entendez*-vous pas cette cruelle joye?

Nos anciens Poëtes ſe ſont auſſi ſervis de ce verbe. Thiebaut de Mailli, en parlant des Avocats & de la Juſtice, dit,

> Plejeor Loëis *entendez*, *entendez*,
> Gros dolors vos vient pres mes pou vous en gardez,

Avec

Avec vous mes que vendre quant vo sen vous vendez.

CHRISTIAN *de Troyes.*

Puis que vos plait or m'escoutez,
Cuer & oreilles me prestez;
Car parolle ouïe est perdue,
S'elle n'est de cuer *entenduë.*

Et dans le *Roman de la Rose.*

S'il estoit prins en bonne veine
Pitié auroit de vostre peine,
Si devez souffrir & *entendre*
Tant qu'en bon point le puisses prendre.

LXV. *L'Aloüette.*] C'est un petit oiseau que les Grecs ont nommé *Coridalis*, *Coridos* ou *Coridalos*. Les Latins *Galerita*, *Cassita*, *Alauda*; & les François *Aloüette* & *Cochevis*. On appelle principalement *Cochevis* une espece d'Aloüette qui a une crête; car l'Aloüette proprement dite n'en a point. Voici ce qu'en dit P. Belon dans son Traité *de la Nature des Oiseaux*, Liv. 5. page 267.

» Aristote, dit-il, parlant de ces » oiseaux a dit : *Coridalus* est de deux » maniéres, dont l'un est terrestre & » cresté, qui ne vole en troupe : l'autre » espece n'est trouvée seule, & aussi

» n'eſt point crêtée, & eſt de plus petit
» corſage. Cette difference n'eſt pas
» auſſi-bien obſervée en un lieu comme
» en l'autre; car le *Cohevis* étant oiſeau
» terreſtre, & qui chante mieux que
» l'Aloüette, & plus plaiſamment, eſt
» ſouventefois prins pour l'Aloüette. Le
» *Cochevis* à le becq longuet, pointu,
» & peu voulté. Les racines de ſa creſte
» ſont juſtement ſituées entre les deux
» yeux; & de laquelle les plumes ſont
» quelque peu noyrettes, & n'y en a
» que quatre de principale grandeur.
» Son dos étant de couleur cendrée pal-
» liſſante, eſt moucheté de blancheur,
» & le deſſous du ventre, & des ælles
» eſt blanchaſtre. Les plumes de ſa
» queuë ſeroient toutes noires, n'étoit
» que les deux premieres de chaque
» côté ſont de même couleur aux ælles.
» Il a une petite langue quaſi fourchuë.
» Et pour ce qu'il ſe poſe rarement
» ſur branche, ſes ongles ſont longuets.

L'une & l'autre eſpece d'Aloüette eſt bonne à manger, quoique le *Cochevis* ſoit moins délicat que l'autre. Dioſcoride, Galien, & après eux Pline, diſent que le bouillon dans lequel ſont cuites les Aloüettes, guérit la maladie nommée *Celiaque*, & la Colique. Elles font auſſi le

même

même effet lorſqu'on les mange rôties.

On prênd cet oiſeau au miroir & avec des filets. Il s'éleve ordinairement de terre juſques à perte de vûë, & cela toûjours en chantant ; ce que Baptiſte Mantouan exprime admirablement dans ces beaux Vers.

Bapt. Mant. Alphonſi, Lib. 5. fol. 43. au revers, Edit. d'*Aſcenſius*.

Prole nova exultans, galeaque inſignis alauda
Cantat ; & aſcendit ductoque per aëra Gyro
Se levat in nubes : Et Carmine ſydera mulcet.

Enſuite il retombe quelquefois comme une motte qu'on jetteroit de haut en bas.

C'eſt ce que Ronſard a auſſi très-bien exprimé dans la Piéce de ſes *Gayetez*, intiutulée l'*Aloüette*. Il dit,

Hé Ciel que je porte d'envie
Aux plaiſirs de ta douce vie,
Aloüette qui de l'Amour
Degoiſes dès le point du jour,
Secouant en l'air la roſée,
Dont ta plume eſt toute arrouſée !
Devant que Phœbus ſoit levé,
Tu enleves ton corps lavé
Pour l'eſſuyer près de la nuë.
Trémouſſant d'une aîle menuë,
Et te ſourdant à petits bons,
Tu dis en l'air de ſi doux ſons

Composez de ta tirelire,
Qu'il n'est amant qui ne désire,
T'oyant chanter au renouveau,
Comme toy devenir oiseau.
Quand ton chant t'a bien amusée,
De l'air tu tombes en fusée,
Qu'une jeune pucelle au soir
De sa quenouille laisse choir,
Quand au fouyer elle sommeille;
Frappant son sein de son oreille:
Ou bien quand en filant le jour
Void celuy qui luy fait l'amour
Venir près d'elle à l'impourveuë,
De honte elle abaisse la veuë,
Et son tors fuseau délié
Loin de sa main roule à son pié.
Ainsi tu roules, *Aloüette*,
Ma doucelette mignonnette;
Qui plus qu'un Rossignol me plais,
Qui chante en un bocage épais.

On a observé que l'Aloüette couve trois fois l'année, en Mai, en Juillet, & en Août, & qu'elle vit neuf à dix ans.

Cesar leva une Légion Gauloise à qui il fit porter le nom d'*Aloüette*, parceque la figure de leur casque représentoit la crête des *Cochevis*.

Il y a aussi une Aloüette de mer plus

plus grosse, plus brune pardessus le corps, & plus blanche pardessous le ventre ; mais ce n'est pas d'elle dont il s'agit ici, c'est uniquement de celle de terre ; & comme cet oiseau n'habite que la campagne, on a ici une preuve que CATIN ne demeuroit pas en Ville. Ce qu'il est important d'observer.

Mais il faut remarquer que ce Vers,

> J'entends l'Aloüette qui chante,

a une syllabe plus que les autres ; ce qui m'a fait douter quelque tems si je ne mettrois point *Aloüet'*, ou simplement *Aloüet*. La raison de cette incertitude c'est 1. que pour la mesure du Vers les anciens Poëtes ne se faisoient pas une affaire de retrancher d'un mot une lettre, & même quelquefois deux.

Dans le Fabliau intitulé *Les trois Dames* ;

> Ma peine metray & *m'en*tente
> Tant *com'* feray en ma jovente.

Lambert Licors au commencement du *Roman* d'Alexandre.

> La verté de l'*Histoir'* si *com'* li Roy la fit.

Jehan li Nevelois au Livre de la vangeance d'Alexandre.

 Seigneurs

Seigneurs or faites pes, un petit vos taisiez,
S'orrez bons vers nouviaux, car li autres
sont viez.

L'Auteur de la *Bible de* Guiot.

Sus moy cherra trestous li gas,
Porce que je *poat'* les noirs dras :

Thiebault Roi de Navarre en *sa se-seconde Chanson.*

Je ne dis pas que nus *aim'* follement :

Et dans la cinquiéme.

Ains veuil qu'*el'* me truit hault.

Mais Pour donner des exemples d'Auteurs plus voisins de notre siecle, Jehan Marot, un des meilleurs Poëtes de France, & des plus corrects, *dans le* 43. *Rondeau :*

Pour mon plaisir j'aime une Créature,
Mais s'elle m'aime, il gist à l'aventure;
Je n'en sçay rien, si non que de ses yeux
*El' m'*a repeu d'un regard gracieux.

Et son fils Clement Marot, dans son Epître au Chancelier du Prat.

Que de la *grand'* dignité Cardinale.

Et

Et plus bas.

> S'on ne le veut d'avanture sceller.

La Reine Marguerite de Navarre dans *sa Comedie de la Nativité de Jesus-Christ.*

> Plus *grand'* faveur que dehors te faut mettre.

Mellin de Saint Gelais,

> Devant vos yeux, ô *Grand'* Royne, humilie.

Odet de la Noue, Poëte aussi inconnu qu'il est estimable dans son admirable *Paradoxe.*

> Qu'en sa plus *grand'* vigueur on le peut oublier.

Et plus haut.

> Or je *pri'* sa bonté de benir mon dessein.

Guillaume de Saluste *dans le cinquiéme jour de la premiere semaine.*

> Flambeaux Latoniens, qui d'un chemin divers
> Or' la nuit, or' le jour guidés par l'Univers.

La seconde raison qui me faisoit douter si j'écrirois simplement *Alouët*, c'est que je pensois que notre INCONNU l'avoit peut-être mis pour marquer

 que

que l'*Alouette*, dont il parle, étoit un mâle ; & cela parceque, ſelon les obſervations des Naturaliſtes, les mâles des oiſeaux chantent mieux, & plus ſouvent que les femelles. D'ailleurs, qu'il vouloit peut-être encore par une hardieſſe approuvée d'Horace, enrichir notre Langue d'un nouveau mot, & donner aux Auteurs un exemple à ſuivre. C'eſt de diſtinguer ou par l'Article, ou par la terminaiſon les mâles & les femelles des animaux qui ſont confondus en notre Langue ſous la même appellation. C'eſt ainſi qu'on dit *un Renard*, & qu'on ne dit pas *une Renarde*, *une Perdrix* & non *un Perdrix*, *une Linotte* & non *un Linot*, *un Tarin* & non *une Tarine*. Quoi de plus ridicule cependant, & de plus inſupportable à un Grammairien, que d'être obligé de dire, *le Renard que vous avez eſt une femelle*, ou *cette belle Perdrix eſt un mâle ?* Au-lieu que s'il étoit de l'uſage de diſtinguer l'un de l'autre par l'*Article* ou par la *Terminaiſon*, on s'exempteroit d'une maniére de parler ſi défectueuſe.

La troiſiéme raiſon, c'eſt que Meſſieurs les Auteurs *du Journal Litteraire*, dans l'Extrait qu'ils ont donné de *ce Chef-*

Chef-d'œuvre, vol. 5. 1. *part. de leur Journal;* ont fait imprimer *Alouët*, & leur autorité m'a presque déterminé à suivre cette Leçon, en consultant d'ailleurs l'air sur lequel cette belle Ode se chante, (& que j'ai fait notter dans cette Edition) je croyois être absolument obligé de mettre *Alouët*. Mais qui le croiroit ? C'est justement cela qui m'a fait prendre un parti tout opposé, lorsque j'ai chanté ce vers ainsi.

J'entends l'Alouët qui chante.

J'ai trouvé que l'air en étoit languissant, & que par conséquent il ne convenoit pas aux paroles, où il s'agit d'un oiseau qui vole & qui ramage, au-lieu qu'en chantant ce Vers

J'entends l'Aloüette qui chante,

quoique ce soit le même air, la nécessité où l'on est à cause qu'il se trouve une syllabe de plus, de changer la syncope, & mettre une noire en la place du point, fait que ce chant, naturellement tendre & languissant, exprime parfaitement l'action & le ramage de l'oiseau; en quoi certes je n'ai pu assez admirer l'art du Poëte, d'avoir ainsi obligé le chant de

se prêter à ses paroles. Je me souviens même que quand j'apris cette Chanson de Madame d'Aussonne, je sentois un plaisir inexprimable lorsqu'elle en venoit à ce couplet.

J'ajoûterai encore à ceci, que si les anciens Poëtes n'ont pas fait difficulté de retrancher une lettre, ou même deux, dans la composition d'un Vers, ils n'en ont pas fait aussi de mettre quelquefois dans leurs Vers une syllabe de plus qu'il n'en falloit pour la mesure. Il y en a mille exemples dans le *Vergier d'honneur*, composé par Octavien de Saint Gelais, & Andry de la Vigne. Je me contenterai de rapporter seulement celui-ci.

Que c'étoit France la Princesse des hommes.

Il est tiré *de la Complainte & Epitaphe du feu Roi* Charles. En le comparant avec celui de notre Inconnu, on remarquera que ce Vers,

J'entends l'Alouëtte qui chante,

est un bon Vers; & que s'il a trop d'une syllabe, ce n'est que par raport aux autres qui sont des feminins de huit syllabes, au-lieu que ce Vers d'Octavien de Saint Gelais,

Que

Que c'étoit France la Princesse des hommes,

n'est pas proprement un Vers ; car c'est un feminin de douze syllabes ; & nous n'en avons point en François de cette espece. Ce qu'il y a de plus contre la Licence de l'*Evêque d'Angoulême*, (car c'est de lui qu'est la Complainte d'où ce Vers est tiré,) c'est qu'en transposant un seul mot il lui auroit été très facile de faire un bon Vers feminin d'onze syllabes.

Que France étoit la Princesse des hommes.

Ainsi donc si ce Grand Poëte a négligé, pour la mesure d'un Vers, de faire une petite inversion ordinaire dans l'usage de son siécle, qui osera blâmer l'INCONNU d'avoir commencé la derniere Strophe du *Chef-d'Oeuvre* par un Vers bon ; mais seulement d'une syllabe plus long que les autres. Quelques-uns de ceux qui soutiennent les Modernes s'éleveront peut-être contre cette licence ; mais il sera glorieux à notre Auteur de n'être attaqué que par des profanes. Il est avantageux de n'avoir pour ennemis que ces *pygmées* audacieux pour qui la sacrée Antiquité n'a rien de respectable. Quand ils met-

tront notre INCONNU au rang d'Homere, de Theochrite, d'Anacreon, ce ne lui sera pas un grand desavantage, il aura de quoi se consoler en si bonne Compagnie.

LXVI. *Qui chante.*] P. Belon vient déja de nous dire que cet oiseau chante *plaisamment*; mais ce n'est pas assez dire à mon gré, je trouve que cet oiseau chante si bien, surtout lorsqu'il s'éleve de terre jusques aux nuës, qu'on peut dire de lui ce que Bersamnus dit du *Rossignol*.

Versalitem namque cantuum nectit sonum,
Tractasque titillationes fabricat
Peritia artis singulari musica.

D'où vient qu'Aneau devant sa Traduction de 3e Livre de la Metamorphose, dit de Clement Marot.

Clement Marot ce bon Poëte François
Qui en hault vol, plus hault chant reclama,
Chantant mourant ainsi que l'Aloëtte.

LXVII. *Au point du jour.*] C'est une maniére de parler très-Françoise & très-usitée. Menage n'en a rien dit dans son *Dictionaire Etymologique*; elle meritoit bien toutefois qu'on en découvrit l'origi-

l'origine, & il lui auroit été très-facile de le faire en découvrant celle de *Poindre*. En effet, le substantif *point* vient de ce vieux verbe neutre *poindre*, usité chez nos Anciens pour signifier, *se faire ouverture, percer, piquer*. C'est ainsi, comme l'observe fort bien Furetiere, qu'on appelle *point* la douleur que cause un vent qui voudroit sortir, & qui se trouve trop compressé. C'est aussi de même qu'on dit l'*herbe point*, pour dire l'*herbe commence à pousser*,

> Viens paistre en mon verd bois fleuri, Molinet,
> Où l'herbette verdoye & point. p. 166.

Et c'est ainsi apparemment qu'on dit *le jour point*, parceque les premiers rayons de la lumiere *percent*, *se font* ouverture au-travers des nuages & de l'obscurité. Mais j'ai là-dessus un soupçon que je ne croi pas mal fondé, c'est qu'on n'auroit pas tant dit, *le jour point*, eu égard à ces rayons de lumieres qui percent les nuages, qu'eu égard à un certain froid qui pique quand le jour commence à paroître ; d'où vient qu'on dit, *sentir la pointe du jour*. *Dès que je sens le point du jour*. Aussi les Hollandois ont-ils en leur Langue cette expression *de Krikje van den dag*, la pointe du

te du jour. Or *la pointe* & *le point* sont deux mots à-peu-près synonymes, qui dérivent du même verbe poindre.

Après cette Remarque Grammaticale, faisons-en une autre; en faveur de notre Poëte, observons que c'est l'*Aloüette* qu'il fait chanter au point du jour, & que cet oiseau chante effectivement aux premiers rayons de la lumiere; ce que ne font pas tout les oiseaux. Ceci fait voir combien notre INCONNU avoit une grande connoissance de la Nature, aussi bon Philosophe qu'il est excellent Poëte.

LXVIII. *Amant.*] Remarquez toujours la proprieté des termes. *Amant* est ici beaucoup mieux que *Galant*. Au-lieu que dans ce qui précéde, *Galant* a plûtôt dû être employé qu'*Amant*. Qu'on réfléchisse sur ceci, & l'on verra combien il y de goût & de finesse dans le choix de ces deux mots. Peu de gens pourroient les placer si bien.

Non cuivis datum est adire Corinthum.

LXIX. *Si vous est' honête.*] Remar-
P. 123. Strophe IV. quez qu'auparavant le Poëte a dit que COLIN étoit *honête*.

Le Galant qui fut honête,

Et à présent il met un *si*, comme s'il y avoit lieu d'en douter. Cette figure que les Latins appellent *dubitatio*, & les Grecs *ἀπορία*, est d'une très-grande force pour convaincre, pour persuader. Par elle on fait que celui à qui on s'adresse devient lui-même son propre juge, il faut qu'il prononce sur l'état où il est, & qu'il le prouve en faisant ce qu'on lui demande. Et s'il se trouve dans l'état dont on fait semblant de douter, le *si*, prend alors la force de *puisque*, & la proposition devient un vrai enthymême. Ainsi cette proposition, *Amant, si vous est' honete retirez-vous*, est comme si l'on disoit, *Amant, puisque vous est' honete retirez-vous.* C'est ainsi que dans la Traduction des Epîtres d'Ovide, Medée dit à Jason :

Mais ce fut dans ce lieu que tu te fis connoître,
Et qu'avec un visage aussi beau que menteur
Tu me tins ce discours aussi doux que flateur :
Sous vos divins appas la fortune asservie,
Vous a fait aujourd'hui l'arbitre de ma vie.
Et par un peu de haine, ou par un peu d'amour,
Vous pouvez ou m'ôter, ou me rendre le jour.
Si vous pouvez me perdre avec tant de puissance,
Vous pouvez me sauver avec plus de clémence
Et toujours plus de gloire, après un tel malheur,
Suit l'excès de bonté que l'excès de rigueur.

C'est

C'eſt à-peu-près dans le même uſage que Mr. Racine a employé le ſecond *ſi* des Vers ſuivans. Andromaque parle d'Hector.

Chere Epouſe, *dit-il*, en eſſuyant mes larmes,
J'ignore quel ſuccès le ſort garde à mes armes;
Je te laiſſe mon fils pour gage de ma foi,
S'il me perd je prétends qu'il me retrouve en toi.
Si d'un Epoux chéri la mémoire t'eſt chere,
Montre au fils à quel point tu ſus aimer le Pere.

LXX. *Eſt' honête.*] Avec une éliſion, & non pas *etes honètes.* Le Poëte a pris cette licence avec d'autant plus de raiſon que les perſonnes qui parlent le mieux n'ont aucun égard à l's dans la prononciation d'*etes*, lorſque c'eſt une voyelle qui ſuit. *Vous eſt' un brave homme*, & non *vous êtes un brave homme. Vous eſt' aſſez heureux*, & non *vous êtes aſſez heureux.*

Auſſi Voiture, qui peut-être a vû ce CHEF-D'OEUVRE, n'a pas fait difficulté de prendre cette même licence. Il dit dans une Elégie,

Car vous ne croiriez pas tant vous êt' inhumaine,
Qu'il ait beaucoup d'amour s'il n'a beaucoup de peine.

Je ſai bien qu'il y a des perſonnes, &

j'en

j'en connois même, qui n'estiment pas assez Voiture pour croire que l'exemple que j'en raporte soit d'une grande autorité. Mais sans m'amuser à refuter des gens que la voix publique condamne, & condamnera toujours, je les renvoye seulement à la 3^e Satire de Boileau. Là un Campagnard qui veut faire le Docteur, dit,

La Pucelle est encore une Oeuvre bien galante,
Et je ne sai pourquoi je bâaille en la lisant:
Le Païs, sans mentir, est un boufon plaisant:
Mais je ne trouve rien de beau dans ce *Voiture*.
Ma foi, le jugement sert bien dans le lecture.

Je ne veux que ce trait de Satire pour les rappeller à eux. Peut-être que par-là ils apprendront dumoins à se taire.

LXXI. *Retirez-vous*] *Retirez* est le véritable terme.

LXXII. *Marchez tout doux, parlez tout bas*, &c.] Le Poëte fait ici répéter CATIN quatre Vers qu'il lui a déja fait dire ailleurs, & cette fourmilliere de *Poëtereaux* dont l'*Envie* est la *Minerve*, ne manqueront pas d'attaquer par-là ce CHEF-D'OEUVRE. Mais c'est trop peu de chose pour que je daigne leur répondre, je les renvoye aux Remarques de l'Illustre Madame Dacier sur le 8^e Livre

de

de l'*Iliade* d'Homere. Là ils apprendront qu'il est ordinaire à ce divin Poëte de répéter quelquefois jusques à dix & douze Vers.

C'est pourquoi Eustathe remarque, comme l'observe très-à-propos Madame Dacier, » qu'Homere fait voir par-» là, que lorsqu'on a trouvé ce qui est » fort bien, il ne faut pas chercher au-» tre chose, ni éviter ces répétitions. » Nous avons aujourd'hui sur cela (con-» tinue cette admirable Interprete des » anciens Grecs) nous avons une déli-» catesse qui me paroit plûtôt une mala-» die qu'une marque de bon goût. Le » bon goût reçoit avec plaisir deux & » trois fois la même image & dans les » mêmes termes.

M. de la Motte a donc eu grand tort dans son *Iliade*, de suprimer les répétitions qui sont dans Homere; il a sans doute vû ce CHEF-d'OEUVRE, & cela seul devoit suffire pour le faire rentrer en lui-même, & donner chez lui du poids aux Raisons de Madame Dacier: Car enfin il ne s'agit pas de s'entêter de son opinion. M. de la Motte aura beau dire dans ses *Réfléxions sur la Critique*. » Rien ne décele plus » l'Esprit des partisans outrez de l'Anti-

» quité

» quité, que l'envie de justifier jusqu'aux » répétitions de l'*Iliade* ". Il aura beau ajouter » ce seroit une folie après cela, » d'esperer la moindre composition avec » eux «. Tout cela dans le fond n'est qu'une déclamation inutile ; & quand ce Chef des Conjurez Modernes viendra se plaindre » qu'Homere, par exem- » ple, décrit la maniére dont Pâris s'ar- » me pour combattre Menelas, & qu'il » employe ailleurs la même description » pour un autre Héros ; que le même » sacrifice revient plus d'une fois ; que » la même peinture sert à plusieurs Ba- » tailles ; que dans le combat des Dieux » un des Combattans dit à son adver- » saire les mêmes fanfaronnades que » quelque *Grec* a dites à un *Troyen* ; » qu'il n'y a que deux ou trois formu- » les pour la mort de plus de deux cens » hommes «. On n'a qu'à répondre simplement ces deux mots : *Le bon goût reçoit avec plaisir deux & trois fois la même image*. Madame Dacier à l'abri d'Homere, d'Eustathe, & du CHEF-D'OEUVRE, sera toujours en droit d'établir ceci comme un principe, un axiôme, dans la maniére de bien juger des Ouvrages d'Esprit.

Mais pour revenir à CATIN, ce

n'étoit

n'étoit pas ſans peine, il n'en faut pas douter, qu'elle étoit obligée de ſe ſéparer ainſi de ſon cher Amant; il falloit pour l'y obliger qu'elle eût un motif auſſi puiſſant que la fureur de ſon pere: elle répétoit ſans doute dans ſon cœur ces paroles que Minerve dit contre Jupiter, dans le 8e Livre de l'*Iliade. Mon pere toûjours cruel & inflexible, n'a pas les ſentimens qu'il devroit avoir.*

> Ἀλλὰ πατὴρ οὑμὸς φρεσὶ μαίνεται οὐκ ἀγαθῇσι
> Σχέτλιος.

Et pourquoi ne les auroit-elle pas dites, puiſque Minerve la Déeſſe de la Sageſſe oſoit bien les proférer contre Jupiter le Maître des Dieux & des hommes.

Colin de ſon côté diſoit bien auſſi comme Malherbe.

> Dure contrainte de partir,
> A quoi je ne puis conſentir,
> Et dont je n'oſe me défendre,
> Que ta rigueur a de pouvoir!
> Et que tu me fais bien apprendre
> Quel Tyran c'eſt que le Devoir!

Mais comme le dit encore le même Malherbe.

L'Amour a cela de Neptune,
Que toujours à quelque infortune
Il se faut tenir préparé ;
Ses infidéles flots ne sont point sans orage ;
Aux jours les plus sereins on y fait des naufrages.
Et même dans le port on est mal assuré.

Ce qu'on peut penser de consolant dans la nécessité où étoient nos deux Amans de se quitter, c'est qu'on dit que la difficulté aiguise le plaisir.

L'Amour aime surtout les secrettes faveurs.
Dans l'obstacle qu'on force, il trouve des douceurs ;
Et le moindre entretien de la Beauté qu'on aime,
Quand il est défendu devient grace suprême.

D'où vient que Claudien a dit :

Nec quisquam fruitur veris odoribus Claud. in Fescennin de nup. August. Honor.
Hyblaos latebris nec spoliat favos.
Si fronti caveat, si timeat rubos.
Armat spina Rosas, mella tegunt apes,
Crescunt difficili gaudia jurgio.
Accendit quæ magis quæ refugit Venus.

Voici ce que nous avons fait de Remarques sur cet admirable Ouvrage. Quelques soins que nous ayïons appor-

tez

tez à les bien faire, nous ſommes très-perſuadez qu'elles ſont fort au-deſſous de ce qu'elles devroient être; mais quoi!

> *Primitias dedimus quas noſter agellus habebat*
> *Quales ex tenui rure venire ſolent.*

Il faut eſperer, comme je l'ai déja dit dans la Préface de la premiere Edition, que quelques ſavans hommes viendront ſuppléer à mon inſuffiſance.

Je vais finir en rapportant ici ce que j'ai pû découvrir de la Maiſon de CATIN, je ferai connoître ſa perſonne & celle de ſon Amant, & j'ajoûterai quelques Remarques ſur tout l'Ouvrage.

DISSERTATION
SUR L'ORIGINE DE LA MAISON DE
CATIN.

L'AN du Monde, ſelon le Pere Petau, 1656, 2329. avant l'Ere Chrétienne, un petit-fils de *Methuchelac* nommé par les Arméniens *Olybama*, fut averti que tout ce qui étoit ſur la Terre devoit périr. Ce n'eſt pas ici le lieu d'examiner, ſi ce fut par un châti-

châtiment du Ciel, comme le disent les plus anciennes Histoires, ou si ce fut par la rencontre de la Terre & de la queuë d'une Cométe, qui étoit chargée d'exhalaisons, comme le prétendent quelques nouveaux Astronômes. Sans une longue discussion, un seul fait que nous allons voir ici, (& c'est le premier) montre combien il y a d'erreur dans l'opinion de ces derniers.

Olybama averti du malheur qui le menaçoit, fut aussi averti que pour s'en préserver il devoit se faire une maison qui pût subsister sans toucher la Terre, & qui fût en même tems si vaste & si forte, qu'il pût y rassembler quelques paires de toutes ces créatures vivantes, que les Cartésiens croyent des machines, & les Pythagoriciens des especes d'hommes. *Olybama* s'acquitta de tout cela par merveille. On dit, mais avec moins de certitude, qu'avant le tems malheureux pour lequel il se préparoit un tel logement, il avoit fait toute une cloche de bois de platane Indien, longue de trois coudées, & large d'une coudée & demie. Il la sonnoit trois fois par jour, le matin, à midi & le soir; & alors il apprenoit à tous ceux qui s'assembloient, le malheur

heur dont ils étoient menacez. Lors qu'*Olybama* fût entré dans cette maison extraordinaire, lui, toute sa famille, & tout ce qu'il avoit voulu y rassembler; voilà que cette maison est peu-à-peu élevée dans les airs, & que pendant plus de 150 jours elle est tantôt portée d'un côté, tantôt d'un autre, & cela si haut qu'elle surpassoit de beaucoup les plus hautes montagnes. Mais ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que malgré le désordre d'une situation si peu commune, ce Grand-Homme ne laissoit pas que d'étudier. On dit qu'il avoit avec lui un Livre de la composition d'Adam, & un autre de celle d'Enoc, dans lesquels il lisoit tous les jours. Quel dommage qu'il n'en aït pas fait tirer un si grand nombre de copies, quelques-unes soient échapées à la fureur des tems! Après avoir été plusieurs mois renfermé dans cette maison, *Olybama* sortit enfin, & peu après il établit une Académie, où il professoit lui-même la Théologie & la Philosophie. Il fit, assure-t-on, un Livre *des secrets de la Nature*, que conservent encore les Prélats des Scythes Arméniens, & que ces Prélats seuls ont la permission de voir. C'est ce qui fait qu'il

qu'il n'eſt pas poſſible d'en avoir une Copie, & que le faux Beroſus même qui en parle, ne l'a pas vû. *Olybama* enſeigna l'Aſtronomie & l'Agriculture ; ce fut lui qui le premier régla l'année ſelon le cours du Soleil, & les mois ſelon le cours de la Lune. Ce fut lui auſſi qui le premier cultiva cette Plante que les Allemands aiment ſur toutes choſes, & que les autres Nations ne haïſſent pas. Et ce fut alors que ſa vaſte connoiſſance le fit prendre pour un *Dieu*, & que les Arméniens lui donnerent le nom d'*Olybama* & d'*Orſa* ; car auparavant ils l'appelloient *Saga*, comme qui diroit *Magicien*, à cauſe de ſa grande pénétration dans les choſes les plus abſtraites.

Après avoir long-tems gouverné en Armenie, il vint au Païs de *Kitim*, que les naturels du Païs appellent à préſent *Italia*. Les Armeniens privés d'*Olybama*, crurent que ſon ame étoit paſſée dans des corps céleſtes, & lui décernerent les honneurs divins. Il continua en Italie les mêmes choſes qu'il faiſoit en Armenie, & il y compoſa ſurtout un grand nombre de Livres de Théologie & de Phyſique, que la négligence de ſes deſcendans nous a fait perdre.

Comme dans ces tems-là les noms qu'on donnoit aux hommes étoient des noms qui marquoient quelques-unes de leurs qualitez, & qu'*Olybama* avoit toutes les bonnes qu'on peut avoir, on lui donna tant de noms différens, que nous ne finirions point si nous voulions les rapporter tous. Car outre les noms de *Saga*, d'*Olybama* & d'*Orsa*, dont nous avons déja parlé, on lui donna encore ceux de *Vandimon*, d'*Uranus*, de *Cœlus*, de *Sol*, d'*Ogyges*, de *Janus*, *Oenotrius*, *Gallus*, *Proteus*, *Vertumnus*, *Sisithrus*, *Xisuthrus*, *Puoncuus*, *Oannes*, *Leothzitzamus*, *Azonaces*, *Osiris*, *Bacchus*, *Prometheus*, *Saturnus*, *Deucalion*, *Noach*, *Noa*, *Noachus* & *Noé*.

Edm. Dickinson dissert. *If. Vossius* Lib. LXX. *Huet.* Lib. 2. de Conc. rat. & fid. *Hornii* Hist. Phi. *Goropius Becanus.*

Sa femme de même fut appellée de tant de noms différens, que les Savans disputent tous les jours sur le nombre qu'elle en a eu. Pour moi je préfere ceux de *Barthenos* & d'*Haïcal* à tous les autres. Et quoiqu'en dise le *Salselet Hakkabala*, je le trouve encore moins certain que ce que rapporte Scipio Sgambatus dans ses *Archives du Vieux Testament*, p. 150.

Pendant qu'*Olybama* avec toute sa maison, étoit transporté dans les airs plusieurs

plusieurs milles au-dessus de la Terre, tout le Genre humain & tous les animaux périssoient au-dessous de lui ; nul ne pouvoit échaper au châtiment universel, & la Terre devenoit un désert de neuf mille lieuës de tour, si ce grand homme n'eût eu de quoi réparer la perte qu'elle venoit de faire. Mais trois fils qu'il avoit, & qui étoient tous trois mariez, & tous les animaux mâles & femelles qu'il avoit sauvez avec lui, multiplierent bien-tôt chacun dans leur espece, & la Terre reparut presqu'aussi couverte d'animaux qu'auparavant.

Ce qui contribua à réparer bien vîte cette désolation universelle, c'est, selon le faux Berosus, que les femelles mettoient toujours au monde deux jumeaux, dont l'un étoit mâle, l'autre femelle ; qui s'unissant dès qu'ils étoient adultes, produisoient de nouveau des jumeaux de sexe différent. Et il faut bien que cela soit ainsi, s'il est vrai qu'*Olybama* ait fait en Armenie tout ce qu'on en dit, & qu'il soit ensuite venu en Italie faire les mêmes choses.

Pseudo-Berosus Joan. Annii Viterbiensis Monachi, Lib. 3.

Quand ce grand homme se renferma dans la maison extraordinaire dont nous avons parlé, il n'avoit que trois fils, trop connus pour que nous entre-

prenions ici de les faire connoître. Il ſuffit de dire, qu'ils diviſerent entre eux la Terre, & qu'on croit communément que le troiſiéme vint avec ſon Pere en Italie, & qu'il eut l'Europe pour ſon partage. C'eſt peut-être lui qui avoit épouſé la Sibylle Erythrée, dumoins eſt-il ſûr qu'elle étoit une des brus d'*Olybama*, puiſqu'elle le dit elle-même dans ce Vers du *Liv.* 3.

Τοῦ μὲν ἐγὼ Νύμφη, ἀφ' αἵματος αὐτοῦ ἐτέχθην.

Portes, Mr. Beroald & d'autres.

On prétend, & je n'en doute pas, qu'*Olybäma* eut pluſieurs autres enfans; mais l'Hiſtoire attentive aux trois aînez ne nous parle preſque point des autres: ce qui fait que dès-là je trouve dans la Généalogie de CATIN un embarras dont je ne puis ſortir. Car quoique je puiſſe authentiquement prouver qu'elle deſcend d'*Olybama*, je ne puis dire poſitivement ſi c'étoit du fils aîné ou d'un fils cadet. Ce qu'il y a de ſûr encore, c'eſt que les Peres de COLIN ſont auſſi deſcendus d'un des fils d'*Olybama;* de ſorte qu'il eſt le Pere commun de toutes les branches de la Maiſon CATIN & de la Maiſon COLIN. Mais, comme j'aime à n'avancer que des choſes certaines, je prends

prends le parti de me taire sur toutes ces branches, plûtôt que d'amuser ici le Lecteur par des conjectures chimériques. Si je voulois imiter les d'Hoziers, les Duchenes, les Imhoff, & tant d'autres faiseurs de *Nobiliaires*, d'*Armoiries*, de *Généalogies* ; il ne faut pas douter que je ne pusse composer à CATIN & à COLIN une très-noble filiation. S'il n'y a point d'Histoire généalogique de leur très-illustre Maison, c'est que ni eux, ni leurs peres n'ont voulu donner de l'argent pour en faire. Contens de sçavoir ce qu'ils étoient, ils n'ont point gagé des gens pour ériger un ridicule trophée à leur vanité, ils n'ont pas voulu donner à leurs petits-fils un sot sujet d'orgueil, dans l'énarration de noms & de titres, qu'on donne ordinairement plûtôt à la fortune qu'à la vertu ; mais, quoiqu'il en soit, l'on voit toujours que CATIN sort d'une des premieres Maisons du monde, que ses premiers ayeux étoient renommez dans un tems où l'on ne connoissoit pas encore ni la Maison de Bourbon, ni celle de Brunswic, ni celle de Hesse, qui sont sans contredit les trois plus anciennes Maisons du monde : c'est-à-dire, les trois plus anciennes Maisons nobles & souveraines ; car pour de ro-

turieres, il faut bien qu'il y en ait d'aussi anciennes, & même de plus anciennes. Mais pour revenir à COLIN & à CATOS, quand même leur Maison seroit tout-à-fait inconnue, ne devroit-on pas dire d'eux,

Lorsqu'on a les vertus qu'ils nous ont fait paroître,
On est du sang des Dieux, ou digne aumoins d'en être.

Je finis cet Article en revenant à *Olybama*, dont je vais raporter une chose surprenante. Chose que bien des gens ont souhaité, que bien des gens souhaitent tous les jours, & pour laquelle des Rois même se démettroient de leur Couronne; mais chose qui depuis *Olybama* n'est arrivée à personne, & qui selon toutes les apparences n'arrivera jamais, c'est de mourir à l'âge de neuf cens cinquante ans; comme il arriva à ce grand homme d'y mourir.

DISSERTA-

DISSERTATION
TOUCHANT LES PERSONNES
DE
CATIN & COLIN.

SI nous n'avons pu trouver une Généalogie suivie de *la Maison de* CATIN ni de *celle de* COLIN, nous avons dumoins la consolation de pouvoir nous assurer de ce qu'ils étoient personnellement. *L'excellent Poëte* qui nous a laissé ce CHEF-d'OEUVRE, a peint ces deux Amans avec tant d'art & d'habileté, qu'il ne faut pour les connoître, que faire attention à ce qu'il en dit.

1°. Ils étoient jeunes l'un & l'autre. A l'égard de CATIN cela est hors de dispute, puisque le *Poëte* l'appelle *fillette*. Et à l'égard de COLIN voilà sur quoi je me fonde. 1°. Sur l'effet que causoit en lui l'excès de sa passion. 2°. Sur la promptitude avec laquelle il fut d'abord à la porte de sa Belle. 3°. Sur la promesse que CATIN lui avoit faite de lui ouvrir. 4°. Sur l'ardeur avec laquelle

elle s'en acquitta dès qu'elle l'eût entendu. 5°. Sur la maniére dont elle le traite. Sans parler de la maniére dont COLIN se coucha : ce qui est pourtant une circonstance qui prouve beaucoup.

En effet, si COLIN n'avoit pas été jeune, son sang auroit-il pu s'enflâmer au point que cet Amant ne pouvoit dormir, & qu'il *pensoit mourir* par la violence de sa passion ? S'il n'avoit pas été jeune, notre *Poëte* n'auroit-il pas marqué, qu'après que COLIN se fût levé *il hâta sa lente démarche ;* puisque, selon l'expression de Despreaux, *l'âge alonge le chemin?* Au-lieu que le *Poëte* dit seulement, *il se leva, à la porte de sa Belle trois fois frapa :* ce qui marque une agilité surprenante. COLIN se leve, le voilà déja à la porte de sa Belle ; certes, cela n'est point d'un vieillard.

Lutrin, Chant I.

Ceux à qui la chaleur ne bout plus dans les veines,
En vain dans les combats ont des soins diligens;
L'Amour est comme *Mars*, ses travaux & ses peines
Veulent de jeunes-gens.

D'ailleurs croit-on que CATIN, jeune & jolie, eût promis à un vieillard de lui ouvrir sa porte pendant la nuit, &

qu'elle

qu'elle la lui eût ouverte avec tant de précipitation dès qu'elle l'eût entendu ? Il n'y a pas d'apparence ; car les raiſons de prudence qui l'obligeoient d'aller ſans différer ouvrir la porte à ſon Amant, ne ſubſiſtoient qu'autant que c'étoit un jeune-homme. Si c'eût été un vieillard elle ne devoit pas craindre qu'on le vît à ſa porte ; puiſque ceux qui l'auroient vû auroient naturellement cru qu'il venoit là pour le pere & non pour la fille. CATIN ne l'auroit pas non-plus traité de *mon doux ami*, elle auroit plûtôt dit *mon bon ;* car le mot de *bon* eſt affecté aux vieillards plûtôt que le mot de *doux*, qui ſemble être reſervé pour les jeunes-gens bien élevez.

Mais pourſuivons. Nous venons de voir que COLIN & CATOS étoient jeunes, remarquons 2°. que ces deux Amans étoient *beaux* & *vigoureux*. La queſtion à l'égard de la beauté eſt encore clairement décidée en faveur de CATIN. Le Poëte la nomme *belle, à la belle, à la porte de ſa belle.*

C'eſt dire qu'elle avoit cette bouche & ces yeux
Par qui d'*Amour Pſyché* devint maîtreſſe,
Et qu'elle avoit d'*Hébé* l'air jeune & gracieux,
La taille libre & l'air d'une Déeſſe.

Ou ſi l'on veut un détail plus étendu de la beauté de CATIN, je m'en vais le prendre dans le *Traité du Beau*, que nous donna il y a quelques années un célébre Profeſſeur en Philoſophie & en Mathématiques dans l'Académie de *Lauſane*. Il eſt tiré du Chapitre IV.

CATIN n'avoit pas le corps d'une ſeule couleur, parceque la beauté demande plus d'une couleur, à cauſe qu'il faut de la variété. Ses traits n'étoient pas petits, parceque les petits traits n'ayant pas aſſez de ſaillie, ne font pas aſſez ſentir leur diverſité; mais ſur cette variété de couleur & de traits une certaine uniformité étoit répandue, qui faiſoit dire que tout étoit aſſorti. Un teint vif & un rouge médiocre étoit l'indice qu'elle étoit d'un tempérament ſanguin, qui eſt le plus heureux, & pour la ſanté du corps, & pour l'humeur, & pour toutes les fonctions de l'ame; & formoit par conſéquent une Beauté réelle, fondée en nature, & non pas ſeulement en imagination. Comme le blanc approche plus de la lumiere que le noir, & qu'il eſt ainſi naturellement plus beau, CATIN étoit très-blanche; mais ce n'étoit pas parceque la ſurface de ſon corps étoit raboteuſe

&

& compoſée d'une infinité de petites éminences différemment tournées & poſées très-inégalement. Son teint étoit blanc parcequ'il ſe trouvoit compoſé de parties globuleuſes, & d'une infinité de demi-cercles polis, à-peu-près comme l'écume. Comme elle n'avoit point reçu les effets de quelqu'impreſſion, extérieure qui eût pu nuire & déranger, & qu'aucune parcelle de ſang ne s'étoit élevée, & fixée là où elle ne devoit pas s'arrêter, elle n'avoit aucune tache; & comme elle étoit jeune, elle n'avoit rien qui reſſemblât aux infirfirmitez d'un âge où l'on tend à ſa fin. Elle n'étoit ni trop maigre ni trop graſſe; mais elle étoit dans cet embonpoint qui remplit ſans charger, beauté qui ne conſiſte pas dans un point indiviſible; mais qui a ſon étendue entre les bornes du deſſéchement & de la peſanteur.

Si du teint & de l'embonpoint de CATIN, c'eſt-à-dire, de ſa ſurface & de ſa plénitude, nous venons à ſa taille, nous trouverons qu'il y avoit un rapport de ſa hauteur avec ſon épaiſſeur, & l'une & l'autre de ces deux choſes étoient ſi bien combinées, que l'une en donnant une juſte poſition à

ſa taille, n'en diminuoit pas l'agilité.

Sa tête n'étoit ni trop petite ni trop groſſe, par rapport au reſte du corps; ſa poitrine n'étoit point trop ſerrée, ce qui lui donnoit parfaitement la liberté de ſa reſpiration.

Les parties de ſon viſage n'étoient point trop enfoncées; car elles ne ſe ſeroient pas aſſez fait ſentir, elles ne s'avançoient pas trop non-plus en-dehors; car il ne ſe ſeroit pas aſſez trouvé d'égalité entre elles. Son menton n'étoit pas trop alongé, ſes joues étoient remplies, ſon front grand & vouté, outre qu'il marquoit une contenance aſſurée, préſentoit un Chapiteau d'une grandeur proportionnée à ce qui étoit au-deſſous. Elle avoit les dents égales & blanches, qui plaiſoient par cela même qu'elles laiſſoient voir l'égalité dans la multitude, & qu'elles étoient un indice de fermeté, de durée & de propreté. Elle n'avoit pas la bouche trop petite, parceque ſes mouvemens auroient eu un air contraint, & auroient trop tiré la peau; elle n'avoit pas non-plus les lévres trop minces, parceque cela auroit cauſé le même effet. Son nez n'étoit point trop ouvert, ni trop écraſé, ni trop reſſerré; deſorte qu'elle avoit la reſpi-

respiration libre, & n'étoit pas sujette à d'autres inconvéniens. Ses yeux avoient un certain dégré de grandeur, se montroient d'une maniére majestueuse; & par conséquent, n'étoient ni enfoncez ni d'une petite circonférence.

Elle avoit le jarret ferme & ses pieds étoient assez tournez, ce qui faisoit qu'elle ne balançoit pas; ses muscles n'étoient point trop roides, desorte qu'il ne sembloit pas qu'elle se mût par ressort. Ses bras n'étoient point trop serrez contre le corps. Ils n'étoient pas non-plus trop ouverts. CATIN d'ailleurs n'avoit rien dans les mouvemens qui sentît l'affectation; car elle n'avoit point cette envie démesurée de paroître, & cette impertinente démangeaison de se distinguer. Ceux de ses yeux étoient naturels, paisibles, maîtres d'eux-mêmes, souples, accommodans, actifs néanmoins, & fermes quand il le falloit.

Voilà au juste le portrait de CATIN. Admirons donc combien dans un seul mot le *Poëte* a dit de choses; car le seul mot de *belle*, selon le sentiment de Mr. de Crousaz, signifie absolument tout cela.

Mais si CATIN étoit si parfaite en

son espece, qu'on peut dire d'elle ce que François de Rosset dit de sa belle & généreuse Princesse Philis, qu'elle étoit *l'Ornement de son Siécle, la honte du passé, & l'envie*, Nota bene, *l'envie du futur*. COLIN n'étoit pas moins parfait dans son genre. Je le prouve par le passage de Ciceron *de senectute*, qui dit, *pares cum paribus veteri proverbio, congregantur*. D'ailleurs l'esprit & le goût de CATIN ne permettent pas qu'on la soupçonne d'avoir pu faire un choix indigne d'elle. Cette belle Bergere avoit trop de discernement & de délicatesse. Prouvons maintenant que l'un & l'autre étoient *vigoureux*; cela est facile, il n'en faut pas d'autre preuve que celle-là; c'est qu'ils entendirent l'*Alouette* au point du jour. D'autre qu'eux, après avoir ainsi veillé toute la nuit, auroient été abbatus, & se seroient laissé aller au sommeil, comme firent *Richard* & une autre *Catos* fille de Messire *Varambon*. On lit d'eux dans leur Histoire écrite sous le nom du *Rossignol*,

Mais le malheur voulut que l'Amant & l'Amante
Trop foibles de moitié pour leurs ardens désirs,
Et lassez par leurs doux plaisirs,

S'endor-

S'endormirent tous deux sur le point que l'Aurore
Commençoit à s'appercevoir.

Ils n'avoient pas la vigueur de COLIN ni de CATOS. Ils ignoroient, ou plûtôt ils ne pouvoient pas executer ce précepte que Voiture donne dans *un de ses Rondeaux*,

En cas d'amour il ne faut jamais être
Foible ni lent : mais faut toûjours paroître
Prompt, vigoureux.

Nous voyons donc que COLIN & CATOS avoient tous les avantages du corps ; la beauté, la jeunesse, la vigueur. Mais quels que soient ces avantages, c'étoit peu en comparaison des qualitez de leur esprit & de leur cœur.

Personne n'a jamais eu naturellement plus d'esprit. Cela se voit, puisque personne n'a jamais mieux aimé, COLIN l'emportant sur Abelard même.

Il y a bien des personnes qui ne regarderont pas cette raison comme valable. Mais qu'ils y prennent bien garde, ils verront que cet Amour fin, délicat, qui rend des Amans heureux par cela même qu'ils s'aiment, est un bien qui n'appartient qu'aux belles ames, & qui est infiniment au-dessus des bêtes.

Les

Les bêtes peuvent ſentir de la fureur. Un Mazet *de Lamporechio*, un *Muletier* au jeu d'amour pourront faire rage, ſelon l'expreſſion de la Fontaine; mais il n'appartiendra qu'aux Laures & au Petrarques, qu'aux Heloïſes & qu'aux Abelards, qu'aux Ducheſſes de Cleves & qu'aux Ducs de Nemours, qu'aux CATOS, & qu'aux COLINS de ſentir cette douceur, ce charme, cette tendreſſe extrême qu'Horace ne pouvoit exprimer qu'en diſant,

In me tota ruens Venus
Cyprum deſeruit. Ode XIX. Lib. I.

Une autre preuve que COLIN & CATOS étoient pleins d'eſprit, c'eſt que dans leurs amours mêmes ils faiſoient régner un *goût Grec*, qu'ils aimoient les maniéres des Anciens. Cela ſe voit lorſque COLIN frappe à la porte de ſa Belle. Il frappe *trois fois*, & appelle ſa Maîtreſſe par *trois noms* differens, CATIN, CATOS, BELLE BERGERE. L'on peut voir ce que j'ai obſervé là-deſſus pp. 69. 70. & 87. & conclure de là, que non ſeulement nos deux Amans avoient naturellement beaucoup d'eſprit; mais encore qu'ils avoient l'eſprit très-cultivé. En effet, s'ils ne

l'avoient

l'avoient pas eu très-cultivé, ils n'auroient pas ſu que les Anciens invoquoient ainſi leurs Divinitez ſous des noms différens : Et s'ils n'avoient pas eu beaucoup d'eſprit, ils ne ſe ſeroient pas ſouciez d'en uſer de cette maniére. Mais COLIN ſavoit bien qu'en traitant ſa Maîtreſſe comme les Anciens traitoient leurs Divinitez, cette aimable perſonne ſentiroit tout le délicat, tout le fin de cette maniére d'agir.

Lorſque le mérite d'une choſe qu'on admire eſt extrême, que ſa Beauté eſt réelle, plus on examine cette choſe, & plus on y découvre de ſujets d'admiration. Ainſi plus j'examine COLIN & CATOS, CATOS & COLIN, plus je ſuis ſurpris de voir tant de perfections réunies enſemble. Claudien dit à la louange de Stilicon,

. . . . Etenim mortalibus ex quo
Tellus cœpta coli, nunquam ſincera bonorum
Sors ulli conceſſa viro : quem vultus honeſtat,
Dedecorant mores : animus quem pulchrior ornat,
Corpus deſtituit. . . . . .
. . . . Partitim ſingula quemque
Nobilitant: hunc forma decens, hunc robur in armis,
. . . . Sparguntur in omnes
In te miſta fluunt. Et quæ diviſa beatos
Efficiunt, collecta tenes.

» Depuis

» Depuis que la Terre a commencé
» d'être cultivée par les hommes, per-
» sonne n'a été comblé de tous les biens.
» Celui que la beauté pare, est souillé
» par ses mœurs : celui qui brille par
» son esprit, a un corps contrefait......
» Ce n'est qu'en partie que les hommes
» sont recommandables, celui-ci l'est
» par sa beauté, celui-là par sa force ;
» celui-ci par sa constance, celui-là par
» sa piété. Mais ce qui est partagé en-
» tre les autres, se réunit en vous, vous
» rassemblez en vous seul toutes les cho-
» ses dont une seule rend heureux ceux
» qui la possedent «. J'avois autrefois
imité cette pensée de Claudien dans
des Vers que j'avois faits à la louange
d'un des Rois du Nord, & je brûlai
ces Vers après la punition de Patkul &
l'affaire de *Pultovva*. Mais si Claudien
a dit ceci avec plus de raison que je
n'en avois eu à l'imiter, avec quelle
justice ne dois-je pas assurer que tout
cela convient parfaitement à COLIN
& à CATOS ? Puisqu'à tous les avan-
tages que nous avons déja reconnus en
eux, ils joignoient encore celui d'y
réunir toutes les vertus. En effet, quelle
prudence n'admire-t-on pas dans leur
conduite, soit que COLIN se leve pour
éviter-

éviter la mort qui le menaçoit s'il restoit plus long-tems éloigné de sa Belle ; soit que CATIN, de-peur que quelqu'un n'apperçoive son Amant à sa porte, aille toute nuë en sa chemise la lui ouvrir ; soit qu'étant entré, il marche *tout doux* & *parle tout bas*, pour ne point éveiller le pere de sa Maîtresse ; soit que s'embrassant l'un & l'autre ils ne se laissent point aller au sommeil ; mais qu'attentifs à tout, ils ayent le courage de se séparer au point du jour. Ils étoient trop prudens, ces Amans heureux, pour se confier au hazard. Ils savoient que la Fortune ne joue jamais de plus mauvais tours, que lorsqu'elle paroît le plus favorable, selon le Proverbe Castillan. *La fortuna quanto es mas amiga de la çancadilla.* Mais quelle prudence ne font-ils pas paroître ?

En profitant d'un tems où la jeunesse
Leur présentoit en foule ses plaisirs,
Et que l'ardeur des plus charmans désirs
Fait sa félicité d'une extrême tendresse.
Ils pensoient que du Ciel la liberalité
Ne leur avoit donné les Graces, la Beauté,
Que pour en faire un bon usage,
Et CATOS étoit assez sage
D'en borner à COLIN la prodigalité.

Ils vouloient prévenir ce tems
Où lon ne parle plus de douceurs, de tendresse,
De jeux, de plaisirs, de caresse,
Ni de goûter d'amour les plus doux passetems;
Age qu'occupent seuls les chagrins, la jeunesse,

Où tous les désirs réfroidissent, & où tous les soupirs se donnent
Au disgraces de la vieillesse.

Ce n'est pas de mon chef que je loue à cet égard la prudence de nos Amans, ce n'est qu'après Mr. Pavillon, ce fameux Avocat Général du Parlement de *Metz*, ce grand Poëte, cet homme que Mr. de Sillery Evêque de *Soissons* ne reconnoissoit pas seulement pour un bel Esprit; mais encore pour un homme dont *la Vérité, la Vertu, la Religion faisoient le caractere.* Il dit dans des Conseils qu'il donne à une jeune personne,

Iris, vous ne sauriez mieux faire,
Vous trouvez, vous voyant dans la belle saison,
Qu'un Amant est pour vous un meuble nécessaire,
Vous en voulez prendre un, & vous avez raison.
Sans la douceur d'aimer, la vie est insipide;
C'est de tous les plaisirs le plaisir le plus doux.

Mais si de la prudence de nos amans nous passons à leur bonne-foi, qu'elle

bonn-

bonne-foi COLIN ne reconnoissoit-il pas dans CATIN, puisqu'il n'a pour l'obliger à lui ouvrir sa porte, qu'à la faire ressouvenir de la parole qu'elle lui en avoit donnée ? Et quelle confiance n'avoit pas CATIN en la sagesse de son Amant, puisque s'il avoit été un étourdi ou un indiscret, c'étoit assez pour faire mourir cette aimable fille par les mains de son propre pere ? Mais sans entrer en un détail d'où nous ne sortirions jamais, ces paroles seules que CATOS adresse à COLIN, *Amant si vous est' honête*, ne prouvent-elles pas que ces deux Amans réunissoient en eux toutes les vertus ? Car premierement, pour que CATOS employât un pareil argument afin d'engager COLIN à la quitter, il falloit qu'elle connût bien ce que c'étoit que l'*honêteté*, quels en étoient tous les caracteres, & qu'elle fût persuadée que COLIN en observoit ponctuellement toutes les régles. Or observer ponctuellement toutes les régles de l'honêteté, c'est s'aquiter de tous les devoirs, de toutes les régles qui regardent les moindres parties & les moindres actions de la vie ; puisqu'on *n'est honête ou malhonête qu'à proportion qu'on les observe ou qu'on les néglige.* C'est

C'eſt Ciceron qui le dit dans le *ſecond Chap. des Offices.* Dans tout ce Livre l'on voit que ce qu'il appelle honêteté, n'eſt autre choſe que ce que la Raiſon, la Sageſſe, la Vertu & la Bienſéance demandent de nous. » Tout ce qui ſe peut » appeller *honête*, dit-il dans le Chapi- » tre V. » ſe réduit à quatre chefs, & » conſiſte ou dans cette perſpicacité » d'eſprit, qui fait chercher ou dé- » couvrir la Vérité, & c'eſt ce qu'on » appelle *Prudence;* ou dans ce qui va » à maintenir toutes les Loix de la » ſociété humaine, & *la foi des con- » ventions*; & à rendre à chacun ce » qui lui appartient, & c'eſt ce qui » s'appelle *Juſtice;* ou dans cette Gran- » deur d'ame que rien ne ſauroit aba- » tre, & qui rend capable des plus » hautes entrepriſes, & de tenir bon » contre les plus terribles accidens; & » c'eſt ce qu'on appelle *Force*; ou dans » cet ordre & ces meſures ſi juſtes & ſi » préciſes qu'on doit garder dans ſes » actions, & même dans ſes paroles; & » c'eſt ce qui s'appelle *Modération* ou » *Temperance* «. L'honêteté, dit-il dans un autre endroit, réſide dans les diſ- (Chap. XXIII.) poſitions du cœur, & les qualitez de l'eſprit, & dans l'uſage qu'on en fait.

L'hone-

L'honêteté parfaite, ajoute-t-il encore dans *le IV. Chapitre du Livre troisiéme,* ne se trouve que dans les seuls Sages. Et qu'est-ce que le Sage? C'est un homme qui se commande à lui-même, que la mort, la pauvreté, ni les chaînes n'épouvantent point; qui sait reprimer ses desirs éfrénez, mépriser les honneurs.

—— Sapiens sibique imperiosus,
Quem neque pauperies, neque mors, neque vincula terrent:
Responsare cupidinibus, contemnere honores Fortis.

Horace Lib. II. Sat. VII.

c'est un homme que la fortune attaque toujours en vain;

In quem manca ruit semper fortuna:

qui régle lui-même sa destinée,

Sapiens pol ipse fingit fortunam sibi.

Plaut. Trinum. Act. II. Sc. II. 84.

Un homme qui, selon Montagne Liv. 1. Chap. 42 *est cinq cens brasses au-dessus des Roiaumes & des Duchés.*

Voilà ce qu'étoit COLIN, & ce que l'AUTEUR DE CE CHEF-D'OEUVRE, Auteur qu'on ne peut assez louer, nous fait entendre par le seul mot *honête.* Mais voilà aussi ce qu'étoit CATOS. Car de même qu'il est impossible qu'un grand Fleuve remonte vers sa source, & ne sui-

ve

ve pas sa pente naturelle, & le mouvement successif des flots qui le poussent vers la mer; ainsi il est impossible qu'un Sage aime quelque chose qui ne soit pas digne de lui, qu'il agisse contre cette impression qui le porte vers le bien, & qui le caracterise si fort à son avantage au-dessus des autres hommes. En effet, pouvons-nous concevoir COLIN sage, *honête*, & le croire en même tems sensible pour une personne qui ne seroit ni honête, ni sage, & touché d'une passion aussi vive, aussi extrême que celle qu'il avoit pour CATIN? Non, non, l'excès même de cette passion est une preuve certaine que CATIN n'étoit que beauté & vertu; il ne l'aimoit tant, que parcequ'il reconnoissoit qu'elle étoit infiniment aimable; & il ne la reconnoissoit infiniment aimable, que parcequ'elle étoit parfaitement belle, honête, sage. C'est ce qui fait que je ne puis assez admirer COLIN, quand cet Amant quitte le matin cette aimable personne. Quelle force ne falloit-il pas qu'il eût sur soi pour se résoudre à une telle séparation? Car, comme Mr. Sarasin l'a fort bien remarqué,

On voit des Amans chaque jour
Sans crainte des rigueurs découvrir leur martyre
Mal-

Mais de tout ce qu'on dit dans l'Empire d'Amour
L'Adieu coute le plus à dire.

Quand l'Envie voudroit ternir de ses noires vapeurs le portrait que je viens d'ébaucher, je ne voudrois que cette seule action pour la confondre, elle & tous ses partisans. Oui certes, si COLIN & CATOS ont pû pousser l'*honêteté* jusques où nous la voyons poussée dans leurs dernieres démarches, ce seroit commettre la plus grande injustice du monde, que de dire qu'ils n'ont pas sû parfaitement distinguer l'honête de ce qui ne l'étoit pas. Ainsi je ne puis que m'écrier en finissant ce discours : Quel est donc mon étonnement ? Car je vois tout-d'un-coup un prodige, je vois deux amans qui, dans la fleur de leur âge & contre la gradation marquée par la Nature à toutes les perfections des hommes, joignent aux avantages du corps les perfections de l'esprit & du cœur ; qui nous font voir une sorte de tendresse dont on n'avoit jamais vû de modelle, qui n'avoit jamais été imitée de personne, & que personne n'a pu imiter depuis ; une tendresse, qui pour l'excès, pour la bonne foi & la confiance réciproque des deux Amans, pour la prudence, la modéra-

Voyez le Livre des *Causes de la Corrupt. du goût* par Mde. Dacier.

tion, la ſageſſe, pour l'artificieux mélange de la paſſion & de la retenuë, pour la nobleſſe des ſentimens & les régles de la conduite, doit être à jamais regardée comme la tendreſſe la plus parfaite qui ait jamais été parmi les hommes. Comment COLIN & CATOS ont-ils donc été exemts de la loi générale, qui n'a peut-être ſouffert que cette exception? C'eſt-ce que je ne ſaurois dire.

REMARQUES GENERALES
SUR CE
CHEF-D'OEUVRE.

POUR faire des Remarques générales ſur le mérite de cet Ouvrage, je ne puis rien faire de mieux, que de l'examiner ſelon les préceptes qu'Horace nous donne dans ſon Epitre aux Piſons. Cette Epitre communément nommée l'*Art Poëtique* (à cauſe des préceptes qu'elle contient non-ſeulement pour compoſer, mais encore pour juger des plus beaux Ouvrages) eſt la régle la plus ſure que nous devions choiſir pour examiner ce CHEF-D'OEUVRE.

Voyons donc ce que dit aux Pisons le Prince de leurs Poëtes Lyriques.

I.

Il veut d'abord qu'un Ouvrage ne soit point comme *une Femme qui seroit belle de la ceinture en haut ; mais dont le reste se termineroit en un vilain poisson.*

— Ut turpiter atrum
Desinat in piscem mulier formosa superne.

C'est-à-dire, qu'il veut que la fin d'un Ouvrage soit fait pour le commencement, que tout soit uniforme & naturellement lié.

Qu'il faut que chaque chose y soit mise en son lieu; *Boileau* Art Poëtique.
Que le début, la fin, répondent au milieu ;
Que d'un art délicat les piéces assorties
N'y forment qu'un seul tout de diverses parties.

Qu'on lise ce CHEF-D'OEUVRE sans prévention, & l'on verra s'il peut y avoir quelqu'Ouvrage plus uniforme, plus lié, & où cependant la narration soit plus suivie, plus vive & plus agissante. COLIN est si amoureux de CATOS, qu'il va mourir s'il ne la tient entre ses bras. Il se leve, va la trouver, se repose entre les bras de cette Belle ; l'*Alouëtte* chante, qui avertit ces deux amans que le jour commen-

ce. Ils se séparent, parcequ'ils craignent d'être surpris. Tout cela n'est-il pas naturellement lié & suivi ? Et n'est-il pas conforme au précepte qu'Horace donne ensuite, & que le R. P. le Bossu répete si souvent dans son excellent *Traité du Poëme Epique*.

— *Sit quodvis simplex duntaxat & unum.*

II.

Horace veut que les Personages qu'on produit ne démentent point leurs caracteres.

— *Servetur ad imum*
Qualis ab incepto processerit & sibi constet.

» Si, dit-il, vous représenter Achil-
» le, qu'il soit vif, colere, inexorable,
» cruel; qu'il ne reconnoisse aucune loi,
» qu'il prétende tout par la force des ar-
» mes. Que Medée soit féroce, intraita-
» ble : Ino pitoyable : Ixion perfide : Io
» vagabonde, & qu'Oreste soit triste.

.. *Honoratum si forte reponis* Achilem :
Impiger, iracundus, inexorabilis, acer:
Jura neget sibi nata, nihil non arroget armis.
Sit Medea *ferox, invictaque*; *flebilis* Ino ;
Perfidus Ixion ; Io *vaga* ; *tristis* Orestes.

Et Boileau dans *le* 3[e] *Chant de l'Art Poëtique*,

Qu'Agamemnon soit fier, superbe, intéressé;
Que pour ses Dieux *Enée* ait un respect austere:
Conservez à chacun son propre caractere.

Or qu'on examine bien celui de COLIN & de CATOS, & l'on vetra combien il est naturel & bien suivi.

Dans l'excès de leurs feux, dans leur vive peinture
L'esprit avec plaisir reconnoît la Nature.

Ils sont toujours tendres, amoureux, polis, honêtes.

III.

Il faut qu'un Poëte commence son Ouvrage par un début simple, & qui n'ait rien d'affecté. » Ne commencez » pas, dit Horace, comme a fait autre- » fois un mauvais Poëte, Je chanterai » le sort de Priam & cette guerre illustre. » Que nous donne cet homme qui puis- » se dignement remplir des promesses » qui lui font ouvrir la bouche si large? » Des montagnes vont enfanter, mais » il n'en naîtra qu'un rat ridicule.

Nec sic incipies, ut Scriptor cyclicus olim
Fortunam Priami *cantabo & nobile bellum.*
Quid dignum tanto feret hic promissor hiatu?
Parturient montes, nascetur ridiculus mus.

Il loue la conduite d'Homere qui com-

mence ainsi l'*Odyssée*. » Muse, faites-moi » connoître cet homme, qui, après la » ruine de Troye, a vû les villes & les » mœurs de beaucoup de peuples.

Quanto rectiùs hic qui nil molitur ineptè!
Dic mihi, Musa, virum captæ post tempora Trojæ,
Qui mores hominum multorum vidit & urbes.

Et Boileau louë pareillement la sagesse de Virgile, qui commence son *Eneïde* par ces Vers.

Boileau Art. Poët.

Je chante les combats & cet homme pieux,
Qui des bords Phrygiens conduit dans l'Ausonie,
Le premier aborda les champs de *Lavinie*.

Arma virumque cano, Trojæ qui primus ab oris
Italiam fato profugus Lavinaque venit Littora.

Mais quel commencement est plus simple que celui de notre Poëte :

L'autre jour COLIN malade
Dedans son lit,
D'une grosse maladie
Pensant mourir.

Il est beaucoup plus simple que celui d'Homere, puisqu'il ne fait point descendre une Muse du Ciel. *Deus in machina* pour lui apprendre les avantures de COLIN,

COLIN. Il eſt beaucoup plus modeſte que celui de Virgile ; puiſque celui-ci, malgré toute ſa ſimplicité, vient d'abord ſe préſenter ſoi-même. *Je chante. Cano.* Quelle néceſſité d'avertir qu'on chante ; eſt-ce qu'on ne le voit pas ? Ne vaut-il pas mieux d'abord entrer en matiére, & ne point s'attirer avant ſon Héros l'attention du Lecteur, en ſe mettant le premier ſur les rangs par un *je* plein de vanité ? Mais que ſeroit-ce ſi nous comparions le commencement du CHEF-D'OEUVRE avec le commencement du Poëme, *du Rapt de* Proſerpine. Claudien le commence ainſi :

—— Audaci promere cantu
Mens congeſta jubet. Greſſus removete profani :
Jam furor humanos noſtro de pectore ſenſus
Expulit, & totum ſpirant præcordia Phœbum.

» Mon eſprit me commande de publier d'un chant plein d'audace les » choſes que j'ai recueillies ; éloignez-» vous, profanes. Déja la fureur a chaſ-» ſé de chez moi tout ce qu'il y avoit » d'humain. Toutes mes entrailles ne » reſpirent que les fureurs de Phœbus.

La raiſon pour laquelle ces commencemens doivent être ſimples, c'eſt qu'il ne faut pas donner du feu pour ne don-

ner ensuite que de la fumée, *non fumum ex fulgore ;* mais que de la fumée il faut tirer la lumiere, *sed ex fumo dare lucem.* En effet on voit, comme le remarque fort bien le R. P. Le Bossu, que ceux qui sont si hardis dans ce qu'ils proposent, le font avec plus de légereté & de vanité, que de connoissance de leurs forces & de leur Art. Claudien, continue ce savant Religieux, n'a pû pousser jusques au milieu de son premier Livre, les terreurs qu'il avoit proposées comme la matiere de son Poëme.

Traité du Poëme Ep. Liv. 3.

Si dicto parere negas, patefacta ciebo
Tartara, Saturni veteres laxabo catenas :
Obducam tenebris lucem compage solutâ,
Lucidus umbroso miscebitur axis Averno.

Ces ténébres infernales qui devoient obscurcir la lumiere du Soleil, n'ont pû ternir l'éclat des lambris d'yvoire, & des colomnes d'ambre du beau Palais de Proserpine.

Atria cingit ebur, trabibus solidatur ahenis.
Culmen, & in celsas surgunt electra columnas.

IV.

Une grande régle à observer dans la composition d'un Poëme, c'est de ne

com-

commencer qu'avec ce qui commence l'action qu'on va chanter.

Nec gemino bellum Trojano orditur ab ovo.

Homere ne commence point le récit de la Guerre de *Troye*, par les couches de Leda, & c'est une régle que notre INCONNU a fort bien suivie.

L'autre jour COLIN malade
Dedans son lit,
D'une grosse maladie
Pensant mourir.
De trop songer à ses amours
Ne peut dormir.
Il veut tenir celle qu'il aime
Toute la nuit.

Il est amoureux, & il veut tenir. Voilà par où l'action commence, & tout ce que COLIN a fait auparavant (quoiqu'il soit le Héros de la Piéce) seroit étranger au sujet de ce Poëme.

V.

Ce n'est pas le tout que de commencer bien, il faut que la narration ne languisse point, qu'elle ne soit point interrompuë par des Episodes inutiles, ou des réfléxions faites à contre-tems :

Un bon Auteur va toûjours à l'événement, il passe pardessus tout ce qui ne fait pas à son sujet, & abandonne tout ce qu'il ne croit pas pouvoir faire briller.

Semper ad eventum festinat, & in medias res,
Non secus ac notas, auditorem rapit, & quæ
Desperat tractata nitescere posse, relinquit.

Stace & Sénéque le Tragique n'ont pas suivi cette régle, une abondance vicieuse fait tort aux autres beautez de leurs Ouvrages.

Mais notre Auteur a bien su se préserver de ces défauts, & asservir la grandeur & la vivacité de son imagination aux régles scrupuleuses de l'art. Les *trois coups frapez à la porte*, *la colere du Pere*, l'*Alouette qui avertit les deux Amans*; tout cela loin de ralentir l'action, paroît si naturel au sujet, qu'il semble concourir à le former.

VI.

Ætatis cujusque notandi sunt tibi mores.

» Marquez les mœurs qui sont propres aux différens âges «. C'est encore une régle d'Horace que notre Poëte a parfaitement bien suivie; & pour commencer

mencer par CATIN, quel eſt le caractere d'une jeune fille qui a beaucoup d'eſprit, qui eſt paſſionnément amoureuſe, & qui doit craindre un pere cruel. C'eſt de donner en cachette des rendez-vous à ſon Amant, d'être attentive au tems que cet Amant doit ſe trouver au rendez-vous, de ne ſe fier, autant qu'il lui eſt poſſible, qu'à elle ſeule, afin que la choſe ſoit plus ſecrette. Si elle introduit ſon Amant dans ſa chambre, elle doit l'avertir qu'il ne faſſe pas le moindre bruit, parcequ'elle ſeroit perdue. L'a-t-elle dans ſa chambre, elle doit profiter d'un tems précieux, & ſans faire mal-à-propos l'hypocrite ni la petite bouche, ſe laiſſer entre les bras de ce qu'elle aime, ſans oublier toutefois qu'elle ne doit pas ſe laiſſer ſurprendre en cet état. Voilà ſans doute le caractere d'une fillette qui a de l'eſprit & de l'amour. Voilà auſſi ce que fait CATOS. Si après cela nous examinons quel doit être le caractere de COLIN, nous verrons qu'ayant autant d'eſprit & de diſcernement, que de courage & de tendreſſe ; s'il aime CATIN, il doit l'aimer avec excès ; puiſque c'eſt le propre des grandes ames d'aimer de cette maniére les per-

sonnes qu'elles trouvent dignes de leur dévouement : Qu'ayant d'ailleurs autant d'habileté que d'amour, & autant d'honnêteté que d'habileté, il doit prendre un parti qui lui convienne, agir en conséquence de ses résolutions ; mais agir avec cette politesse, cette prudence, cette honnêteté, qui font le caractere d'un Amant parfait. Ainsi il regardera sa Maîtresse comme une espece de Divinité, & la traitera de même.

Sans toutefois se piquer de bien dire,
Ni de pousser de grands hélas,
Pour persuader un martyre
Que son cœur ne souffriroit pas.

Parceque lorsque l'amour est sincere & pur, il touche le cœur sans le corrompre, il éleve l'esprit sans l'égarer. COLIN favorisé de sa Maîtresse ne laissera point régner dans son ame l'emportement des sens ; parceque les voluptez les plus innocentes & les plus pures sont les plus douces & les plus sensibles, les plus piquantes & les plus longues. Il entrera dans tous les intérêts de sa CATIN, & lui sacrifiera ses plus ardens désirs ; son principal bonheur est de l'aimer & de la satisfaire. Il n'usurpera point d'autorité sur elle ; car,

car, comme M. Pavillon l'a fort bien remarqué, dès qu'un amant usurpe quelqu'autorité sur une maîtresse, ce n'est plus amour, c'est un mariage affreux. Mais quand même CATOS voudroit laisser prendre à COLIN de l'autorité sur elle, il la refusera sans qu'elle s'en aperçoive, il lui demandera toujours d'une maniére tendre & respectueuse, ce qu'il est sûr d'obtenir.

Catin, Catos, belle Berge-
re dormez-vous?
La promesse que m'avez faite,
La tiendrez-vous?

Si donc on examine bien de quelle maniere les mœurs de COLIN & de CATOS sont marquées dans ce CHEF-D'OEUVRE, on dira que non seulement le Poëte a suivi le précepte d'Horace que j'ai raporté d'abord; mais que ce grand Poëte François avoit encore bien pratiqué celui, par lequel Horace veut que de la connoissance des mœurs on tire des expressions vives & naturelles.

Respicere Exemplar vitæ morumque jubebo
Doctum imitatorem, & vivas hinc ducere voces.

VII.

Si de ces Remarques générales nous

vou-

voulons examiner ce que c'eſt que le ſujet de ce Poëme conſidéré en lui-même, nous trouverons que c'eſt le ſujet d'un véritable Poëme Epique. Pour en être convaincu, il n'y a qu'à conſidérer,

1°. Que la fable (c'eſt-à-dire le ſujet du Poëme regardé comme tel) eſt raiſonnable & vraiſemblable, qu'elle imite une action entiere & importante, & que d'ailleurs elle renferme un point de morale qui peut ſervir d'inſtruction.

2°. Que les noms du Héros & de l'Héroïne qui en ſont les principaux Acteurs, ſont des noms connus, fameux; que COLIN & CATOS ſont d'une Maiſon ſi ancienne, qu'il faut remonter juſques au Déluge pour en trouver l'origine; car il n'eſt pas néceſſaire que le ſujet d'un Poëme Epique ne ſoit effectivement qu'une fiction. La vérité d'une action que l'on raconte, ne donne pas le nom de Poëte, mais elle ne l'exclut pas auſſi; & comme dit Ariſtote dans ſa Poëtique Chap. IX. un Auteur n'en eſt pas moins Poëte, quoique les incidens dont il fait le récit, ſoient véritablement arrivez; parceque ce qui a été véritablement peut avoir tout le vraiſemblable, & tout le poſſible que l'Art demande, & être tel qu'on auroit dû le feindre.

Καὶ

Κἂν ἄρα συμβῇ γενόμενα ποιεῖν, οὐθὲν ἧττον Ποιητής ἐστίν. Τῶν γὰρ γενομένων ἔνια οὐδὲν κωλύει τοιαῦτα εἶναι, οἷα ἂν εἰκὸς γενέσθαι, καὶ δυνατὰ γενέσθαι, καθ' ὃ ἐκεῖνος αὐτῶν ποιητὴς ἐστίν.

3°. L'action qui est d'écrite dans le CHEF-D'OEUVRE renferme toutes les qualitez nécessaires à une *action Epique*; l'*Unité*, l'*Intégrité*, l'*Importance* & la *Durée*. Cette action est un tout parfait, elle a dans toutes les régles de l'Art son *commencement*, son *milieu* & sa *fin*. Il est vrai qu'elle n'a ni *reconnoissance* ni *péripétie*; mais cela n'empêche pas que ce ne soit une vraie *action Epique*, la différence qu'il y a, c'est qu'elle est une action *simple*, au-lieu que de l'autre maniére elle seroit *implexe*. Mais cette *action simple* a ses *causes*, ses *effets*, son *nœud* & son *dénouement*. Et sa conduite est si juste qu'elle fait naître naturellement l'un & l'autre, & laisse aux Lecteurs la satisfaction qu'ils ont recherchée dans ce CHEF-D'OEUVRE. De-plus cette action a son *achevement*.

J'entens l'allouëtte qui chante
Au point du jour,
Amant, si vous est honête
Retirez-vous.

Ces

Cet avertissement de l'*alloüette* fait cesser l'action de COLIN, & sa retraite est *le dernier passage de l'agitation & du trouble au repos & à la tranquilité*: en un mot COLIN *malade d'amour*, *voulant tenir celle qu'il aime toute la nuit*, voilà la cause de l'action, sa déclaration & son but. COLIN *se leve & va fraper à la porte de sa Belle*, voila le commencement de l'action. CATOS *vient lui ouvrir la porte*, voila le milieu de l'action & le nœud. COLIN *entre & se repose entre les bras de sa maîtresse*, voila la fin de l'action & le dénouement. L'*alloüette chante &* COLIN *se retire*, voila l'achevement. Si COLIN frappe trois coups à la porte de CATOS, si cette Belle l'avertit de ne point réveiller son pere, si l'allouette vient chanter, tout cela pourroit servir de matiere à former des Episodes, ou même être consideré comme tel; mais cela, comme tout le monde le remarquera d'abord, n'empêchera point l'*unité* de l'action, ni n'en corrompra point l'*intégrité*.

Pour sa *durée*, l'on sait que le tems de l'action épique n'est point déterminé comme celui de l'action tragique. La différence de cette action dans le seul Homere, est si grande, qu'une de ses actions

actions a moins de deux mois, & l'autre plus de huit ans. Aussi le R. P. Le Bossu n'a-t-il rien osé décider là-dessus, & je croi qu'en effet on ne peut déterminer au juste la durée de l'*action Epique*; ou que si on la détermine, ce ne peut être que comme a fait le savant Mr. Dacier dans ses *judicieuses Remarques sur la Poëtique d'*Aristote. Il dit : » Quoique » l'Epopée soit plus étenduë par ses Epi- » sodes que la Tragédie, il y a pourtant » une même régle pour la longueur de » ces deux Poëmes. Il faut qu'on puisse » les parcourir l'un & l'autre d'un coup » d'œil, & que la mémoire puisse les » embrasser & les retenir sans peine; » car si on a perdu l'idée du commence- » cement, quand on arrive à la fin, c'est » une marque que son étenduë est trop » grande, & cette grandeur excessive » ruïne toute sa beauté ". Mais si cela est, l'*action* du CHEF-D'OEUVRE est certainement plus Epique que celle de l'*Iliade*. Ce Poëme d'Homere est composé de seize mille Vers, selon le calcul de Madame Dacier; ces seize mille Vers occupent vingt-quatre Livres, & traduits en François ils font trois Volumes. Il faut avoir bonne mémoire pour embrasser tout cela & le retenir sans peine,

&

& la vûë bien prompte & bien ſûre pour le parcourir d'un coup d'œil.

Mais ſans nous engager dans les diſcutions critiques, attachons-nous à l'*action* du CHEF-D'OEUVRE, & faiſons-en voir l'*importance*. Horace remarque fort bien dans l'*Art Poëtique*, que les choſes qui vont à l'Eſprit par les oreilles, le touchent moins que celles qui y vont par les yeux.

Segnius irritant animos demiſſa per aurem,
Quam quæ ſunt oculis ſubjecta fidelibus. . .

Ainſi le Poëte Epique eſt plus obligé que le Dramatique, de ſuſpendre l'Eſprit des Lecteurs par l'admiration & par l'importance de l'action.

Une action peut-être *importante* en deux manières : ou ſimplement par elle-même, ou par la qualité des perſonnes qui l'executent.

Le R. P. le Boſſu dit qu'Horace veut que les perſonnes ſoient couronnées. Mais j'avouë que je ne vois point-du-tout cela dans Horace : il dit ſeulement qu'Homere a montré en quels Vers on pouvoit écrire les actions des Rois & des Chefs, & les malheurs des guerres.

Res geſtæ regumque ducumque & triſtitia bella,
Quo ſcribi poſſent numero monſtravit Homerus.

Mais

Mais ceci n'eſt point un précepte qui exige qu'un Poëte ne choiſiſſe que des Rois pour les perſonnages d'une action. Si ces Vers renfermoient un précepte, les guerres ſeroient donc auſſi néceſſairement la matiére du Poëme Epique, & le P. le Boſſu lui-même reconnoît que cela n'eſt pas néceſſaire : ce qu'il juſtifie par l'*Odyſſée.* Il eſt vrai, ſi l'on regarde le Poëme Epique, fondé néceſſairement ſur tout ce qu'on remarque dans la pratique d'Homere & de Virgile, que les Perſonnages de ce Poëme devront être abſolument Rois. C'eſt auſſi la doctrine d'Ariſtote qui dit que le Poëme Epique eſt *μίμησις σπουδαίων*, *une imitation des actions des plus grands Perſonnages;* mais, ſi j'oſe le dire, il me paroît que cela ſeroit ſuſceptible de quelque modification.

Si l'on conſidére les deux Actions d'Homere ſans noms & ſans être épiſodiées, comme Ariſtote veut qu'on les liſe d'abord ; on n'y trouvera rien que de commun, ou qui exige des qualitez au-deſſus de celles des ſimples particuliers. Dans l'*Odyſſée*, c'eſt un homme qui retourne en ſon pays, & qui trouve bien du déſordre en ſa famille : choſe ſi commune, qu'il n'eſt pas ſeulement néceſſaire pour cela qu'un homme ſorte de

de chez soi. Dans l'*Iliade* deux autres hommes se querellent pour une esclave, & ruinent leurs affaires par cette division. C'est encore ce qu'on voit communément arriver entre deux soldats au Quartier du Roi, ou dans ces autres lieux que les honnêtes-gens détestent. Pour toucher l'esprit de ses Lecteurs, Homere a donc été dans l'obligation d'illustrer ces actions par des circonstances qui répandissent du merveilleux dans sa narration, & par des Personnages dont les noms jettassent une certaine idée de grandeur dans l'esprit, & rendissent ainsi les actions intéressantes. Mais si les actions par elles-mêmes avoient été intéressantes, il n'auroit pas eu besoin d'un Achile, d'un Agamemnon, d'un Ulysse, ni de tant d'autres choses pour attacher son Lecteur. Suivant ce raisonnement, qui est de la derniere évidence, on n'a besoin de noms illustres, qu'autant que l'action l'est peu; par conséquent l'*action du* CHEF-D'OEUVRE est une vraie action épique, puisqu'elle est infiniment intéressante par elle-même. Il ne faut pas s'imaginer qu'il n'y ait que des Siéges, des Batailles, des Champs ensanglantez, des Villes désolées qui soient capables de faire

de

de vives impressions sur l'esprit d'un Lecteur, & de l'attacher invinciblement. Si ces images l'occupent, ce n'est qu'en lui causant les émotions que font naître la surprise & la terreur ; elles éloignent le cœur en même-tems qu'elles occupent l'esprit. Mais si vous attachez un Lecteur, par des images qui joignent à la surprise & aux merveilleux, l'agréable & le tendre ; alors il semble que le cœur & l'esprit ressentent également tout ce que les émotions les plus sensibles peuvent faire naître de touchant & d'agréable. Cela est si vrai, que le 4ᵉ Livre de l'*Eneïde* est le plus beau & le plus touchant des douze dont ce Poëme est composé. En effet, est-il quelque chose qui intéresse plus généralement que l'Amour ? C'est à ses feux que tous les hommes doivent leur être; c'est à ses feux que l'on doit tout ce qu'on a d'agrément & d'amabilité ; c'est à ses feux qu'on doit les plus charmans plaisirs, les plus douces voluptez de la vie.

S'il est quelque bonheur, c'est l'Amour qui l'assure.
Tout flate en aimant, tout nous dit :
Otez l'Amour de la Nature
Toute la Nature périt.

Je ne prétends pas pourtant que tout sujet

ſujet d'amour put être le ſujet intéreſſant d'un Poëme Epique ; car bien que tout ce qui roule ſur l'amour ſoit intéreſſant, il ſe peut néanmoins faire que certains ſujets ne le ſoient pas aſſez. Mais s'il y a autant d'extraordinaire & de merveilleux, autant d'images acceſſoires, vives & touchantes, qu'on en trouve dans les Amours de Colin & de Catos ; je ſuis perſuadé qu'un tel ſujet eſt préférable à tout autre, & qu'on n'a pas beſoin, pour le faire valoir, d'aller chercher ni dans la Fable ni dans l'Hiſtoire, des noms fameux qui impoſent à l'imagination. Diſons plus, c'eſt que ces ſortes d'actions illuſtrent par elles-mêmes, & illuſtrent extraordinairement les noms de ceux qui les font. L'Hiſtoire ne nous raporte que trop de ces ſcélerats, de ces ennemis du Genre-humain, à qui la lâcheté & la flaterie des autres hommes a fait donner le nom de *Conquérans*, de ces monſtres qu'on feroit bien d'étouffer au berceau,

Dont l'étrange valeur qui ne cherchant qu'à nuire,
Embraſe tout ſi-tôt qu'elle commence à luire,
Qui n'a que ſon orgueil pour régle & pour raiſon,
Qui veut que l'Univers ne ſoit qu'une priſon,
Que maîtres abſolus de tous tant que nous ſommes,

Leurs

Leurs esclaves en nombre égalent tous les hommes.

Mais combien l'Histoire nous nomme-t-elle de parfaits Amans ? Hélas ! presque point. A peine plusieurs siécles peuvent-ils en fournir une couple. Il est donc d'autant plus glorieux d'être Héros de cette espece d'héroïsme, qu'il est rare d'en trouver, & ceux qu'on peut considérer comme tels n'ont pas besoin de couronnes pour être les Personnages d'un Poëte Epique.

Si le Sort n'a pas mis un sceptre dans leur main,
Ils n'ont pas à rougir des fautes du Destin.

Non non, l'Amour les distingue assez de tous les autres hommes,

Et qui d'un certain ton peut dire, je vous aime,
Ne voit rien au-dessus de soi.

En effet, seroit-il possible qu'on ne pût se distinguer du commun des hommes qu'en les exterminant ?

Ne tient-il qu'à tuer des gens
Pour avoir los & renommée ?

Il seroit bien dangereux qu'on établît cette maxime, & les Poëtes qui la célébreroient mériteroient bien d'être eux-mêmes exterminez.

VIII.

Si après cela nous voulons examiner

ce qu'il faut principalement encore pour le Poëme Epique, le Titre, par exemple, la propoſition, la vraiſemblance, l'admirable, les paſſions, les mœurs, les machines; ne verrons-nous pas, au Titre près, que tout ſe trouve parfaitement dans le *Chef-d'Oeuvre d'un Inconnu?* L'*Aloüette* ne peut-elle pas être miſe au nombre de ce qu'on appelle *Machine*, & ne répand-elle point en ſon genre le merveilleux, ſans toutefois que cela doive être mis au rang des fables mixtes? J'oſe même ajoûter, que quoique le R. P. Le Boſſu ait remarqué que cette coutume de faire parler les bêtes ſoit ſi peu au goût des derniers ſiécles, que l'exemple d'Homere ne la rendroit pas excuſable dans des Ouvrages modernes; la liberté que le Poëte a pris de faire parler l'Aloüette dans le CHEF-D'OEUVRE, n'a rien qui choque: tant il eſt vrai que des mains de Maîtres ſavent placer l'admirable & le prodigieux, ſans s'éloigner des bornes de la vraiſemblance. A l'égard du Titre, quiconque voudroit faire dans les formes un Poëme Epique de l'action de COLIN & de CATOS, pourroit nommer ce Poëme la *Colineïde*. Ce nom me paroît plein de graces.

COROLLAIRE

COROLLAIRE.

Je n'en dirai pas d'avantage sur ce sujet, il faudroit un Volume entier pour examiner tout l'art qui régne dans ce CHEF-D'OEUVRE, & quelques belles choses que je puisse dire, je n'en dirois jamais assez. Ainsi je finis, en concluant que c'est avec justice que j'ai donné à cet Ouvrage le Titre de CHEF-D'OEUVRE, & que j'ai montré que celui qui l'a composé *n'étoit point au Parnasse un de ces Auteurs téméraires qui pensent atteindre la hauteur de l'Art des Vers.* Certainement quiconque a écrit ce CHEF-D'OEUVRE *sentoit l'influence secrette du Ciel, son Astre en naissant l'avoit formé Poëte, il n'étoit point captif dans un génie étroit, pour lui* Phœbus *n'étoit point sourd, ni* Pégase *n'étoit point rétif.* Mais sa bouche étoit plûtôt comme on le dit après Platon, une ouverture par laquelle il entroit des choses périssables, & sortoit des choses immortelles, *Ostium per quod intrant mortalia, & exeunt immortalia.* Ainsi l'on peut dire de l'Ode de notre Inconnu ces paroles d'un Manuscrit qui appartenoit autrefois à M. Pithou.

Canczon audi qes bellantresca
Que ſo de raſon eſpaneſca,
Non ſo de paraulla grezeſca,
Ne de Lengua ſerrazineſca :
Dolz eſuaus es plus que breſca,
E plus que nuls piments qom meſca
Qui ben la diz à lei franceſca
Cuig men que ſiſgranz pros lencreſza
E qe n'eſt ſegle len pareſca.

Ayant de cette maniére joint l'utile & l'agréable, ce CHEF-D'OEUVRE doit valoir de l'argent aux Libraires, paſſer les mers, & acquérir à ſon Auteur une réputation immortelle.

Hic meret æra liber Soſiis : hic & mare tranſit,
Et longum noto Scriptori prorogat ævum.

Et l'Auteur auroit eu raiſon de dire comme Horace, à la fin du troiſiéme Livres de ſes Odes :

Exegi monumentum ære perennius,
Regalique ſitu Pyramidum altius ;
Quod non imber edax, non aquilo impotens
Poſſit diruere, aut innumerabilis
Annorum ſeries, & fuga temporum :
Non omnis moriar : multaque pars mei
Vitabit Libitinam : uſque ego poſtera
Creſcant laude recens : . . . .
. . . . Sume ſuperbiam

Quæſitam.

Quæsitam meritis, & mihi Delphica
Lauro cinge volens, Melpomene, comam.

» J'ai achevé un monument plus du» rable que l'airain, & plus haut que le » Royal bâtiment des Pyramides ; que » ni la pluye qui mine tout, ni le fu» rieux Aquilon ne pourront détruire, » ni l'éternité, ni la succession des tems. » Je ne mourrai point tout entier : une » grande partie de moi évitera le cer» cueil. . . . . . . prenez l'air de fierté » que vos mérites vous donnent droit » d'avoir, & couronnez-moi de bonne » grace, ô Melpomene, d'un Laurier » Delphique.

ou bien comme Malherbe,

Le fameux *Amphion*, dont la voix nompareille
Bâtissant une ville étonna l'Univers,
Quelque bruit qu'il ait eu n'a point fait de merveille,
Que ne fassent mes Vers.

Ou enfin ce que le R. P. Sarbieschi Jesuite, dit dans son Ode pour le Pape Urbain VIII.

Non solus olim præpes Horatius
Ibit biformis per liquidum æthera
Vates ; olorinisve latè
Cantibus, Æoliove terras
Temnet volatu. ME *quoque desides*
Tranare nimbos, ME *Zephyris super*

Impune pendere, & sereno
Calliope *dedit ire cælo*;

» Horace ne voltigera pas seul dans » le vague des airs ; il ne sera pas le » seul, qui, par un chant qui surpasse » de beaucoup celui des cygnes, & par » un vol Poëtique méprisera la terre » au-dessous de lui. Je pourrai aussi tra- » verser les nuées en volant, je pour- » rai voler sur les Zephires. Calliope » m'a donné le droit d'aller aux Cieux.

En effet, si selon Martial, un Livre est bon lorsque la moitié de ce qui le compose est bon,

Triginta toto mala sunt Epigrammata Libro,
Si totidem bona sunt, Lause, Liber bonus est.

Que ne doit-on pas dire d'un Ouvrage où il n'y a pas un seul mot qui ne mérite les plus grands éloges? Quel excellent génie n'avoit pas l'inimitable Auteur qui l'a composé? Quel dommage qu'un si grand homme nous soit inconnu, dans le tems qu'on est sans cesse étourdi, & offusqué par une infinité de mauvais Poëtes? Cela feroit que quelque vanité qu'il y eût souvent, pour ne pas dire toujours, à écrire sa propre vie, je permettrois quasi à chaque Auteur d'écrire la sienne, & je l'encoura-

ge-

gerois même à le faire, s'il vouloit être attentif à conter simplement des faits, & se garder de ces expressions, de ces tours que l'insidieux amour-propre fait glisser si habilement, qu'à peine l'Ecrivain s'en apperçoit-il lui-même.

NOUVELLES REMARQUES

Faites pendant le cours de l'Impression de cet Ouvrage.

QUelques Savans du premier ordre ayant demandé des feuilles de ce CHEF-D'OEUVRE dans le tems de l'Impression, ont fait quelques Notes qu'ils ont envoyées à l'Editeur. Le Public verra sans doute avec plaisir, que ces *Notæ Variorum* sont considérablement augmentées; marque certaine du mérite de cet admirable Ouvrage, & de l'applaudissement qui est dû au travail de l'excellent Auteur qui l'a publié.

VERS I. *Colin.*] Quand on considere bien le caractere de COLIN, on diroit que Mr. de Fontenelle a voulu le faire connoître sous le nom de Ligdamis. Adraste demande à Hilas,

Tu connois *Lig-Damis*!

HILAS,

Qui ne le connoît, pas?

C'est lui qui de *Climene* adore les appas.

ADRASTE.

Lui-même.

HILAS.

Quel Berger! il est du caractere
Dont un Amant m'eût plû si j'eusse été Bergere;
Il ne connoît nul Art en aimant que d'aimer,
Son cœur ne fut jamais trop prompt à s'enflamer.
Il aime : mais forcé par les yeux d'une Belle,
Et son Amour devient un éloge pour elle.
Le bonheur d'être aimé n'est pour lui qu'un bonheur,
Il en sent le plaisir & renonce à l'honneur,
Il n'en prend point le droit d'augmenter son audace,
Les faveurs qu'on lui fait sont toujours une grace.

CHLOEUS.

IV. *Mourir.*] Monsieur le Docteur Matanasius a observé * avec beaucoup de raison, que *mourir* en amour ne signifie point *rendre l'ame*; mais que ce verbe marque seulement *l'excès de la passion.*

* Ci-dessus p. 27.

Et même cet excès est si beau, si charmant, qu'on seroit fâché d'en sortir; d'où vient que Théophile sur le *Balet du* Roi

pour

pour Mr. le Duc de Montmorency, dit

Celle pour qui je veux mourir,
Me fait un mal ſi favorable,
Que ſi l'on me venoit guérir,
On me rendroit bien miſerable.

Un Roi pour des tourmens ſi doux
Quitteroit toutes ſes délices,
Et me voyant ſeroit jaloux
De mes fers & de mes ſupplices.

D'ailleurs, il y a dans les Oeuvres de Mellin de Saint Gelais un très-beau Dixain qui ceſſeroit d'être tel, ſi le verbe *mourir* n'avoit pas un ſens figuré. Car comment pourroit écrire une perſonne qui ſeroit morte ? ainſi qu'il eſt dit dans le Dixain dont nous parlons.

DIXAIN *à ſon ami abſent.*

C'eſt trop peu dit, ami, que je vous porte
Préſent au cœur, & abſent à mes yeux :
C'eſt trop peu dit, qu'en moi *qui ſuis jà morte*
L'ame eſt l'amour qui vous ſuit en tous lieux,
Pour dire aſſez je voudrois dire mieux !
Mais mon tourment fait telle violence,
Que je ne puis exprimer qu'en ſilence,
Non ſeulement comme à vous ſuis unie,
Mais la douleur que j'ai de votre abſence,
Car plus eſt dite, & plus eſt infinie.

Cependant ce Dixain eſt très-beau,

 digne

digne d'être comparé avec tout ce que la Gréce a de plus tendre & de plus passionné ; desorte que je soupçonne CATIN de l'avoir fait : car certainement elle avoit beaucoup d'esprit & de goût pour la Poësie, & il faut aimer comme elle pour s'exprimer ainsi. Mais si ce Dixain est d'elle, il faut qu'elle ait vécu du tems de François I. & que celui qui a recueilli les Oeuvres de Saint Gelais ait confondu ce Dixain parmi les Ouvrages de ce Poëte. CHLOEUS.

V. *Songer.*] Théophile s'est servi de ce verbe au commencement d'une Elégie.

Cloris, lorsque *je songe* en te voyant si belle....

CHLOEUS.

VII. *Il veut tenir*] Il est plus facile d'entendre le CHEF-D'OEUVRE de l'INCONNU que de l'expliquer. Il y a même beaucoup de passages que l'on a entendus, ou cru entendre, en les lisant avec précipitation, & que ceux qui n'ont pas pour guide quelque chose de plus que Minerve, n'entendent point lorsqu'ils s'y arrêtent, & qu'ils veulent les approfondir ; c'est ce qui peut arriver surtout à l'égard de ces mots, *Il veut tenir*, pour marquer le désir & l'empressement que COLIN a *de tenir celle qu'il aime.*

HAASCLOPERUS.

IX. *Le Galant.*] Toutes les explications qu'on apporte de ce mot ſont très-juſtes, témoin ſon origine, Γάλαω. *Orno...*

TABULATI.

X. *Il ſe leva.*] Si COLIN ne ſe fût pas levé il auroit paſſé une cruelle nuit. Un amant ſouffre infiniment lorſqu'il eſt abſent de ſa Maîtreſſe; mais ſurtout lorſqu'il eſt couché. Il n'eſt plus diſtrait par les objets extérieurs; rentré abſolument en lui-même, il ſent toute l'étenduë de ſon malheur. Antoine Tyron exprime cette peine avec beaucoup d'élégance dans ſa Comédie de la fidélité nuptiale.

Toutes les nuits que ſans vous je me couche,
Penſant à vous ne fais que ſommeiller,
Et en rêvant juſqu'au reveiller,
Inceſſemment vous quiers parmi la couche,
Et bien ſouvent en lieu de votre bouche,
En ſoupirant je baiſe l'oreiller.

PAGNIODES.

XI. *Belle.*] Un Savant de mes amis, homme d'une grande littérature, trouve ce terme de *Belle* trop vague. L'Auteur, me diſoit-il un jour, auroit dû nous dire plus préciſément quelle ſorte de beauté étoit celle de CATIN: il nous auroit appris par-là deux choſes de très-grande importance; de quelle maniére CATIN

étoit faite, & le goût de COLIN en matiere de beauté. Je lui répondis très-judicieusement à cela, que comme les hommes se faisoient chacun des idées différentes de la beauté, la description que l'INCONNU auroit fait celle de CATIN, n'auroit plu qu'à un certain petit nombre de gens de même goût que COLIN. J'ajouterai de-plus que le CHEF-D'OEUVRE n'étoit pas seulement pour les François; mais pour tous les gens d'esprit de quelque Nation qu'ils fussent; que par conséquent le terme *Belle* étoit le plus propre à donner une idée avantageuse de CATIN, chacun s'en faisant une idée suivant son goût. Un François s'imagine une grande Personne blanche, la taille fine, la gorge ronde *& cætera*; un *Habitant de la Côte des Caffres* croit que CATIN étoit grosse, courte, noire, la gorge flasque, longue & pendante. Un *Chinois* lui fait les yeux & les pieds fort petits. Un *Persan* les lui fait fort grands. Mon ami trouva ma Remarque fort juste, & me donna beaucoup de louanges que je supprime par modestie.

J'ai encore une Remarque très-savante sur *Belle*, c'est que l'Auteur dit simplement de CATIN qu'elle étoit belle, & ne le dit point figurément comme font

la plûpart des Poëtes. Je trouve cette ſimplicité tout-à-fait ſublime, elle ne peut donner qu'une grande idée de CATIN. Les expreſſions ſi figurées & ſi recherchées tombent ordinairement dans le bas & dans le puéril. Telle eſt la Chanſon du *Baron de Fæneſte* lorſqu'il donne une ſerenade à ſa Maîtreſſe. Je raporterai ici ſes propres paroles afin que l'on n'en juge point ſur mon raport, mais ſur la Piéce.

» Sachez que je continuai encores de » lui donner des aüvades, j'abois trois » honêtes fils de bille; & un ſoir comme » nous achebions de chanter, il y aboit » tout plain de louanges, entr'autres » qu'elle étoit la ſource de ma bie, fon- » taine de toutes bertus, fontaine de » grace, tout par fontaine, comme » nous finiſſons par ces deux bers;

Sois de douçur la Fontaine,
Comme tu l'es de veauté.

» me boila une terrace plaine de piſſat » abec quauque bilainie parmi, qui me » tira du ſang de la teſte, mes compa- » gnons ſe mirent à injures, l'un l'apel- » la Fontaine de Merde, l'autre, Fon- » taine de Piſſat, & nous en allons.

Ces dernieres expreſſions donnent une fort vilaine idée de la Maîtreſſe du Baron de *Fæneſte*. On peut dire de cet Auteur

ce que Longin dit d'Amphicrate, d'Hegesias & de Matris. *C'est que s'imaginant qu'il est épris d'un Enthousiasme & d'une fureur divine, au-lieu de tonner comme il pense, il ne fait que niaiser & badiner comme un enfant.* PAGNIOTES.

XII. *Trois fois frapa.*] Lisez *grata;* car COLIN avoit à ménager le pere de CATOS, comme il paroît par les derniers Vers du CHEF-D'OEUVRE.

Car si mon Papa vous entend
Morte je suis.

De-plus la fille ayant l'oreille au guet, comme il paroît par la Strophe suivante, il suffisoit de grater, le moins de bruit en de semblables occasions est toûjours le mieux. HAASCLOPERUS.

Ajoûtons que c'est la coutume à la Cour de grater au-lieu de fraper, & COLIN sans doute en savoit les maniéres.

ASIATIDES.

Trois.] Ce nombre s'observoit dans les sermens & dans les vœux. Bertrand du Guesclin nous en donne un exemple. Ce fameux Connétable jura de ne manger que trois soupes de vin à l'honneur de *la Très-Sainte Trinité*; jusqu'à ce qu'il se fût vengé d'un homme qui l'avoit offensé. *Vie de Bertrand du Guesclin composée en* 1387. *& imprimée à Paris*

Paris 1718. miſe en lumiere par Saint Claude Nenard. PAGNIOTES.

M. le Docteur Matanaſius n'auroit pas dû oublier ſur le mot de *trois*, ce paſſage de Tite-Live : *Ejuſdem cauſa ludi magni voti æris trecentis triginta tribus millibus trecentis trigenta tribus triente.* » Pour la même raiſon on » voua à Jupiter de grands jeux, où l'on » dépenſa la ſomme de trois cens tren- » te-trois milles trois cens trente-trois » livres d'airain & un tiers.

Les Auteurs *du Journal Litteraire.*

XIII. . . . . . ? *Belle Bergere, dormez-vous.*

Aux exemples qu'on a raportez p. 87. & 88. tirez de l'Ode 2. du 1. Liv. d'Horace de l'Ode 25. du même Livre, & de l'Ode 3. du Liv. 2. on peut encore ajouter ceux-ci :

Litibus implicitum ; *mirabor*, *ſi licet* internoſcere *mendacem*, *verumque beatus amicum.*

Art. Poëtique verſ. 424. & 425.

Neque dulci mala vino lavere, *aut* exanimari *metuentes patruæ verbera linguæ.*

Ode XII. du Liv. III. verſ. 2. & 3.

Groſphe, *non gemmis*, *neque purpura* venale *nec auro.*

Ode XVI. Liv. II. verſ. 7. & 8.

Mugiunt vaccæ ; *tibi tolli* hinnitum *apta quadrigis equa*, . .

Dans la même Ode verſ. 34. & 35.

Horace

Horace eſt plein de cette verſification. Mais ce qu'il y a de plus étonnant pour les *Pygmées modernes* qui oſent attaquer les Anciens, avec moins de forces que n'en avoient les Géans qui attaquerent les Dieux, & par conſéquent avec plus de témérité, comme l'a fort bien remarqué Madame Dacier *Traité des cauſes de la corruption du goût*. p. 1. 2. C'eſt qu'Horace tranſpoſe ainſi la dern iere ſyllabe d'un mot, non-ſeulement de la fin d'un Vers au commencement du Vers ſuivant; mais encore de la fin d'une Strophe au commencement de l'autre, comme on peut le voir Ode XIII. Liv. 2. où *venena Colchi* finiſſent la ſeconde Strophe, & *ca & quidquid uſquam*. . . commencent la troiſiéme; de maniére que pour paſſer de l'une à l'autre, & éviter l'*hiatus*, il faut lire comme s'il y avoit *venena colchi-quet*: ce qui fait aux oreilles des *Pygmées* un aſſez plaiſant ſon; mais certes à celles des Savans un ſon fort agréable. . . . .

CHLOEUS.

XVII. *Fillette.*] La Fontaine s'eſt ſervi de ce mot dans cet excellent Conte de *la Courtiſanne amoureuſe*,

> L'autre changea ſa maſſuë en fuſeau
> Pour le plaiſir d'une jeune *fillette*.

BACCALAUREUS. La

La fillette fut fragile, ell' se leva.] Melin de St. Gelais dans ses Vers *d'un présent de Cerises*, a retranché l'*e* d'*elles* au plurier, & a mis *ell's*.

> Voyez, est-il chose plus douce,
> *Ell's* sont grosses comme le pouce,
> Sauroit-on voir, que vous en semble,
> Rien qui mieux à un cœur ressemble ?
> C'est signe que toutes vos vies,
> De mille cœurs serez servies.

Dans ces Vers sur un luth, il supprime l'*e* de *supplie* & met *suppli'*.

> Je te *suppli'*, fais-moi entendre,
> Comme touchant à la main tendre,
> Ton bois s'est garanti du feu.

BACCALAUREUS.

XVIII. *Ell' se leva.*] C'est une circonstance fort remarquable. Par-là le Poëte nous donne à connoître l'expédient que CATIN imagina pour détourner tous les soupçons que son pere pouvoit avoir du rendez-vous donné à son Amant, c'est qu'*elle s'étoit couchée*. Il y a quatre ou cinq ans que me promenant à *Leyde* avec Mr. Baudet, comme c'est notre coutume de nous entretenir d'antiquitez & de critique, je lui fis part d'une Remarque toute semblable à celle-ci, que j'avois faite dans Pausanias : mais il me fit voir qu'elle ne lui étoit pas nouvelle, &

qu'il

qu'il s'en étoit servi, dans son Livre *des machines qu'on inventera dans le siécle suivant*, imprimé à Amsterdam 1698. chez *Pootgieter*, à l'Enseigne du *Jansénisme*. Je dis cela en passant, afin que ceux qui liront cet excellent Livre ne m'accusent pas de lui avoir fait un larcin. HAASCLOPERUS.

XXII. *Ami.*] C'est un terme que les filles par dissimulation donnent d'ordinaire à leurs Amans; mais comme il ne paroît pas à notre Poëte assez fort dans la bouche de CATIN, il y ajoûte le terme de *doux*, mon *doux ami.* Peut-on mieux exprimer la tendresse d'une Amante? Mais il faut remarquer dans tout ce passage, une beauté dont peut-être on ne s'est pas encore apperçu: C'est que notre Poëte, pour marquer le consentement de CATIN, & en même tems la crainte où elle est que son Pere ne se réveille, avertit son Amant par deux Vers, l'un de huit, & l'autre de quatre syllabes, composez tout de Monosyllabes, entremêlez de trois mots qui n'en ont que deux, & d'une répétition du mot de *tout* & du mot de *doux*. Ceux qui ont de l'oreille sentiront bien ce que je dis. HAASCLOPERUS.

XXV.

XXV, *Honête.*] Non ſeulement ce mot emporte avec ſoi tout ce qu'en a dit Mr. le Docteur Matanaſius dans ſes Notes *; mais de-plus, c'eſt que je trouve dans un paſſage de Mellin de St. Gelais, que ce mot ſert à faire voir l'obligation où étoit CATIN d'ouvrir la porte à ſon Amant, & le tort qu'elle auroit eu de ne le pas faire.

* Pag. 139. & ſuiv.

La Dame qui l'*honête ami* refuſe,
Non point l'ami; mais elle-même abuſe,

dit St. Gelais *dans ſes Chanſons*, p. 230. Edit. d'Ant. de Harſy.

CHLOEUS.

XXVI. *Entre les bras de ſa Belle ſe repoſa.*] L'Auteur du CHEF-D'OEUVRE a eu grand ſoin de marquer expreſſément l'excès de la paſſion de COLIN; mais il ne dit rien de celle de CATOS, d'où vient cela? C'eſt qu'on ſait que l'homme le plus ſage peut quelquefois, ſans être extrêmement amoureux, *ſe repoſer entre les bras d'une Belle.* Au-lieu qu'une fille vertueuſe ne ſouffre jamais qu'un homme *ſe repoſe entre ſes bras*, ſi elle n'a pour cet homme une tendreſſe exceſſive. Ainſi il étoit néceſſaire de marquer expreſſément l'excès de l'amour de COLIN; au-lieu que pour faire connoître l'excès de l'amour de CATOS, il

il suffisoit de raconter ce qu'elle faisoit en faveur de son Amant. De cette maniére quels embrassemens ! quelles ardeurs ! quels excez de tendresse le Poëte ne nous donne-t-il pas à entendre par ces Vers ?

Entre les bras de sa Belle
Se reposa.

Car enfin tout le monde sait ce que Catulle exprime dans ces quatre Vers :

Nec tantum niveo gavisa est ulla collumbo
Compar, vel si quid dicitur improbius,
Oscula mordenti semper decerpere rostro :
Quantum præcipuè multivola est mulier.

Ce que Mademoiselle de Gournay a traduit elle-même de cette maniére. *Nulle colombelle, ou s'il est rien de plus saffrement lascif, pillant sans fin les baisers à son pair d'un bec mordillant, n'est point si aspre & si gloutonne en ses appetits qu'une femme.*

A cela j'ajouterai qu'il est parlé dans les Chansons de Mellin de Saint Gelais, d'un Amant qui n'étoit pas si heureux que COLIN ; il s'en falloit même beaucoup, puisque cet Amant souhaitoit de cesser d'être homme & de devenir oiseau, (encore quel oiseau ! une *hirondelle*) pour pouvoir entrer dans la chambre de celle qu'il aimoit. Je raporterai

terai toute cette Chanſon, parcequ'il y a beaucoup de ſens analogues avec ceux qui ſe trouvent dans le CHEF-D'OEUVRE, & d'ailleurs qu'elle eſt pleine d'expreſſions tout-à-fait ſemblables.

Chanſon qui ſe trouve dans les Oeuvres de Mellin de Saint Gelais.

J'oy l'hirondelle,
Qui ſon chant
Renouvelle.

J'allai aux champs à la ſaiſon nouvelle,
Au tems qu'Amour les jeunes-gens martelle,
Si me trouvai chez une Damoiſelle
Honneſte & jeune, & gracieuſe, & belle:
Maintien avoit de Deeſſe immortelle,
Dont fus eſpris d'âmoureuſe eſtincelle.
Amour me dit, prens accointance à elle;
Si grand' beauté n'eſt jamais trop cruelle.
Amour l'a dit; mais ſon cœur en appelle:
Car congnoiſſant ma bleſſeure mortelle
Elle ſe tient plus eſtrange & rebelle,
Sa beauté croiſt & mon mal renouvelle:
L'un me reboutte & l'autre me rappelle.
Que pleuſt à Dieu eſtre de façon telle,
Qu'à mon ſouhait je devinſſe *hirondelle*,
Je m'en irois au ſoir en ſa ruelle
Lui dire, Amie, entendez ma querelle,
Le Dieu AMOUR m'a porté ſur ſon aîle
Pour vous offrir ſervitude éternelle,

Et descouvrir le mal que tant je cele
Voudriez-vous bien estre si criminelle.
Que me voir vivre en mort continuelle?
Je ne croi point qu'au cœur d'une pucelle
Il puisse avoir glacon qui tant la gele
Qu'elle desdist un amant si fidelle.

J'oy l'hirondelle,
Qui son chant
Renouvelle.

Blondiaux de Nesle, dans la troisiéme de ses Chansons, se plaint aussi d'une Belle, qui étoit si indifférente qu'elle ne s'embarassoit ni de la vie ni de la mort de son Amant. Elle ne vouloit ni le faire mourir, ni guérir sa peine.

Encor pourroy-je à grant joye venir.
Mais pitiez est en li si endormie,
Qu'el ne me veulx occire ni guarir.

Ce qui opposé au caractere de CATIN, fait beaucoup d'honneur à cette belle. Bergere. Car qu'est-ce qu'une personne sans pitié? C'est la honte de la Société, l'oprobre de la Nature. Aussi Regnault de Coucy, ce gentil gaillard, & preux Chevalier, qui tant aima Madame de Faiet, dit fort bien

Mais bonne Dame doit savoir
Connoissance & merci avoir.

CHLOEUS.

Entre

Entre les bras de ſa Belle ſe repoſa.] A l'exemple de Saint Vitalian que Mr. le Docteur MATANASIUS a raporté dans ſon excellente Note * ſur le ſcandale, Page 155. on peut encore joindre celui de Robert d'Arbriſel, qui ſelon des Lettres authentiques, quoiqu'en diſe le P. de Mainferme, couchoit avec les plus belles Religieuſes de ſes Couvens, & cela pour irriter la tentation, & en triompher avec plus de gloire....

TABULATI.

N'oublions pas St. Aldhelme, Moine Anglois dans le VIII. ſiécle, que ſon ſavoir & ſa piété éleverent à l'Epiſcopat. Sa chaſteté étoit d'autant plus admirable qu'elle lui avoit couté de furieux combats. Il couchoit ſouvent avec de jeunes filles, afin de triompher des tentations les plus dangereuſes, & où les plus grands Saints auroient dumoins eu l'envie de mettre un peu à l'écart la Sainteté. Tout autre auroit eu bien des diſtractions dans une ſituation ſi délicate. Pour lui il récitoit par ordre tout le Pſeautier, & ſon cœur ne ſentoit des émotions que pour le Ciel. On dit que le *Demon* frémiſſoit de rage en le voyant braver le péril, & affermir ſa vertu dans

des

des occaſions où elle ſuccombe d'ordinaire. L'Hermite qui vit Brandimart entre les bras de ſa chere Fleurdelis ſe divertiſſant au jeu d'amour, laiſſa tomber ſon Breviaire.

Hor ſtando inginocchiato in oratione,
Vide far' a color quel gioco ſtrano:
Evenneglì ſi fatta tentatione,
Ch' il Breviario gli cade dimano.

Voyez les Lettres de MARIGNI. Que ſeroit devenu ce bon Hermite dans un prélude? *Admiſſus circum pracordia ludens*. S'il avoit eu la force de S. Aldhelme, cela ne lui ſeroit point arrivé. Ce Saint pour avoir à ſes côtez de jolies filles, ne perdoit pas un mot de Breviaire ni de Pſalmodie, & je ne doute pas que ſi on lui eût propoſé le cas de conſcience que Pierre Damien examina, il n'eût répondu comme fit Pierre Damien. Vous trouverez le fait dans la Mothe le Vayer à la 20. Homélie Académique. » Agnez, dit-il, veuve de Henri II. fit par un Eveſque cette belle queſtion à Pierre Damiani un des plus éclairez Eccléſiaſtiques de ſon ſiecle: *Utrum licerez homini inter ipſum debiti naturalis egerium aliquid ruminare Pſalmorum*: doute qui fut jugé par l'affirmative,

firmative, comme nous l'apprend Baronius, sur l'autorité du Texte de St. Paul, qui porte dans la premiere Epitre à Timothée Ch. 2. qu'on peut prier Dieu en tous lieux. Je ne prétends pas diminuer le mérite de l'action de St. Aldhelme, en rapportant une Histoire à peu-près semblable d'un des plus Illustres Philosophes de l'ancienne Grece. Je parle de Xenocrate. Diogene Laërce assure qu'il avoit acquis un tel empire sur ses passions, qu'une très-belle Courtisanne (Phryné) qui avoit parié de le faire succomber, perdit la gageure; quoiqu'ayant eu la liberté de se coucher auprès de lui, elle eût mis en usage tous les tours de son métier pour animer le Philosophe. Si l'on faisoit à cet égard le parallele de St. Aldhelme avec Xenocrate, l'on devroit convenir que le triomphe de celui-ci est bien plus glorieux que celui du premier; car enfin la fille avec laquelle St. Aldhelme couchoit, le laissoit en repos, au-lieu qu'on irritoit la tentation de l'autre.

BURMANES.

XXXII. L'*Aloüette.*] Outre tout ce que Mr. le Doct. MATANASIUS a dit * de l'*Aloüette*, il faut encore remarquer que cet oiseau est d'autant mieux choisi, que c'est

*Pag. 169. *& suiv.*

c'eſt un oiſeau que les Dieux offroient ſur l'Autel lorſque quelques-uns d'eux ſe marioient. On en a un exemple dans le *Dictier Poëtical* de Molinet : Zephirus alloit épouſer Flora.

Tous les Dieux s'aſſembloient,
Phœbé la belle y vint, quand il fut nuyct,
Pour eſclarer la noble charretée,
Zephirus preſt & Flora préparée,
Vindrent au temple offrir une *Aloüette*,
Deſſus l'Autel, alors fut l'épouſée,
Pour décorer la joyeuſe flourette.

CHLOEUS.

Mr. le Docteur MATANASIUS n'auroit pas dû oublier ces Vers de du Bartas,

La gentille Aloüette avec ſon tirelire,
Tirelire à lire & tireliran tire
Vers la voute du Ciel, puis ſon vol vers ce lieu
Vire & deſire dire adieu Dieu, adieu Dieu.

Les Auteurs *du Journal Litteraire.*

Fin du Tome Premier.

LE CHEF-D'OEUVRE
D'UN
INCONNU,

Poëme heureusement découvert, & mis au jour avec des Remarques savantes & recherchées, par M. le Docteur

CHRISOSTOME MATANASIUS.

On trouve de-plus une Dissertation sur HOMERE & sur CHAPELAIN; deux Lettres sur des Antiques; la Préface de CERVANTES sur l'Histoire de D. QUICHOTTE DE LA MANCHE; la Déïfication d'ARISTARCHUS MASSO, & plusieurs autres choses non moins agréables qu'instructives.

HUITIEME EDITION,

Revuë, corrigée, augmentée, & diminuée.

Infelix eorum ignorantia, qui ea damnant quæ non intelligunt. Lib. Inc. §. 1. *Art. XV.*
S. D. L. R. G.

TOME SECOND.

A LA HAYE,
Chez PIERRE HUSSON.
Anno Æ. V. MDCCXLV.
Ab instauratione Litterarum decimo octavo.

TABLE
DES PIECES

Contenuës en ce Volume.

On a marqué d'une Etoile les Piéces qui n'étoient point dans les Editions précédentes.

I. DISSERTATION *sur* HOMERE *& sur* CHAPELAIN, Page 1

II. LETTRE *de M. de la* ROQUE *à M.* HEARNE, 12

III. LETTRE *de M. le Docteur* MATANASIUS *à M. de la* ROQUE *sur sa Lettre à M.* HEARNE, 44

* IV. EPITRE *à l'Auteur de la feue* Histoire Critique de la République des Lettres, 57

* V. PREFACE *de* MICHEL CERVANTES *sur l'Histoire de Don* QUIXOTTE DE LA MANCHE, *en Espagnol & en François*, 60

* VI. DEÏFICATION *de l'incomparable Docteur* ARISTARCHUS MASSO, 87

Fin de la Table des Piéces contenuës en ce Volume.

DISSERTATION

DISSERTATION
SUR
HOMERE
ET SUR
CHAPELAIN.

A

MONSIEUR **

PAR MONSIEUR ****

AVIS
AU LECTEUR.

LA Dissertation suivante est de Monsieur . . *à qui la République des Lettres est redevable d'une infinité d'excellentes choses. Comme cette Dissertation étoit souhaitée de plusieurs personnes, nous avons crû ne devoir pas differer plus long-tems à la faire paroître, & nous esperons qu'on la recevra avec beaucoup de plaisir & de reconnoissance.*

MESSIEURS LES AUTEURS *du* Journal des Savans * *l'ont attribué à M. de* CROUSAZ. *On espere qu'ils ne trouveront pas mauvais qu'on assure ici qu'elle n'est pas de ce célébre Professeur. Il seroit aisé de le prouver, puisqu'il ne faudroit que nommer l'excellent Auteur à qui le Public en est redevable ; mais sa modestie ne nous permet pas de mettre ici son nom. Quoiqu'il en soit, Ami Lecteur*, Vale & fruere.

* Mois d'Août 1715. p. 123. Edit. d'Amst.

DISSER-

DISSERTATION SUR HOMERE ET SUR CHAPELAIN.

A MONSIEUR ***

VOUS me demandez, MONSIEUR, si l'on peut mettre quelque Moderne en parallele avec Homere; je réponds qu'on peut mettre en parallele avec Homere, Chapelain, non en qualité de Moderne; mais en qualité de futur Ancien. Cette réponse tient un peu de l'Oracle, & a besoin d'interprétation; je m'explique.

Chapelain n'a pas travaillé quatorze ans à sa *Pucelle* pour s'attirer les méprisables applaudissemens de son siécle,

& pour mettre une centaine d'années pour bornes à sa réputation. Ses vuës sont mieux proportionnées à la juste étendue de son génie. C'est l'approbation de la Postérité la plus reculée qu'il brigue, & qui ne lui sauroit manquer. Il faut seulement qu'une vingtaine de siécles passent pardessus cet Ouvrage, pour le rendre l'étonnement de l'Univers, pour qu'on y trouve les Mysteres les plus cachez de la Nature, le sublime le plus merveilleux, les expressions les plus énergiques, & la cadence la plus sonore & la plus majestueuse.

Pour moi, à qui Apollon révele ce que son Art a de plus mystique, je sais par la force de mon imagination me transporter déja au véritable point de vuë d'où nos derniers neveux regarderont *la Pucelle*, & je prétends faire voir à l'œil que Chapelain égale & surpasse même le Prince des Poëtes. Qui plus est, je me fais fort de rendre ses plus obstinez Critiques, honteux de leur aveuglement ou de leur malice.

Ce n'est pas que j'ignore le respect qu'on doit à l'adorable Homere; je le connois à fond, je le lis sans Interprête & sans Commentateur, je l'admire

mire jusques dans les endroits où ses adorateurs même l'accusent de radotter un peu ; & je ne crois pas l'admirer, parceque je raisonne bien : mais je crois raisonner bien, parceque je l'admire.

Pour juger de son Poëme, & pour le comparer à la *Pucelle*, il y faut examiner le choix du sujet, la conduite de l'Ouvrage, la maniére de penser, le stile & la versification. Voilà ce qu'on appelle avoir de l'ordre, & ce seul plan est une preuve authentique de l'étude sérieuse que j'ai faite de ces deux Auteurs inimitables.

Homere prend pour son sujet, Μῆνιν Πηληϊάδεω Ἀχιλῆος, *Pelidæ stomachum cedere nescii* ; & pour le dire en François, *la colere obstinée d'*Achille.

On pourroit s'étonner que ce Poëte ait pris pour son Héros un Prince féroce & inexorable, qui rejette la décision des Loix pour n'avoir d'Arbitre que son épée ; un Guerrier brutal comme un cheval de carosse, & mutin *comme un Ane qui renverse de sa queuë les épics dorez de la blonde Cerès.*

En effet, il paroît que le but d'un Poëte est de rendre son Héros aimable au Lecteur, afin qu'il le suive avec plai-

 sir

sir dans toutes les routes différentes où l'Auteur le conduit, & qu'il s'intéresse à ses avantures ; réjouï, quand la fortune rend justice à son mérite, & affligé quand elle se déclare ennemie de sa vertu.

Il semble même que pour le choix du sujet, non seulement les *Diamans* de Chapelain, mais le *Clinquant du* Tasse surpassent *l'or en quoi* Homere *sait convertir tout ce qu'il manie.*

Cet Auteur Italien donne à ses Héros des foiblesses ; mais des foiblesses qu'on se pardonne trop aisément à soi-même, pour n'y point conniver dans un autre. Du-reste la probité, la grandeur d'ame, la clémence, & les autres vertus qui forment leur caractere, font qu'on se met avec plaisir en leur place, & qu'on sent selon leur différente fortune, ce flux & reflux des passions, qui est le but du Poëme Héroïque. Le Tasse prend même le contrepied d'Homere, en donnant le caractere d'Achille au Sarasin Argant, à qui il applique le même Portrait que fait Horace dans son Art Poëtique du fils de Thetis. Et à dire vrai, il me rend par-là ce Payen assez odieux, pour que je sois bien aise qu'il tombe sous

ſous les coups de Tancrede. C'eſt un fort joli-homme celui-là, & ſa victoire me fait plaiſir.

J'aime la bonne foi, MONSIEUR, cette critique a tout l'air d'être fondée; mais pour peu qu'on ait envie de faire quelqu'effort en faveur d'Homere, ne peut-on pas ſoutenir que ce défaut même eſt une preuve ſolide de la grandeur de ſon génie, qui nous attache malgré nous au ſort d'un Héros que nous avons de la peine à eſtimer?

Sérieuſement, on ne ſauroit douter du mérite d'un Auteur, qui, malgré ce défaut eſſentiel, a donné de l'étonnement à tous les Beaux Génies que la Nature a produits pendant trente Siécles. Il y a même de l'apparence qu'il a affecté ce mauvais choix pour faire briller davantage la beauté de ſon eſprit, & la richeſſe de ſon imagination.

Chapelain pourtant doit l'emporter ici ſur Homere. On doit lui ſavoir gré d'avoir évité cette bévuë, & d'avoir eu tout ce qui pourroit la rendre excuſable.

Si ſon Héroïne n'eſt pas du ſang le plus illuſtre, elle eſt quelque choſe de plus, elle mérite d'en être: C'eſt une

Pucelle, une *Pucelle* de dix-huit ans, une *Pucelle* guerriere & conquérante; rien de plus grand, rien de plus extraordinaire; la basse naissance & la grandeur d'ame, le sexe & la fermeté, la piété & la valeur, qualitez d'ailleurs si incompatibles, sont chez elle d'un merveilleux accord. La haine ou l'ambition ne l'envoyent point sacrifier une Ville illustre au chimérique honneur d'un époux vindicatif; non, la piété & l'amour de la Patrie l'excitent à arracher un grand Empire des mains d'un injuste Usurpateur, & l'on ne sait s'il faut s'étonner le plus, de la hardiesse de son entreprise, de la justesse de ses mesures, ou du bonheur d'une réussite qui paroît moins une faveur de la fortune, qu'un effet de la rare prudence.

Pour la conduite de l'Ouvrage, c'est-là où brillent nos deux Auteurs par cette confusion apparente, qui sert de voile au plan du monde le plus naturel, & le mieux suivi. On leur fait seulement à chacun une petite difficulté, qui ne vaut pas la peine dans le fond qu'on y réponde.

On critique dans Homere ce bizarre systême de la fable dont nous l'appellons

le

le Pere, nous autres Savans, croyant lui faire bien de l'honneur.

L'aveuglement du Paganisme ne fait rien en sa faveur ; le simple bon sens est contraire à lidée ridicule qu'il donne de ses Dieux, passionnez, vicieux, opposez l'un à l'autre, impuissants & inferieurs bien souvent à ceux qui s'amusent sottement à implorer leur secours.

Mars est étrillé d'importance par Diomede, & ce pauvre Dieu semble avoir ramassé toute sa force dans l'organe de la voix, pour faire trembler par ses cris les montagnes d'alentour.

Ce maroufle de fils de Tidée frappe comme un sourd, & Venus, cette pauvre petite, qui comme une bonne Maman soigne un peu son poltron de fils, ne sauroit échaper aux mains impolies & sacriléges de ce Héros grossier. Passe encore pour celle-là de crier un peu haut. Jamais la Dame n'avoit été à telle fête, & Anchise, Adonis, & Mars même avec toute sa brutalité, en avoient toujours usé plus galament avec elle.

Voilà à-peu-près le stile Turlupin de quelques raisonneurs, qui prétendent

tourner en ridicule le Pere de la Fable, qui n'eſt pas moins le Pere du bon ſens.

Ne ſavent-ils pas, les ignorans, qu'il y a déja deux mille ans, tout au-moins, qu'on croit que toutes ces fictions ſont autant d'emblêmes ingenieux, qui ſous un déhors biſarre cachent les ſecrets les plus myſterieux de la Nature, les préceptes les mieux raiſonnez de la Morale, & les plus utiles maximes de la Politique ? S'ils n'ont pas aſſez d'eſprit pour y trouver un ſens, tant pis pour eux ; chacune des ces Fables en a plus de mille, les uns plus beaux que les autres, à proportion du degré d'eſprit & de pénétration de ceux qui tâchent à les débrouiller.

D'ailleurs ſuppoſons que les raiſonnemens de ces Critiques ſoient ſolides, je leur prouverai qu'ils ont le plus grand tort du monde de raiſonner juſte dans cette occaſion.

Je leur conſeillerois en vérité d'en croire plûtôt leur Raiſon que l'autorité de tous les Beaux Génies de la Grece & de Rome ; c'eſt ſe moquer du monde ; il eſt infiniment plus beau de ſe tromper d'une maniére modeſte ſur la bonne-foi d'un million de grands-hommes,

mes, que d'être aſſez inſolent pour avoir raiſon tout ſeul & de ſon propre fond.

Vous, ennemis injuſtes de l'Antiquité, vous voulez des raiſons, & je vous donne des autoritez; & vous, Critiques de Chapelain, vous voulez des autoritez, & vous aurez des raiſons.

Chapelain a grand tort ſelon vous, de ne point employer le ſyſtême ordinaire des fictions, & de mettre à la place des Dieux, des Champs Elyſées & du Tartare, les Anges, les Démons, le Paradis & l'Enfer.

Homine imperito nihil quicquam eſt injuſtius, qui præter quod ipſe facit nihil rectum putat. Eh! pourquoi eſt-il plûtôt permis à Homere de ſe former des chiméres Poëtiques conformes à ſa Religion, qu'il n'eſt licite à Chapelain d'en employer de convenables à la ſienne? Mais ces fictions-là vous paroiſſoient ridicules & extravagantes; mais cette extravagance eſt plûtôt dans votre imagination que dans le ſujet de vos critiques.

Notre Auteur fait combatre les Anges avec les Démons; les uns ſont les Patrons de la Vertu, les autres protegent l'impiété, exprimez cette vérité en

stile Poëtique, & vous trouverez justement les Anges & les Démons qui se combattent.

Qu'on ne me dise point que le seul nom de *Belsebuth* est capable de gâter tout un Poëme; que *Jupiter* & *Mercure* flattent bien plus agréablement l'oreille que ne font *Lucifer* & *Astaroth*.

Fadaises que tout cela à moins qu'on ne me le proûve démonstrativement. Votre oreille trouve les noms Payens les plus doux; & de grace qu'il soit permis à la mienne d'être plus amie des noms Chrétiens; & croyez, je vous prie, que ce n'est pas faire la gageure d'un fou, que de parier ma tête, que dans mille ans d'ici, quand *Astaroth* sera mieux établi dans le Poëme Epique, toutes les oreilles savantes seront de mon sentiment.

Allons plus loin, & montrons que nos deux illustres pensoient d'une maniére sublime & délicate, & pour ne pas copier tous leurs Vers, découvrons ces qualitez dans les endroits de leur Poëme, qui paroissent d'abord les plus exposéz à la critique.

Dans le premier Livre de l'*Iliade* Achille se querelle avec Agamemnon, & lui dit plus d'injures qu'un Heros

en colere n'en devroit dire naturellement. Mais s'appercevant à la fin qu'il soutient mal son caractere bouillant, qui semble demander plûtôt des actions que des paroles, il veut mettre flamberge au vent, quand Pallas, la sage Pallas, l'arrête par sa belle chevelure. Quoiqu'il ne doive pas avoir grand commerce avec cette Divinité moderée, il la connoît tout aussi-tôt, & lui demande fort cavalierement pourquoi elle étoit venuë là ? Si c'étoit pour être le témoin de l'injustice d'Agamemnon, qu'*elle le pourroit bien être aussi de sa punition*, & que l'orgueil de ce Prince pourroit bien lui coûter la vie.

Ces mots sont ajoutez au Texte pour lier le sens.

Là-dessus Minerve lui conseille de *rengaîner son compliment*, & de vomir plûtôt contre ce Roi toutes les injures qu'il méritoit.

Jamais Déesse ne trouva mieux le secret de se faire obéïr. Achille remet son sabre dans le fourreau, & en vrai fils de Poissonniere il se met à chanter pouille au Chef des Rois Grecs, en lui prodiguant les titres d'*yvrogne*, de *visage de chien*, de *cœur de lievre*, de *poltron*, & quantité de semblables douceurs. Certaines gens ont le front de ne pas trouver tout cela beau, & à leur

gré

gré la plus sage des Divinitez, & les plus grands Héros de la Grece font ici chacun en leur petit particulier un fort sot personnage, & tous deux ensemble une très-impertinente scene.

Dii immortales! homo homini quid præstat? stulto quid interest intelligens? Pour peu qu'on ait le véritable goût de l'Antiquité, on ne sauroit rien trouver de si beau de si bien pensé, & de si instructif.

Minerve descend pour moderer la colere d'Achille, & nous donne par-là une idée forte de la violence de cette passion qui mene d'ordinaire à des suites funestes, si le Ciel même n'y intervient. Par la maniére aisée dont ce Héros parle à la Déesse, nous voyons que la sagesse véritable n'est pas terrible & farouche; & qu'au-contraire sa douceur majestueuse la rend traitable & d'un accès facile. Le Conseil que Pallas lui donne d'injurier Agamemnon, exprime merveilleusement le caractere d'une prudence consommée. En effet, vouloir tout-d'un-coup faire passer un homme violent, d'une colere bouillante, à une profonde tranquilité, ce seroit méconnoître entiérement la plus fougueuse des passions. Non, la pru-

prudente Divinité veut remettre peu-à-peu le calme dans le cœur du fils de Thétis. Elle ſemble entrer dans ſon reſſentiment, elle ne heurte pas ſa fureur de front, elle la diſſipe inſenſiblement, & la fait évaporer par des paroles injurieuſes qui ne faiſoient pas la même impreſſion ſur les Anciens que ſur nous. Dans ce tems-là le point d'honneur n'avoit pas mis encore le comble à l'extravagance des hommes.

Auſſi la politique de Minerve a toute la réüſſite imaginable, & Homere le fait ſentir de la maniére du monde la plus ingénieuſe. Achille tonne, foudroye, *Exhale ſon courroux en diſcours furieux.* Enfin, *je vous avertis*, dit-il, *& j'en fais un grand ſerment, par ce Sceptre qui ne produira plus ni verdure, ni branchage, après qu'il a été coupé ſur la montagne; par ce Sceptre qui ne reverdira plus, car le fer l'a dépouillé de ſes feuilles & de ſon écorce, & à préſent, c'eſt un ſigne d'autorité entre les mains des Juges Grecs, & de ceux qui veillent au maintien des Loix; je fais ſerment, dis-je, que les Grecs me regretteront un jour en vain, &c.*

Ce diſcours n'exprime-t-il pas parfaitement bien une colere épuiſée, qui

fait

fait tarir en même-tems l'éloquence impétueuse dont elle avoit été la source ?

Achille jure par son Sceptre, & me prépare à un serment exprimé avec vivacité, & suivi aussi-tôt d'une menace effroyable, qui ne précédera que d'un moment la violence de l'exécution. Je crois le voir déja à la tête de ses Sujets attaquer la Tente d'Agamemnon ; ou dumoins se ranger du côté des Troyens, & disputer à Hector la gloire de défendre les murs de Neptune. Point-du-tout, je le trouve encore à la troisiéme période de la description de son Sceptre, & il va bien-tôt menacer Agamemnon de rester les bras croïsez, & de donner tout le loisir aux Grecs de regretter sa valeur. Il finit enfin : jette son sceptre par terre pour derniere marque de sa fureur, & va se rasseoir doux comme un agneau.

> Allez, dit-il, je vous pardonne,
> Car il avoit l'ame trop bonne.

Encore un coup, tout cet endroit ici est manié avec tout l'art & toute la délicatesse qu'on peut attendre du Grand Homere.

Le discours de Nestor, qui suit immédiatement

médiatement après, ſeroit digne d'un pareil Commentaire; mais le ſeul exemple que je viens d'alleguer ſatisfait abondamment au but que je m'étois propoſé. Je me hâte de rendre juſtice au mérite opprimé de Chapelain.

Voici un endroit de la *Pucelle* qu'on a l'inſolence de tourner en ridicule dans un Dialogue ſatyrique, qui ſe trouve parmi les *Oeuvres mêlées de Saint Evremond*. La *Pucelle* apoſtrophe le Roi de France en ces termes.

C'eſt le Dialogue de Boileau intitulé *les Héros de Roman*.

O grand Prince, que grand dès cette heure j'appelle,
Il eſt vrai le reſpect ſert de bride à mon zéle;
Mais ton illuſtre aſpect me redouble le cœur,
Et me le redoublant me redouble la peur.
A ton illuſtre aſpect mon cœur ſe ſollicite,
Et grimpant contremont la dure terre quitte.
Oh! que n'ai-je le ton déſormais aſſez fort
Pour aſpirer à toi ſans te faire de tort!
Pour toi puiſſe-je avoir une mortelle pointe,
Vers où l'Epaule gauche à la gorge eſt conjointe,
Que le coup briſât l'os, & fît pleuvoir le ſang
De la temple, du dos, de l'épaule & du flanc.

Quelle Langue parle-t-elle, dit le Pluton du Dialogue? N'entendez-vous pas, pauvre Roi des Enfers, n'entendez-vous pas la Langue des Dieux? Et

un

un langage qui exprime des beautez au-dessus du génie des Homeres & des Platons ; ces grandes Ames devant qui Chapelain comparoît déja, & devant qui nous comparoîtrons un jour, pour goûter dans leurs entretiens les plaisirs les plus doux du séjour des bienheureux ?

Paradis des Littérateurs.

O grand Prince, que grand dès cette heure j'apelle.

On peut considérer ces Vers de deux maniéres, ou comme une Prophetie, ou comme une louange fine & délicate.

Comme une Prophetie, il prédit au Roi sa grandeur future qu'il exprime déja comme une chose présente, & c'est-là le véritable caractére d'un Oracle.

Vous serez grand un jour, Prince, dit la Pucelle, *mon bras conduit par le Ciel vous rendra bien-tôt vos Etats & votre gloire.*

Mais que dis-je, vous serez grand ? réjoüissez-vous de votre bonheur comme d'une chose présente. La sûreté de votre grandeur future égale la certitude des faveurs du Ciel dont on joüit actuellement.

O grand Prince, que grand dès cette heure j'apelle.

Le second sens de ce Vers n'est pas peut-être celui que l'Auteur à prétendu y mettre ;

y mettre ; mais il est le plus beau & le plus digne d'être lû. Voilà ce qui arrive d'ordinaire aux esprits du premier ordre, d'en dire davantage qu'ils n'en ont l'intention eux-mêmes, & l'on pourroit leur appliquer ce Vers de Moliere d'une maniére très-sérieuse :

Mais quand vous avez fait ce charmant quoi-
qu'on die,
Avez-vous bien compris toute son énergie ?

On peut donc considérer en second lieu cette pensée, comme une loüange fine & délicate, par laquelle la *Pucelle* attribuë indirectement à son Roi toutes les vertus héroïques qui font la véritable grandeur d'un Monarque.

Je vous appelle grand, quoique vous soyiez encore dépoüillé de ces heureuses Provinces qu'un injuste Usurpateur aracha des mains de vos Peres. On peut être grand Prince d'un petit Etat, La véritable grandeur est à l'abri des caprices du Sort, & ne dépend point de l'étenduë d'un Empire, ni du nombre des Sujets. Un Monarque est assez grand, s'il est assez juste, assez sage, assez vaillant, assez debonnaire. Deux millions de Perses armez ont reçu les ordres d'un Roi véritablement

blement petit, & la stérile Ithaque a trouvé son bonheur dans le sage Gouvernement du plus grand de tous les Rois Grecs.

Se peut-il rien d'aussi beau que ce sens-là, & la postérité ne doit-elle pas me savoir gré de lui avoir montré au-travers d'une simplicité apparente tant de sublimes merveilles ? Mais gardons un peu d'admiration pour les cinq Vers suivans, qui n'expriment qu'une même pensée ; mais qui en découvrent toutes les différentes faces, & jettent par-là l'esprit dans une agréable inquiétude, incertain quelle de toutes mérite le plus son attention & son étonnement.

Cet admirable morceau de la *Pucelle* sert donc à mettre dans tout son jour l'embarras du cœur de cette Heroïne, partagé entre ce que le *zéle* a de plus inconsidéré, & ce que le *respect* a de plus retenu ; *zélée*, elle ne consulte que son cœur pénétré du mérite de son Prince, pour en entreprendre le panégyrique ; *respectueuse*, elle jette les yeux sur la Majesté de son Maître, & sur sa propre bassesse, & n'y trouve que des motifs de silence & de retenuë.

Voilà ce que le premier de ces Vers exprime merveilleusement bien.

Il eſt vrai, le reſpect ſert de bride à mon zéle.

Elle compare ſon *zéle* à un Courſier fougueux, qui n'a reçu de la Nature que le ſeul penchant de ſuivre l'impétuoſité de ſon courage ; & la conduite du ſiécle dont le *zéle* inconſidéré eſt le vice régnant, juſtifie aſſez la juſteſſe de cette comparaiſon.

Mais le *reſpect*, ſemblable à une bride dans la main d'un habile Ecuyer, arrête la fougue de ſon cœur ; ſa Raiſon revient de ſon égarement, le ſang froid ſuccede à l'impétuoſité, & réglant les mouvemens du *zéle*, fait une vertu utile du plus dangereux des vices. Allons plus loin.

Mais ton illuſtre aſpect me redouble le cœur,
Et me le redoublant me redouble la peur.

Ceux dont l'eſprit pareſſeux ne ſe donne pas le loiſir de creuſer dans les penſées pour en découvrir la beauté, traiteroient ceci de *Galimatias ;* mais je leur ferai bien voir qu'il y a du ſens & un ſens incomparable.

Ce mélange de Majeſté & de douceur, continuë notre Héros, *que je vois ſur votre auguſte viſage, m'inſpire en même-tems*

tems la hardiesse d'épancher mon cœur, & la crainte de pécher contre la vénération que je dois au Maître futur de tant de Peuples. La fierté majestueuse, & la douceur attirante, ces caractéres si opposez, qui se confondent dans votre air, confondent aussi dans mon ame le *respect* & le *zéle* également opposez l'un à l'autre, & semblent les exciter & les modérer tour-à-tour.

A ton illustre aspect mon cœur se sollicite,
Et grimpant contremont la dure terre quitte.

Ce contraste de hardiesse & de timidité ne sauroit que faire naître le trouble dans l'ame de la *Pucelle.* Il semble pourtant que le *zéle* l'emporteroit sur le *respect*, si ses droits n'étoient soutenus par la difficulté de dépeindre tant de qualitez merveilleuses. Quand notre Héroïne s'efforce à *s'élever jusqu'à son Prince*, elle sent la même fatigue qu'un Coursier, qui voudroit d'une course rapide s'élever au-dessus d'une montagne escarpée, & qui se sent arrêté à tout moment par les difficultez d'un chemin impraticable.

Je vous ai promis des beautez incomparables, Lecteur, & je crois pouvoir passer dans votre esprit pour hom-
me

me de parole ; vous me croirez donc ſeulement , ſi je vous aſſure que les Vers ſuivans ſont dignes de couler d'une même veine, avec ceux que je viens de commenter.

La *Pucelle* ſe défiant avec une modeſte humilité des forces de ſon éloquence, a recours enfin aux vœux, derniere reſſource d'un *zéle* impuiſſant ; & ſouhaite dumoins de pouvoir égaler par ſes éloges le mérite de ſon Roi.

Ah , que n'ai-je le ton déſormais aſſez fort
Pour aſpirer à toi ſans te faire de tort !

Il faut admirer ici l'art de notre Poëte , qui ſans ſortir de la liaiſon de ſon diſcours & comme s'il n'y touchoit pas , donne à tous les Auteurs une leçon importante. Il leur fait comprendre qu'il ne faut jamais ſortir des bornes de ſon génie , en choiſiſſant le ſujet de ſes éloges ; & qu'un Poëte médiocre fait plus de tort à ſon Héros par des loüanges , que par des cenſures.

On me dira , que cette penſée n'eſt pas fort ſinguliére , & qu'elle ſe trouve dans Boileau , & peut-être dans bien d'autres *Ecrivains*. Je le ſai ; mais outre qu'elle ne s'y trouve pas expri-

mée d'une maniere si indirecte & si gracieuse, il faut absolument que Boileau l'ait prise de Chapelain, qui a écrit avant lui; il lui en a bien volé d'autres, & je suis sûr qu'il n'a fait semblant de mépriser cet Esprit du premier ordre, que pour mettre par-là adroitement ses vols à l'abri de nos soupçons.

Mais laissons-là cet illustre Plagiaire, & faisons voir, en dépit de lui, par le seul Commentaire des quatres derniers Vers de notre tâche, que Chapelain auroit eu le plus grand tort du monde *d'écrire en prose*. Les voici.

Pour toi puisse-je avoir une mortelle pointe
Vers où l'épaule gauche à la droite est conjointe,
Que ce coup brisât l'os, & fît sortir du sang
De la temple, du dos, de la hanche & du flanc.

Notre Héroïne au désespoir de ne pouvoir pas épancher son cœur par des paroles, y veut suppléer par des réalitez, & souhaite de vérifier son amour pour son Prince & pour sa Patrie, en s'exposant à des blessures mortelles; non-seulement, elle voudroit s'y exposer; mais le bonheur de verser tout son sang d'une playe mortelle, aux yeux de son Roi, est l'objet de ses plus ardens désirs.

désirs. Et dans le fond, de semblables marques de *zéle* sont moins sujettes à caution, que les pensées les plus délicates, & les fleurs les mieux choisies de la Rhétorique.

Mais outre la beauté de la pensée qui rend ces Vers remarquables, on y découvre avec plaisir le véritable goût de l'Antiquité, qui affectoit toujours de laisser dans ses Ouvrages, des monumens des Arts & des Sciences.

La blessure où la *zélée Pucelle* aspire, est ici dépeinte dans toute l'exactitude de l'Anatomie, & j'oserois bien prédire que dans quelques siécles d'ici, on prouvera par le dernier Vers que la circulation du sang étoit déja trouvée du tems de Chapelain.

Continuons notre plan, & montrons que la beauté du stile répond parfaitement dans nos deux Auteurs à la noblesse des pensées. Homere est à l'abri de toute critique de ce côté-ci. Le moyen de juger par la Raison si ses maniéres de parler sont basses ou nobles? La noblesse de l'expression dépend entiérement du goût des peuples & des *Idées accessoires*, qu'ils joignent aux *Idées principales* de leurs maniéres de parler. Or les *Idées accessoires* des mots

ne nous sauroient être connuës assez parfaitement, pour définir ce qui doit passer dans leur Langue pour noble & pour bas.

Peut-être que le Lecteur versé dans les Belles Lettres, qui seules dans le fond sont dignes d'occuper un honnéte homme, n'aura jamais vû dans les Anciens les termes d'*Idées principales* & *accessoires*, & par conséquent les traitera de Barbares, faute de les entendre. Mais que sa tendresse pour Homere n'en pâtisse pas; il verra bien-tôt la solidité de mon raisonnement en faveur de notre Poëte, par un seul exemple qui lui rendra ces termes de Logique plus intelligibles... *Bouvier* ne sauroit de bonne grace entrer dans une Pastorale Françoise; Bisolco paroît dans une Eglogue Italienne avec Silvio & Coridon, sans choquer le goût le plus délicat. L'un & l'autre de ces mots cependant a la même *Idée principale*, c'est-à-dire, que l'usage a voulu que l'un & l'autre signifiât un Villageois qui a soin d'un troupeau de bœufs. Mais les Italiens ayant vû souvent dans leurs meilleurs Poëtes, des *Bouviers* faire l'amour à leurs Bergeres avec délicatesse dans les sentimens & dans les expressions, joignent à l'*I-*

dée

zée d'un conducteur de bœufs celle d'un homme tendre, délicat & spirituel; & ce portrait riant qu'ils s'en forment est une *Idée accessoire*, qui empêche le mot de *Bouvier* d'être bas.

Les François au-contraire n'ayant jamais vû dans leurs bonnes Poësies une description fleurie de ces *Bouviers imaginaires*, & choquez tous les jours de la rusticité de *Bouviers véritables*, joignent à l'*Idée* d'un Conducteur de Bœufs celle d'un Païsan grossier, qui se ressent beaucoup du commerce de ces animaux; & cette *seconde Idée* fait la la bassesse de ce terme. C'est par la même raison que *Berger* est plus noble que *Bouvier*, & que *Genisse* l'emporte de beaucoup sur *Vache*.

On voit sans peine que ces *Idées accessoires* doivent être fort sujettes au changement; que ce qui est à présent noble, peut-être bas dans cinquante ans d'ici; & que pour juger du siécle d'Homere, il seroit utile d'avoir une Histoire particuliere des différentes révolutions de chaque mot qu'il a employé.

Je ne sache pas que les Grecs ayent poussé jusques-là leur fureur d'écrire, & par conséquent il s'en faut raporter aux décisions des Anciens sur les phrases

d'un Auteur qui leur étoit contemporain, ou qui a vécu peu de tems avant eux; & de cette maniére nous serons bien malheureux si nous n'avons gain de cause.

On sera forcé de croire qu'Homere parle à l'avantage de la beauté de Junon, en lui donnant *des yeux de bœufs*, & que cette expression, je ne sai par quelle *Idée accessoire*, ne marquoit de ce tems, que des yeux bien fendus & pleins de majesté; on restera seulement un peu surpris de la bisarrerie de certains termes, qui semblent ne devoir jamais s'introduire dans les Langues, & qui ne laissent pas de s'y glisser pourtant.

Je suis ravi au-reste, de trouver ici l'occasion de réfuter Fontenelle & quelques autres *Modernes* de ce calibre, qui tournent en ridicule ce mélange des Dialectes dont se sert Homere, & qui selon eux doit avoir eu le même effet chez les Grecs, que produiroient chez nous un Salmigondis de Normand, de Bas-Breton, de Gascon, & de sept ou huit autres Jargons confondus ensemble. Passe encore pour ces railleurs, de n'entrer pas dans les véritables vûës du Poëte Grec; mais je ne saurois pardonner ce manque de pénétration à ses Admirateurs

mirateurs mêmes. Voici donc le nœud de l'affaire : Les Grecs étoient un Peuple vain à l'excès, & chaque Province avoit son caractére d'orgueil à part : Les Athéniens étoient effrontez, babillards, & assez braves, quand ils s'y mettoient ; c'étoient enfin les Gascons de la Grece, & se croyoient fort au-dessus des Lacédémoniens, qui n'avoient pour eux en récompense, que de la haine & du mépris.

Ceux-ci ne ressembloient pas mal aux Normands d'à-présent, ils étoient du Païs de Sapience : penser beaucoup, parler peu, être dissimulé, fourbe & très-adroit voleur, aimer la guerre au défaut des Procez, & de regarder tous les autres Grecs avec dedain ; voilà justement ce qui constituoit l'essence d'un habitant de Sparte. En un mot autant de differentes Républiques dans la Grece, autant de différens mélanges de bonnes & de mauvaises qualitez ; & autant de différens peuples, qui regardoient tout du haut de leur mérite, & qui croyoient, *Que le troisiéme Ciel ne tournoit, que pour eux.*

Or Homere savoit que pour plaire à la postérité il faloit commencer par plaire à toute la Nation Grecque en gé-

néral, à quoi il ne pouvoit réüssir qu'en se liguant adroitement avec la vanité de chaque Peuple Grec en particulier, par l'affectation d'en aimer le *Dialecte*, & de l'employer volontiers. Et comme le caractére de l'orgueil est de multiplier tout ce qui le favorise, il prévoyoit que dans cette confusion de langages chacun trouveroit le sien le plus dominant, & que cette préférence imaginaire seroit payée au Poëte par une estime véritable.

C'est par le même principe qu'il a caché avec soin le lieu de sa naissance, & cette adresse de son esprit est digne d'admiration. Car si les Lacédémoniens l'avoient crû né à Athenes, ils n'auroient pas manqué de trouver ses Vers détestables, & les Athéniens ne les auroient pas traitez plus doucement s'ils les avoient crûs sortis d'une cervelle Lacédémonienne. Cette découverte n'avoit pas été faite avant moi; & pour peu que je ressemblasse à ces *Savans* toûjours prêts d'encenser à leur pénétration, je ne manquerois pas de m'écrier ici avec folie,

Eh d'où prend mon esprit toutes ces gentillesses?

Le stile de Chapelain n'a pas été moins

moins attaqué par des Critiques ignorans, que celui d'Homere. On y trouve à redire, par exemple, qu'il eſt Allemand en François, & l'on ne ſonge pas que c'eſt le loüer que de le blâmer de cette maniére.

Les Latins ont-ils jamais condamné leurs Poëtes pour s'être ſervis de Phraſes Grecques ? Au-contraire, ils rendoient juſtice à leur Langue en la mettant infiniment au-deſſous de la Langue des Grecs pour la force & pour la préciſion ; & on leur faiſoit plaiſir d'emprunter des tours étrangers, pour remedier à la molle délicateſſe de la *Latinité* ordinaire.

Horace n'auroit jamais été les délices de la Cour d'*Auguſte*, s'il n'avoit, pour ainſi dire, égayé ſon ſtile par l'imitation continuelle des Poëtes Grecs ; & ſans elle ſes Vers n'auroient jamais été ſi ſoutenus ni ſi mâles. Pourquoi donc, Meſſieurs, blâmez-vous dans Chapelain ce que vous admirez dans votre cher Horace ? Serez-vous toûjours trop vains, ou trop aveugles pour reconnoître la foibleſſe & le décharnement que nos Grammairiens délicats ont introduit dans la Langue par leur rafinement outré ? Rendons plû-

tôt grace à notre illuſtre Poëte, d'avoir donné de la vigueur à ſes Phraſes par les nerfs de la Langue Allemande, qui, ſans doute auſſi ancienne, auſſi riche que la Grecque, la ſurpaſſe par la Majeſté que nos oreilles efféminées traitent impertinemment de rudeſſe. Il ſeroit beau certes, d'aſſujettir le langage des Dieux aux déciſions de l'Académie, & de faire ramper ſes Vers ſous les régles ingrates des Vaugelas & des Ménages.

Le ſeul engagement du Poëte, c'eſt de ſe tirer du médiocre, & de promener l'eſprit du Lecteur de merveille en merveille; du-reſte, il doit avoir la liberté de prendre les tours dont il ſe ſert, de ſa Langue, d'une Langue étrangere, ou de ſon imagination. Ce qu'il dit eſt grand, eſt Poëtique, c'eſt aſſez, il ne doit ſubir d'autre examen.

Il travaillera par-là à n'être pas intelligible, j'en conviens, & c'eſt juſtement ce que je demande.

A quoi s'occuperoient les Scaligers futurs, ſi Chapelain ne leur fourniſſoit charitablement de quoi feuilleter pendant toute leur vie les Poëtes Allemands & François, afin de répandre de la lumiere ſur quelques-uns de ſes paſſages?

Et

Et s'il ne daignoit pas dans ses phrases nouvelles
Aux Savans à venir preparer des querelles.

Il nous reste à découvrir la beauté de la Versification dans nos deux Originaux; & de ce côté-ci encore Homere est hors d'insulte. Je ne sache pas qu'aucun Ancien ait écrit sur la maniére de tourner un Vers Grec ou Latin, & les régles sures & précises de cette sorte de Versification me sont, je l'avouë, tout-à-fait inconnuës. Sur cette matiére, nous faisons nous autres Litterateurs, un petit raisonnement en cercle, le plus joli du monde. Nous tirons les régles des beaux Vers de ceux d'Homere & de Virgile, & après cela nous prouvons par ces régles-là, que Virgile & Homere ont fait de beaux Vers. Le moyen d'en décider autrement? Par des régles raisonnées? Il n'y en a point. Par l'oreille? La nôtre n'est pas toujours d'accord avec celle des Anciens, à moins qu'une forte prévention n'y contribuë, & ceux qui croyent l'organe de leur Ouïe le plus fait à l'Antique, font de si lourdes fautes qu'on ne sauroit s'y fier.

N'ont-ils pas crû, par exemple, que dans ce Vers,

Fortunam Priami cantabo & nobile bellum.

Horace n'avoit pas ſeulement condamné une pompe & une élevation hors d'œuvre ; mais qu'il avoit été choqué encore de la grande ouverture de bouche qu'il faut faire en prononçant *Cantabo.* Leur oreille a le plus grand tort du monde de trouver cet *A* plus long que les *A* longs de *Bacchatur* ou d'*Amatur* ; & s'ils ouvrent plus la bouche pour l'un que pour les autres, je leur déclare que je n'en puis mais, ni le pauvre Auteur de ce Vers non-plus. Il faut donc ſur la Verſification d'Homere ſuivre reſpectueuſement le ſentiment des Anciens, & qu'il n'en ſoit plus parlé.

Quant à Chapelain, je donne hardiment le démenti à toutes les oreilles qui s'aviſent de trouver la dureté de ſes Vers choquante. Je ne nie pas qu'il n'y ait dans ſon Poëme des Vers durs, & même très-durs ; mais je ſoutiens qu'ils doivent l'être, & qu'ils ne vaudroient rien s'ils avoient un ſeul degré de dureté de moins. Toute cette rudeſſe n'eſt que l'effet d'un art incomparable, & l'on verra toûjours qu'elle accompagne quelque beauté merveilleuſe dont la découverte ne ſauroit qu'être dûë à une mûre réfléxion.

Or le flux rapide d'un Vers coulant entraîne

entraîne trop vîte l'esprit, & il est nécessaire que la rudesse des sons l'arrête, & lui donne le loisir de pénétrer dans la pensée qu'elle enveloppe.

Quelquefois encore la dureté d'un Vers de Chapelain ne sert qu'à exprimer, par sa cadence bisarre, la chose même dont il veut donner une idée forte & sensible; à l'imitation de quelques Vers de Virgile, qui sont, comme chacun sait, l'admiration des Savans.

Et montant contremont la dure terre quitte:

Ce Vers, par exemple, dépeint admirablement bien par sa dureté recherchée, l'état violent où se trouve la *Pucelle*, quand son esprit veut prendre l'essor pour s'élever jusqu'à son Prince, & que la difficulté de ce pénible dessein l'arrête à tout moment.

Remarquons que cette dureté est si grande qu'il faut que notre Auteur ait donné la gêne à son esprit pour y parvenir; aussi faut-il avouer qu'il n'est pas permis de réüssir mieux.

En voilà plus qu'il n'en faut, MONSIEUR, pour montrer que Chapelain vaut bien Homere, &

Que l'excellence d'un Auteur
Dépend de son Commentateur.

LETTRE DE M. DE LA ROQUE A M. HEARNE.

Sur la Dissertation dont il est parlé dans les Memoires pour l'Histoire des Sciences & des Beaux Arts *du Mois de* Fevrier 1713. *laquelle Lettre avec le Jugement qui la suit se trouve imprimée dans les* Mémoires *de la même Année, Mois de* Septembre p. 1534.

J'Ai lu, Monsieur, avec beaucoup de plaisir dans les *Mémoires de Trévoux* du Mois de Février dernier, l'Extrait de votre Dissertation imprimée à *Oxford* sur des Antiquitez trouvées dans la Province d'*York*, & je ne saurois marquer trop de reconnoissance aux Auteurs de ces Mémoires, qui ne laissent échaper aucune occasion d'obliger les amateurs de l'Antiquité. Ils m'ont rendu en particulier un service considérable en me faisant part de votre découverte & de

vos

vos lumiéres, & en me fournissant l'occasion de vous parler d'une découverte toute semblable qui s'est faite presque sous mes yeux, & de vous proposer là-dessus mes pensées.

J'étois en l'Année 1707. dans la Basse *Normandie* au Diocese de *Coutance*, sur les terres de Mr. le Marquis de *Bethune*, lorsque dans une Paroisse voisine, nommée *le Menil-Hue* de la dépendence du Marquisat *du Menil-Garnier*, qui appartenoit alors à Mr. *Moraut* Premier Président de *Toulouse*, quelques Paysans faisant des fosses pour planter des pommiers, trouverent des instrumens de cuivre semblables à ceux qui sont décrits dans votre Dissertation, & ils en trouverent une grande quantité; ensorte qu'ils en amasserent assez pour faire la la charge d'un cheval qu'ils allerent vendre à une lieuë de-là, dans le Bourg de *Ville-Dieu*, Commanderie de l'Ordre de *Malte*, dont tous les habitans sont Fondeurs ou Chaudronniers.

Averti de cette decouverte par le Curé de *Menil-Hue*, qui est une personne habile & curieuse, j'allai sur les lieux; je vis tous ces instrumens entassez, & après les avoir examinez, ne doutant point que ce ne fussent des Antiquitez

Ro-

Romaines, j'en pris plusieurs pour les apporter à *Paris*.

Ce sont, comme vous l'avez dit, MONSIEUR, des piéces de cuivre qui ont la forme d'un *Coin*, dont le bout le plus affilé paroît avoir été tranchant. Je dis, paroît, parceque dans les miens ce bout-là est assez émoussé. Il y a à l'autre bout une espece de trou ou de cavité, avec un anneau, ou une petite anse à côté. Ceux dont il s'agit ici, sont de deux grandeurs; savoir, les plus grands de cinq pouces de longueur, & larges d'un pouce & demi dans leur plus grande largeur, qui est au bout d'en-bas sur un bon pouce d'épaisseur à l'endroit le plus massif. Les moindres sont longs d'environ trois pouces & larges d'un pouce. A l'égard de la cavité, elle est fort profonde, & rend ces Instrumens presque entiérement creux. Votre description ne marque pas cette profondeur; & afin, MONSIEUR, que vous & tous les Curieux puissiez bien juger des Instrumens que je possede, & s'ils sont entiérement semblables aux vôtres, je vous en envoye un dessein qui a été fait avec toute l'exactitude possible.

Au-reste, MONSIEUR, vous avez fort

fort bien fait voir que ces piéces ne ſont, ni des pointes de fléches, ou des haches d'armes des anciens *Bretons*, des têtes de catapultes des *Romains*, qu'elles n'ont point de rapport aux armes des *Gaulois*; que ce ne ſont point enfin des monumens *Saxons* ou *Danois*, non-plus que des haches de ſacrifices; & vous concluez fort juſte, que quoique ces Inſtrumens, à ce que vous eſtimez, ne fuſſent point des Armes Militaires, ils ſervoient cependant aux Soldats Romains.

Toute la difficulté conſiſte à ſavoir à quel uſage ils étoient employez. Vous voulez, MONSIEUR, que ce ſoient des ciſeaux qu'on emmanchoit, & dont on ſe ſervoit pour polir les pierres dont les *Romains* entouroient leur camp. La conjecture eſt fort ingénieuſe, & ſe trouve même ici fortifiée par la circonſtance du lieu où les monumens en queſtion ont été trouvez aſſez proche d'un autre lieu, que tout le pays veut avoir été un camp des *Romains* dont on voit encore quelques veſtiges, & ces veſtiges des camps *Romains*, ſont aſſez fréquens en *Normandie*. Les plus conſidérables ſe voyent auprès de la Ville d'*Evreux*, où l'on trouve encore tous les jours de fort bonnes Médailles du Haut Empire.

Cepen-

Cependant, MONSIEUR, j'ai de la peine à me défaire de ma premiere opinion, qui est que ces Instrumens sont de véritables coins, en ayant deja toute la forme, comme vous en convenez. J'avouë que je n'en comprens pas bien encore l'usage, & je n'ose me déterminer là-dessus de ma seule autorité. Il m'est venu en pensée que ces coins étant emmanchez d'une maniére convenable, les Soldats pouvoient s'en servir pour escalader les murs, ou pour monter par dehors sur des machines de guerre, en les faisant entrer à force dans le joint des pierres, des poutres, ou des ais, sur lesquels ils posoient ensuite les pieds & portoient les mains pour arriver comme par dégrez au sommet du mur ou de la machine; chaque Soldat en prenoit une quantité dans le besoin, & les portoit pendus à la ceinture, par l'anneau, ou l'anse qui est à côté, & il les tiroit à mesure pour les poser dans le mur ou dans le bois. Mais comme je viens de vous dire, MONSIEUR, je ne vous donne cela que pour une conjecture.

Mr. Fouault, Conseiller d'Etat, dont tout le monde, connoît le bongoût & la pénétration, surtout pour les matiéres d'antiquité, & qui étoit Inten-

dant

dant en Normandie, lorſque je lui envoyai quelques-uns de ces Inſtrumens, me fit l'honneur de m'écrire qu'il les eſtimoit des coins, ou de petites haches dont ſe ſervoient les Soldats. Les Curieux à qui je les ai montrez depuis, penſent à-peu-près la même choſe, & ils concourent tous avec vous, MONSIEUR, à dire que ce ſont des monumens Romains.

La découverte faite en Normandie confirme, ce me ſemble, tout ce que vous avez dit là-deſſus au ſujet de ceux qui ont été trouvez en *Angleterre*, étant certain d'ailleurs, quand nous n'aurions pas la preuve que vous alléguez de la *Colonne Trajane*, où des Inſtrumens à-peu-près ſemblables ſont repréſentez, que les *Romains* ont laiſſé dans l'un & dans l'autre Païs quantité d'autres monumens que l'on découvre tous les jours. Et pour ne point ſortir du Païs Normand où nos coins ont été trouvez, j'ai encore dans mon Cabinet les débris d'un Vaſe antique de la même matiere, que des Païſans du même Canton avoient trouvez deux années auparavant, & qu'ils mirent en piéces, dans la penſée qu'il contenoit quelque tréſor. Il s'y trouva environ vingt-cinq livres peſant de Médail-

dailles Romaines d'*Empereur* & *Imperatrices*, depuis *Adrien* jusqu'à *Posthume*. Je les rachetai des Fondeurs de *Ville-Dieu*, avec les piéces du Vase, que je fis exactement dessiner après les avoir toutes rassemblées. J'envoyai une bonne partie des Médailles à Mr. Foucault, avec l'anse entiere du Vase, qui me parut curieuse, à cause d'une espece d'*Idole*, ou de petite, figure de Divinité en relief, qui en faisoit l'ornement.

Peut-être ne serrez-vous pas fâché, MONSIEUR, que j'ajoûte ici un autre dessein en petit, tiré sur l'original du Vase & de l'anse en question. Vous nous direz aussi sûrement qu'aucun autre Antiquaire, ce qu'il faut penser de cet *Enfant aîlé* & tout nud adossé contre un pied-d'estal, & posé sur un marchepied, tenant de la main droite une bourse, & de l'autre un *Oiseau* par le col, dont on ne voit point les pieds, semblables à-peu-près par sa figure, à ceux qu'on apelle *Oiseaux de Paradis*.

Je finis, MONSIEUR, en vous assurant que je suis, &c.

LA ROQUE.

A Paris ce 15. de Mai 1713.

Jugemens

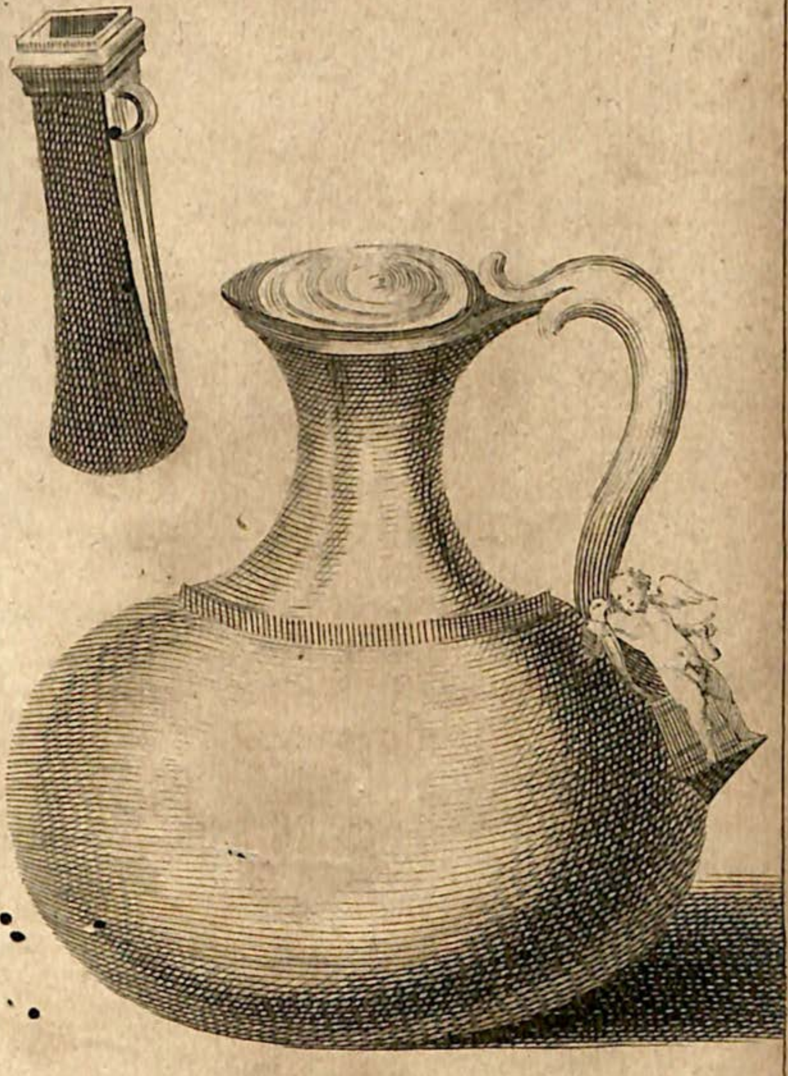
Jugemens des RR. PP. Auteurs *des* Mémoires pour l'Histoire des Sciences & des Beaux Arts.

L'Enigme de l'Enfant aîlé n'est pas difficile à devenir. C'est un emblême de la prodigalité de l'Amour. On a voulu marquer que l'argent s'envole aussi promptement des mains d'un Amant, que l'Oiseau de Paradis qui ne repose jamais à terre. Les Grecs l'appellent l'Oiseau sans pieds, quoiqu'il soit certain qu'il en a comme les autres Oiseaux.

LETTRE
DE
MR. LE DOCTEUR MATANASIUS
A
MONSIEUR DE LA ROQUE,
sur sa Lettre à Mr. HEARNE.

JE ne sai pas, MONSIEUR, si Mr. Héarne a répondu à la Lettre que vous lui avez adressée par le *Journal de Trevoux* du mois de Sptembre 1713. & si vous êtes content du jugement que les R. R. Peres Auteurs de ce Journal ont fait imprimer après votre Lettre. Je ne veux point entrer en discussion au sujet des petits coins dont vous parlez, MONSIEUR, d'une maniére qui n'est pas moins instructive que la Matiére est importante; mais je vous avouerai franchement & avec tout le respect que je dois aux RR. PP. que je ne suis point content du jugement qu'ils ont porté du dessein de votre Vase.

Je crois que vous ne serez pas fâché de savoir ce que j'en pense, & j'espere que ces


1 2 3 4 5 6 Pouces

ces RR. PP. ne trouveront pas mauvais que je ſois d'un ſentiment oppoſé au leur. Il eſt certain, MONSIEUR, que votre Vaſe n'eſt pas de l'eſpece de celui qu'on voit repréſenté dans une Médaille de Tibere, dont l'Inſcription eſt compoſée de ces mots *Pietas Auguſti*; puiſque le Vaſe de cette Médaille n'eſt abſolument qu'une *Eguiere* de la façon de celles qui étoient en uſage dans les bains. Cela ſe voit par ſa *Figure* & par ſes *Accompagnemens* qui ſont des frotoirs, que les Latins appellent *Strigillæ*, ou *Strigilles*, & d'où je ne doute pas (pour le remarquer en paſſant) que notre mot d'*Etrille* n'ait pris ſon origine.

Je ne croi pas non-plus que ce ſoit une *Urne*; car quoique la Figure des *Urnes* ſoit extrémement variée, votre Vaſe a trop de bec ou d'avance, le col trop étroit, & ſon anſe trop elevée pour avoir été une Urne. Lorſqu'on le conſidere avec attention, & qu'on ſe connoît en Antique, on voit bien qu'il ne ſe peut faire que cela ſoit. Ce pourroit bien être un de ces Vaſes que les Anciens appelloient *Prefericules*. Quelque Prêtre avare (car les Prêtres des Anciens ne l'étoient pas moins que le ſont ceux d'apré-

d'aprésent) aura pris un des ces vases pour cacher de l'argent qu'il avoit apparemment tiré de quelque Superstitieux, & l'aura ensuite enterré. Peut-être aussi que c'est un de ces Vases lesquels on portoit dans les Triomphes la *Pecunia signata*. Mais, quoique ceci soit très-probable, je croi que sans s'y arrêter l'on peut aller jusqu'au certain, en disant MONSIEUR, que ce Vase est une vryae *Tire-lire* des Anciens. Antique d'autant plus précieux que je ne croi pas qu'aucun Curieux se soit jusques à présent vanté d'en avoir un semblable.

Les raisons sur lesquelles je me fonde sont irréfragables, s'il en fut jamais. *Premiérement*, la forme de votre Vase dont l'entrée est extrémement étroite & le dedans d'une grandeur considérable, convient parfaitement aux *Tire-lires*. *Secondement*, sa matiére qui est fragile, ce qui est encore de l'essence des *Tire-lires*, lorsqu'elles ne sont pas faites de bois ou de métal, & qu'elles ne s'ouvrent pas avec une clef. *Troisiémement* ses ornemens. Car l'on sait que les Vases sur lesquels on en mettoit n'étoient ainsi ornez que pour porter sur eux quelques signes de leur destination: c'est

c'est ainsi que les Urnes qui viennent d'Egypte, & qui sont quelquefois pleines de mumies, sont chargées d'Hieroglyphes. Mais MONSIEUR, comme l'explication de cette Figure est le principal but de la Lettre que j'ai l'honneur de vous écrire, je vais entrer dans un détail où je vous prie de me suivre pied-à-pied, afin de m'éclairer de vos lumiéres, si je me trompe, & de ne me pas refuser quelqu'applaudissement si je rencontre juste.

Je dis donc, MONSIEUR, que la seule Figure qui est représentée sur votre Vase, démontre incontestablement que c'est une *Tire-lire.* Ce qui se voit dans le seul examen qu'on en peut faire. L'Idole qui y sert d'ornement est une es-espece de Figure Panthée dont la composition sert à exprimer plusieurs choses, & toutes ces choses sont des Types propres aux idées qu'on doit avoir dans l'usage d'une *Tire-lire.* L'argent ne s'amasse que par dégrez & avec peine, il n'y a que le soin d'entasser piéce sur piéce, & de ne rien lâcher de ce qu'on tient, qui puisse augmenter & conserver les richesses. Cela pouvoit-il être mieux marqué que par les dégrez sur lesquels l'*Idole* de votre Vase est élevé,

qui par ſes aîles & par ſa nudité marque l'*Amour* : par la bourſe qu'il a dans la main droite, & dont il ſerre bien l'ouverture, qu'il eſt l'*Amour des richeſſes* : par l'Oiſeau de Paradis, que d'autres appellent *Mamuce*, & qu'il tient par le cou dans la main gauche, ne veut-il pas dire que l'argent reſſemble à cet Oiſeau, que ſi on le lâche il n'a point de pieds pour s'arrêter, & qu'il fuit & ſe perd ſans reſſources ? Les aîles & la nudité même de cet Amour, ne marquent-elles pas qu'il faut être alerte & diligent pour acquérir, & qu'il faut ſe priver de tout pour amaſſer ? D'ailleurs remarquez, MONSIEUR, que cette *Idole* eſt non ſeulement appuyée ſur un pied-d'eſtal, ainſi que vous l'avez déja très-judicieuſement obſervé ; mais de-plus, qu'elle eſt deſſous l'anſe du Vaſe. Ce qui, à mon avis, ſignifie deux choſes. La premiere, que par l'adoſſement ſur le pied-d'eſtal l'ingénieux Artiſan a voulu enſeigner que cet Amour doit être perſévérant, ferme, inébranlable ; puiſque ſi l'on n'eſt conſtant à entaſſer ſou ſur ſou, on n'amaſſe jamais de grandes richeſſes. La ſeconde, que par la ſituation de cet Amour ſous l'anſe du Vaſe, on a voulu mon-

montrer que l'argent eſt le moyen ſûr pour ſe rendre Maître de tout, car vous ſavez, MONSIEUR, que l'anſe ſert à prendre & à bien tenir tous les vaſes ou autres uſtenſiles qui en ont. Combien de Villes ont été rendues par le moyen de l'argent ? Vous n'ignorez pas ce que diſoit Philippe Roi de *Macedoine*, & pere d'Alexandre le Grand, qu'*il n'y avoit point de Ville imprenable, pourvu qu'un mulet chargé d'or y pût entrer*. Que de femmes ont immolé pour de l'argent, les plus juſtes & les plus doux ſentimens de la Nature & de l'Honneur, en ſe proſtituant ſans reſerve à des gens qui n'avoient d'autre mérite pour leur plaire, que celui d'avoir la bourſe bien garnie ! De quelles Charges, de quelles Dignitez, de quels titres ne ſe revêt-on pas par le moyen de l'argent ? On aquiert même le droit de juger de l'honneur, des biens & de la vie des hommes, *Quiconque eſt riche eſt tout*. En un mot, l'argent eſt l'*anſe* par laquelle ont peut ſe ſaiſir & s'emparer de toute choſe, des choſes mêmes qui n'en ont point.

La clef du cofre fort & des cœurs c'eſt la même;
Que ſi ce n'eſt celle des cœurs,
C'eſt dumoins celle des faveurs.

Vous conviendrez, je croi, fort aiſément de la juſteſſe de mes Remarques, ſi vous voulez ſeulement prendre la peine, MONSIEUR, de conſiderer l'Hermeros qu'on trouve la XIV. Figure du feuillet 89. des *Recherches curieuſes d'Antiquitez* par Mr. Spon. Vous y verrez, MONSIEUR, une petite Statue de Bronze qui repréſente un Dieu compoſé de *Mercure* & de *Cupidon;* c'eſt un jeune garçon nud & avec des aîles. De la main droite il tient une *Bourſe*, de l'autre il tient le *Caducée*. Les Anciens (remarque Mr. Spon) *vouloient ſans doute faire connoître par cet emblême, que l'Eloquence & l'Argent étoient néceſſaires à un amant*. Vous ſavez, MONSIEUR, que ces Figures étoient communes dans l'Antiquité, & que Pline traitant des beaux ouvrages des Sculpteurs, *Liv.* 36. *Chap.* 5. parle des Hermerotes d'un certain Tauriſcus, qui étoient beaux par excellence. Vous ſavez auſſi, MONSIEUR, qu'*Hermeros* eſt un ſurnom qui a ſouvent été donné par les Grecs & par les Latins. Et quand je conſidere notre ſiécle où la magnificence, l'eſprit & l'amour ſont ſi ſouvent réünis, je ſuis ſurpris qu'on n'ait pas franciſé ce terme d'*Hermeros*, pour marquer un Amant

libéral

libéral & spirituel ; on auroit par un seul mot, exprimé ce qu'on ne peut dire qu'en trois. Et d'ailleurs pouvons-nous enrichir notre Langue de trop d'expressions Grecques ? Elle en seroit bien plus expressive & plus harmonieuse, si elle en étoit pleine ; car il n'y a point de doute, qu'une expression Grecque ne marque mieux l'idée qu'on y a attachée, que toutes les autres expressions des Langues modernes. Mais ceci n'est pas maintenant de mon sujet.

Une autre Figure que je vous prie d'examiner, est celle d'un cachet dont Gorlée nous a donné le dessein dans la premiere Partie de sa *Dactyliotheca.*

Ce dessein se trouve la 83. Figure. C'est un *Cupidon* qui vogue sur un vase à mettre du vin. Le profond Mr. Gronovius, qui seroit incontestablement le *Coryphée* de l'Université de Leide, si Mr. *Burman* ne venoit de déclarer * que c'est lui qui l'est, ce Coryphée, aussi-bien que celui de toute la République des Lettres, Mr. *Gronovius*, dis-je, dans la nouvelle Edition qu'il a fait faire de cette *Dactyliotheca*, explique ainsi la Figure dont je viens de vous parler : *Cupido cantharo velificans*, Cupidon *faisant voile*

* Dans son Oraison inaugurale de Leiden.

sur un vase à boire. A cette ingénieuse explication que la Figure qu'on voit gravée représente parfaitement, je croi, MONSIEUR, que sans faire le *Cocceïen*, je puis ajouter, que par ce *Cupidon* voguant ainsi, on a voulu marquer qu'on avance bien ses affaires en amour lorsque l'on boit avec ce que l'on aime, selon cette petite Chanson :

Un peu de vin dans la tête
Porte l'amour dans le cœur.
Un tendre Amant est sûr de sa conquête
Quand sa Maîtresse a par bonheur
Un peu de vin dans la tête.

Or, si un *Cupidon* ainsi figuré sur un vase à boire, marque ce que je viens d'avoir l'honneur de vous dire, ne doit-on pas conclure, que l'*Amour* qui est figuré sur votre Vase, MONSIEUR, c'est l'Amour des richesses marqué sur ce Vase, pour montrer que c'est une *Tire-lire.* Cette maniére de faire des *Tire-lires Symboliques*, subsiste encore dans ces pays où l'amour de la nouveauté n'a pas détruit tous les vestiges de l'antiquité bienheureuse. En Hollande, par exemple, où l'on porte encore des pendans d'oreille

d'oreilles tels que les Déesses en portoient du tems de la guerre de *Troye*, on fait des *Tire-lires* en *figure de pourceau*; d'où vient qu'on les appelle en Langue du païs *Varkens*, des *Cochons*. Si cela se fait pour corriger le naturel avare des *Hollandois*, en leur marquant par ces sortes de *Tire-lires*, que l'avarice nous rend semblables à des *Porcs*, ou si c'est au-contraire pour fortifier ce naturel, en leur enseignant par cette Figure, que pour devenir riche il faut faire profit de tout comme les cochons, qui s'engraissent des choses les plus viles; je n'en sai rien. Mais toujours est-il évident, que ces *Tire-lires* ainsi faites sont des *Tire-lires symboliques*. Mais, MONSIEUR, ce qui confirme incontestablement tout ce que je viens de prouver, c'est qu'une *Tire-lire* est faite pour serrer de l'argent, & que votre Vase a été trouvé plein de monoye Romaine.

Voyez le XIV. Livre de l'Iliade.

Sur ceci je finis, MONSIEUR, avec le plus grand regret du monde, mon dessein étant de vous envoyer mes conjectures sur un pot trouvé à Delft, & sur une inscription que j'ai dans mon Cabinet, inconnuë à Gruter & aux plus

ſavans Antiquaires. Mais l'envie que j'ai d'aller partager avec vous le bonheur dont vous joüiſſez ſous votre nouvelle Régence, m'enleve à mes importantes occupations. Je veux aller voir de près un Prince dont on n'aprend chaque jour que des choſes qui nous font à tout moment repeter :

Quis novus hic hominum Terrarumque, diemque fretumque
Permutat? Certe ſub Jove Mundus erit.

Tout ce qui m'inquiéte, MONSIEUR, c'eſt que je ne ſai ſi SON ALTESSE ROYALE a beaucoup de Littérature ; car on a beau être Philoſophe, avoir un eſprit grand, ferme, droit, qui ſaiſiſſe les choſes juſques dans leurs principes ; ſans Littérature, tout cela n'eſt rien ou peu de choſe, & ne ſuffit pas pour le Gouvernement des Etats. D'ailleurs, MONSIEUR, je crains que ce Prince ne favoriſe le parti des Modernes ; on m'a dit qu'il honoroit quelques-uns de leurs Chefs de ſa bienveillance, & même qu'un d'eux avoit un logement au Palais Roial. Si cela eſt, adieu le *Bon Goût* pour lequel Madame Dacier a ſi juſtement & ſi généreuſement combatu,

tu, tout est perdu, Monsieur. Mais j'espere que cela n'arrivera pas, qu'au-contraire on verra bien-tôt paroître un Edit verifié dans les Parlemens, par lequel il sera ordonné que chaque personne ait à avoir le goût de Madame Dacier, de trouver tout ce qu'a dit Homere & ses contemporains, des choses merveilleuses, de ne penser, de n'imaginer, que comme ce Roi des Poëtes & les anciens Grecs ont pensé & ont imaginé; & cela, parceque le droit de penser juste & d'imaginer agréablement, a été un Privilege accordé au siécle de ces grands hommes à l'exclusion de tous les autres siécles. Que le *bon goût* qui régne dans leurs Ouvrages, étant d'ailleurs originaire d'Orient où il a été conçu par l'opération des rayons du Soleil, ce *bon goût* est le seul qui doit régner pour le bonheur des Etats & du commerce de la vie. J'espere même qu'il sera ordonné qu'on ait à imiter les manieres & le savoir-vivre des anciens Grecs dont on a, dans l'*Iliade* surtout, des modéles si parfaits de générosité & de politesse. Si un tel Edit paroît, Monsieur, je ne verrai rien parmi les Modernes qui puisse égaler

Voyez Traité des Causes de la Corruption du goût par M. Dacier.

votre Prince, je lui donnerai les noms de Σωτὴρ * & d'Εὐεργετής. Je le comparerai à Titus, & je dirai même, qu'il pouroit surpasser cet Empereur si Titus étoit né Moderne. Je suis,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très obéïssant serviteur
Le Docteur CHRIS. MATANASIUS.

* Ce sont deux noms que les Grecs ont donné à leurs meilleurs Princes. Ils signifient *Sauveur & Bienfaiteur du Genre humain.*

AU * FAMEUX AUTEUR DE LA FEUE HISTOIRE CRITIQUE DE LA REPUBLIQUE DES LETTRES.

MONSIEUR,

EN attendant que je vous envoye les amples Commentaires que je prépare sur la Préface du Livre intitulé Vida y hechos del Ingenioſo Cavallero Don Quixote de la Mancha, *j'ai l'honneur de vous envoyer la Traduction de cette même Préface. Les Nouveaux Traducteurs François de cet inſipide Roman ne l'ont point traduite, & ſi vous en voulez ſavoir la raiſon, c'eſt ſans doute parcequ'ils ont crû qu'elle ne feroit pas honneur à* Miguel de Cervantes Saavedra. *En effet, on y voit un Ecrivain qui oſe plaiſanter ſur les choſe les plus conſidérables de la Littérature, qui mépriſe les Préfaces, qui ſe moque des Eloges, qui tourne en ridicule les citations, qui ſe rit des Notes marginales, des Remarques & des Obſervations dont*

*les Savans ont coutume d'orner leurs Ouvrages. Selon lui il suffiroit pour faire un bon Livre, qu'avec un stile simple, noble, expressif, on allât directement au but qu'on se propose, qu'on crût que c'est déguiser la Raison en Courtisanne, que d'emprunter pour elle des ornemens étrangers; qu'une chose qui est vraye par elle-même l'est indépendamment des l'autorité des Anciens & des suffrages de Modernes, & que toute la réputation d'*Aristote, *de* Ciceron *& de* Virgile *ne feront pas qu'une chose fausse soit vraye.* Exsultat demens. *C'est bien-là penser comme l'Auteur de* Don Quixote. *Si cela étoit, je vous prie, que deviendroient la Littérature & les Libraires? Que de gens ne seroient jamais Auteurs, que d'Auteurs cesseroient de l'être? J'en appelle à vous,* MONSIEUR, *j'en veux pour Juge votre Erudition,*

Quæ maxima semper
Dicetur nobis, & erit quæ maxima semper.
VIRG. Æneïd. Lib. VIII, 271.

A quoi serviroit à bien des gens tant de Grec, d'Hebreu, de Latin, si ceux qui savent ces Langues & qui composent des Livres ne pouvoient pas en détacher des lambeaux, & les coudre avec art pour faire briller

briller leur ſavoir? Il vaudroit autant ne pas étudier.

Scire tuum nihil eſt niſi te ſcire hoc ſciat alter.
PERS. Sat I. 27.

Je m'en raporte encore à vous, MONSIEUR, *vous qui parlez ſi ſavament des choſes mêmes que vous ignorez, ſi tant eſt que vous en ignoriez quelques-unes. J'aurois bien des choſes à vous dire ſur ce ſujet; mais ce ſera pour une autre occaſion. Je vous ſupplie ſeulement aujourd'hui de favoriſer mon entrepriſe,*

Da facilem curſum atque audacibus annue cœptis,
VIRG. Georg. Lib. I. 40.

Et je vous demande la grace de croire que

Dumque thymo paſcentur apes, dum rore cicadæ,
Semper honos, nomenque tuum laudeſque manebunt.
VIRG. Eclog. V. 77.

Y a tienda vueſtra merced à ſu ſalud por aora. *Je ſuis toujours avec tout le reſpect & la vénération que vous pouvez vous imaginer,*

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéïſſant ſerviteur,
Le Docteur CHRISOSTOME MATANASIUS.

* PROLOGO
AL
LETOR.

DESOCUPADO LETOR.

SIn juramento, me podràs creer, que quisiera que este Libo como hijo del entendimiento, fuera el mas hermoso, el mas gallardo, y mas discreto que pudiera imaginarse. Pero no he podido yo contravenir la orden de naturaleza, que en ella, cada cosa engendra su semejante. Y assi, que podià engendrar el osteril y mal cultivado ingenio mio, sino la Historia de un hijo seco, avellanado, antojadizo, y lleno de pensamientos varios, y nunca imaginados de otro alguno: bien como quien se engendrò en una carcel, donde toda incomodidad tiene su assiento, y todo triste ruydo haze su habitacion? El sossiego, el lugar apacible, la amenidad de los campos, la serenidad de los cielos, er murmurar de las fuentes, la quietud del espiritu, son grande parte para que las Musas mas esteriles, se muestren fecundas, y ofrezcan partos al mundo que le colme de maravilla, y de contento.

Al

*TRADUCTION

De la Préface du Livre intitulé: La Vie & les actions de l'ingénieux Gentilhomme DON QUIXOTE DE LA MANCHE.

LECTEUR OISIF,

TU croiras bien ſans que j'en jure, que je voudrois que ce Livre enfant de mon eſprit, fût le plus beau, le plus divertiſſant, le plus parfait qu'on pût imaginer; mais je n'ai pû aller contre l'ordre de la nature qui veut que chaque choſe engendre ſon ſemblable. Ainſi que pouvoit produire mon Eſprit ſtérile & mal cultivé, ſinon, un ſujet ſec, bizarre, extravagant, plein de mille fantaiſies qui n'ont jamais tombé dans l'imagination de perſonne. C'eſt ainſi que doit être ce qui naît dans une priſon, ſéjour rempli d'incommodité, de bruit & de triſteſſe. Le Repos, un lieu agréable, la vûë d'une belle campagne, la ſérénité d'un beau Ciel, le murmure des Ruiſſeaux, la tranquillité d'eſprit, ſont principalement cauſe que les Muſes les plus ſtériles deviennent fécondes, & produiſent des choſes qui ne donnent pas moins de plaiſir que d'admiration.

Acontece tener un padre un hijo feo, y sin gracia alguna, y el amor que le tiene, le pone una venda en los ojos, para que no vea sus faltas: antes las juzga por discreciones, y lindezas, y las cuenta a sus amigos, por agudezas y donayres. Pero yo que aunque parezco padre, soy padrastro de D. Quixote; *no quieroy me con la corriente del uso, ni suplicarte casi con las lagrimas en los ojos, como otros hazen, Letor mio, que perdones ô dissimules las faltas, que en este mi hijo vieres: y ni eres su pariente, ni su amigo, y tienes tu alma en tu cuerpo, y tu libre alvedrio, como el mas pintado, y estas en tu casa, donde eres Señor della, como el Rey de sus Alcavalas, y sabes lo que communemente se dize*, que debaxo de mi manto aí Rey mato. *Todo lo qual te essenta y haze libre de todo respeto y obligacion: y assi puedes dezir de la Historia todo aquello que te pareciere, sin temor que calunien por el mal, ni te premien por el bien que dizieres della. Solo quisiera dartela monda, y desnuda, sin el ornato de Prologo, ni de la inumerabilidad, y catalogo de los acostumbrados Sonetos, Epigramas, y Elogios, que al principio de los libros suelen ponerse. Porque te sè dezir, que aunque me costò algun trabajo componerla.*

Il eſt ordinaire que l'amour paternel mette ſur les yeux d'un Pere un bandeau, qui, non ſeulement l'empêche de voir les défauts d'un fils dénué de toute ſorte de graces; mais de-plus, que cet amour l'aveugle juſques au point de lui faire prendre les ſotiſes de cet enfant pour des gentilleſſes, & qu'il les conte à ſes amis comme des traits d'eſprit. Pour moi qui, quoique je paroiſſe le Pere de Don Quixote, n'en ſuis pourtant que le beau-pere, je ſuis réſolu de ne point ſuivre le torrent de la coutume, en ne te ſuppliant point preſque les larmes aux yeux comme d'autres font, cher Lecteur, que tu pardonnes ou diſſimules les fautes de cet enfant. Tu n'es ni ſon parent, ni ſon ami, tes penſées ſont à toi, & tu as auſſi bien ton libre arbitre que celui qui fait le plus l'entendu, tu es dans ta maiſon dont tu es autant le maître que le Roi de ſes Gabelles, & tu ſais le commun proverbe, *je puis tuer le Roi ſous mon bonnet*. Ainſi donc tu es exempt de toutes ſortes d'égards & d'obligations, & tu peux dire de cette Hiſtoire tout ce qui te plaira, ſans crainte d'être calomnié pour le mal, ni récompenſé pour le bien que tu en diras. Je voudrois ſeulement te la donner pure & ſimple ſans les ornemens ordinai-

nerla ninguno tuve por mayor que hazer esta Prefacion, que vas leyendo. Muchas vezès tomè la pluma paro escriville, y muchas la dexè, por no saber lo que escriviria.

Y estando una suspenso, con el papel delante, la pluma en la oreja, el codo en el bufete, y la mano en la mexilla, pensando lo que diria, entrò à deshora un amigo mio, gracioso, y bien entendido. El qual viendome tan imaginativo; me preguntò la causa; y no encubriendosela yo, le dixe, que pensava en el Prologo, que avia de hazer à la Historia de Don Quixote*, y que me tenia de suerte, que ni queria hazerle, ni menos sacar à luz les hazañas de tan noble Cavallero. Porque como quereys vos que no me tenga confuso, el que dirà el antiguo Legislador, que llaman vulgo, quando vea que al cabo de tantos años como ha que duormo, en el silencio del olvido, salgo aora con todos mis años acuestas, con una leyenda seca como un espar-*

res d'une Préface & d'un nombre infini de Sonnets, d'Epigrammes & d'Eloges qu'on a coutume de mettre à la tête d'un Livre; car je puis bien t'avouer que quoique cette Histoire m'ait couté quelque peine à composer, cette Préface que tu lis m'en a couté encore davantage. Plusieurs fois j'ai pris la plume pour l'écrire, plusieurs fois j'ai remis la plume, ne sachant ce que j'écrirois.

Une fois étant ainsi en suspens avec du papier devant moi, la plume fourée sous mon bonnet, le coude apuyé sur ma table & la joue dans ma main, pensant à ce que je pourrois dire, un de mes Amis, homme agréable &, délié entra inopinément, lequel me voyant si pensif m'en demanda la cause. Je lui dis sans détour que je pensois à la Préface que j'avois à faire pour l'Histoire de Don Quixote; mais que cela me donnoit tant de peine que j'avois envie de n'en point faire, & même de ne point publier les grandes avantures d'un si noble Chevalier. Comment voulez-vous, lui dis-je, que je ne sois pas couvert de confusion? Que dira cet ancien Legislateur, qu'on nomme le Public, lorsqu'après tant de tems que j'ai resté dans le silence & dans l'oubli, il me verra paroître chargé d'années avec

esparto, agena de invencion, menguada de estilo, pobre de concetos, y falta de toda erudicion, y dotrina: sin acotaciones en las margenes, y sin anotaciones en el fin del Libro, como veo que estan otros Libros, aunque sean fabulosos, y profanos, tan llenos de sentencias de Aristoteles, *de* Platon, *y de toda la caterva de Filosòfos, que admiran a los oyentes y tienen à sus Autores, por hombres leydos eruditos, y eloquentes? Pues que quando citan la divina Escritura, no diràn, sino que son unos santos* Tomases, *y otros Dotores de la Yglesia, guardando en esto un decoro tan ingenioso, que en un renglon han pintado un enamorado distraydo, y en otro hazen un sermoncico Christiano, que es un contento y un regalo, oyrle, ò leele. De todo esto ha de carecer mi Libro, porque ni tengo que acotar en el margen, ni que anotar en el fin, ni menos sè que Autores sigo en el, para ponerlos al principio, como hazen todos, por las letras del A. B. C. començando en* Aristoteles, *y acabando en* Xenofonte, *y en* Zoïro *ó* Zeuxis, *aunque fue maldiciente el uno, y Pintor el otro. Tambien hade carecer mi libro de Sonetos al principio, alome-*

un écrit maigre, denué d'invention, où l'on ne trouve ni ſtile, ni ſens, ni érudition, ſans notes marginales, ſans remarques à la fin, comme je le vois à d'autres Livres, qui bien que fabuleux & profanes ſont ſi remplis de Sentences tirées d'Ariſtote, de Platon & de toute la bande des Philoſophes, que les Lecteurs ſurpris en prennent les Auteurs pour des hommes éloquens, qu'ils les croyent d'une lecture immenſe & d'une vaſte érudition. Quand ils citent la Ste. Ecriture, vous diriez qu'ils ſont ou des Saints Thomas, ou quelques autres Docteurs de l'Egliſe, & ils le font avec tant d'eſprit & de bienſéance, que dans une ligne ils vous peignent un amoureux fou, & que dans une autre ils font un beau petit Sermon Chrétien, tel que c'eſt un grand plaiſir & un grand contentement que de le lire ou de l'entendre. Mon Livre n'a rien de tout cela, je ne ſai quelle note mettre à la marge, ni quelles remarques mettre à la fin. Je ne ſai quels Auteurs j'ai ſuivi dans cet Ouvrage; ainſi je ne puis, comme font les autres au commencement de leurs Livres, en citer par ordre alphabetique, commençant par Ariſtote, & finiſſant par Xenophon, Zoyle ou Zeuxis, bien que l'un fût un Médiſant, & l'autre un

Pein-

alomenos de Sonotos, cuyos Autores sean Duques, Marqueses, Condes, Obispos, *Damas, ò Poetas celeberrimos. Aunque si yo los pidiesse à dos ò tres aficiales amigos, yo sè que me los darian, y tales, que no les ygualassen los de aquellos que tienen mas nombre en nuestra Espanna. Ensin Sennor, y amigo mio, prosegui, yo determino, que el Sennor* Don Quixote *se quede sepultado en sus Archivos en la Mancha, hasta que el Cielo depare quien le adorne de tantas cosas como le faltan, porque yo me hallo incapaz de remediarlas, por mi insuficientia, y pocas letras: y porque naturalmente, soy poltron, y perezosa, de andarme buscando Autores que digan lo que yo me sè dezir sin ellos. De aqui nace la suspension y elevamiento en que me hallastes, bastante causa para ponerme en ella, la que de mi aveys oydo*

Oyendo lo qual mi amigo, dandose una palmada en la frente, y disparando en uno larga risa, me dixo: Por Dios Hermano, *que aora me acabo desengannar, de un enganno en que he estado todo el mucho tiempo que ha que os conozco.*

Peintre. De même mon Livre doit au frontiſpice être deſtitué de Sonnets, du-moins de ceux dont les Auteurs ſont *Ducs*, *Marquis*, *Comtes*, *Evêques*, ou qui ſont faits par des Dames ou par les Poëtes les plus célébres, quoique je ſache bien que ſi j'en demandois à deux ou trois Officiers de mes amis, ils m'en donneroient de tels, que ceux qui font le plus de bruit dans nos Eſpagnes, n'en feroient point qui les égalaſſent. Enfin, MONSIEUR & AMI, pourſuivis-je, j'ai réſolu que le Seigneur Don Quixote demeure enſeveli dans les Archives de la Manche, juſqu'à ce que le Ciel envoye quelqu'un qui l'enrichiſſe de toutes les choſes qui lui manquent; puiſque je me trouve incapable d'y remedier par mon inſuffiſance & mon peu d'érudition. Dailleurs, pareſſeux naturellement, je n'ai pas le courage d'aller chercher des Auteurs qui diſent ce que je ſai bien dire ſans eux. De là vient l'embarras où vous m'avez trouvé, & je crois en avoir un aſſez grand ſujet.

Mon Ami entendant ceci ſe donna du plat de la main ſur le front, & éclatant de rire: Parbleu, FRERE, dit-il, vous me tirez d'une erreur où j'ai été depuis que je vous connois. Je vous ai toujours cru aviſé & prudent; mais je vois bien à pré-

ſent

nozco, en el qual ſiempre os he tenido por diſcreto, y prudente en todas vueſtras acciones. Pero aora ves, que eſtays aun lexos de ſerlo; como lo eſtà el cielo de la tierra. Como que es poſſible, que coſas de tan poco momento, y tan faciles de remediar, puedan tener fuerças de ſuſpender, y abſortar un ingenio tan maduro como el vueſtro, y tan hecho à romper, y atropellar por otras dificultades mayores? Alafe, eſto no nace de falta de habilidad, ſino de ſobra de pereza y penuria de diſcurſo. Quereys ver ſi es verdad lo que digo? Pues eſtadme atento, y vereys como en un abrir y cerrar de ojos confundo todas vueſtras difficultades, y remedio todas las faltas que dezis que os ſuſpenden, y acobardan, para dexar de ſacar à la luz del mundo la Hiſtoria de vueſtro famoſo Don Quixote, *Luz, y Eſpejo de toda la Cavaleria Andante. Dezid, le repliquè yo oyendo lo que me dezia. De que modo penſays llenar el vazio de mi temor, y reduzir à claridad el caos de mi confuſion? A lo qual el dixo: Lo primero en que reparays de los Sonetos Epigramas, ò Elogios, que os faltan para el principio, y que ſean de perſonages graves, y de titulo, ſe puede remediar en que vos*

meſmo

ſent qu'il s'en faut du tout au tout que vous ſoyïez tel. Comment eſt-il poſſible qu'un auſſi bon eſprit que le vôtre, & ſi propre à ſurmonter de plus grandes difficultez, puiſſe être inquiété & accablé par des choſes de ſi peu d'importance, & auſquelles il eſt ſi facile de remedier ? Cela ne vient point en vérité d'un défaut d'habileté ; mais d'un excès de pareſſe qui vous rend même chiche de paroles. Voulez-vous ſavoir ſi ce que je dis eſt vrai, écoutez-moi un peu, & vous verrez qu'en un clin-d'œil je vais détruire toutes vos difficultez, & lever tous les obſtacles qui vous empêchent de publier l'Hiſtoire de votre fameux Don Quixote, miroir de toute la Chevalerie Errante. Dites-moi, lui demandai-je en l'entendant parler ainſi, comment voulez-vous remedier aux ſujets que j'ai de craindre, & me tirer de l'embarras ou je me trouve ? A quoi il me répondit ainſi : La premiere choſe qui vous arrête, dit-il, c'eſt que vous n'avez point de Sonnets, d'Epigrammes, d'Eloges faits par des perſonnes graves & titrées, & que vous en voudriez pour mettre à la tête de votre Livre ; mais à cela n'y a-t-il point de remede ? Vous n'avez qu'à prendre vous-même la peine d'en faire, & les faire paroître enſuite ſous quel

nom

meſmo tomeys agun trabajo en hazer-los, y deſpues los podeys bautizar y po-ner el nombre que quiſieredes, abijando-los al Preſte Juan *de las Indias, ó al Emperador de* Trapiſonda : *de quien yo sè que ay noticia, que fueron famoſos Poëtas : y quando no lo ayan ſido, y hu-viére algunos pedantes y bachilleres, que por detras os murdan, y murmuren deſta verdad, no ſe os de dos maravedis porque yà que os averiguen la mentira, no os han de cortar la mano con que lo eſcri-viſtes.*

En lo de citar en las margenes los li-bros, y Autores de donde ſacaredes las ſentencias, y dichos que puſieredes en vueſ-tra Hiſtoria, no ay mas ſino hazer de manera que venga á pelo algunas ſenten-cias, ô Latines, que vos ſepàys de me-moria; ô alomenos que os cueſten poco tra-bajo de buſcallo. Como ſerà poner, tra-tando de libertad y cautiverio :

Non bene pro toto libertas venditur auro.

Y luego en el margen citar à Oracio, ò à quien lo dixo. Si trataredes de poder de la Muerte, acudir luego con

Pallida mors æquo pulſat pede
Pauperum tabernas, Regumque turres.

Si

nom il vous plaira. Vous pourrez les attribuer au Prête-Jean des Indes, ou à l'Empereur de Trébiſonde. Je ſai qu'on eſt informé qu'ils ont été de fameux Poëtes; mais quand cela ne ſeroit pas, & que quelques pédants ou demi-ſavans offenſez de cette vérité, viendroient vous mordre par derriere, & vous critiquer, ne vous en ſouciez pas d'un fétu; car quand on vous convaincroit de menſonge, on ne vous couperoit point la main qui l'auroit écrit.

Pour ce qui eſt de citer en marge des Livres & des Auteurs dont vous tirerez pour votre Hiſtoire des paſſages & des ſentences, vous n'avez qu'à faire venir à propos quelques traits de Latin que vous ſachiez déja par cœur, ou dumoins, qui ne vous coûtent guéres de peine à trouver. Par exemple, en parlant de la liberté & de l'eſclavage, vous mettrez:

Non bene pro toto libertas venditur auro.

Et d'abord citez en marge Horace ou celui qui l'a dit. Si vous traitez du pouvoir de la Mort, ce paſſage ſe préſente auſſi-tôt.

Pallida mors æquo pulſat pede
Pauperum tabernas, Regumque turres.

Si de la amiſtad y amor, que Dios manda que ſe tenga al enemigo, entraros luego al punto por la Eſcritura divina que lo podeys hazer con tantico de curioſidad, y dezir las palabras por lo menos, del miſmo Dios: Ego autem dico vobis, diligite inimicos veſtros. *Si tratavedes de malos penſamientos, acudid con el Evangelio* De corde exeunt cogitationes malæ. *Si de la inſtabilidad de los amigos, ai eſtà* Caton, *que os darà ſu Diſtico:*

Donec eris felix, multos numerabis amicos,
Tempora ſi fuerint nubila, ſolus eris.

Y con eſtos Latinicos, y otros tales os tendràn ſiquiera por Gramatico, que el ſerlo no es de poca honra y provecho el dia de oì.

En lo que toca el poner anotaciones al fin del Libro ſeguramente lo podeys haz[illegible] Tras eſto para monſtraros hombre erudito

en

Si c'eſt de la bienveillance & de l'amour que Dieu veut que nous ayïons pour nos ennemis, vous pouvez ſur le champ vous jetter dans l'Ecriture Sainte, & de-là vous pourrez ſans beaucoup de recherche citer pour le moins les paroles de Dieu même: *Ego autem dico vobis, diligito inimicos veſtros.* Si vous parlez de mauvaiſes penſées, apuyez-vous ſur ce paſſage de l'Evangile, *de corde exeunt cogitationes malæ.* S'il s'agit de l'inſtabilité des amis, Caton vous fournira ſon Diſtique:

Donec eris felix multos numerabis amicos,
Tempora ſi fuerint nubila, ſolus eris.

Avec ces petits traits de Latin & autres ſemblables, on vous prendra aumoins pour Littérateur; ce qui n'eſt pas en ce tems-ci, ni peu d'honneur ni un petit avantage.

Pour ce qui regarde les Remarques que vous voulez mettre à la fin du Livre, certainement vous le pouvez faire. Si vous parlez de quelque Géant dans ce Livre, faites que ce ſoit du Géant Goliath, & ce nom qui ne vous coutera rien, vous fournira l'occaſion de faire une grande remarque. Vous pourrez dire que le Géant Golias ou Goliath étoit un *Philiſtin* que le Paſteur David tua d'un coup de pierre dans la valée de *Therebinte*, ainſi qu'il eſt raconté dans *le Livre des Rois* au *Cha-*

en Letras humanas , y Cosmografo , hazed de modo , como en vuestra Historia se muestre el rio Tajo *, y vereysos luego con otra famosa anotacion , poniendo : El rio* Tajo *fue assi dicho por un Rey de las Españas : tiene su nacimiento en tal lugar , y muere en el mar Oceano , besando los muros de la famosa Ciudad de Lisboa. Y es opinion , que tiene las arenas de oro , &c. Si tratardes de ladrones , yo os dirè la Historia de* Caco *, que la sè de coro. Si de mugeres rameras , aì està el Obispo de* Mondoñedo *, que os prestarà à* Lamia , Layda *, y* Flora *, cuya anotacion os darà gran credito. Si de crueles ,* Ovidio *os entegrarà à* Medea. *Si de Encantadores, y Hechizeras ,* Homero *tiene à* Calipso, *y* Virgilio *à* Circe. *Si de Capitanes valerosos el mismo* Julio Cesar *os prestarà si mismo en sus Commentarios , y* Plutarco *os darà mil* Alexandros. *Si tratardes de amores , con dos onças que sepays de la Lengua Toscana , toparceys con* Leo Hebreo, *que os hincha las medidas. Y si nos quereys andaros por tierras estrañas , en vuestra casa toneys à* Fonseca *del* Amor de Dios ; *donde se cifra todo lo que vos , y el mas ingenioso acertare à desear en tal materia. En resolucion , non ay mas , sino que vos procurefs nombrar estos nombres , ò tocar*

estas

pitre où vous le trouverez. Ensuite, pour faire voir que vous êtes très-versé dans les belles Lettres & dans la Cosmographie, faites ensorte de pouvoir nommer le *Tage* dans votre Histoire, & vous aurez d'abord lieu de faire une autre fameuse remarque en mettant, que le Fleuve de *Tage* fut ainsi nommé par un Roi des Espagnes : qu'il a sa source en tel lieu, qu'il va se perdre dans la Mer *Océane*, lavant les murs de la célébre Ville de *Lisbonne* : que c'est la commune opinion que son sable est d'or, &c. Parlez-vous de voleurs ? je vous dirai l'Histoire de Cacus, car je la sai par cœur ; ou si vous parlez des femmes de joye, voilà l'Evêque de *Mondognedo* qui vous fournira de Laïs, de Thaïs & de Flores ; & ces remarques-là vous feront une grande réputation. S'il s'agit de femmes emportées, Ovide vous offre une Medée. S'il s'agit de sorcieres ou d'enchanteresses, vous avez une Calypso dans Homere, & une Circé dans Virgile. Parlez-vous de vaillans Capitaines ? Jules Cesar s'offre lui-même à vous pour tel dans ses propres Commentaires, & Plutarque vous fournira mille Alexandres. Avec deux onces que vous saurez de Langue Toscane, Leon Hébreu vous fournira de quoi discourir abondam-

estas historias en la vuestra, que aqui he dicho, y dexdame à mi el cargo de poner las anotaciones, y acotaciones, que yo os voto à tal de llenaros los margenes, y de gastar quatro pliegos en el fin del Libro.

Vengamos aora à la citacion de los Autores, que los otros libros tienen, que en el vuestro os faltan. El remedio que sto tiene, es muy facil porque no aveys de hazer otra cosa, que buscar un libro que los acote todos, desde la A hasta la Z, como vos dezis Pues esse mismo Abeceda io pondreys vos en vuestro libro. Que puesto que à la clara se vea la mentira, por la poca necessidad que vos teniades, de aprovecharos dellos, no importa nada: y quiçà alguno avrà tan simple, que cra que de todos os aveys aprovechado, en la simple y senzilla Historia vuestra. Y quando no sirva de otra cosa, por lo menos servirà à quel lar-

zo

ment de l'amour ſi vous en traitez ; ou ſi vous ne voulez point avoir recours aux étrangers, vous avez chez vous les Livres de Fonſeca, touchant l'*Amour* de Dieu, dans leſquels vous trouverez développé tout ce que vous & les plus rafinez pouvez ſouhaiter ſur la paſſion de l'Amour. Enfin, nommez ſeulement dans votre Hiſtoire, les noms que je viens de vous indiquer, ou dites ſeulement un mot des Hiſtoires ou des choſes dont j'ai parlé, & repoſez-vous ſur moi des citations & remarques, je vous promets de remplir vos marges, & de barbouiller encore quatre feuilles de remarques pour la fin du Livre.

Venons maintenant à la liſte alphabétique des Auteurs. Elle vous manque pour votre Livre, & elle ſe trouve dans les autres. Le remede eſt donc facile, vous n'avez autre choſe à faire qu'à chercher un Livre où ſe trouve une liſte complette de tous les Auteurs depuis *A* juſqu'à *Z*, ainſi que vous le dites, & mettre au vôtre ce même Alphabet. Si le peu de beſoin que vous avez de le faire, découvre l'impoſture, qu'importe ? Cela n'empêchera pas qu'il ne ſe trouve peut-être des gens aſſez ſots pour croire que vous avez employé tous ces Auteurs dans votre

go Catalogo de Autores à dar de improviso autoridad al Libro. Y mas que no avrà quien se ponga à averiguar, si los sequistes, ò no los sequstes, no yendole nada en ello.

Quantos mas, que si bien caygo en la cuenta, este vuestro libro no tieno necessidad de ninguna cosa, de aquella que vos dezis que le falta; porque todo el es una invectiva contra los libros de Cavallerias, de quien nunca se accordò Aristoteles, *ni dixo nadà San* Basilio, *ni alcançò* Ciceron. *Ni caen debaxo de la cuenta de sus fabulosos disparates, las puntualidades de la verdad, ni las observaciones de la Astrologia: ni le son de importancia las medidas Geometricas, ni la confutacion de los argumentos de quien se sirve la Retorica: ni tiene para que predicar à ninguno, mezclando lo humano con lo divino, que es un genero de mezcla, de quien no se ha de vestir ningun Christiano entendimento. Solo tiene que aprovecharse de la imitacion, en lo que fuere escriviendo, que quanto ella fuere mas perfeta, tanto mejor serà lo que se escriviere. Y pues esta vuestra escritura no mira à mas, que à deshazer la autoridad, y cabida quen en el mundo y en el vulgo tienen los libros de Cavallerias, no*

ay

Histoire, quelque simple & ingenuë qu'elle soit, & c'est toûjours quelque chose quand ce long Catalogue d'Auteurs ne serviroit qu'à donner d'abord une haute idée de votre Ouvrage; d'ailleurs, personne ne s'embarrassera à vérifier si vous les avez suivis ou non, parceque personne ne se trouve intéressé à en faire l'examen.

Mais disons mieux. Si je comprends bien de quoi il s'agit, votre Livre peut se passer de tout ce que vous dites qui lui manque, ce n'est qu'une Satyre contre les Livres de Chevalerie, dont Aristote n'a jamais fait mention, dont St. Basile n'a rien dit, & surquoi Ciceron n'a jamais discouru. Des véritez importantes, ni des observations de l'Astrologie, ne sont point cachées sous les extravagances fabuleuses de votre Livre. Les Mesures de la Géométrie lui importent aussi peu, que la réfutation des argumens que la Rhétorique employe. Il n'est pas fait pour prêcher personne en mêlant le sacré avec le prophane, ce qui est une sorte de mêlange dont doit se garder tout Esprit Chrétien. Son affaire c'est de bien imiter, plus l'imitation sera parfaite, plus le Livre sera bon; & puisque votre Livre n'a pour but que de détruire l'estime & l'autorité que les Livres de Chevalerie ont acquis dans le

ay para que anduys mendigando ſentencias de Filoſofos, conſejos de la divina Eſcritura, fabulas de Poëtas, oraciones de Retoricos, milagros de Santos; ſino procurar que à la llana, con palabras ſignificantes, honeſtas, y bien colocadas ſalga vueſtra oracion y periodo, ſonoro, y feſtivo. Pintando en todo lo que alcançaredes, y fuere poſſible vueſtra intencion, dando à entender vueſtros conceptos, ſin intricarles, y eſcurecerlos. Procurad tambien, que leyendo vueſtra Hiſtoria, el melancolico ſe mueva à riſa, el riſueño la acreciente, & ſimple no ſe infade, el diſcreto ſe admire de la invencion, el grave no la deſprecie, ni el prudente dexe de alabarla. En effeto llevad la mira pueſta à derribar la maquina mal fundada deſtos Cavallereſcos libros, aborrecidos de tantos, y alabados de muchos mas: que ſi eſto alcançaſſedes, no avriades alcançado poco.

Con ſilencio grande eſtuve eſcuchando lo que mi amigo me dezia, y de tal manera ſe imprimeron en mi ſus razones, que ſin ponelas en diſputa, las aprovè por buenas, y dellas miſmas quiſe hazer eſte

D

monde, vous n'avez que faire d'aller mandier des Sentences chez les Philosophes, des conseils dans l'Ecriture-Sainte, des Fables chez les Poëtes, des Oraisons chez les Rhéteurs, ni des Miracles chez les Saints. Faites seulement que vos termes soient clairs, expressifs, nobles & arrangez; que le Discours soit vif, que les périodes soient coulantes harmonieuses, que votre intention se découve partout, autant qu'il sera possible, exprimant vos pensées sans équivoque ni obscurité. Faites que la lecture de votre Histoire inspire la joye au mélancolique, qu'elle l'augmente dans celui qui y est déja disposé, que l'ignorant ne s'y ennuye point, que l'habile en admire l'invention, que les gens graves ne la méprisent pas, & que les Sages ne lui refusent pas des louanges; en un mot ne perdez point de vûë le dessein de détruire ces inventions chimériques des Livres de Chevalerie, que beaucoup de gens détestent; mais que beaucoup plus encore admirent. Si vous y réüssissez, vous n'aurez pas peu fait.

J'écoutai dans un profond silence ce discours de mon Ami, & ses raisons firent tant d'impression sur moi, que je les reçus pour bonnes sans nulle autre discussion, & que je résolus de m'en servir

Prologo. En el qual veràs, Letor suave, la discrecion de mi amigo, la buena ventura mia, en hallar en tiempo tan necessitado, tal Consejero, y el alivio tuyo, en hallar tan sinzera, y tan sin rebueltas, la Historia del famoso Dom Quixote de la Mancha: *de quien ay opinion por todos los habitadores del distrito del campo de* Montiel, *que fue el mas casto enamorado, y el mas valiente Cavallero, que de muchos años à esta parte se viò en aquellos contornos. Yo no quiero encarecerte el servicio que te hago, en darte à conocer tan notable, y tan honrado Cavallero: pero quiero que me agradezcas el conocimiento que tendràs del famoso* Sancho Pança *su Escudero, en quien à mi parecer te doy cifradas todas las gracias escuderiles, que en la caterva de los Libros vanos de Cavallerias estàn esparcidas. Y con esto Dios te dè salud, mino olvide.* Vale.

ici pour faire cette Préface, où tu verras, CHER LECTEUR, & le grand sens de mon Ami, & ma bonne fortune d'avoir trouvé un tel Conseiller, dans un tems que j'en avois si grand besoin, tu y trouveras de plus ton propre soulagement, puisque tu auras tout uniment & sans aucun rebutant préliminaire, l'Histoire du fameux Don Quixote de la Manche, qui a la réputation parmi tous les habitans du Canton de *Montiel*, d'avoir été l'Amant le plus chaste & le Chevalier le plus brave qu'on ait vu depuis longues années dans ce pays.

Je ne te ferai point valoir le service que je te rends, en te faisant connoître un si célébre & si respectable Chevalier; mais je veux que tu me remercies de t'avoir procuré la connoissance du fameux Sancho Pança son Ecuyer, dans lequel, selon moi, j'ai décrit toutes les belles qualitez d'Ecuyer qui se trouvent partagées dans la vaine quantité de Livres de Chevalerie errante, & avec cela le Ciel te conserve, & ne m'oublie pas. ADIEU.

*DEIFICATION

DE L'INCOMPARABLE

DOCTEUR

ARISTARCHUS MASSO.

GRAND

GRANDE NOUVELLE! GRANDE NOUVELLE!

Sub pedibus videt nubes & ſidera MASSO.

OU

RELATION *de ce qui ſe paſſa au pié & ſur le ſommet du Parnaſſe, le 24 Septembre dernier, jour de la* DEÏFICATION *de l'incomparable Docteur* ARISTARCHUS MASSO

LA Grande Nouvelle que j'annonce aujourd'hui eſt trop intéreſſante que j'omette aucune des circonſtances qui la regardent. Auſſi mon deſſein eſt-il de rapporter non ſeulement ce qui ſe paſſa ſur le haut ſommet du Parnaſſe 24 Septembre; mais encore ce qui ſe paſſa au pié de ce ſacré Mont.

O Toi, s'il eſt encore permis de t'invoquer, Toi Phœbus Apollon, plus libre maintenant & plus enjoué que jamais, viens répandre dans ce récit ces traits charmans, ces graces qui diſtinguent ſi avantageuſement les Ecrits de ceux que tu favoriſes. Ou plutôt, Di-

Divin Masso, Toi dont j'ai le premier annoncé la Gloire immortelle, viens; c'est Toi que j'invoque, que je sois le premier qui ressente les bontez de ta Divinité propice! Viens, inspires-moi en dépit de Minerve & des Graces, qu'elles reconnoissent déja les effets de ton pouvoir! Sans toi, sans ton Divin secours, je serois au-dessous de mon sujet, je pourrai l'égaler avec ton aide; inspire-moi, il s'agit ici de ta Gloire.

Sub pedibus videt nubes & sydera MASSO.
Plaudite, plaudite,
Cœlicolæ,
Cantate, Io, cantate,
O felix! O fausta Dies!
Cœli fit hospes,
Fit Deus & Præses
Orbi Erudito,
Vivat, Io, vivat ARISTARCHUS MASSO.

C'est le Motet que les Dieux mêmes chanterent après la Déïfication de ce grand Docteur.

Suspendons pour quelques tems les transports de notre joye, pour faire le récit fidéle de toutes les choses extraordinaires qui se sont passées le jour de

cette

cette Auguste fête : *Quæque ipse pulcherrima vidi.*

L'Astre qui donne le jour au monde ne s'étoit point encore dégagé de l'humide sein de Thetis. A peine l'extrémité des rayons de sa lumiére avertissoient l'Aurore de sa retraite. On eût dit que ce Dieu brillant dont l'éclat efface celui de tous les Astres ne permettoit point aux Heures d'ouvrir la barriere du jour, afin que l'inconsolable amante de Cephale donnât quelques larmes de plus à son amour & à sa tristesse. Cependant les légers Habitans des airs commençoient à faire éclater leurs Concerts mélodieux. Les doux Zephires caressoient la jeune Flore dont les délicieux parfums s'exhaloient de toutes parts. Le frais & le calme régnoient partout, & si les Ténébres étoient dissipez, ce n'étoit pas de façon qu'on n'en vît encore quelques traces.

Tel fut le jour où Venus sortit de l'onde, où les Graces, les Amours, les Ris badins, les Jeux reconnurent leur Mere & leur Déesse, où la Nature prit une forme riante, & conçut ces feux charmans qui font que la Terre se couvre de verdure & de fleurs, que les Tigres déposent leur rage, & sentent l'at-

trait de la volupté, que les Oiſeaux animent leurs chants & leur vol, & cherchent des réduits inconnus pour redoubler leurs amours & multiplier leur eſpece; que les Poiſſons même, malgré la froideur de leur élément, ſe ſuivent & viennent ſur un ſable doré imprimer les traces de leurs plaiſirs.

Je viens alors dans ces campagnes riantes qui ſont au pié de la double Montagne, la Gloire de la Theſſalie & l'honneur du Monde entier. C'eſt-là que les Filles de Mnemoſyne ont choiſi leur retraite & établi leur Sanctuaire. C'eſt de là que ces Déeſſes filles de Jupiter & compagnes d'Apollon, regardent de travers une foule incroyable d'Auteurs qui ſe rendent au pié de ce Mont ſacré dans l'eſpérance de s'élever juſqu'au ſommet. C'eſt de là auſſi qu'elles répandent ces heureuſes influances qui donnent à leurs favoris le courage & la force de parvenir juſques à elles. Mais qu'il y en a peu qui méritent cette faveur, & qu'il y en a beaucoup qui croyent de l'avoir & le mériter! Crédulité flateuſe qui ſans ceſſe les anime & les ſéduit, & qui ne ſert qu'à leur faire faire des efforts inutiles & des culbutes ridicules.

Conſidérer cette multitude innombrable

brable de gens qui environnent le pié de la double Montagne, est un ſpectacle très-riſible pour ceux qui aiment à ſe divertir des folies des ridicules mortels.

On y voit des hommes de toutes les Nations, & l'on y remarque une diverſité d'habits & de mines qui a quelque choſe de très-groteſque. Là, c'eſt un Arabe qui aſſis les jambes croiſées au pié d'un abre, l'œil plein de feu quoique dans une eſpece de raviſſement, voit ſous des figures giganteſques tous les objets. Ici, c'eſt au-contraire un Italien, s'agitant comme un Pantomime pour n'attraper que des papillons ou des mouches. Là un Anglois ſe promene avec un air mélancolique & diſtrait, ou s'arrête pour lire un Auteur François qu'il copie & qu'il déchire. Près de lui, c'eſt un Eſpagnol ſuperbe, qui ne daigne pas honorer d'un de ſes regards les autres hommes, & qui fait une invocation aux Muſes & à Saint Antoine *de Padoue*. Plus loin vous verrez un Allemand qui a ſes poches & ſon ſein remplis de Livres; il les conſulte rapidement l'un après l'autre, & il en tire de quoi charger ſes Recueils & ſa mémoire, ſe croyant riche lorſqu'il a beaucoup. Ici un François ne daignant

daignant pas s'embaraſſer d'aucun Livre, ſe promene d'un air vain & dégagé, riant au nez des uns, & regardant les autres pardeſſus ſon épaule, il croit qu'il a naturellement toute la juſteſſe & le bon gout qu'on peut avoir. Ainſi non ſeulement la varieté des habillemens & des mines, mais encore la diverſité de langage, ajoute à la bizarrerie du ſpectacle. On y voit des gens qui ſe ſervent de Langues qui ne leur ſont pas naturelles, & qui s'y applaudiſſent comme s'ils les parloient plus purement que ceux qui les ont apriſes dès le berceau, & qui les ont le mieux cultivées. Quelle Cacophonie, Grands Dieux! Quel Baragoin!

Cependant ce n'eſt pas là ce qui ſurprend le plus encore un ſpectateur ſenſé. C'eſt l'air égaré & mépriſant qui ſe voit univerſellement répandu ſur la face de preſque tous ceux qui forment cette multitude. Cet air leur vient d'une préſomption qui les ennyvre. Hiſtoriens, Poëtes, Orateurs, Philologues, Mathématiciens, quelques Philoſophes même y ſont ſujets. On voit dans cette multitude des gens ſi bouffis d'orgueil que leur couleur en eſt livide. On dit que les Littérateurs ſont plus ſujets que

les autres à cette intempérie, dont la cauſe principale eſt l'étude des Langues, & l'abondance des choſes mal digérées, qui leur deviennent toujours nuiſibles faute de les mêler avec les connoiſſances néceſſaires. Le même orgueil produit un effet différent ſur d'autres, au-lieu de leur donner une couleur livide, elle leur donne au-contraire une couleur vive. Ils ont la démarche ſuperbe. On croiroit que leur bouffiſſure eſt un embonpoint que conſerve une ſanté parfaite. C'eſt le cas où ſe trouvent preſque tous ces Docteurs qui ſe croyent des Etres mitoyens entre les hommes & & les Dieux dont ils ſe diſent les Interpretes. Mais il ne faut pas s'y tromper; quoique cet orgueil paroiſſe moins dangereux que l'autre, c'eſt cependant celui qui produit les plus pernicieux effets. O Envie! tu creuſes les regards de quelque autres, tu les accoutumes à grincer les dents, & leur deſſeches toute l'habitude du corps. Il eſt vrai que ce mal n'eſt pas commun, parceque ton poiſon ne cauſe cet effet que lorſqu'il domine ſur la préſomption, ce qui eſt très-rare. Les Poëtes qui travaillent pour le Théâtre ſont ceux qui ſont le plus ſujets à cette ſorte de conſomption. Enfin, on voit

voit là plusieurs gens qui d'un air triomphant & dédaigneux, entreprennent de monter sur le Parnasse avec une démarche aussi assurée que s'il étoit pour eux de plain-pié. Mais à peine ont-ils monté jusqu'à mi-cote, que le terrain devenant alors rude & difficile, on voit ces pauvres fanfarons culbuter & rouler jusques au plus profond de la vallée, non sans se faire de bonnes contusions au crâne, dont ils ont, à ce que disent les Anatomistes, la suture fort mal-jointe.

Le matin même du jour célébre dont je fais la relation, je vis un petit *François* qui pour avoir fait des Comédies, & avoir été le Sécretaire d'un Ambassadeur, s'imaginoit que les grandes entrées chez Apollon lui étoient duës, & qu'il devoit dumoins être le premier Sécretaire du Parnasse. Il monta avec un air aussi présomptueux, que celui d'un Comédien qui vient sur la Scene pour représenter le Capitan Matamore. Mais helas! on vit ce Poëte tomber à la renverse, & rouler rapidement jusques sur un de ses amis qui commençoit à monter. C'étoit un jeune Abbé du nombre de ces Savans, qui, ne pouvant atteindre au bon sens ni à

la

la politeſſe des excellens Modernes, vantent Théocrite, Homere, Lucien, Demoſthene même, & les autres Anciens qu'ils n'ont jamais lus, comme ſi le mérite de ces grands hommes ne permettoit pas d'en avoir à ceux qui ſont nez après eux. Le choc fut rude, & le contre-coup qui renverſa l'Abbé fit ſauter le petit Poëte juſques dans le marais, où ſa tête enfonça ſi avant dans la bourbe, que quand il la retira, il préſenta une figure plus comique aſſurément que les Perſonnages de ſes Comédies.

Un Docteur Anglois du nombre de ceux qui ſont attaquez d'une violente hydropiſie d'orgueil, fendit une foule avec grand bruit. Il ſe faiſoit faire place en donnant des coups de coude à droit & à gauche, ou des coups de pié dans les talons de tous ceux qui ſe trouvoient devant lui ſur ſon paſſage. Il avoit trois Volumes ſous le bras : c'étoit un *nouvelle Edition des Oeuvres* d'Horace, de Terence, & de Phædre. Il vouloit les porter à leurs propres Auteurs, & leur prouver qu'ils étoient des ſots s'il n'avoient pas dit ce qu'il leur faiſoit dire. Mais après s'être élevé avec beaucoup de travail juſques à une hau-

teur considérable, la tête lui tourna, l'haleine & les forces lui manquerent. Il donna du nez en terre & ses Livres roulerent de côté, & d'autre. Son Edition d'Horace qui faisoit un assez gros *Quarto*, vint en roulant frapper rudement un *Ecossois* qui s'en saisit, & qui plein d'indignation, lança ce Livre à la tête de son Editeur, dans le temps qu'il faisoit un nouvel effort pour se relever. Ce coup qui lui causa une grande douleur le fit retomber presqu'évanouï, & le fit rouler ainsi lui-même jusqu'aux piez de l'Ecossois, qui, le relevant alors avec un air de bonté: *Ne me sachez pas mauvais gré*, lui dit-il, *du coup que je vous ai donné avec votre propre Ouvrage; c'est un châtiment salutaire pour vous corriger de cet orgueil immoderé, qui fait que vous vous préférez à tous les Critiques du monde. C'est une correction que je vous fais, & non pas une injure; ne regardez pas comme un mal ce qui peut servir à votre bien.* Le Docteur *Anglois*, encore tout étourdi du coup, regarda le charitable *Ecossois* de travers, sans avoir la force de lui répondre.

Lorsque ce Docteur fendoit la presse ainsi que je viens de le dire, il étoit sui-

vi d'un Profeſſeur *Hollandois* qui a le plus grand nom qui ſoit en Europe. Il s'apelle Anglogermanogallomaſtix. Ce Profeſſeur faiſoit comme le Docteur Anglois. Il donnoit à droit & à gauche de grands coups de coude, ou ruoit du pié ſur ceux qui ſe trouvoient dans ſon paſſage. Il tenoit à la main une Lettre qu'il avoit écrite à l'Abbé Caperonier, & vouloit monter ſur le Parnaſſe pour la faire ſigner par Quintilien. Mais ayant bruſquement heurté un *Anglo-François* qui cauſoit avec un Libraire *Franco-Batave*, le premier le prit au collet & alloit le ſuffoquer, ſi quelques perſonnes & moi n'euſſions demandé ſa grace, tandis que le *Libraire*, qui lui avoit déchiré ſa Lettre lui en jettoit les morceaux au nez. Le *Profeſſeur* échapé de ce danger reprit courage, & fendant de nouveau la foule avec précipitation, il s'élança pour monter ſur le Parnaſſe, où il s'aſſuroit dumoins de la protection d'Ovide, & ſurtout de celle de Petrone. Mais à peine ſe fût-il élevé à quinze ou vingt toiſes de hauteur, ce qui n'étoit pas mal pour un homme auſſi peſant, qu'il tomba tout eſſouflé ſur ſon gros ventre. Trois fois il ſe releva ſur ſes piés & ſur

ſes mains, & trois fois voulant ſe relever tout-à-fait, il retomba par terre & toujours en reculant. Tel qu'on voit dans les camps de Cerès un gros Crapaut qui veut traverſer un ſillon, il s'agite, il s'élance, il ſaute; mais le poids de ſon ventre le retient, & s'il s'eleve un peu, il avance moins qu'il ne recule. Tel étoit le Profeſſeur *Hollandois*, lorſqu'ayant enfin épuiſé toutes ſes forces, le propre poids de ſon corps le fit rouler juſqu'au-bas de la Montagne, juſtement où étoit une troupe de Journaliſtes qui le reconnurent, & qui ne purent s'empêcher de rire de l'air qu'il avoit.

Un *Officier* François nommé Beauregard, s'entretenoit avec quelques perſonnes que la curioſité avoit comme moi attirées au pié de la double Montagne. Un *Poëte* de la même Nation, portant le nez au vent comme un Cheval houzard, vint effrontément ſe mêler de la converſation, & parlant à tort & à-travers, s'abandonna à quelques ſaillies inſultantes que l'Officier déſaprouva. *Le Poëte* s'en mit peu en peine & continua. *L'Officier* s'éloignant alors, alla dans un détour par où il ſavoit que ce *Poëte* devoit paſſer pour aller parler

un Comédien. Il y vint en effet accompagné d'un homme à qui il récitoit des Vers, & qu'il ne croyoit pas devoir être le témoin d'une de ses infortunes; car l'*Officier* arrêtant le *Poëte* par le bras : *J'ai toûjours oüi dire que les impudens étoient lâches*, lui dit-il, *j'en veux faire l'épreuve & ne puis mieux m'adresser qu'à vous. Voyons*, Monsieur le Bel-Esprit, *si vous vous servirez bien de cette épée que vous portez, je ne sai pourquoi ; ou préparez-vous à recevoir de cette canne, le châtiment de votre insolence.* Telle qu'une Catin pâlit & s'effraye aux éclats redoublez du tonnerre, tel le *Poëte* pâlit au discours de l'*Officier*, & la frayeur lui inspirant avec le repentir des sentimens d'humilité & de prudence.

J'ai péché, lui dit-il, & je ne prétends pas
Employer ma valeur à défendre mes fautes,
J'offre mon échine & mes côtes
Au juste châtiment que prépare ton bras.
Frape, ne me crains point, frape, je te pardonne.
Ma vie est peu de chose & je te l'abandonne.
Tu vois en ce moment un Poëte éperdu
Digne d'être puni, content d'être batu,
N'oposer nul effort à ta valeur suprême.
Beauregard n'aura point de vainqueur que lui-même.

 Ces

Ces beaux discours ne servent ici de rien, dit l'Officier, *défendez-vous, ou prenez garde à vos épaules*. Le *Poëte* n'ayant pas la hardiesse de se défendre l'*Officier* le chargea de quantité de coups de bâton, dans l'espérance que l'outrage & la douleur lui inspireroit du courage, puisqu'elle en inspire aux plus lâches; mais la prudence du Poëte redoubla à proportion des coups qu'il reçut; ce qui fit que l'homme qu'il avoit accompagné s'écria en s'adressant à l'Officier:

Arrêtez arrêtez l'ardeur de votre bras;
Battre un homme à jeu sûr n'est pas d'une belle ame,
Et le cœur est digne de blâme
Contre les gens qui n'en ont pas.

L'*Officier* alors après avoir ainsi disposé le *Poëte* à ses remontrances: Sectateur des Muses, lui dit-il, *aprenez qu'il est plus important d'être sage qu'il n'est nécessaire d'être Poëte, & que si les Lauriers du Parnasse mettent à couvert de la foudre, ils ne mettent point à l'abri des coups de bâton*. En disant ces mots il jetta dans un champ celui qu'il avoit en main. Mais ô prodige! ce bâton devint dans l'instant même un arbre. Il jetta de profondes racines, son tronc

tronc droit, se couvrit d'une écorce d'un vert brun, sa tige poussa une infinité de branches noueuses & pliantes; mais avec cela d'une dureté égale à celle du chêne. Ce prodige dont le bruit se répandit d'abord, fut vu de tout le monde, & cet arbre reçut d'un commun consentement le nom du Poëte sur qui il avoit été employé n'étant que canne. Cet arbre se voit près du chemin qui conduit vers cette admirable prairie qu'on trouve à l'Orient de la Montagne. Le Poëte, occasion & témoin de cette métamorphose, la considéroit avec étonnement, lorsqu'un mauvais plaisant, car on insulte toujours aux malheureux, l'aborda & lui dit: *Je vous félicite*, Favori des Muses, *d'un événement qui vous met en état d'être pour toujours insolent avec impunité.*

A propos de cannes je ne dois pas oublier de dire que parmi les gens qui fréquentent les avenues du Parnasse, il y en a beaucoup qui croyent que des cannes faites du bois des arbres qui ont cru en certains lieux, comme sur les bords du *Meles* près de Smyrne, ou dans l'Isle de *Cos*, ou aux environs de *Mantouë*, ou dans la valée de *Sabine*,

que des cannes, dis-je, faites du bois de ces arbres, ont une vertu particuliere pour ſoutenir ceux qui ont envie de monter juſques au ſommet du Parnaſſe. Ils ne ſe trompent pas: les cannes faites du bois de ces arbres ſont d'un excellent uſage; mais toutefois il faut avoir naturellement le jarret bon; autrement le corps qui s'affaiſſe inſenſiblement par la peine que cauſe la roideur de la Montagne, fait enfin que les cannes s'éclatent ou ſe briſent; alors ceux qui s'y appuyent ſi fort, donnent du nez en terre, & roulent enſuite comme les autres au pié du Mont. On dit de-plus qu'il arrive à ceux qui ſe ſervent toujours de ces ſortes de cannes, que par l'habitude qu'ils contractent de s'y apuyer ſans ceſſe, leurs jambes perdent leur force naturelle juſques à ne pouvoir plus les ſoutenir; & c'eſt ce que je me ſouviens d'avoir en effet remarqué dans preſque tous les Poëtes de College, qui ont toujours de telles cannes à la main.

Il y en a beaucoup, & ceux-là ſont les plus divertiſſans, qui, par l'habitude qu'on leur a fait prendre, ou qu'ils ſe ſont faite eux-mêmes de regarder toutes choſes de travers, ſe ſont rendu

louches,

louches. Ils montent toujours en zig-zag, juſques enfin que trouvant quelque caillou qu'ils n'apperçoivent pas, ils trébuchent ſi lourdement qu'ils roulent enſuite juſques au plus bas de la montagne ſans pouvoir ſe retenir; parceque lorſqu'ils veulent ſaiſir quelque choſe pour s'arrêter, ils portent toujours les mains préciſément où cette choſe n'eſt pas. On dit que leur préſomption naturelle, ou celle de ceux qui les ont élevez, contribue beaucoup à leur tourner ainſi la vuë.

D'autres enfin croyent que de grimper à quatre pates, c'eſt le plus lent, mais le plus ſûr moyen de parvenir juſques au Sanctuaire des Muſes. Ils diſent que ſi dumoins on n'y parvient pas, les chutes ne ſont pas ſi dangereuſes : cela eſt vrai. Cependant il n'y en a guéres qui réuſſiſſent, ſi ce n'eſt ceux qui ont d'abord aſſez de force pour aller ſur deux piés & tout d'une haleine juſqu'à mi-côte, & qui ſe mettant là à quatre pates, grimpent enſuite ſans ſe preſſer. Ceux qui commencent dès le pié du mont à marcher à quatre pates, ont déja les ongles ſi déchirez, & les mains ſi tendres lorſqu'ils ſont parvenus à mi-côte, que

la douleur qu'ils ſouffrent ne leur permet pas d'aller plus loin, ou il arrive que pour abréger chemin, leur impatience les empêche de ſe détourner quelquefois pour trouver des paſſages aiſez; deſorte qu'un morceau de rocher auquel ils ne s'attendoient pas, les arrête tout court & les rebute; ou que donnant de la tête dans les broſſailles, ils ne peuvent s'en retirer qu'en reculant: ce qui les déſeſpere, & leur fait prendre le parti d'abandonner leur deſſein, deſorte qu'il eſt très-rare de voir de ces gens-là réüſſir.

Il faut avouer que c'eſt une terrible montagne que celle où les Muſes font leur demeure. Le commencement en paroît aiſé; mais enſuite on en trouve la pente ſi roide, qu'il eſt preſqu'impoſſible de ne pas gliſſer en y montant. Outre cela c'eſt que l'air y eſt ſi vif, qu'il fait aiſément tourner la tête, ou cauſe de grands éblouïſſemens. Pour moi, quoique je n'aye jamais été aſſez vain pour eſperer ſeulement de m'élever juſques à la quatriéme partie, j'avouerai cependant que j'ai été aſſez téméraire pour eſſayer deux ou trois fois mes forces; mais que quelques efforts que j'aye faits, je n'ai jamais

pu

y grimper qu'à la hauteur de deux ou trois toiſes. Deſorte qu'il y a plus de vingt ans que je ne viens là tous les jours que comme les gens oiſifs vont aux Spectacles ou aux Caffez, pour y voir ce qui ſe paſſe, ou pour y aprendre des nouvelles.

Je m'entretenois avec trois Auteurs, dont l'un qui étoit *François* venoit de réciter une Ode Greque, adreſſée à une *Dame* ſur *le jeu des Echets*, & dont un autre qui étoit *Hollandois*, venoit de lire des Madrigaux & une Eglogue intitulée *Boteramkje*. Le troiſiéme qui étoit un *Italien*, me propoſa d'aller nous aſſeoir à l'ombre d'un Tilleul. Il vouloit, diſoit-il, éviter l'ardeur du Soleil, qui étoit déja fort élevé ſur l'Horiſon. Mais le vrai de la choſe, c'eſt qu'il vouloit m'entretenir d'un plan de Comédie dont ces deux Poëtes lui avoient fait naître l'idée. Il me le traçoit déja en l'égayant de diverſes ſaillies qui me divertiſſoient infiniment, lorſque tout-à-coup nous vîmes un nuage épais deſcendre ſur la cime du Parnaſſe, & couvrir tout notre Horizon. La Terre trembla trois fois. Les oiſeaux ceſſérent leurs ramages, une ſainte horreur nous ſaiſit. Au-lieu du murmure confus qu'on en-

tendoit auparavant, il se fit un profond silence, & tout l'air fut parfumé d'une odeur délicieuse, qui nous ravissoit malgré la frayeur & l'étonnement où nous étions. Mais quelle fut notre surprise, lorsque peu de tems après nous vîmes descendre, ou plûtot voler vers nous du haut du Parnasse, des femmes que nous ne fumes pas long-tems sans reconnoitre pour des Deesses, & même pour les Muses ! Minerve, les trois Graces & les neuf Muses fuyoient en effet, & Mercure qui voloit après elles, crioit d'une voix qui se fit entendre dans toute la Thessalie : *Arrêtez, arrêtez de par* Jupiter, *arrêtez*. Nous nous levâmes & fûmes au-devant de celles qui venoient de notre côté, non pour les arrêter ; mais pour leur donner la main & les empêcher de tomber, lorsque leur course ne trouveroit plus de pente. Je tendis les bras à Terpsichore, qui fit un saut en me donnant la main, & resta aussi ferme que si elle n'avoit point couru.

Je ne puis m'empêcher d'interrompre ici ma narration, pour dire ce qui se passa entre un Poëte & deux Muses, qui étoient tombées toutes deux en même tems sur lui. L'une étoit Melpomene,

l'autre étoit Clio. Le Poëte reconnut Melpomene à ſon air impérieux & funeſte: *Vous ne pouviez pas mieux tomber*, lui dit-il, *mon génie vous eſt connu, ſi ma perſonne ne vous l'eſt pas.* Tenez, continua-t-il, *vous me reconnoitrez à ces marques. Vous connoîtrez cet homme, ou qui fraye de nouvelles routes, ou qui perfectionne celles qu'avoient frayées vos plus chers favoris.* Il tira alors quelques Tragédies de ſa poche, ſur les leſquelles la Déeſſe jetta la vûe, fit une grimace & s'enfuit. Le Poëte parut ſurpris pendans un inſtant; puis ſe raſſurant bien vite: *N'eſt-ce pas* Melpomene, dit-il, en s'adreſſant à l'autre Muſe: *Oui*, répondit-elle: *Comment donc*, reprit le Poëte, *je la croyois* la Muſe de la Tragédie, *& elle ne s'y connoît pas.* Malgré l'émotion où Clio étoit encore de la courſe qu'elle avoit faite, elle ne put s'empêcher de faire un éclat de rire; & comme elle vouloit ſerrer dans ſon ſein un Livre qu'elle liſoit lorſqu'elle fut obligée de fuir, & qu'elle avoit toujours eu dans ſa main en courant: *Quel Livre eſt-ce-là*, lui demanda le Poëte? *Ce ſont*, lui répondit la Muſe, *les Fables de* la Fontaine. *O le naïf! O l'excellent Auteur! O le rare génie!* s'écria le Poëte; *mais*

que dites-vous de celles-ci, aimable Muſe, continua-t-il en lui montrant des Fables nouvelles ? *Jugez-en, vous qui ſavez apprécier les choſes à leur juſte valeur. De quel côté entre ces Fables-ci & celles de la Fontaine eſt la différence deſavantageuſe ?* La Muſe ſourit, & peſant à la fois ſur chacune de ſes mains les unes & les autres, comme pour en juger au poids, elle laiſſa gliſſer les Fables nouvelles, qui tomberent à terre entraînées par leur propre peſanteur : *Bravo, bravo, benedetto mio*, s'écria mon Italien, qui avoit prêté l'oreille au diſcours du nouveau Fabuliſte. *Quelle façon de juger*, dit celui-ci en ramaſſant ſon Livre, *eſt-ce ainſi que les Muſes décident du mérite des Ouvrages ? C'eſt un Phénomène litteraire qui nous étoit inconnu.*

Cependant Minerve & les trois Graces avoient paſſé, ou plûtôt volé près de nous, évitant ceux qui ſe trouverent ſur leur paſſage. Perſonne n'eut la hardieſſe d'entreprendre de les arrêter, ni même de s'oppoſer aux détours qu'elles faiſoient pour fuïr. En effet quel audacieux auroit oſé le riſquer ? Minerve avoit ſur le viſage un air d'indignation capable d'inſpirer de la

crainte

crainte aux plus téméraires. Mercure fit alors rassembler du côté où nous étions, les neuf Muses, à chacune desquelles il donna deux Gardes, menaçant de précipiter au fond du ténébreux Tartare, ceux qui laisseroient échaper la Muse qui leur étoit consignée ; ensuite plus prompt qu'un éclair, il vola à la poursuite de Minerve.

Je fus du nombre de ceux que le divin fils de Maia commit à la garde des Muses. Sa menace me fit fremir. La crainte de me voir frappé du redoutable Caducée, de me trouver dans la compagnie des Sisyphes & des Ixions, victime desesperée des cruelles Eumenides, fit que je repris la main de Terpsichore, qu'elle avoit retirée de la mienne : *Pardonnez la liberté que je prends*, Grande Déesse, lui dis-je, en la lui baisant respectueusement, *vous entendez la menace de* Mercure, *j'en frémis & vous étes trop ingambe pour que je ne m'assure pas de vous. N'aprébende rien de l'agile* Terpsichore, me dit-elle, *les Déesses ne sont pas comme les femmes mortelles, qui ne craignent pas de faire des malheureux pourvu qu'elles se satisfassent. Vos malheurs ne sont pas le plaisir des Dieux. Suis l'or-*

dre de Mercure, *Fils & Meſſager du Roi des Dieux & des hommes. Si nous fuyons le ſommet du Parnaſſe, ce n'eſt pas qu'il y ait à craindre pour nous.* En vérité cette Muſe eſt charmante : tandis qu'elle me parloit ainſi, je la regardois avec des yeux où elle dut voir quelque choſe de plus que du reſpect, & l'embarras où je me trouvois pour lui répondre, dut aſſurément lui découvrir ma témérité. Cependant elle fit ſemblant de ne s'en point appercevoir. Elle ſe tourna du côté de ſon autre garde qui étoit un *Eſpagnol*, il avoit été plus reſpectueux, mais non pas moins effrayé que moi, quoiqu'il eût entendu ce que Terpſichore m'avoit dit ; car il ſavoit aſſez joliment le François ; le pauvre homme n'étoit pas encore trop raſſuré. *Como eſto*, lui dit la Muſe, *no tembles de miedo*, Señor, *buen animo* Señor, *buen animo yo no intendo de eſquivar, yo lo juro por los Dios infernales.* Alors Mercure parut ſans Minerve ni les Graces qu'il n'avoit pu contraindre à revenir. Il pria les Muſes de remonter, & ordonna à ceux qui les avoient eu en garde, de ſuivre ces Déeſſes. Au-lieu de donner la main à notre Muſe, l'*Eſpagnol* voulut d'abord la ſoutenir à la

maniére

maniére Danoiſe. Mais Terpſichore le regardant avec un ſouris dédaigneux, *uſted ſe olbidos*, Señor, lui dit-elle, *yo yo tengo d'eſtribar veſtra flaqueza.* L'Eſpagnol rougit de ſa politeſſe, qui ceſſoit en effet de l'être à cauſe de celle qui en étoit l'objet. Une Muſe qu'on accompagne en montant ſur le Parnaſſe, au-lieu d'être aidée, doit aider. Mais qu'il eſt aiſé d'y monter quand on eſt dans la compagnie des Muſes ! Je ne ſai par quel enchantement le Parnaſſe paroiſſoit s'aplanir ſous nos pas, nous le montâmes en peu de tems & ſans peine.

C'eſt ici, c'eſt ici que quand j'aurois cent bouches d'où l'éloquence couleroit comme de celle de Pindare, ou comme un grand Fleuve coule de ſes ſources, je ne pourrois toutefois raconter dignement ce qui s'offrit à nos regards ſurpris. Toute la Cour céleſte étoit aſſemblée ſur le ſommet du Mont ſacré, tous les Dieux & toutes les Déeſſes formoient plus des deux tiers d'un cercle, au fond duquel paroiſſoit le grand Jupiter & la ſuperbe Junon, un peu élevées ſur un nuage doré qui faiſoit un eſpece de Sopha, ou plûtôt de Trône. Jupiter avoit à ſes piez l'Aigle tenant dans ſes ſerres

le

le foudre redoutable. Le Paon étoit à ceux de Junon placée à la droite de Jupiter. A côté du Trône un peu derriere le Maître des Dieux, étoit Mercure debout, son Caducée à la main. La brillante Iris étoit de l'autre coté auprès de Junon, dans la même situation que Mercure. Le prudent Consus étoit assis au pié du Tróne au-devant de Jupiter & de Junon, & derriere le Trône étoient Persée, Castor, l'indomptable Hercule, Pollux, Indigete, Quirinus, Juturne, Lucine, Myrtil, Ӕge, Helice. A la gauche de Jupiter & un degré moins élevé, étoit assise Tethys: on voyoit à coté de cette Déesse Pontus, ensuite Cybelle, la grande Amphitrite, le fougueux Neptune, Eole, Fornax, Cerès au visage sec & halé, & son fils Bacchus au gros ventre. L'éclatante Flore, Vertumne, Pomone, Palez, la grande Isis, Priape, Pan aux piez de Chevre, Iphtime, Plutus, la chaste Diane, Phœbé, l'affreux Pluton, Summanus, Janus, Postverta; derriere lesquels on voyoit Batia, Leucothoé, Palemon, Psammate, Nérée, Protée, Doris, Lyriope, Cyrene, Silene, Alphœsibée, Sosa.

A la

A la droite de Junon paroiſſoit le vieux Saturne, au même niveau que Tethys. A coté de ce Dieu étoit la ſage Themis, Mnemoſine, l'aimable Aſtrée, la courageuſe Bellone, Apollon aux blonds cheveux, Venus aux yeux verds, Cupidon, Hymenée avec ſa robe nuptiale; la folâtre Hebbé, Momus, Comus. Le terrible Mars, Bacchus, le grave Harpocrate, la triſte Proſerpine, le boiteux Vulcain, Latone, Eſculape, Thetis, Carna, derriere laquelle on voyoit Porrima; & enſuite en remontant vers le Trône, Canbiro, Diomedes, Chiron, Ophiuchus, Circé, Calypſo, Virbius, Pſyché, Ægerie, Coricya, Lotis, Omphale & pluſieurs autres. L'eſpace qui ſe trouva vuide entre Poſtverta & Carna fut occupé par les Muſes, & le cercle alors ſe trouva à-peu-près fermé.

Comme nous avions toûjours ſuivi ces Déeſſes, nous nous trouvâmes placez derriere elles avec les Héros du Pinde, qui faiſoient un troiſiéme cercle derriere les Dieux & les Demi-Dieux. Imaginez-vous quel tranſport de joye je reſſentis de me voir ainſi ſur le haut ſommet du Parnaſſe. Il me ſembloit que c'étoit de moi dont Virgile avoit

parlé

parlé dans une de ses Eglogues, lorsqu'il avoit dit :

. . . . . . divisque videbit
Permistos heroas & ipse videbitur illis.

Je voyois d'un côté la Cour des Dieux immortels, & de l'autre je me trouvois environné des Orphées, des Hésiodes, des Homeres, des Archiloques, des Stesichores. J'y pouvois examiner la figure d'Esope, admirer le grand air d'Alcée, considérer Théognis, Simonide, Meto, Pindare. Les deux Cratinus étoient tout près de moi avec Hérodote, Eupolis, Tel[redacted]. Peu loin étoient Turpilius, Lucilius, Cecilius & Ennius, auprès desquels Terpsichore me montra Philoxene, Timothée, Callimaque, Theophraste & Aratus. Elle me fit aussi remarquer Lucrece, dont la physionomie a quelque chose de si égaré & de si violent, que ceux qui le verroient sans le connoître, ne le prendroient jamais pour l'Auteur de l'excellent Poëme qu'il a composé. Mais quelle fut ma joye, lorsque Terpsicore me fit remarquer le bon Horace qui causoit avec Longin, Despréaux & le Marquis de la Fare. Je fus extrêmement tenté d'aller l'assurer que

je

je le regardois comme un très-grand Poëte, un galant-homme, & un excellent Philosophe. Mais je n'eus pas la hardiesse de lui aller faire un compliment, qui, toute réfléxion faite, auroit marqué en moi plus d'impertinence que de respect pour Horace. En effet, n'auroit-ce pas été lui dire que je le croyois assez vain pour qu'il se trouvât flatté de mon estime, ou dumoins, que je présumois assez de moi pour croire qu'il devoit en être flatté? L'estime d'un homme comme moi doit être à-peu-près aussi indifférente à Horace, que le mépris d'un Bel-Esprit de Paris, à qui j'ai ouï dire qu'il ne voudroit pas être l'Auteur de la plus belle des Odes de ce Poëte. D'ailleurs, la curiosité de savoir pourquoi les Dieux immortels étoient ainsi assemblez, me faisoit craindre de perdre ma place, d'où je pouvois tout entendre très-commodément, & voilà ce que je vis & ce que j'entendis.

Consus se leva & dit d'une voit grave, élevée & sonore; »que Jupiter »avoit fait assembler les Dieux & les »Déesses, pour les informer, qu'A»pollon lui ayant très-humblement re»montré, que depuis l'invention de »l'Impri-

» l'Imprimerie le nombre des Auteurs
» s'étoit si prodigieusement accru, & se
» multiplioit si fort tous les jours, que
» les divers Tribunaux des Journalistes
» ne suffisoient pas à rendre compte de
» leurs Ecrits, il lui étoit impossible de
» vaquer à tout ce qui regardoit les
» Sciences & les Arts, & à l'examen
» des nouveaux Livres : Que faute d'y
» pouvoir mettre ordre, les Belles Let-
» tres alloient tomber dans une confu-
» sion d'où il seroit impossible de les
» retirer : Que dès qu'un homme sa-
» voit écrire, il s'imaginoit être capa-
» ble de faire des Livres, & en fai-
» soit : Que l'art de faire des Livres
» étoit devenu une manufacture que les
» Libraires entretenoient en vûë d'un
» intérêt sordide, & non par l'amour
» des Sciences ausquelles ils n'enten-
» doient rien : Que c'étoit un commer-
» ce où l'on ne cherchoit qu'à donner
» du nouveau, comme on fait chez les
» Marchands d'Etofes ou de Galante-
» ries : Que le mal même alloit si loin,
» que ceux qui ne pouvoient inventer
» des choses nouvelles, portoient des
» mains sacriléges sur les Ouvrages les
» plus respectables de l'antiquité, & que
» par un assortiment bizarre de miséra-
» bles

» bles Préfaces, de fades Critiques, de
» faux & insipides Commentaires, on
» donnoit des Editions nouvelles dont
» le détestable accompagnement soüil-
» loit ou défiguroit les meilleurs Ouvra-
» ges : Qu'étant d'une absoluë nécessité
» de remédier à un si grand abus, Apol-
» lon supplioit très-humblement Jupi-
» ter, de charger particulierement quel-
» que Dieu de cette partie des Sciences
» qu'on appelle Littérature. Surquoi
» Jupiter ayant murement déliberé, &
» voulant prévenir tous les inconvé-
» niens qui pouvoient résulter d'un si
» grand désordre, après avoir fait ex-
» poser au Conseil des Dieux les raisons
» d'Apollon son très-cher & très-digne
» fils, telles qu'elles se trouvoient ex-
» posées dans sa très-humble Requête, il
» souhaitoit qu'on délibérât sur le choix
» du Dieu qui seroit fait celui de la
» Littérature : Que ceux qui préten-
» doient à ce nouvel honneur, soit
» Dieux soit Déesses, n'avoient qu'à se
» lever, & qu'ensuite on iroit aux voix
» pour savoir celui que tout le Conseil
» des Dieux en jugeroit le plus digne,
» chacun des Dieux & des Déesses
» ayant à cet égard une voix active
» & passive.

Après

Après ce Discours Confus se rassit; mais aucun des Dieux ni des Déesses ne se leva. Après avoir attendu quelque tems, Jupiter, ce Roi des Dieux & des hommes, demanda lui-même si nulle des Divinitez ne vouloit partager avec Apollon la gloire de présider aux Sciences & aux Arts. Mais chacun d'eux répondit qu'il avoit déja son emploi, & quelques-uns même dirent qu'ils en avoient deux ou trois. Venus proposa Momus, & Mars appuya cette proposition. Mais Apollon rejettant avec dédain un pareil Collégue, Dieu *blondin*, lui dit Momus en s'avançant quelques pas dans le cercle, *ne vous fâchez pas. De quelqu'emploi que je sois capable, je serois très-fâché de me charger de celui qu'on propose. Je ne voudrois pas seulement prendre sur moi le département des Epigrammes & des Comédies. J'en vis quelques-unes l'autre jour, qui penserent me faire perdre toute ma bonne humeur. Ainsi soyez tranquille, & croyez que je n'ambitionne point-du-tout l'honneur de vous être associé, quoique j'aye autant ou plus de droit à y prétendre qu'un autre.*

Jupiter fit de nouvevelle exhortations pour engager quelqu'un des Dieux,

Dieux, ou quelqu'une des Déeſſes, à ſecourir Apollon; mais tous refuſerent conſtamment un Charge ſi pénible, quoique ſi glorieuſe. Alors Jupiter nomma Saturne, Janus, Apollon, Themis, Aſtrée & Mnemoſyne pour aller avec Conſus examiner quel parti il y avoit à prendre, & venir enſuite en faire le rapport au Conſeil. Ils furent tous ſept tenir une Conférence particuliere qui dura plus d'une heure. Ils ſortirent du cercle par l'endroit où j'étois, du coté de Carna. Il ſe fit alors divers mouvemens parmi les Héros du Parnaſſe, la plûpart d'eux ſe flatoient de l'honneur d'être fait Collegue d'Apollon, puiſqu'aucun des Dieux ne s'étoit préſenté, & qu'on n'avoit point offert cet honneur aux Demi-Dieux. Je jettois mes regards curieux parmi ces Héros, attentif à en découvrir quelqu'un de ma connoiſſance, lorſque Terpſichore s'apercevant du déſir qui m'occupoit: *Vous voudriez bien*, me dit-elle, *connoître tous ces Grands-Hommes que leurs talens ont rendus immortels, & dont la gloire augmente la nôtre. Je l'avouë*, lui répondis-je, *charmante* Déeſſe, *après avoir admiré le cercle des* Dieux, *je voudrois bien voir tant de*

Grands-

Grands-Hommes dont la renommée ne sera pas moins durable que l'Univers ; mais je crains de perdre ma place, & de m'éloigner de vous qui êtes ici ma seule Protectrice. Eh bien, dit-elle, *allez, je vous conserverai votre place jusques à ce que* Consus *revienne ; mais ne vous écartez pas sans un Guide que je vais vous donner.* Cette obligeante Muse apella alors une Nymphe du Parnasse, nommée Grasibio, lui dit de me conduire partout, au-travers de la foule savante qui nous environnoit, & de me faire voir ceux que je voudrois connoître. J'étois bien embarrassé, j'aurois voulu connoître tous ces hommes immortels ; mais le tems ne me le permettoit pas ; ainsi je priai ma conductrice de me faire voir ceux qu'elle croyoit devoir m'intéresser davantage. Puisque vous le voulez ainsi, dit-elle, & que vous êtes François, je crois devoir vous faire principalement connoître ceux qui font le plus d'honneur à votre Nation. Il faut dire à sa loüange, répondis-je, qu'elle a produit un plus grand nombre d'excellens hommes qu'aucune autre. Cela n'est pas surprenant, reprit-elle, la France est un grand & ancien Royaume, situé sous d'heureux Climats. Elle

a eu

a eu dès les premiers ſiécles de la Monarchie, un Prince illuſtre par ſes Conquêtes, plus illuſtre par ſes vertus & ſon ſavoir, qui portoit l'amour des Sciences ſi loin, que dans une Académie formée par ſes ſoins il fit prendre aux Savans qu'il y avoit admis avec lui, des noms Académiques, & en avoit pris un lui-même pour ſe rendre leur égal, & leur faire oublier ſes Titres de Roi & d'Empereur. Un Royaume qui dès ſes commencemens a eu un ſi grand Prince, imité dans ſon amour pour les Sciences par divers de ſes Succeſſeurs, doit aſſurément avoir produit un grand nombre d'excellens hommes. Je ſerois charmé de les connoître tous ſi cela ſe pouvoit, lui dis-je; cependant ne négligez point, Belle Nymphe, de me faire remarquer les Grands-Hommes des autres Nations, dont j'ai lû, ou dont je pourrois lire avec utilité les Ouvrages. Je le ferai, répondit-elle, & commençons par ces quatre que vous voyez, dont deux ſont habillez à la Greque, & les deux autres un peu à la Gauloiſe. Les Grecs ſont Heſiode, le Pere de la Mythologie; & à ſa gauche c'eſt Homere, qui n'eſt point aveugle, comme vous voyez; mais qui n'eſt aſſurément

pas l'Auteur de tous les Poëmes dont on veut lui faire honneur. Il est étonnant que tant de Critiques ne s'en apperçoivent pas. Les deux autres, continua-t-elle, sans me donner le tems de lui répondre, sont Lorris & Clopinel, qui peuvent être regardez comme les Restaurateurs & les Peres de la Poësie Françoise, à moins que vous ne vouliez remonter jusques aux *Troubadours* ou jusques aux anciens *Druides*. Permettez-moi, lui dis-je, de m'approcher d'eux, & de prier très-humblement Homere de m'apprendre ce que je dois dire de lui & des Ouvrages qu'on lui attribue. J'ai dequoi lui faire ma Cour; je sai par cœur tous les endroits où Me Dacier se Livre pour lui à un enthousiasme plein de tendresse. Je pourrai aussi, continuai-je, réciter aux deux Poëtes François quelques-unes de ces charmantes descriptions qui se trouvent dans leur *Roman de la Rose*. Eh qui peut les oublier quand on les a lues! Nous ferons ce que vous voudrez, me répondit la Nymphe; mais si vous voulez satisfaire la curiosité que vous avez d'abord fait paroître, songez que vous n'avez point de tems à perdre. Celà est vrai, lui répondis-je, Belle Nymphe,

je

je ne suis ici que pour voir : Voyons donc, & puisque vous m'avez montré Lorris & Clopinel, tâchez de me faire voir aussi leur Commentateur Molinet. Vous avez raison, répondit-elle, il mérite bien d'être connu. C'est un homme, qui, sous un badinage qui paroît même extravagant, laisse échaper des traits qui vont bien loin. Je n'en veux de preuves que ses allégories du *Roman de la Rose*. En passant ici sur la droite, continua Grafibio, nous pourrons bien le trouver, j'y viens d'appercevoir Coquillart, ils sont souvent ensemble avec Villon, *Octavien* & *Mellin* de Saint-Gelais, *Andry* de la Vigne, *François* d'Amboise, Bonnefons & Théophile. Mais ne passez point, dit la Nymphe, sans bien regarder ces deux hommes, l'un est Apollodore & l'autre Meziriac. Vous savez sans doute que ce dernier est un des plus savans hommes qu'ait eu la France. Personne n'a été plus capable que lui de nous donner l'Histoire de tous les Dieux. Lors même qu'il n'étoit qu'un simple mortel il connoissoit l'Olympe, comme s'il en avoit été un des habitans. Il avoit dessein de donner cette Histoire, & nous avons en manuscrit dans la Bibliotheque du

Parnasse, des Mémoires qu'il avoit assemblez pour des Commentaires qu'il préparoit, sur ce qu'Apollodore a dit de nos Divinitez; mais Meziriac n'a pas mis la derniere main à cet Ouvrage, & il n'y a que lui ou les Muses qui puissent l'achever. Aussi voyez-vous, ajouta-t-elle, qu'il est dumoins aussi grand qu'Apollodore.

Après avoir traversé la foule l'espace de vingt pas, sans que ma Conductrice m'eût fait remarquer personne, elle s'écria tout-d'un-coup: Vous êtes bienheureux, avançons un peu sur la droite, & vous allez voir non seulement Molinet, avec ceux que je vous ai nommez, & qui au fond sont plus dignes de votre curiosité par leur réputation que par leur vrai mérite; mais vous allez voir encore ce qui mérite le plus d'être vu dans le genre agréable & divertissant. Regardez ce petit cercle, où il y a un Latin, & un Ecossois avec six ou sept François & un Italien. Le plus grand sur la gauche c'est Molinet, l'Italien qui est auprès de lui est La Cassa, ensuite *François* d'Amboise, Martial, Owen, Théophile; le plus petit c'est Villon, & cet autre qui est plus grand sur la gauche de Molinet, c'est

c'eſt Coquillart. Je n'ai pas beſoin de vous dire qu'entre Théophile & Villon ce ſont *Octavien* & *Mellin* de Saint Gelais ; ils ſe reſſemblent ſi fort, que ce n'eſt pas ſans fondement qu'on croit que l'un eſt fils de l'autre. Mais voyez de tous vos yeux cet autre cercle où vous découvrez des hommes de toutes ſortes de Nations. Le grand homme que vous voyez avec un habit différent de tous les autres, & qui a quelque choſe de ſi égaré dans la vûë, c'eſt Santeuil, un des plus grands, pour ne pas dire le plus grand Poëte Latin qui ait été depuis le régne d'Auguſte. Autre fou, dumoins à en juger par ſon viſage, qui ſe monte en cent maniéres différentes. C'eſt Dufreny, m'écriai-je en l'interrompant. Oh rien ne m'empêchera de l'aller embraſſer, nous avons bu autrefois enſemble à la ſanté des Muſes. Je m'avançai en effet avec précipitation. Il me reconnut, & me félicitant de me voir ſur le Mont ſacré, où il n'avoit jamais cru de me voir, il me préſenta à ceux avec qui il s'entretenoit. J'en fus reçu avec beaucoup de bonté. Ils ont tous une eſtime particuliere pour celui qui me préſentoit à eux. En effet Du Freny mérite d'être

conſidéré comme un de ces hommes originaux, rares & ſi diſtinguez par la ſingularité de leur excellent caractere, qu'il n'y en a pas deux à admirer. Mais quelle joye ne reſſentis-je point, quel charme, lorſque je connus que preſque tous ceux avec qui Du Frény ſe trouvoit n'étoient pas moins diſtinguez dans leurs genres. L'un, par exemple, étoit l'Arioſte, l'honneur de l'Italie, & auquel elle n'a point encore produit d'égal. Un autre étoit la Fontaine, ce Conteur ingénieux, chez qui la ſimplicité n'eſt jamais ſans l'élégance, toûjours au-deſſus des François qui l'ont imité, & des Etrangers qui l'ont voulu traduire. A côté de lui étoit *Théophile* Folengio, ſi célébre ſous le nom de *Merlin Coccaye ;* Bembo, dont la douce éloquence coule avec la pureté du ſtile, & Rabelais, autre Autreur original, ſi rempli de ſavoir & de réfléxions inutiles, qu'au milieu des balivernes qu'il débite pour ſe réjouïr lui-même, il ne peut s'empêcher de répandre les maximes les plus importantes, accompâgnées de traits d'une érudition peu commune. Petrone, dont l'élégance fait voir avec plaiſir des Peintures qui font horreur, étoit auprès de Rabelais

avec

avec Bocace la gloire de Certaldo, ce Conteur auſſi fécond que naturel, & dont l'Ouvrage le moins ſérieux lui a fait la plus grande réputation. Chartier paroiſſoit enſuite, le même dont l'eſprit inſpira tant d'eſtime pour lui à une grande Princeſſe, que le trouvant endormi elle ne put réſiſter à l'envie *de baiſer*, dit-elle, *une bouche dont il étoit ſorti tant de belles choſes*. Enſuite étoit *Jean* Marot, qui nous a donné deux Poëmes héroïques qui n'ennuyent point, quoiqu'ils ſoient écrits en Vers François. Son fils *Clément* & ſon petit-fils *Michel* étoient auprès de lui. *Clément*, dont l'ingénieuſe & charmante naïveté a conſacré le langage de ſon ſiécle à cette ſorte de ſtile où beaucoup d'eſprit & de délicateſſe ſe cachent avec art ſous une ſimplicité apparente, & qu'on nomme *Stile Marotique*, du nom de *Clément* Marot, honneur qui n'eſt arrivé qu'à lui. J'avoue que je fus ſurpris de voir ſon fils *Michel* faire nombre dans une compagnie ſi diſtinguée; le peu qu'il a fait ne m'a jamais paru digne de lui procurer l'honneur d'être admis ſur le Parnaſſe: auſſi Grafibio m'aſſura-t-elle qu'il n'y avoit été reçu qu'en conſidération de ſon Pere & de

son Grand-Pere. Il y avoit ensuite Cervantes qui forma si sagement le fameux Don Quixotte, qu'avec la lance de ce Chevalier & l'armet de Mambret il a détruit toute la Chevalerie errante. L'ingénieux & le facétieux Butler étoit à ses côtez, & auprès de celui-ci le Comte de Rochester, dont l'esprit s'explique toûjours avec un enjouëment & des graces riantes, peu ordinaires à sa Nation. Enfin Gelli qui a fait parler les Animaux si sagement, & Lucien, ce modéle de la bonne plaisanterie, qui a si bien fait parler les Dieux, que quoiqu'il les raille ils n'ont pû s'en fâcher; Gelli, dis-je, & Lucien étoient de cette troupe. Il auroit été difficile de trouver encore sur tout le Parnasse un nombre d'hommes aussi aimables, aussi divertissans, & même aussi savans & aussi raisonnables, malgré l'air libertin de la plûpart d'entr'eux. Le bon du Freny me demanda des nouvelles de plusieurs personnes de sa connoissance, entr'autres de Mr. *de* la Motte, de Mr. l'Abbé *de* Pons, & de Mr. l'Abbé Terrasson, dont la Dissertation sur la Critique est extrêmement estimée de tous les bons Esprits du Parnasse. Il n'oublia pas l'Abbé de Grecour, à qui Philota-

nus

nus, à ce qu'on dit, garde une place ſur la double Montagne ; ni Mr. Titon *du* Tillet, à qui les Grands-Hommes du ſiécle de Louïs XIV. ſont preſqu'auſſi redevables qu'aux Muſes.

Je contois à du Freny par quel hazard je me trouvois en ce lieu, & lui marquois la crainte où j'étois d'être bien-tôt obligé d'en ſortir, lorſque Graſibio me tirant par le bras : Voyez, dit-elle, ces trois hommes qui traverſent ſur la gauche, c'eſt de Groot, Eraſme & de Thou. Comme ils étoient preſque paſſez, & qu'ainſi je ne pouvois les bien voir, quoique leur taille avantageuſe les élevât au-deſſus de toute la foule, j'oubliai alors & du Freny & ſa charmante compagnie, pour voir trois hommes dont l'un eſt le Tite-Live de la France, & les deux autres l'honneur de la Hollande & du Brabant. Puffendorf les ſuivoit & les joignit. Il me parut que tout grand qu'il eſt, il étoit un peu moins grand que de Groot lorſqu'il étoit auprès de lui, & qu'il étoit beaucoup moins grand que de Thou quand ils étoient à côté l'un de l'autre.

Je viens d'appeller de Thou le Tite-Live de la France, & ce n'eſt pas ſans

raiſon; car l'ayant retrouvé enſuite avec une troupe d'Hiſtoriens, parmi leſquels il étoit à côté de Tite-Live, ce dernier ne paroiſſoit preſque pas plus grand que de Thou. Illuſtre Hiſtorien; mais Pere infortuné! Joſephe ſurnommé *le* Tite-Live *des Grecs*, eut une Statuë érigée dans Rome pour avoir compoſé l'Hiſtoire des Juifs, & la récompenſe que la tienne a eu dans ta Patrie a été de faire couper la tête à ton fils, en rendant impardonnable une faute qui ceſſoit de l'être par les circonſtances. Mais ſi le Cardinal de Richelieu s'eſt ainſi vengé de la vérité qu'on avoit dite d'un de ſes lâches Ancêtres, les Muſes ſe ſont vengées à leur tour. Elles n'ont jamais voulu permettre que ce Cardinal ait été admis ſur le Parnaſſe, quelqu'effort qu'il ait fait, quelques ſoins qu'il ſe ſoit donnez, quelques ruſes qu'il ait employées pour y être reçu, quelques mercenaires & flatteurs éloges que lui ayent donné & lui donnent encore l'*Académie Françoiſe*. Son ombre errante au pié de la double Montagne n'a pour compagnie que la noire Envie qui la déchire, & la cruelle Politique qui ne lui ſert plus de rien.

Parmi

Parmi la troupe d'Hiſtoriens où je vis de Thou pour la ſeconde fois, étoient Herodote, Joſephe, Thucydide, Polybe, Tite-Live, Saluſte, Ceſar, Mezerai & Siri. Tacite n'y étoit pas; Grafibio à qui j'en parlai, me dit qu'il étoit apparemment avec la Houſſaye, Machiavel & quelques autres Italiens politiques. Thucydide & Saluſte étoient les deux plus grands de la troupe, l'un comme Grec & l'autre comme Latin. Mais ce qui me ſurprit, c'eſt qu'il falloit y regarder de bien près pour s'appercevoir qu'Herodote fût moins grand que Thucydide; ma ſurpriſe venoit de ce que j'avois ouï dire le contraire à beaucoup de Savans. J'en parlai à Grafibio qui me répondit qu'il ne falloit jamais juger d'un Auteur ſur la foi d'autrui; que ſi quelques Savans avoient mal parlé d'Herodote, il étoit cependant vrai qu'il avoit été appellé *le Pere de l'Hiſtoire*, & que chacun de ſes Livres avoit été honoré du nom d'une des Muſes. Son ſtile, ajoûta-t-elle, eſt peut-être un peu trop fleuri pour un Hiſtorien; mais celui de Thucydide n'eſt-il point auſſi un peu trop ſec? Il y a beaucoup de contes dans les Hiſtoires d'Herodote; mais n'eſt-ce pas

lui faire injuſtice que de l'accuſer pour cela de menſonge, puiſque ne les rapportant que comme des choſes qui étoient crues & qu'il ne garantiſſoit point pour vrayes, il dit au-contraire la vérité lors même qu'il rapporte des fables ?

Après avoir ainſi parlé d'Hérodote, je vois, continua la Nymphe, quelques-uns de mes bons amis que vous n'avez peut-être pas connus, quoiqu'ils ſoient vos contemporains. Avançons un peu. Voyez ce grand homme qui paroît ſur la droite avec une phyſionomie ſi agréable & ſi ſpirituelle, c'eſt Salo le Pere des Journaux Littéraires, à ſa gauche eſt le ſavant Menken, voyez enſuite Bayle & ſon ami Bauval, Allaſſi, Lambec, Struvius, Morhof & le Baron de Leibnitz. Ce ne ſont pas là des amis du commun, ajoûta Grafibio. Voyez la haute taille du dernier, ce qu'il y a de plus glorieux pour lui, c'eſt qu'il la conſerve telle en quelque compagnie qu'il ſe trouve, & même qu'elle augmente avec les Mathématiciens. Il eſt bien grand, répondis-je; mais ne croyez-vous pas qu'il eût été encore plus grand s'il n'eût pas voulu l'être en tout genre ? Croyez-vous donc, reprit

reprit la Nymphe, que ſa Gloire ait diminué par les ſoins qu'il a pris de l'étendre ? Oüi, répondis-je franchement, je le crois. Il en pourroit bien être quelque choſe, dit Grafibio ; mais voulez-vous que je vous diſe ſur ce ſujet mes conjectures ? Leibnitz n'étant que ſimple mortel, eut le malheur d'eſtimer les biens de la vie un peu plus qu'ils ne valent. Il voulut s'acquérir des honneurs & des richeſſes ; le moyen d'y parvenir étoit de ſe faire une grande renommée, & on n'y réüſſit pas en ne faiſant parler de ſoi que les Sages. La Terre eſt couverte d'une ſi grande multitude de ſots, & ſi peu de gens ont le goût de la perfection, qu'il s'agit principalement de gagner la voix de la multitude ; on le peut avec des talens fort ordinaires, il y faut plus d'art que de ſavoir. Leibnitz a mis l'un & l'autre en uſage, & y a bien réüſſi. Si ſa vraye gloire s'en trouve moins grande, ſa gloire paſſagere s'en eſt ſans doute mieux trouvée. Croyez-vous, pourſuivit-elle, que ſi Leibnitz n'eût pas cherché à paroître auſſi grand qu'il pouvoit le devenir, il eût laiſſé en mourant la prodigieuſe ſomme d'argent qui ſe trouva chez lui ? Il n'y auroit pas eu

grand

grand mal, répondis-je, puiſque cela n'a ſervi qu'à faire ſubitement mourir de joye ſon héritiere. On peut dire tout ce qu'on voudra, pourſuivis-je; mais il me ſemble que ce n'eſt pas faire aſſez d'honneur aux Muſes, que de leur aſſocier Plutus dans le culte qu'on leur rend. J'en conviens, répondit Grafibio, auſſi les Muſes n'accordent-elles jamais à ceux qui le font, un auſſi haut degré de gloire qu'à ceux qui les ont ſervies plus purement. C'eſt par cette raiſon, pourſuivit-elle, que quelqu'excellent homme qu'ait été le Chevalier Newton, Uranie le reçut aſſez froidement quand il arriva ſur le Parnaſſe, & que ſi le Conſeil des Muſes lui accorda la plus haute Taille parmi les Mathématiciens, & une Taille éminente parmi les Phyſiciens & les Aſtronomes; ces Déeſſes ne lui ont pas accordé le même avantage parmi les Philoſophes. Que dîtes-vous là, demandai-je à Grafibio? Eſt-ce que les Mathématiciens, les Phyſiciens & les Aſtronomes ne ſont pas mis au rang des Philoſophes? Ne vous y trompez pas, reprit la Nymphe, nous croyons ſur le Parnaſſe qu'on peut être Mathématicien, Phyſicien, Aſtronome,

ſans

ſans être Philoſophe ; & qu'on peut être Philoſophe ſans être ni Aſtronome, ni Phyſicien, ni Mathématicien. Nous ne donnons ici le nom de Philoſophe qu'à ceux qui, par les principes de la nature des choſes, cherchent à conduire l'homme à une ſageſſe ſalutaire, dont le but eſt la vertu pratique, & non pas ceux dont les recherches ont un autre objet. En parlant de Newton, pourſuivit-elle, regardez ſur votre droite, le voilà qui paſſe environné de la plus ſérieuſe troupe qui ſoit ſur le ſacré Mont. Les deux premiers ſont Anaximandre *de Milet*, & Diophante. Les trois qui ſuivent ſont Aldilazith, Alfragan & le Prince de Syrie Abul-Feda. Voilà enſuite Ptolomée entre Alphonſe *de Cordoue*, & *Roger* Bacon. Tyco-Brahé & Copernic ſont les deux que vous voyez aux côtez de Galilæi. Derriere, c'eſt Newton, je n'ai pas beſoin de vous le dire, peut-être l'avez-vous connu avant ſon arrivée ſur le Parnaſſe ; mais quand vous ne l'auriez jamais vû, ſa taille éminente doit aſſez vous le faire connoître. Remarquez ſeulement qu'il eſt entre Kepler & Alphonſe Roi de *Caſtille*, & avec quelle joye & quel-

le vivacité ce dernier l'interroge. Les deux qui ſuivent ſont Eutocius Aſcalonite, & Jacques de Cremone. Voyez enſuite Wren, Wallis, Barrow, Picard, le Marquis de l'Hôpital & Varignon, tous gens d'une taille extraordinaire, mais tous moins grands que Newton. Je ſuis charmé, dis-je à la Nymphe, de voir une troupe ſi diſtinguée. Voilà bien le Chevalier Newton, ſa groſſe tête, ſes cheveux blancs, & cet air maſſif qu'on n'auroit jamais cru voiler un génie ſi pénétrant. La hauteur de la taille ne me ſurprend point, on ne pouvoit la lui refuſer & par rapport à ſon ſavoir & par raport à ſa retenue; grand à l'égard des choſes qu'il a démontrées, plus grand peut-être à l'égard de celles qu'il n'a point voulu décider. Mais que je ſuis fâché, pourſuivis-je, de ne pas voir ici Archimede! je m'en étois flaté quand vous m'avez montré Eutocius & *Jacques de* Cremone. Archimede n'eſt-il pas auſſi d'une taille prodigieuſe? Vous en ſeriez ſurpris, répondit Grafibio; mais voici encore de la même troupe, ajouta-t-elle, voyez ces quatre hommes qui ſuivent, c'eſt Apollonius *de Pergée*, Viviani, Bernoulli & Echellenſis. Echellenſis! repliquai-je, pourquoi eſt-il là?

Je

Je croyois qu'il n'étoit rien moins que Mathématicien. Il n'eſt rien moins auſſi, répondit la Nymphe ; mais depuis qu'avec le ſecours de Viviani, il a traduit Apollonius qu'il n'ententendoit pas, il a été ſaiſi de cet amour fatal qui s'empare de tous les Traducteurs pour ceux qu'ils traduiſent. Il ne quitte plus Apollonius. Je ſuivis de vuë ces deux troupes tant qu'elles allerent en droite ligne ; mais dès quelles s'en écarterent je les perdis de vuë ; car j'étois ſi petit au milieu de tous ces Héros du Parnaſſe, que je ne pouvois voir que ceux auprès de qui je paſſois, ou qui paſſoient auprès de moi.

Grafibio continuant de me conduire vers l'endroit où étoit le Trône, me mena auprès de deux hommes, dont l'un étoit Grec & l'autre François. Ils étoient l'un auprès de l'autre ſans ſe parler, ils jettoient leurs yeux ſur la multitude, leur air étoit appliqué & tranquille. Ils étoient l'un & l'autre d'une taille avantageuſe ; mais le François étoit ſi grand, que Grafibio m'aſſura qu'il avoit plus de ſept piés & un pouce. Ce François étoit la Bruyere, le Grec étoit le divin parleur Théophraſte.

Peu loin d'eux je vis Æſchile & Euripide,

ripide, qui s'entretenoient avec *Pierre* Corneille, *Thomas* ſon frere, Shakeſpear & Campiſtron. Je ne puis exprimer la joye que j'eus de voir *Pierre* Corneille. C'eſt à bon titre qu'on l'a ſurnommé *le Grand*, il s'élevoit de toute la tête au-deſſus de ceux qui l'environnoient. Mais à ne conſidérer que ſa phyſionomie, il s'en falloit bien qu'elle annonçât un ſi grand homme. Voilà, me dit Graſibio en parlant de lui, un homme que toutes les Nations doivent envier à la France, aucune n'a encore produit ſon ſemblable, & peut-être n'en verra-t-on jamais. Mais, ajouta-t-elle, conſidérez bien la taille de ſon frere, afin que vous puiſſiez aſſurer qu'elle eſt fort au-deſſus du commun, quoiqu'en diſent tant de gens qui ne l'ont jamais vu. Graſibio avoit raiſon, c'eſt faire une grande injuſtice à *Thomas* Corneille, que de s'imaginer qu'il ſoit autant au-deſſous de ſon frere, que quelques gens le prétendent. Je les examinois tous attentivement; l'air noble d'Euripide me charmoit, il attira ſouvent mes regards; mais une choſe qui me ſurprit d'autant plus que je m'y attendois moins, c'eſt que Shakeſpear paroiſſoit quelquefois preſqu'auſſi grand

que

que Corneille, & que tout-d'un-coup il paroiſſoit ſi petit qu'il ne lui venoit pas à la ceinture. Je cru d'abord que je me trompois, prévenu par ce que j'avois ouï dire de Shakeſpear. Je me frotai les yeux ; mais je vis ſi diſtinctement & pluſieurs fois la même choſe, que je n'eus plus lieu d'en douter. Auſſi ne l'avois-je connu juſqu'alors que par ce que j'en avois ouï dire à des Anglois. Je voulois aller demander au grand Corneille quel art lui avoit appris à intéreſſer autant les Spectateurs par des diſcours que par les plus touchantes actions de la Scene, car c'eſt principalement en cela que Corneille m'a toujours paru très-grand ; mais je refléchis qu'un effet ſi merveilleux ne pouvoit être produit que par un génie auſſi élevé que plein de juſteſſe, qui trouvoit dans ſon propre fonds des reſſources que l'art ne peut donner.

Le tems qui preſſoit fit que ma conductrice m'avertit de porter mes regards ailleurs, en me faiſant remarquer Ariſtote, Caſtelvetro, le Boſſu & d'Aubignac. Enſuite elle me montra Quinaut & Lully ; c'eſt-à-dire, deux hommes dans leur genre preſqu'auſſi grands que Corneille l'eſt dans le ſien.

Coulanges, la Sabliere, Lambert, Charpentier & Gautier étoient avec eux, & de-plus Terpandre, Pythagore, Aristoxene, Boëce, & *Guy* l'Aretin. Près d'eux Grafibio me montra Racine, qui s'entretenoit avec Sophocle. Après avoir vù Corneille & Euripide, je devois naturellement avoir une grande curiosité de voir ces deux grands Poëtes. Je considérai Racine avec beaucoup d'attention, je comparai la hauteur de sa taille avec celle de Sophocle; je pouvois aisément en juger, puisqu'ils étoient l'un auprès de l'autre, & je puis assurer, malgré le jugement extraordinairement porté par le fils de Racine contre son propre Pere, que celui-ci est plus grand que Sophocle. Racine a la physionomie aussi spirituelle & aussi riante que Corneille l'a peu, & il joint à cela un air si François qu'on le reconnoîtroit pour l'être, quand même il seroit habillé à la Greque ou à la Romaine. Un peu derriere eux, ma conductrice me fit remarquer Plaute, Lucain, Juvenal, Perse, Lucilius. Ils composoient un groupe, si je puis m'expliquer ainsi, qui faisoit un effet très-remarquable. L'air emporté de Lucilius, l'air colere de Juvenal, l'air caustique de Perse, contras-

toient

toient admirablement enſemble, & plus encore avec l'air ſuperbe de Lucain, & l'air goguenard de Plaute. Celui-ci malgré ſa phyſionomie ſpirituelle ſentoit encore le Meunier. Après les avoir conſidérez avec beaucoup de plaiſir : Avançons un peu, me dit la Nymphe, & nous nous arrêterons enſuite pour vous faire voir à droite & à gauche des hommes que vous ſerez ſans doute bien-aiſe de connoître. Elle me montra en effet Moliere, Terence & Afranius, avec la Chapelle, Bachaumont, Lainez, l'Abbé de Chaulieu, le Marquis de la Fare, Horace & Deſpréaux, qui venoient de les joindre. Je fus charmé de voir l'Abbé de Chaulieu, qui me reconnut & me préſenta à Horace, à Terence, & au reſte de la Compagnie. Je lui demandai des nouvelles du bon Palaprat, il me dit qu'il venoit de le laiſſer avec la Foſſe, la Chapelle, Catulle, Tibulle, Properce, le Noble, le Sage, le Comte Bonarelli & le Cavalier Marino. Pendant le tems que Graſibio me laiſſa à les conſidérer, mes yeux revinrent ſouvent ſur Terence. Je trouvois en lui quelque choſe que je ne voyois point dans les autres, & qui avoit plus d'afinité avec l'humanité périſſable telle qu'eſt la

nôtre,

nôtre, qu'avec cette humanité immortelle & glorieuse dont jouïssent les Héros du Parnasse. Quand nous les eûmes quittez je m'en expliquai avec Grasibio, & voici ce qu'elle m'apprit : Vous avez sû sans doute, me dit-elle, que l'an cinq cent quatre-vingt-quatorze de la fondation de Rome, Terence quitta cette Ville pour passer en Asie. Il s'embarqua, & depuis ce tems on n'a point su ce qu'il étoit devenu. On l'a cru mort, la chose n'étoit pas hors de vraisemblance. Cependant Terence n'a point senti le pouvoir des Parques. Il vit & vivra toûjours en dépit de leur fil & de leurs ciseaux. Le vaisseau sur lequel il étoit fit naufrage, l'impétueux Aquilon le poussa contre un Rocher où il fut brisé en mille morceaux, & Terence avoit déja été deux fois précipité au fond de la Mer par les vagues, lorsque le même Aquilon, touché de pitié au milieu de toutes ses fureurs, enleva ce Poëte quand il revint pour la troisiéme fois sur l'eau, & l'aporta sur le sommet de l'Helicon. Les Muses le reçurent avec une joye inexprimable ; & pour ne plus exposer une vie qui leur étoit si chere, elles lui firent tant boire de Nectar, & manger tant d'Ambroisie, que

que ſon corps devint incorruptible, & par conſéquent immortel ; deſorte qu'exempt des miſeres de la vie humaine il vit & vivra éternellement parmi nous,

Sans avoir vu couper la trame de ſes jours.

Voilà, pourſuivit Graſibio, pourquoi vous lui trouvez quelque choſe qui reſſemble plus aux hommes mortels, qu'à ceux qui ont mérité après leur mort de jouïr ici de l'immortalité. Cette différence eſt petite, ajouta la Nymphe ; mais en voici une bien conſidérable, & qui n'eſt pas à l'avantage de Terence. C'eſt qu'ayant ainſi conſervé le corps terreſtre qu'il auroit dû dépouiller à la mort, il a conſervé la même taille qu'il avoit ; & au-lieu que la taille des Héros du Parnaſſe croît ou décroît ſelon le dégré de mérite qu'ils ont dans les différentes Sciences dont ils parlent, la ſienne eſt toujours médiocre & menue, toujours égale. Je ne voudrois pas pour un Empire, dis-je à ma conductrice, ignorer ce que vous venez de m'apprendre du ſort de Terence. Je pourrai maintenant tirer de peine tous les Savans de l'Europe, qui depuis tant de ſiécles ont cru que ce Poëte n'eſt plus

plus en vie sans pouvoir cependant fixer l'époque de sa mort, ni dire comment elle étoit arrivée. Mais pour rendre complette l'obligation que je puis vous avoir à ce sujet, dites-moi, Belle Nymphe, continuai-je, quel étoit le véritable nom de ce grand Poëte; car c'est encore une chose que nos Savans ignorent. Il s'appelloit Asdral, me répondit la Nymphe, vous pouvez en être aussi sûr que de tout ce que je viens de vous dire à son sujet. J'avoue que j'eus tant de joye de savoir ces deux anecdotes, que le plaisir d'aller les apprendre à toute la République des Lettres, & de me faire par-là un grand nom, me fit plûtôt souhaiter que craindre le moment où je devois descendre du Parnasse. C'est à ma honte que je fais cet aveu, il est vrai; mais telle est la vanité de l'homme, une occasion de briller lui fait souvent oublier ses vrais intérêts & sa véritable gloire.

Je demandai ensuite à Grandio, si elle ne pouvoit pas me faire voir Aristophane, afin que je pusse me vanter d'avoir vu ce qu'il y a de plus fameux parmi ceux qui ont travaillé pour le Théâtre. Mais la Nymphe me répondit qu'elle ne l'avoit point aperçu, & qu'assurément

furément il n'étoit pas du côté où nous étions puisqu'elle venoit d'y voir Socrate. Les remords & la honte d'avoir perſécuté ce grand homme, obligent-ils donc Ariſtophane de fuir ſa préſence, demandai-je ? Non ſeulement les remords & la honte, mais la peine, me répondit Graſibio. Je vais encore vous apprendre une anecdote qui n'eſt pas moins curieuſe que celles que je vous ai apriſes. Vous ſaurez, pourſuivit-elle, que lorſqu'après ſa mort, Ariſtophane ſe préſenta ſur le Parnaſſe, Apollon & les Muſes, même Thalie, refuſerent de le recevoir, s'il n'expioit auparavant le crime qu'il avoit commis contre Socrate. Il fut livré pendant dix ſiécles aux triſtes Eumenides. Elles lui ont fait ſouffrir dans l'affreux Tartare des maux mille fois plus cruels que ceux des Promethées & des Siſyphes. Après cette expiation il a été reçu ici ; mais encore à cette condition, que lorſqu'il ſe trouveroit ſous la vûë de Socrate, il perdroit ſa figure d'homme, & ne paroîtroit plus que ſous celle de cèt horrible reptile noir qu'on nomme *Mouron*. Cela non ſeulement lui cauſe la honte que vous pouvez vous imaginer ; mais de-plus, c'eſt que la contraction de tous ſes mem-

bres pour prendre la forme de ce vilain animal, lui fait éprouver, à ce qu'il dit lui-même, des douleurs égales à celles qu'il a soufert dans le ténébreux manoir. Il n'y a donc pas lieu d'être surpris s'il fuit Socrate, la douleur l'y forceroit, quand la honte ne l'y obligeroit pas; mais j'ajouterai à la gloire de Socrate, poursuivit la Nymphe, que pour épargner à Aristophane ces douleurs & cette honte, Socrate a soin lui-même de l'éviter. Ce divin Philosophe a d'abord fait tout ce qu'il a pu pour exempter le Poëte des peines du Tartare, & ensuite, tout ce qu'il pouvoit pour l'exempter du châtiment auquel il est ici condamné. O Apollon, ô Muses, disoit-il, *loin de punir* Aristophane *pour l'amour de moi, vous devez le récompenser; la mort qu'il m'a procurée n'a servi qu'à avancer mon bonheur & ma gloire. Lors même que j'étois le plus heureux à Athenes, je n'étois que dans une ville pleine de corruption, lorsqu'on m'y croyoit le plus libre, j'y étois dans une prison mobile qu'on nommoit mon corps. Les soins d'*Aristophane *m'en ont délivré, pourquoi voulez-vous l'en punir?* C'est ainsi que parloit Socrate; mais la justice des Dieux n'a pas permis que la punition du Poëte ne

fût

fût pas égale à la bonté du Philoſophe. Si l'on peut, dis-je à ma conductrice, ſe réjouïr des maux d'un miſérable, j'avoue que je me réjouïs de ceux d'Ariſtophane. Il y a des coupables qui ne ſont pas indignes de pitié; mais les calomniateurs, les perfides & les avares ne me paroiſſent dignes que de châtiment. Mais puiſque vous avez découvert Socrate, ne ſongeons plus qu'à aller à lui, n'eſt-il pas plus grand que tout ce que vous m'avez fait voir? On m'a dit que ſes diſcours ne ſont pas ſeulement la ſource de la Sageſſe, qu'ils ſont encore celle des Graces. Voyons-le, je vous ſupplie, voyons-le. J'aime cette impatience, dit Graſibio, il n'y a rien en effet de ſi grand ſur le Parnaſſe que Socrate, & par un privilége dû à la vertu, quand elle eſt auſſi pure que la ſienne, c'eſt qu'il conſerve toujours l'éminence de ſa taille, lors même qu'il ſe trouve avec les plus grands de ceux qui ont excellé dans quelque genre que ce ſoit. Comment, demandai-je à Graſibio, ſi Socrate ſe trouvoit avec Corneille, Archimede, Newton, Thucydide, Saluſte, Virgile, Ciceron, Demoſthene, & qu'on parlât de Tragédie, de Mathématique, d'Hiſtoire, de Poëſie, d'Eloquence, Socrate con-

ſerveroit cependant une taille ſuperieure à celle de ces Grands-Hommes ? Ouï, dit la Nymphe, Virgile, petit quand on parleroit de Mathématique, ſeroit très-grand quand il s'agiroit de Poëſie. Thucydide, très-grand quand on parleroit d'Hiſtoire, deviendroit petit lorſqu'on parleroit de Poëme Dramatique. Mais de quelque choſe qu'on parlât, Socrate conſerveroit toûjours ſa ſuperiorité, parcequ'il ne la tient que de la vertu, & que ce n'eſt que par elle qu'on parvient au point fixe de la véritable grandeur. Cela vous ſurprend, continua-t-elle, on ne juge chez vous de la grandeur que par le ſavoir & les talens, & même par quelque choſe de moins, on en juge par les richeſſes, le pouvoir, ou les titres. Il n'en eſt pas ainſi ſur le Parnaſſe. Les Richeſſes, le Pouvoir y diſparoiſſent, les Titres n'y ſont regardez que comme de ſimples noms, le ſavoir & les talens s'y comparent & réglent les divers degrez de grandeur ; mais la Vertu quand elle eſt parfaite, eſt ſi fort au-deſſus du ſavoir & des talens, qu'il n'y a plus de comparaiſon. Je ſuis charmé de ce que vous m'aprenez, dis-je à Graſibio, je ne m'y attendois pas, je ſavois & j'ai vû aujourd'hui, qu'il y a

ſur le Parnaſſe tant d'hommes ſans vertu, qui y jouïſſent toutefois des premiers rangs, que j'ai cru que les ſeuls talens y décidoient du mérite. Vous vous trompiez, repondit la Nymphe, je pourrois là-deſſus vous dire bien des choſes que le tems ne me permet pas de vous apprendre. Si le ſavoir & les talens procurent ici des honneurs, les vices y attirent auſſi des punitions, il n'eſt pas juſques à ces faiſeurs d'Eloges, de Panegyriques, ceux qui flattent dans des Epitres Dédicatoires ces ſortes de gens que vous appellez grands, & qui ſont ſouvent ſi petits, qu'aux yeux de la Raiſon ce ne ſont que des Marionettes; tous ces flateurs, dis-je, ſont ici punis de diverſes façons, les uns dans certains jours deviennent ſcarabées, les autres chenilles, les autres araignées, ou ſont metamorphoſez en Inſectes encore plus vilains. Cependant, quelqu'impatience que vous ayïez de voir Socrate, comme je ſuis ſûre de vous le faire voir, puiſqu'il eſt ſur le chemin où nous devons paſſer pour rejoindre Terpſichore; regardez cette troupe que je vous ai déja annoncée. Ces trois hommes qui ſont les plus proches de nous, ſont trois Poëtes Hollandois Vondel, Antonidès & Rotgans.

Vous voyez que celui du milieu eſt le plus grand, ils ſeroient tous les trois plus grands encore s'ils avoient eu autant d'art que de génie. Celui que vous voyez enſuite c'eſt Milton, cet Anglois célébre, Poëte fécond, merveilleux, ſoit que l'on conſidére la grandeur de ſon imagination, la force de ſon expreſſion, l'art, l'enthouſiaſme, en un mot tous les talens Poëtiques; mais ſi peu judicieux dans le choix de ſes ſujets, qu'avec tous ſes talens merveilleux il n'a pu traiter ſes ſujets ſans bizarrerie & ſans indécence. Celui qui paroît enſuite, c'eſt Alighieri, l'Homere des Italiens; mais dans les Ouvrages duquel il y a plus à profiter que dans ceux qu'on attribuë à Homere. Claudien, Stace, Taſſo & Triſſino, ſont ceux qui ſuivent. Taſſo que l'Italie a régardé comme le rival d'Arioſte, Triſſino dont les Italiens négligent les Ouvrages, parceque, contre l'ordinaire de ſa Nation, il s'y montre ſi ſage qu'il a mieux aimé ne pas briller que d'employer de faux-brillans, ou des ornemens mal placés; Apollonius *de Rhode*, Valerius Flaccus, & enfin *Loüis de* Camoëns ferment ce cercle. Conſidérez, pourſuivit la Nymphe, la taille éminente de Camoëns, vous conviendrez que c'eſt avec

juſtice

que les Portugais lui ont donné le titre de *Grand*, O Grande Luis de Camoëns, & que c'est sans flaterie que *Sanchez* Brocense a dit de lui : *Tal me parece a mi Luis de* Camoëns, *cuyo subtil ingenio, doctrina entèra, cognicion de lenguas, delicada vena muestran claramente no faltar le nada pera la perfeccion de tan alto nombre.* Plus grand que Valerius Flaccus, il chante de nouveaux Argonautes; & je peux bien vous avoüer confidemment, ajouta la Nymphe, que j'aprends plus de choses instructives & intéressantes dans la *Louisiade*, que je n'en trouve dans l'*Argonauticon*, & même dans l'*Eneïde*. L'intrépide Jason, & le devot Enée ne sont pas comparables à *Vasco de* Gama ; cependant, poursuivit Grasibio, ne vous arrêtez pas si fort à le considérer que vous en oubliïez les autres. Voyez surtout Milton, Alighieri & Tasso; Despréaux a bien regret d'avoir insulté comme il a fait ce dernier. Avec le clinquant qu'on lui reproche ; il n'a pas moins d'or que Virgile. Oui, lui répondis-je ; mais cet or est moins pur, puisqu'il y a de l'alliage. Ce que je dis, continuai-je, n'est pas pour offenser Tasso, dont les Ouvrages m'ont toujours

persuadé qu'il avoit un des premiers rangs sur le Parnasse. Mais, ajoutai-je, d'où vient qu'il a l'air si mélancolique, pour ne rien dire de plus, (car en le considérant je trouvois qu'il avoit quelque chose d'égaré dans la physionomie.) Quoi ! répondit la Nymphe, ne savez-vous pas qu'il devint fou sur la fin de ses jours ? Non, lui répondis-je, & je l'ignorerois encore si vous ne me l'aviez appris ; toutefois cela ne me surprend point : ce qui me surprend, c'est que tous ceux qui sont ici avec lui ne le soient pas devenus, ajoutez-y même Virgile & tous ces autres faiseurs de grands Poëmes héroïques ou épiques. Je n'ai jamais pu comprendre comment avec tant d'esprit qu'il faut avoir pour composer des Ouvrages d'une si longue haleine, on en a assez peu pour l'entreprendre. C'est, repartit la Nymphe, que vous n'avez pas la facilité de faire des Vers, comme ces Grands-Hommes; si vous l'aviez, ce qui vous paroît un travail étonnant seroit un jeu pour vous. J'ai peine à croire, repliquai-je, qu'on puisse faire quelque chose de bien en se jouant, & surtout de si grands Poëmes. Cependant, soit, je ne m'oublirai point assez pour oser disputer contre vous. Mais laissons-là ces grands

Poëtes,

& allons, je vous ſupplie, vers Socrate ſans nous arrêter. Seulement, comme j'ai vû Alighieri, Taſſo & Camoëns, ſi vous voyez ſur notre paſſage Petrarque, Guarini & *Lopez de* Vega, faites-moi la grace de me les montrer. Je doute que nous les trouvions, répondit la Nymphe, ſi ce n'eſt *Lopez de* Vega; n'ayant point vû juſques ici Petrarque, il ſera ſans doute ſur les bords de l'Hippocrêne. Cette Fontaine lui tient à préſent lieu de celle de Vaucluſe, c'eſt-là où il va ſoupirer encore pour la belle Sado, car l'amour Platonique ne meurt point. Pour Guarini, comme la préſence de Taſſo lui reproche le vol qu'il lui fit de ſon *Aminte*, il aime mieux être avec Théocrite, Bion, le Marquis de Racan, Segrais, quoique d'un caractére très-différent du ſien, que de ſe trouver avec les Princes des Poëtes Italiens.

Après avoir fait quelques pas ſans nous arrêter, quoique je viſſe des tailles & des phyſionomies aſſez extraordinaires, nous trouvâmes cinq Italiens & un Francois que ma conductrice me nomma, & dont les deux premiers étoient de ſes amis particuliers; c'étoit Nazzadi & Clampini, ils cherchoient Salo, Baillet & Oldoini, qui ſont auſſi de bons

amis de Grafibio, & le ſavant Gravina les accompagnoit. Pulci étoit le ſixieme, il vouloit aller joindre Cervantes. La Nymphe leur indiqua où ils trouveroient ce qu'ils cherchoient, & Pulci ſe ſépara alors pour prendre un autre chemin.

En paſſant un peu ſur la gauche ma conductrice me fit remarquer Montagne, Charron & La Mothe le Vayer. Montagne me parut le plus grand, quoique le Vayer ait fait de plus gros Volumes. Mais Teſoro qui les joignit alors, me parut plus grand qu'eux tous.

La Nymphe me fit encore obſerver de l'autre côté, Thibault Comte de Champagne, cet Amant ſi paſſionné & ſi dupe de la Reine Blanche. Martial de Paris *le bon* Cretin *aux Vers équivoques*, Salcel & Tahureau, qui mérite bien une place ſur le Parnaſſe n'eût-il fait que ſes *Baiſers*.

Peu loin d'eux nous entendîmes une troupe de Poëtes Gaſcons qui traverſoient ſur notre droite; nous regardâmes; mais nous ne pûmes voir que Goudouli. Les autres nous tournoient déja le dos.

Nous paſsâmes enſuite tout près de Cajano, qui s'entretenoit avoit Voi-

ture,

ture, Balzac, le Comte de Bussi-Rabutin & Politiano. Ils parloient du Stile Epistolaire ; ce qui faisoit que Bussi paroissoit alors le plus grand ; car lorsqu'il s'agit d'esprit & de savoir, il est beaucoup au-dessous d'eux, à ce que m'assura Grafibio. Je fus bien aise de voir Balzac & Voiture, ces deux hommes dont ont doit lire les Ouvrages sans dessein de les imiter, quoi qu'il fût aussi heureux qu'il est rare, d'avoir l'enjoument de l'un, ou l'élévation de l'autre.

Enfin je me trouvai à portée de voir Socrate. Il étoit au milieu d'une nombreuse troupe de Philosophes, qui avoient les yeux tournez sur lui, comme sur lui, comme sur leur Maître. Les deux qui étoient immédiatement à sa droite & à sa gauche, étoient presque de la tête plus grands que tous les autres, si on en excepte Zoroastre, Thalès & Anaxagor ; cependant Socrate étoit lui-même de toute la tête au-dessus des deux premiers. Je devinai, sans que Grafibio me le dît, que celui de sa gauche étoit Platon, & par un portrait que j'avois vu de Descartes, je reconnus que c'étoit lui qui étoit à la droite. Platon regardoit Socrate avec des yeux

si pleins de respect & de reconnoissance; que ses regards avouoient que c'étoit aux Leçons de ce cher Maître qu'il devoit le magnifique éloge qu'on lui a donné, lorsqu'on a dit : Que *l'éminence de la Raison se trouve jointe dans Platon à toute la beauté de la langue*. A voir la hauteur de la taille de Socrate, me dit la Nymphe, ne croyez-vous pas qu'il a les huit pieds qui font la plus haute taille qu'on puisse avoir ici ? Sans doute, répondis-je, & si je ne savois pas qu'on ne peut avoir plus de huit pieds de haut, je croirois qu'il en a davantage. Pour ce qui y manque, reprit Grafibio, ce n'est pas la peine de dire qu'il ne les a pas. Cependant, à prendre exactement sa mesure, il s'en faut deux lignes qu'il n'ait les huit pieds complets. Telle est l'infirmité humaine ; Socrate même n'a pû remplir la mesure de la perfection.

Je ne puis m'empêcher de dire qu'il n'y a rien d'égal à ce que je voyois. Quand je me trouvai dans la Troupe, à laquelle Du Freny me présenta, je sentis tant de joye & de plaisir, que je crus ne pouvoir jamais en goûter davantage. Au plaisir que j'eus de voir les Corneilles, les Newtons, les Thucy-

dides,

dides, ſe joignit une admiration ſinguliére. Mais ce que j'éprouvai en voyant tant de Grands-Hommes Philoſophes, eſt ſi fort au-deſſus de la joye, du plaiſir, de l'admiration que j'avois ſenti, qu'il m'eſt impoſſible de l'exprimer. Ces Grands-Hommes n'ont pourtant pas, au premier coup d'œil, la phyſionomie du monde la plus prévenante; elle paroît même d'abord plutôt ſérieuſe & auſtére qu'aimable. La méditation à laquelle ils ſont accoutumez, leur donne ſouvent un air de recuillement qu'on prendroit pour ſtupidité, & leur modeſtie leur donne plûtôt l'air ſimple que ſpitituel; mais j'oſe aſſurer que plus on les conſidere, plus on leur trouve la phyſionomie charmante, vive, ſpirituelle, douce, attirante; enfin tout ce qui peut véritablement toucher. Socrate, par exemple, eſt très-laid, ſi l'on fait conſiſter la beauté dans la régularité de certains traits; il parloit avec Epicure, qui lui reſſemble extrêmement, & qui eſt auſſi laid que lui. Je regardois Socrate avec attention, & plus je le regardois plus j'en étois charmé. Au milieu de tous ces traits difformes éclatent des graces merveilleuſes, qui s'augmentent ou ſe reproduiſent ſans ceſſe

par la belle ame qui les anime. Epicure tenoit à la main un Ecrit, qui faisoit alors le sujet de la conversation de ces Philosopes. Ils en paroissoient charmez, ce qui augmentoit la curiosité que j'avois d'en avoir le Titre. Mais ma petite taille empêchoit ma vue d'y atteindre; desorte que sans Grafibio je n'aurois point su que c'étoient des morceaux de Poëme que le Cardinal de Polignac à fait, en oppositions à la Doctrine d'Epicure. Ce qu'on a vu de ce Poëme, me dit Grafibio, a déja réüni Epicure avec Socrate, & a même fait abandonner à Lucrece ce fatal Systême dont il s'étoit si fort entêté. Ce n'est pas, ajouta la Nymphe, qu'Epicure ne conserve encore sa Doctrine du vuide & des atômes, qu'il n'admit jamas que conséquemment aux principes de Moschus & de Leucippe; mais il a tout-à-fait rectifié sa Doctrine sur la Nature des Dieux, sur celle de l'Ame; & par-là, perfectionné encore l'idée qu'il avoit de la Volupté.

La Nymphe me fit ensuite remarquer ce Moschus & ce Leucippe dont elle venoit de me parler. Democrite étoit auprès d'eux; & au-lieu qu'Epicure avoit autrefois pensé comme ces Philo-

Philosophes, ils pensent à présent tous trois comme lui. C'est ce que me dit la Nymphe. Elle me fit ensuite remarquer tout près de Socrate, Xenophon, Crito, Simon. Xenocrates, cet homme, qui redoutoit moins la violence du feu que les douceurs de la volupté sensuelle, étoit à côté de Platon. Près de Xenocrates étoient Polemon & Crates, ces deux amis que la mort même n'a pu desunir. Porphyre, Maxime *de Tyr*, & *Marsilio* Ficino les touchoient; & entre Ficino & Démocrite, ma conductrice me fit observer Gassendi, charmé d'avoir été le Prophête des sentimens de son Maître, s'il n'en avoit pas été le véritable interprête. Derriere lui étoit Héraclite: son air plus sombre que celui des autres ne vous fait-il pas penser, me demanda la Nymphe, à ce qu'on a dit de lui: *clarus ob obscuram linguam?* Oui, répondis-je, je pensai ajoûter que j'en connoissois bien un autre dont on pouvoit dire la même chose; mais comme je ne voulois pas le nommer, j'eus la prudence de me taire. Vis-à-vis de lui, à côté de Descartes, je remarquai l'illustre Boyle, Malebranche, Nicole, Bayle que j'avois déja vu avec Salo, le Comte de Shaftsbury, Wolaston, *Henri* More,

More, Merſenne, Regis, tous Philoſophes modernes, avec Pyrrhon & Sextus Empiricus, que Deſcartes a ramenez de leurs égaremens. La vûe de ces deux derniers me fit ſouvenir de Gorgias, qui ſoutenoit *que rien n'exiſtoit, non pas même l'Entendement, qui prétend concevoir que quelque choſe exiſte.* J'en demandai des nouvelles à Grafibio; elle me répondit qu'il étoit ſi fou, qu'on n'avoit pas voulu le recevoir ſur le Parnaſſe, non-plus que d'autres fous d'une eſpece différente, Anaximandre, Anaximene, Diogene *d'Apollonie*, Diodore, Xenophane & quelques autres, au nombre deſquels elle compta Spinoſa. Il faut donc avouer, dis-je à Grafibio, que le nom de Philoſophe a été bien prophané. Mais je vous ſupplie, continuai-je, Hobes que vous ne m'avez pas nommé, n'eſt-il pas du nombre de ceux que leur folie a exclus du Parnaſſe? Non, me répondit Grafibio, il y a été reçu; il y a bien de la différence, pourſuivit-elle entre lui & Spinoſa. Hobbes étoit un homme de beaucoup d'eſprit, naturellement fait pour la Philoſophie. Il a toujours raiſonné conſéquemment à ſes principes, & la plûpart de ſes principes ſont vrais. Il n'a péché, que parcequ'il

parcequ'il n'a vu qu'une partie de ce qu'il devoit voir, quoiqu'il eût la vue assez bonne pour voir le tout; & ainsi préoccupé d'un seul objet, il s'y est borné sans y associer celui d'où dépend & la perfection & la vraye détermination de sa Doctrine. Spinosa au-contraire, homme de peu de génie, à peine capable d'être répétiteur de la Philosophie de Descartes, n'en a pris que ce qu'il y a de plus mauvais, & n'y a pas reconnu ce qu'il y a de plus important & de mieux démontré. La régle qu'il avoit choisie, quoiqu'excellente en elle-même, s'est faussée entre ses mains. Abusant du mot de *Substance*, comme Xenophane avoit fait de celui de *Nature*, Spinosa a voulu plus de deux mille ans après Xenophon rétablir le Systême de ce prétendu Philosophe; Systême monstrueux, qui n'a pour fondement qu'un amas de contradictions qui le rendent inintelligible. Mais, ajouta la Nymphe, je vous dirai plus au sujet de Hobbes, c'est que Cumberland lui a si bien fait voir ce qu'il n'avoit pas vu, qu'il a parfaitement reconnu toutes ses erreurs. J'en suis bien-aise, répondis-je, & si vous voyez l'un ou l'autre, je vous supplie de me les montrer. Je le ferai, dit

la

la Nymphe ; puis continuant de me faire remarquer le reſte des Philoſophes dont elle ne m'avoit pas dit le nom, elle me montra Cebès, Menedemus, Chilon, Bion, Lacydes, Bias, Antiſthenes, Solon, & enſuite Zenon, Chryſippe, Poſſidonius, Epictete & Marc-Antonin, bien perſuadez à préſent que l'*Ether* n'eſt pas ce que les Stoïciens le croyoient être.

Quelque attentive que fût ma Conductrice à me faire diſtinguer chacun de ces Philoſophes, il y en eut pluſieurs que je ne fis qu'entrevoir : cependant je puis aſſurer qu'Epictete, Cebès, & Marc-Antonin étoient les plus petits. Epictete n'avoit que cinq pieds & douze pouces, les deux autres avoient ſix pouces de moins, à ce que Graſibio me dit. Surpris de voir que Marc-Antonin n'étoit pas plus grand, il me ſemble, dis-je à la Nymphe, qu'un Empereur Philoſophe devoit être le plus grand de tous les hommes ; d'où vient donc que celui-ci eſt un des plus petits de cette troupe ? C'eſt qu'il eſt parmi des hommes Philoſophes, me répondit la Nymphe, & non parmi des Empereurs. Un Empereur parfaitement Philoſophe ſeroit ſans doute, pourſuivit-elle, le plus grand

des hommes, & même des Philoſophes; parcequ'il faut plus de Philoſophie pour être Philoſophe & Empereur, que pour être Philoſophe & particulier. Mais le bon Antonin n'eut pas l'ame aſſez grande pour s'élever juſques à la véritable ſource de la Sageſſe. Il ne puiſa ſa vertu que dans les ruiſſeaux de cette ſource. C'eſt pourtant là où le vrai Philoſophe doit remonter. Si les Princes le faiſoient, ils ſeroient auſſi grands qu'on leur dit qu'ils le ſont.

Graſibio parloit ainſi, lorſque nous vîmes deux troupes qui s'avançoient vers nous. J'aperçois, dit-elle, dans la premiere un homme que nous n'avons vu qu'en paſſant; mais grand en différens genres, & dont la réputation a été ſi étendue, que je ſuis bien aiſe que vous le conſidériez mieux que vous n'avez fait. C'eſt Ariſtote; Nicomachus eſt avec lui. J'aperçois auſſi Leſſius, Azor, Suarez, Vaſquez & Eſcobar, gens de différens Pays, quoiqu'habillez de la même maniére; mais tous grands hommes, moins amis de l'opinion que de la vérité, & dont on dénigre la Doctrine par les conſeils des préjugez & de l'envie, plûtôt que par les conſeils d'une ſaine raiſon. Je vois

avec

avec eux Cujas & Noodt, Wiquefort, Vera, Selden & *de* Groot, que vous avez déja vu. Je ne diſtingue encore de l'autre troupe, ajouta-t-elle, que Diogene *le Cynique*, & Timon *le Miſanthrope*. Quoi! dis-je, Timon, le grand Timon, qui connoiſſoit ſi bien les hommes, qu'il n'auroit pas été fâché de les voir tous pendre? Le même, répondit la Nymphe. Je me félicitois de pouvoir conſidérer un homme pour qui je me ſentois quelque ſympathie; lorſque nous vîmes tout le Parnaſſe ſe mettre en rumeur, & la premiere des deux troupes dont je viens de parler, s'arrêter pour en laiſſer paſſer une autre qui marchoit fort vîte. Nous fûmes nous-mêmes obligez de nous ranger pour faire place. Cette troupe n'étoit compoſée que de Dames. Philippe *de Bergame* marchoit devant elles comme un Huiſſier. Graſibio, qui me les nommoit à meſure qu'elles paſſoient, me fit remarquer que la premiere de toutes étoit Marie, enſuite Areté, & Sapho au milieu de *Claudia* Rufina, & d'*Argentaria* Pola. Falconia, l'Impératrice Eudoxe & Anne *Commene* ſuivoient immédiatement; & après elles *Martia* Proba. Cette illuſtre Reine & Legiſlatrice de

la

la Grande-Bretagne marchoit ſeule, ſuivie de *Hilda* Herenica, *Cambra* Formoſa, *Anna* Askewe, *Helena* Auguſta, & les trois ſœurs Seymour. Enſuite parurent *Oſſota* Novarula, *Olympia* Morata, *Piſcopia* Cornara, & *Anna* Schurman, qui marchoit ſeule avec *Marguerite* d'Autriche. De toutes celles qui étoient paſſées, *Martia* Proba étoit la plus grande, ſa haute taille, ſon air ſage & majeſtueux m'avoient inſpiré un reſpect extraordinaire; mais la vue de celle qui ſuivoit après *Anna* Schurman & *Marguerite* d'Autriche, excita dans mon cœur les ſentimens les plus triſtes & les plus tendres. Non-ſeulement l'idée de ſon mérite & de ſes malheurs m'attendrirent; mais elle réveilla en moi celle d'une autre Dame qui porte le même habit, & qui lui reſſemble plus encore par la nobleſſe du ſang, par l'élévation de l'ame, par l'étendue & la délicateſſe de l'eſprit, & par les ſentimens du cœur. C'eſt vous.... ô vous! que je ne dois pas nommer, qui êtes ma chere Heloïſe; ſans que j'aye été votre Abailard. Vous verrez par cette Relation ſi elle parvient juſqu'à vous, que l'éloignement des tems ni des lieux ne vous effaceront jamais de

mon

mon cœur, & que votre idée lui ſera toujours aſſez chere pour que je ne veuille jamais dire :

> Félicité paſſée
> Qui ne peut revenir,
> Tourment de ma penſée
> Que n'ai-je en te perdant perdu le ſouvenir ?

Je ſuplie les Univerſitez où cette Relation ſera lûe, de me pardonner cette digreſſion, je n'ai pas été le maître de m'empêcher de la faire.

Celle qui réveilla en moi des ſentimens ſi triſtes & ſi tendres étoit l'incomparable *Heloïſe* de Montmorenci. Elle marchoit ſeule, ſon air eſt triſte encore ; mais il n'en eſt que plus touchant. Au-reſte, elle eſt ſi fort élevée au-deſſus des autres, qu'il n'y a que la Reine *Martia* Proba qui ſoit plus grande qu'elle, & la différence n'eſt pas conſiderable. Celles qui la ſuivoient étoient en ſi grand nombre, qu'à peine en puis-je retenir les noms. Les voici, ſi je m'en ſouviens bien, ſelon qu'elles paſſerent devant nous. *Catherine de* Parthenai, *Georgette de* Montenai, *Claude* Perrone, *Perronelle du* Guillet, *Louiſe* Labbe, *Magdelaine des* Champs, *Marie* de

de Coſteblanche, *Marie de* Romieu, *Nicole* Etienne, *Marie de* France, *Jeanne la* Fontaine, *Anne de* Marquets, *Jeanne* Gaillarde, la Reine de Navarre, *Marguerite de* Valois, la Princeſſe Palatine Elizabeth, *Henriette de* Coligny, *Antoinette de la* Garde, *Catherine des* Jardins, *Marie* Jars, *Magdelaine de* Scudery, N. *de la* Vergné, *Anne le* Fevre, *Elizabeth* Cheron, *Catherine* Bernard & *Marie* Deſcartes, la Princeſſe d'Orléans *de Montpenſier*, *Françoiſe* Bertaud. *Louïſe* Sigola & *Fulvia* Morata marchoient les dernieres. Elles étoient ſuivies d'Abailard, de Hainaut, & de la Rochefoucaut, ce qui étoit fort naturel. Abailard avoit dans cette troupe ſa chere Maîtreſſe, Hainaut ſon admirable Eleve, & la Rochefoucaut, la meilleure de ſes amies; mais *Jean de la* Caza les ſuivoit auſſi, ce qui nous ſurprit extrêmement.

Cependant Graſibio ayant ſçu que Conſus & les Commiſſaires qui lui avoient été adjoints, avoient fini leurs délibérations, & qu'ils alloient revenir dans l'aſſemblée générale en rendre compte, me dit qu'il falloit ſans perdre de tems, regagner ma place au-

près

près de Terpſicore, ſi je voulois voir ce qui s'alloit paſſer. Ainſi nous ſuivîmes la troupe des Dames, parcequ'elles alloient ſe placer derriere les Muſes.

Avant que de pouſſer plus loin ce récit, il me ſemble que je dois expliquer ce que pluſieurs perſonnes n'auront peut-être conjecturé qu'imparfaitement par la lecture de ce qui précéde; c'eſt ce qui regarde la grandeur de la taille de ceux qui ſont admis à la double montagne.

Il faut premierement ſavoir, que la grandeur de la plus haute taille qu'on puiſſe avoir ſur le Parnaſſe, eſt celle de la Toiſe, dont on s'y ſert; que cette Toiſe eſt de huit pieds, que les pieds ſont de ſeize pouces, & les pouces de ſeize lignes. Deſorte que huit pieds du Parnaſſe font quatorze pieds, deux pouces & huit lignes de notre meſure; c'eſt-à-dire, deux toiſes, deux pieds, deux pouces & deux tiers de pouces.

Secondement, qu'il y a grandeur *fixe* & *grandeur proportionnelle* ou *comparative*. La grandeur *fixe* eſt celle qui eſt déterminée pour chaque claſſe, & au-delà de laquelle le plus excellent homme de cette claſſe n'eſt jamais élevé.

Par

Par exemple, la taille des plus grands Philoſophes, entant que Philoſophes ſpéculatifs, ne va jamais à plus de ſept piez de hauteur ; tout ce qui eſt au-delà ne leur eſt accordé qu'à proportion qu'ils ont fait ſervir des lumieres de la Philoſophie à la pratique de la Vertu, dont les degrez ſe marquent par pouces. Car on eſtime ſur le Parnaſſe, qu'un pouce de Vertu vaut mieux qu'une demi-toiſe de Savoir. La grandeur *proportionnelle* eſt ainſi nommée de ce qu'elle augmente ou diminue, ſelon les gens avec qui on eſt, ou ſelon les ſujets qu'on traite. Un exemple rendra la choſe ſenſible. La plus haute taille qu'on puiſſe avoir dans la claſſe des *Poëtes* ou des *Orateurs*, dans celle des *Peintres* ou des *Muſiciens*, entant que Poëte, Orateur, Peintre ou Muſicien, eſt depuis trois piez & demi juſques à quatre piez & quatre pouces, meſure de Parnaſſe ; c'eſt-à-dire, depuis ſix piez, deux pouces, huit lignes, juſqu'à ſept piez, ſix pouces & huit lignes de notre meſure. La grandeur fixe de Virgile, entant que Poëte, & de Ciceron entant qu'Orateur, eſt de quatre piez, meſure de Parnaſſe ; ou ſi l'on veut, ſept piez, un pouce & quatre

lignes de la nôtre. En ſuppoſant que Virgile & Ciceron ſe trouvent avec Raphaël & Lully, & qu'ils parlent de choſes indifférentes, ils paroîtront tous quatre d'une même taille ; mais ſi la converſation tourne ſur la *Peinture*, Virgile, Ciceron & Lully deviendront alors plus petits que Raphaël, il conſervera ſeul l'éminence de ſa taille. Si de la *Peinture* ils paſſent à la *Poëſie*, Virgile alors reprendra ſa hauteur de quatre piez, & la taille de *Raphaël* diminuera. S'agit-il de *Rhétorique* & de *Muſique*, qui ne ſont que les deux Sœurs de la *Peinture* & de la *Poëſie* ? Ciceron & Lully ſeront alors les plus grands. Ils prendront la grandeur de leur taille fixe, tandis que *Virgile* & *Raphaël* la perdront.

Il y a plus. La grandeur de la taille fixe ne ſe conſerve pas même toûjours avec ceux qui ſont de la même claſſe. Que Virgile, Lucrece, Ovide & Martial ſoient enſemble, Virgile & Lucrece auront chacun quatre piez de hauteur, Ovide n'en aura que trois & quatorze pouces & demi, & Martial n'aura que trois piez & demi. Parlent-ils de la douceur, de l'harmonie & des autres beautez de la Verſification ? Virgile

gile alors s'éleve au-dessus de ses quatre piez, & atteint jusqu'aux quatre pouces de plus, qui fixent la plus haute taille qu'on puisse avoir en Poësie. S'agit-il de la force de l'expression, Lucrece alors s'éleve & Virgile baisse. Mais s'il s'agit des passions & des mœurs, de la maniére vraye & instructive dont on peut les peindre, les justifier ou les condamner, Ovide, d'ordinaire moins grand que Lucrece & que Virgile, prend alors le dessus. Il s'éleve jusques à quatre piez & trois pouces, douze lignes; & Lucrece & Virgile diminuent encore quatre pouces au-dessous de leur taille d'ordinaire, tandis que Martial, de quelque chose qu'on traite, ne s'éleve jamais au-dessus de ses trois piez & demi. C'est ainsi que les plus Grands-Hommes du Parnasse s'élevent ou s'abaissent, selon les personnes ou les matieres; jusques-là qu'un grand Mathématicien, qui avoit six piez & quatre pouces de haut, ce qui est la plus grande taille qu'on puisse avoir en Mathématique, & qui se trouveroit avec Thucydide & la Fontaine, lorsqu'on parleroit de Poësie ou d'Histoire, deviendroit au-dessous des cinq piez où commence la

 mesure

mesure de la grandeur de la Classe des Mathématiciens, & paroîtroit autant de pouces au-dessous que Thucydide & La Fontaine en auroient au-dessus de trois piez : cela s'entend si le talent du Mathématicien en Histoire ou en Poësie étoit égal à zero ou au-dessous.

Ainsi quand on jette la vûë sur la foule de ces Grands-Hommes dont la cime du Parnasse est couverte, on les voit tous dans des mouvemens alternatifs & presque continuels. Les uns haussent & les autres baissent, tandis que quelques-uns, qui sont en repos, sont prêts à chaque moment à hausser ou à baisser de même. Pardonnez-moi, Grands & Divins Génies, je ne puis mieux vous comparer qu'aux sautereaux d'un Clavecin dont on joue ; ils s'élevent ou s'abaissent selon la touche sur laquelle on appuye.

Quoique la troupe des Dames dont j'ai parlé nous ouvrît le passage, je ne pus guéres en profiter. Elles alloient si vîte, qu'il me fut impossible de les suivre, & sans Grafibio je me serois perdu dans la foule : Mais à la faveur de cette Nymphe je regagnai enfin ma place, justement lorsque Consus & les autres Commissaires rentroient dans le Cercle des

des Dieux. Quand je rejoignis Terpſichore, cette aimable Muſe daigna m'honorer d'un ſourire, & elle ſe plaça deſorte que je voyois auſſi-bien qu'elle tout ce qui ſe faiſoit dans le Cercle. Confus & les autres Commiſſaires parlerent d'abord à Jupiter ; mais un moment après chacun d'eux ayant repris ſa place, Confus ſeul, debout au-devant de Jupiter & de Junon, la face tournée vers l'Aſſemblée, parla ainſi :

» DIEUX & DÉESSES,

» Jupiter informé du réſultat de no-
» tre délibération, m'ordonne de vous
» en informer. Sa Divinité l'approuve,
» & ne doute point que toute la Cour
» céleſte n'y applaudiſſe. Mais ne vou-
» lant point ſe ſervir ici de ſon auto-
» rité ſuprême, ce Roi des Dieux & des
» hommes veut bien s'en remettre aux
» choix de cette auguſte Aſſemblée, à
» qui il accorde pour cet effet la liberté
» des ſuffrages. Ainſi, DIEUX & DÉES-
» SES, vu le refus que chacun de vous a
» fait de l'emploi littéraire pour lequel
» on a beſoin d'un Dieu, le Commiſ-
» ſaire Député, après une longue &

» mure délibération ſur le choix que la
» Cour céleſte peut faire, eſt d'avis que
» le choix ne doit tomber, ni ſur les
» Demi-Dieux, ni ſur les Héros du Par-
» naſſe; mais ſur un homme, qui par
» l'inimitable Ouvrage, qui a pour ti-
» tre *Hiſtoire Critique de la République*
» *des Lettres*, s'eſt acquis depuis long-
» tems le droit de prétendre à cet hon-
» neur. Ce n'eſt qu'un homme, il eſt
» vrai; mais c'eſt un homme qui vaut
» lui ſeul tout ce qu'il y a eu, & tout ce
» qu'il y aura jamais de Grands-Hommes
» dans les Sciences & dans les Arts. C'eſt
» un homme qui joint à une con-
» noiſſance parfaite de toutes les Lan-
» gues qui ſe parlent, qu'on a parlé &
» qui ſe parleront, la connoiſſance ex-
» acte de tout ce qu'on ſait, de tout ce
» qu'on a ſu, & de tout ce qui ſe peut
» ſavoir. Un homme qui s'eſt fait une
» Critique auſſi ſûre qu'elle eſt parfaite
» & étendue, parcequ'elle eſt non ſeu-
» lement accompagnée d'un goût natu-
» rellement juſte & délicat; mais éclai-
» rée par une connoiſſance exacte & uni-
» verſelle de toutes les Sciences dont il
» poſſede l'encyclopédie: En un mot;
» c'eſt un homme comme il n'y en a
» point, c'eſt le grand ARISTARCHUS
» MASSO.

A ce

A ce nom mille acclamations d'approbation & de joye s'éleverent. On n'entendit partout que des *Vivat, regnet, regnet, vivat, Io regnet* ARISTARCHUS MASSO. Toutefois, dès qu'un peu de silence eût succedé, Momus se leva & dit :

» Avant que de procéder plus avant, » je prie la Cour céleste de m'accorder » un moment d'audience. Ce n'est pas » pour m'opposer à un choix que con» firme un applaudissement universel, à » un choix qui marque également la » prudence, la pénétration & l'équité » des Dieux. Je serois fâché de trou» bler par des remontrances inutiles la » joye qu'il cause, si ce que je dois au » rang des Dieux ne m'y obligeoit. Je » connois particuliérement & depuis » long-tems, l'incomparable Docteur » qui doit bien-tôt partager avec nous » les droits & les honneurs de la Divi» nité. Je sai qu'il est *grand* comme » pere & mere, *haut* comme une per» che; *droit* comme un jonc; *gras* » comme un Moine; *gros* comme un » tonneau; *fort* comme un Turc; *beau* » comme un Adonis; *frais* comme un » œuf; *blanc* comme un cygne; *rou*» *ge* comme un coq; *vermeil* com-

» me une rose ; *sage* comme une image ; *profond* comme, un puits ; *réglé* comme un papier de Musique ; *grave* comme un âne qu'on étrille ; *fier* comme Artaban ; *noble* comme le Roi ; *généreux* comme un Prince ; *riche* comme Crœsus ; *brave* comme son épée ; *ferme* comme un roc ; *souple* comme un gand ; *prompt* comme la foudre ; *adroit* comme un singe ; *fin* comme un merle ; *rusé* comme un vieux renard ; *doux* comme un agneau ; *bon* comme le bon pain ; *éloquent* comme Demosthène ; *clair* comme eau de roche ; *vif* comme salpêtre ; *gai* comme Pierrot ; *drôle* comme un coffre ; *éveillé* comme une potée de souris ; *familier* comme les Epîtres de Ciceron ; *mangeant* comme quatre ; *buvant* comme un trou ; *sautant* comme un cabri ; *parlant* comme un Livre. En un, mot je sai qu'il réunit en lui tous les avantages dont chacun en particulier rend heureux celui qui le possede.

. . . & quæ divisa beatos
Efficiunt, collecta tenet.

» Ce n'est donc point pour m'opposer au choix de cet incomparable Docteur, au choix de cet homme comme

» il

» il n'y en a point. Je le verrai sans » envie mon égal, puisqu'il est déja » mon ami. Je ne parle que pour faire » à la Cour céleste une remarque digne » de son attention.

» Consus, Chancelier de l'Olympe, » qui en cette qualité doit parfaite- » ment connoître nos droits & nos pré- » rogatives, vient de dire que Jupi- » ter *nous accorde la liberté des suffrages.* » Ces paroles, que les circonstances & » que le caractere de celui qui les a » prononcées, ne permet pas de croi- » re qu'elles l'ayent été sans dessein, » méritent une considération particu- » liere.

» Jupiter, & vous, DIEUX & DEESSES, » vous savez que de tems immémorial, » la Cour céleste duement & légitime- » ment assemblée, a le droit non seule- » ment de la liberté des suffrages; mais » encore de faire des Loix & des Régle- » mens auxquels [redacted] » conformer. C'est de cette liberté que » vient le fondement du Gouvernement » céleste, & même l'établissement de l'au- » torité suprême. Pourquoi donc nous » dire que Jupiter *nous accorde la liberté* » *des suffrages?* Peut-il nous accorder » ce qui nous appartient? Ou, si cette

» liberté ne nous appartient pas, où est
» le droit de nos suffrages ? Ils peuvent
» donc être tous comptez pour rien. En
» ce cas, pourquoi nous assembler ?
» Rien n'est plus inutile, si nous n'avons
» pas le droit de décider avec une entiére
» liberté sur les affaires pour lesquelles
» on nous assemble. Nous prend-on
» pour des hommes ? Serions-nous sem-
» blables aux foibles mortels, dont
» les assemblées corrompues par les Mi-
» nistres, ou animées par l'esprit de
» faction, ne servent ordinairement
» qu'à faire, sous le nom de liberté, ré-
» gner la licence, & quelquefois même
» à apuyer la Tyrannie ? Les Dieux
» n'ont besoin ni de pensions, ni de Char-
» ges, ni de Titres ; & graces à la sages-
» se du grand Jupiter, l'esprit de fac-
» tion est banni de l'Olympe. Jupiter ne
» veut y être le Maître que pour y
» faire régner la justice. Sa Divinité
» suprême met sa gloire à commander
» à des Dieux & non à des esclaves, &
» n'a garde de vouloir attenter sur nos
» droits naturels, ainsi que Consus vient
» de l'insinuer.

» Je demande donc, qu'avant toute
» chose Jupiter soit très-humblement
» réquis de donner une déclaration
» dans

» dans les formes, sur la liberté de nos » suffrages ; par laquelle déclaration il » apparoisse, que ce n'est point par gra- » ce, mais par droit, que tous & cha- » cun des Dieux & des Déesses ont une » entiére, totale, parfaite & absoluë li- » berté de suffrage dans les assemblées » générales. Qu'au-surplus, expresses in- » hibitions & défenses soient faites au » Dieu Consus, de se servir doréna- » vant d'expressions, soit simples, soit » figurées, qui puissent faire soupçon- » ner la droiture des intentions du grand » Jupiter. *Dixi.*

Le prudent Consus, qui s'étoit assis pendant ce discours du généreux Momus, se releva alors, & parla en ces termes.

» Quoiqu'on doive s'attendre à tout » de la part d'un Dieu tel que Momus, » je ne puis m'empêcher d'avouer que » ma surprise égale mon indignation. » C'est bien à lui à interrompre les déli- » bérations d'une si auguste Assemblée ; » c'est bien à lui à parler de la consti- » tution du Gouvernement céleste, des » Droits & des Prérogatives des Dieux » & des Déesses, de l'autorité suprême » du grand Jupiter, lui Momus, qui » n'est fait que pour régenter une Ma-

» rotte, ignore-t-il la puissance du Maî-
» tre des Dieux & des hommes ? Ignore-
» t-il qu'il n'est pas dans le pouvoir de
» Junon même de se soustraire à la co-
» lere de ce terrible Dieu ? Cependant
» qu'y a-t-il de plus grand que la gran-
» de Junon, sœur & femme du grand
» Jupiter ? Momus a-t-il oublié qu'autre-
» fois Jupiter *mit deux pesantes enclumes*
» *aux piez de* Junon, *qu'il lui lia les*
» *mains d'une chaîne d'or qu'on ne pou-*
» *voit rompre, & qu'en cet état elle*
» *demeura long-temps suspendue au mi-*
» *lieu des airs; que les* Dieux *eurent beau*
» *prendre part à sa peine, ils ne purent*
» *la secourir, & qu'il y en eut un qui,*
» *précipité du sacré parvis par les mains*
» *invincibles de* Jupiter, *arriva à terre*
» *presque sans force & sans respiration ?*
» *Cette vangence si éclatante ne fut pour-*
» *tant qu'un remede bien foible à la dou-*
» *leur que* Jupiter *ressentit pour le divin*
» Hercule, *que* Junon *persécutoit avec*
» *tant de cruauté*, (pace sua dixerim)
» *qu'ayant engagé les vents & les tempê-*
» *tes à servir ses ressentimens, elle les*
» *déchaîna contre lui; & qu'après avoir*
» *dispersé ses vaisseaux, elle le fit abor-*
» *der à l'Isle de* Cos. Jupiter *le tira de ce*
» *danger, & le ramena à* Argos, *après*
qu'il

Qu'il eût essuyé des travaux sans nom-
» *bre. Enfin* Jupiter *la délia, & jetta*
» *dans* Troye *ces deux pesantes masses;*
» *afin que dans tous les âges elles appris-*
» *sent à tous les mortels à craindre un*
» Dieu, *qui sait punir les* Dieux *mêmes*
» *avec tant de sévérité.*

A ces mots l'illustre Momus se levant, & s'avançant même quelques pas dans le Cercle, adressa ainsi la parole au grave Chancelier de l'Olympe:

» Tout ce que vous venez de dire &
» rien, ô Consus, c'est la même chose:
» nous sommes tous convaincus de la
» puissance du redoutable Jupiter. Sa
» droite armée de la foudre, renversa
» les audacieux Titans, & fit servir pour
» les accabler dans leur chute, les mêmes
» montagnes qu'ils avoient eu la force
» d'entasser pour escalader les Cieux.
» Plus fort que Saturne, son pere,
» nous savons que Jupiter l'a banni du
» Ciel & s'est emparé de son Trône. Plus
» puissant que Neptune & que Pluton
» ses freres, nous voyons qu'il a bravé
» les Loix du sort, qui leur avoient laissé
» en commun le Ciel & la Terre, & qu'il
» oblige l'un à se contenter de l'empire
» des Ondes, & l'autre de celui des En-
» fers. Vous n'aviez pas besoin de nous

» faire

» faire ſouvenir de cette chaîne, à la-
» quelle Junon ne put être ſuſpendue
» que dans une ſituation fort indécente
» pour une Déeſſe, & dont le récit ne
» peut que renouveller ſa honte & ſes
» douleurs. Il ne s'agit pas ici de cho-
» ſes de fait, il s'agit de ce qui eſt de
» droit; & c'eſt à quoi vous n'avez pas
» répondu, quoiqu'il ſemble que votre
» Charge vous oblige de ſavoir l'un en-
» core mieux que l'autre. Fâché de ce
» que j'ai découvert les inſinuations dan-
» gereuſes de votre Harangue, & dans
» l'impuiſſance de les excuſer, vous n'a-
» vez ſongé qu'à deux choſes. L'une,
» d'empêcher que la Cour céleſte n'y fît
» attention, en inſpirant du mépris pour
» moi, qui les ai relevées; l'autre, d'inſ-
» pirer de la crainte à ceux qui trou-
» veroient que j'ai raiſon, & qu'étant
» Dieu, auſſi-bien qu'un autre, je ne
» ſuis digne d'aucun mépris.

» Je ne dirai rien à l'égard de la crain-
» te, ſi ce n'eſt que je ne vois pas qu'on
» ait lieu de craindre Jupiter, lorſqu'on
» ne lui demande rien que de juſte. A
» l'égard du mépris que vous voulez inſ-
» pirer pour moi, il eſt bon que vous
» ſachiez, ô Conſus, qu'avec cette Ma-
» rotte, à laquelle vous bornez mon pou-

» voir,

» voir, je fais plus que Jupiter ne fait
» avec son *Sceptre*, Neptune avec son
» *Trident*, l'Amour avec ses *Fléches*,
» Mercure avec son *Caducée*, Hercule
» avec sa *Massuë*. Marotte, aimée des
» Dieux & des hommes, c'est par toi,
» que le grand Jupiter s'est fait Taureau:
» Que la superbe Junon disputa à Venus
» le prix de la beauté : Que l'antique
» Cybelle se passionna pour Athis : Que
» Venus fut blessée par Diomede : Qu'a-
» pollon & Minerve, métamorphosez en
» vautours, ont été vûs perchez sur un
» arbre : Que Vulcain rendit les Dieux
» témoins de l'infidélité de sa femme.
» C'est toi, qui fis qu'Alexandre enleva
» la belle Helene ; que Menelas, qui l'a-
» voit épousé fille, κουριδίην ἄλοχον, la re-
» demanda adultére ; que Priam refusa
» de la rendre ; que les Troyens ne l'y
» obligerent pas ; que toute la Grece
» s'arma pour la ravoir ; que tous les
» Princes Grecs, quittant leurs maisons
» pour punir une infidelle, donnerent
» pendant dix ans à leurs femmes une
» belle occasion de le devenir ; que les
» Dieux divisez prirent part à cette guer-
» re ; qu'ils firent & dirent, aussi-bien
» que les Héros Grecs & Troyens, tant
» de choses ridicules, que je ne puis en-

» core

» core y penser sans rire. Oui, Consus;
» oui, je ne crains pas de le dire, tout
» m'en est témoin; c'est moi qui gou-
» verne principalement les Dieux & les
» hommes, & malgré cette démarche
» grave, cette mine austere, & cet air
» appliqué que vous affectez, ô Con-
» sus, que ne dirois-je pas, si je vou-
» lois raporter tous les avis que vous
» avez donnez, toutes les résolutions
» que vous avez fait prendre; & tous
» les Jugemens où vous avez décidé par
» la seule influence de ma Marotte? Mais
» je ne veux point occuper cette auguste
» Assemblée, à écouter des récits qui ne
» serviroient qu'à vous confondre, sans
» rien faire à la question dont il s'agit.

Laissons les contrarietez,
Et demeurons ce que nous sommes;
N'aprêtons point à rire aux hommes,
En nous disant nos véritez.

Allons au fait. *La liberté des suffrages dans les Assemblées générales des Dieux & des Déesses, est-elle de droit ou non?* Répondez, il ne s'agit point ici d'autre chose. Oui ou non. Répondez donc, ô Consus, & aprenons par la bouche de l'Oracle des Loix quels sont nos Priviléges, puisque vous trouvez mauvais que Momus en parle.

Le

Le grave Consus se levoit pour répondre, lorsque Jupiter lui ordonna de s'asseoir, & que prenant lui-même la parole, après quelques mouvemens qui penserent bouleverser tout l'Univers, ce fils de Saturne parla ainsi:

» DIEUX & DÉESSES,

» *Ecoutez-moi, & qu'aucun de vous » ne s'avise d'enfraindre ce que j'aurai » dit, ni de s'opposer à mes ordres; mais » qu'on s'y soumette, afin que j'execute » mes Decrets. Celui de vous qui refu-» sera d'aplaudir au choix que je fais du » grand* ARISTARCHUS MASSO *pour être » le* Dieu de la Littérature, *encourra » mon indignation, & ne regagnera l'O-» lympe qu'après avoir été traité d'une » maniére peu convenable à un Dieu; » ou plûtôt, je le précipiterai dans les » profonds abymes du Tartare ténébreux, » dans ces cavernes affreuses de fer & » d'airain qui sont sous la terre, & au-» tant au-dessous de l'Empire des morts, » que le Ciel est au-dessus de la Terre: il » connoîtra par son supplice combien je » suis plus puissant que tous les Dieux. Et » pour vous convaincre de ma puissance, » suspendez du haut des Cieux une chaî-*

» ne

*» ne d'or, & tâchez de la tirer en-bas,
» tous tant que vous êtes de Dieux & de
» Déesses, tous vos efforts ensemble ne
» pourront jamais m'ébranler, ni me fai-
» re descendre en terre; & moi, quand
» il me plaira, je vous enleverai tous
» sans peine, vous, la Terre & la Mer:
» & si je lie ensuite la chaîne au sommet
» de l'Olympe, toute la Nature suspen-
» due demeurera-là sans action, tant mon
» pouvoir surpasse celui de tous les Dieux
» & de tous les hommes, quand même
» ils uniroient leurs forces.* Cependant,
» pour vous donner des marques de ma
» modération, de mon équité, & du dé-
» sir sincere que j'ai de conserver à tous
» les DIEUX & à toutes les DE'ESSES,
» les priviléges dûs à leurs Divinité, &
» de les y maintenir par toute l'éten-
» due de ma puissance: Je déclare,
» (sauf les Droits de ma Royauté su-
» prême) que vous avez une entiére
» liberté de suffrage, & que chacun
» de vous, DIEUX & DE'ESSES, peut
» & doit en toute liberté déclarer ses
» sentimens, & s'assurer de ma protec-
» tion.

Ce discours de Jupiter fut fort ap-
plaudi, & Momus s'avançant jusqu'au
pié du Trône, vint lui-même au nom
de

de toute l'Assemblée, remercier ce Roi des Dieux & des hommes de sa gracieuse & favorable déclaration.

Il ne s'agissoit plus alors qu'à procéder à la Déïfication d'ARISTARCHUS MASSO; mais comment le faire? Il n'étoit pas présent. Comment agir sur un homme, qui étoit plus de douze cens milles éloignez du Parnasse? Les moyens en furent long-tems débatus, & ils paroissoient si difficiles à trouver, que les demi-Dieux & les Héros du Parnasse eurent la permission de dire leurs avis. Momus proposa d'abord d'envoyer Mercure chercher ce Docteur incomparable, disant qu'il pouvoit fort aisément l'aporter à brisecou au-travers des airs; mais le fils de Maïa s'en défendit, assurant que ses aîles ne pourroient jamais le supporter avec le poids d'un si Grand-Homme. Junon dit qu'il n'y avoit qu'à envoyer l'*Aigle* l'enlever, comme Ganymede l'avoit été autrefois: Mais le judicieux Consus remarqua, que de ce que l'*Aigle* avoit enlevé un enfant, il ne s'ensuivoit pas qu'un homme fait pût être aussi transporté de la même maniére; que quand l'*Aigle* se saisit du beau Ganymede, il étoit en pleine campagne, & que vrai-

semblable-

semblablement le Docteur MASSO seroit enfermé dans sa Bibliotheque, que l'*Aigle* n'y pourroit entrer qu'en cas que les fenêtres fussent ouvertes; & que quand même elles le seroient, l'*Aigle* ne pourroit jamais tirer par-là le Docteur pour l'enlever dans les airs, n'ayant pas d'espace suffisant pour le saisir, déployer ses aîles & partir; que le seul moyen seroit que l'*Aigle* commençant d'abord par jetter le Docteur par la fenêtre, fondît en même-tems sur lui, & le saisît avant qu'il fût tombé à terre; mais que toute l'Assemblée jugeoit bien que ce seroit exposer cet homme incomparable à un risque qui faisoit fremir. Janus ajouta que quand même l'*Aigle* pourroit faire cet enlevement, on ne devoit point y employer son ministére. Ce seroit, dit-il, donner lieux aux hommes d'avoir des soupçons aussi odieux, & des pensées aussi horribles qu'elles seroient injurieuses au vénérable *Aristarchus* MASSO & au grand Jupiter même. En vérité, dit Bacchus, le divin fils de Cerès, ce seroit trop exposer l'Oiseau de Jupiter, si les Peuples, parmi lesquels habite l'incomparable MASSO, venoient à reconnoître cet enleveur de Ganymede,
Jupiter

Jupiter ne pourroit ſauver ſon Aigle qu'en le métamorphoſant en *Canard ;* mais pourſuivit-il, les *Chevaux* de Neptune, qui d'un ſaut ſe trouvent à l'extrémité de la Terre, peuvent le mieux du monde être maintenant employez. Que le grand Neptune monte dans ſon char, & qu'il aille chercher l'illuſtre MASSO : un ſaut pour aller, un ſaut pour revenir, il ne faut pas deux minutes. C'eſt juſtement cette force & cette admirable agilité, dit Neptune, qui m'empêche d'exécuter ce que vous propoſez, ô Bacchus ; ſi mes chevaux font un ſaut, ils paſſeront bien-loin au-delà des pays que le grand MASSO habite ; & ſi je ne les y mene qu'au trot, je ſerai trop long-tems à aller & à revenir. Puiſqu'il nous eſt permis de parler, dit Taſſo, les DIEUX ne pourroient-ils pas ordonner à l'Arioſto de monter ſur ſon *Hippogrife*, & d'aller chercher l'incomparable Docteur qu'il pourroit apporter ici en croupe ? Je le veux de tout mon cœur, répondit Arioſto, je ſerai charmé de la commiſſion ; mais actuellement mon *Hippogrife* tranſporte vers la Lune un Grand-Homme qui a perdu quantité d'idées dans le valon de cette Planete, & je ne ſai comment on

pourroit

pourroit faire pour le trouver & l'obliger à revenir. Mais *Pegase*, continua-t-il, ne pourroit-il pas suppléer au défaut de mon *Hippogrife*, & Tasso exécuter alors la commission ? Non, cela est impossible, dit Apollon, *Pegase* est maintenant si peu en haleine, qu'il ne pourroit faire promptement un si long voyage sans s'exposer à mourir de gras fondu : d'ailleurs, il ne porte point en croupe. Tout ce qu'on pourroit faire, ce seroit que Tasso montât sur le *Cheval de* Raimond ; mais il me semble avoir ouï dire que les particules d'air subtil, dont il étoit formé, se sont évaporées. Cela est vrai, s'écria Virbius, & la race de ces enfans des Vents est perduë. Mais, dit Cybelle, puisque vous parlez de vents, Borée ne pourroit-il pas faire cet enlevement ? Orythie est une preuve qu'il sait bien comment s'y prendre, Eole n'a qu'à donner l'ordre. Cela est impraticable, répondit Eole, à moins qu'on ne fût sûr de trouver l'illustre MASSO à la promenade. Car si Borée ou quelques-uns des Aquilons alloient entrer, ou par les fenêtres ou par la cheminée de sa Bibliotheque pour l'en tirer, ils ne pourroient le faire sans renverser la maison, & même toutes celles

de

de la Ville & des campagnes voisines. Eh qui peut assurer que ce grand Docteur ne seroit pas accablé sous les ruines ? Nous ne devons pas exposer une tête si savante à un danger si évident. Le Cheval Pacolet, dit Hébé, ne pourroit-il pas servir ? Il me semble que ce seroit bien l'affaire. Vous n'y songez pas, belle DEESSE, répondit Cervantes, il n'auroit jamais pu faire aussi promptement qu'il le faut, une si longue course entre les jambes d'un vénérable Docteur. Les chevaux sentent bien ceux qui les montent ; mais d'ailleurs, c'est qu'il y a si long-tems qu'il est sur la litiere, qu'il ne s'en relevera jamais. Le plus sûr & le plus expéditif seroit de trouver le *Chapeau de* Fortunatus, & j'irois de tout mon cœur chercher moi-même le célébre Docteur, si les Dieux vouloient m'honorer de cette commission. Cet avis fut si bien reçu, qu'on entendit un murmure d'aplaudissement. On ne peut rien de mieux, dit Apollon ; si Jupiter l'aprouve, c'est à cet avis, sans doute, qu'il faut s'en tenir, puisqu'il ne faudra pas deux minutes pour avoir ici le grand MASSO. Je l'approuve tout-à-fait, s'écria Jupiter, & je veux que Cervantes ait pour récompense l'honneur d'aller

chercher le Docteur incomparable que nous allons déïfier, & qu'après sa Déïfication, Cervantes soit son premier Sécretaire. Ainsi, poursuivit-il, que Mercure plus prompt qu'un éclair, aille vîte chercher ce chapeau, qu'on le mette sur la tête de Cervantes, & qu'il parte. Comment s'est-il pu faire qu'on n'y ait pas songé plûtôt? Part, Mercure, & reviens. Où voulez-vous que j'aille? demanda le Messager des Dieux: où est le *Chapeau de* Fortunatus, répondit Jupiter, & l'apporter. Et où est-il? reprit Mercure. Apollon te le dira, répondit le fils de Saturne. Moi, reprit Apollon, je n'en sai rien, il faut le demander à Cervantes. En vérité, répondit Cervantes, si je le savois, je l'aurois déja dit. Tout ce que j'en sai, c'est qu'il y a quelques années qu'un nommé Alberoni le trouva dans la cuisine du Duc de Vendôme, ainsi que Campistron & Palaprat me l'ont conté; mais qu'Alberoni ayant trop pris plaisir à porter ensuite un chapeau rouge, avoit négligé celui-là & l'avoit perdu. Il se fit alors une huée sur ce bel avis, auquel on avoit tant applaudi, & Jupiter ne pût s'empêcher de rire de l'applaudissement qu'on avoit donné si inconsi-

considérément, à un avis impraticable. Cependant on ne savoit à quoi se résoudre, lorsque l'illustre Momus, adressant la parole au sage Consus : » Eh » bien, dit-il, Dieu des bons conseils, » n'avez-vous rien à proposer pour tirer » la Cour céleste de l'embarras où elle » se trouve ? Je vois bien que c'est à » moi à qui cet honneur appartient. » Envoyez Mercure dans l'Isle des *Ogres*, » qui leur ordonne de faire partir sur » le champ leur *Pourvoyeur*, pour aller » prendre le savant Masso, & l'apporter » ici : tout cela peut s'exécuter en moins » de tems qu'il n'en faudra pour pré» parer le bucher où ce grand Docteur » doit être épuré. Voilà, continua-t-il, » ce qui s'appelle un avis. Admirable ! » s'écria Mercure ; mais où est l'Isle des » *Ogres*, je vous prie ? Comment, où » elle est ? répondit Momus, c'est à vous » à le savoir. Le Messager des Dieux » doit savoir la Carte ; si vous l'igno» rez, j'en suis fâché. Je crains bien, » dit Mars, que cet avis ne soit com» me celui qu'on a donné touchant le » Chapeau de Fortunatus, on ne saura » où trouver cette Isle. Cela ne peut » être, répondit le grand Consus, » croyant faire la remarque du monde

» la plus judicieuſe ; car puiſque c'eſt
» une Iſle, Neptune doit ſavoir où elle
» eſt ſituée. Moi, dit Neptune, je n'en
» ſai rien, il faut que ce ſoit quel-
» qu'Iſle d'eau douce, dont je ne me
» ſuis jamais informé. C'eſt-là où je
» vous attendois, grave Conſus, s'é-
» cria Momus ; ſachez que cette Iſle &
» ſon Pourvoyeur n'ont jamais exiſté
» que dans le cerveau des Comédiens
» de la Foire de St. Laurent, & que
» ceci eſt un trait de ma Marotte.
Conſus prit un air refrogné, & il alloit répondre ; mais Jupiter lui impoſa encore ſilence, en faiſant lui-même une ſévere reprimande à Momus ; après quoi il ajoûta que, puiſqu'on ne trouvoit aucun expédient pour faire venir promptement ſur le Parnaſſe l'incomparable MASSO, il enverroit Mercure l'inſtruire du choix qu'on avoit fait, & lui ordonner de venir inceſſamment recevoir la Divinité qui lui étoit deſtinée ; que lorſque ce grand Docteur ſe ſeroit rendu ſur le Parnaſſe, une nouvelle Aſſemblée des Dieux ſeroit convoquée pour ſa Déïfication ; qu'ainſi il congédioit l'Aſſemblée préſente. Mais Lucrece demandant que les Dieux, avant que de ſe ſéparer, vouluſſent bien

lui

lui faire l'honneur de l'entendre, on le lui accorda, & il parla en ces termes : » Quoique le grand Epicure se soit » trompé quelquefois, l'aveu que sa » propre expérience lui a fait faire de » ses erreurs, depuis que les Muses l'ont » admis sur ce sacré Mont, donne droit » à ses Disciples de faire valoir sa Doc» trine. Toûjours ardent zélateur de la » Philosophie de ce Grand-Homme, » j'ose avec d'autant plus d'assurance » la faire valoir présentement, qu'elle » fournit un moyen aussi efficace qu'il » est admirable pour avoir ici le savant » MASSO, sans même le détourner des » travaux qui pourroient l'occuper dans » sa Bibliotheque.

» Il est certain, 1. que les choses » envoyent perpétuellement de leur su» perficie des images & des figures dé» liées, que l'on peut considérer com» me des membranes & des écorces ; » parceque leur tissure subtile conserve » dans son émanation, la forme & la » ressemblance du corps duquel elle est » détachée. 2. Que ces corps menus » & délicats s'échappent dans le même » ordre de leur situation, sans perdre » le moindre trait de la figure qu'ils » avoient. 3. Qu'il se fait non seule-

 » ment

» ment des émanations de la ſuperficie
» des choſes, mais qu'il en part auſſi
» de leur fond.

» Il eſt de même certain que la Na-
» ture a voulu qu'il ſe fît de toutes les
» choſes un écoulement perpétuel de
» figures déliées & d'originaux ſuperfi-
» ciels, qui, bien que pellicules exté-
» rieures ſéparement inviſibles, acquié-
» rent une reſſemblance aſſez parfaite
» pour retenir celle des choſes dont
» elles émanent. Ces pellicules étant,
» comme elles le ſont, fortifiées & ſou-
» tenues par une continuelle émana-
» tion, il eſt facile de connoître que
» les corps ne ceſſent jamais d'envoyer
» de leur ſuperficie des tiſſures ſubtiles
» & des figures déliées; & par conſé-
» quent, que beaucoup d'images ne
» ſont que l'ouvrage de très-peu de
» tems. On ne peut pas diſconvenir
» que leur naiſſance ne ſe faſſe avec
» une extrême promptitude; & de mê-
» me que le Soleil doit fournir à l'inſ-
» tant beaucoup de lumiere pour répa-
» rer les diſſipations qui s'en font, &
» remplir inceſſamment tout l'Univers
» de ſes clartez; ainſi par la même rai-
» ſon, c'eſt une néceſſité que dans un
» moment il s'envole quantité d'ima-
» ges

» ges de la ſuperficie des choſes, & que
» ces ſortes d'émanations ſe portent dif-
» féremment de tous côtez. C'eſtpour-
» quoi la même raiſon donne aux ima-
» ges la faculté de traverſer à l'inſtant
» de leur émanation, une eſpace in-
» croyable. Ils pénétrent tout.

» Etant donc perſuadez du prompt
» élancement des choſes, & qu'il eſt
» certain que les corps qui s'envolent
» des ſuperficies, & dont rien ne retarde
» l'émanation, ſe portent d'un mouve-
» ment ſoudain, & traverſent des lieux
» d'une plus grande étendue que ceux
» où ſe terminent la lumiere & la cha-
» leur du Soleil, & que n'y ayant jamais
» d'inaction dans l'écoulement des cho-
» ſes, nos Sens ſont frapez ſans diſcon-
» tinuation. Deſorte que, quoique ces
» émanations affectent nos Sens ſans ſe
» rendre viſibles ou palpables, elles
» n'en ſont pas moins réelles, & peu-
» vent devenir & viſibles & palpables,
» par les diverſes couches qu'on en pour-
» roit faire fort aiſément & fort promp-
» tement. Les Dieux n'ont qu'à or-
» donner que tous ceux qui ſe trouvent
» ici préſens, renvoyent dans un même
» lieu toutes les images émanées du
» grand Maſſo. En les ajoûtant les

» unes sur les autres, & en les unissant
» avec ce *gluten, nescio quod, partes co-*
» *adunans*, qu'un Professeur moderne
» de Philosophie soupçonne si sage-
» ment être le lien indestructible des
» particules de la matiere; en joignant,
» dis-je, ainsi toutes les émanations du
» grand MASSO, nous aurons bien-tôt
» un autre lui-même; puisqu'au fond
» les émanations des choses ne sont pas
» différentes des choses dont elles éma-
» nent. Ce sera la substance même du
» savant corps du grand MASSO, & si
» c'est sa propre substance, c'est lui-mê-
» me. Ainsi cet homme incomparable,
» cet homme comme il n'y en a point,
» pourra être ici déifié, tandis qu'un
» autre lui-même perséverera ailleurs
» dans l'état d'humanité où il se trouve.
» DIEU sur le Parnasse, Homme dans
» les Pays-Bas.

Ce Discours de Lucrece charma tou-te l'Assemblée. Ce moyen d'avoir ainsi l'incomparable MASSO parut le plus noble & le plus digne qu'on pût choisir. Ce moyen étoit fourni par la Philoso-phie, & par conséquent sûr. Il conser-voit ce grand Docteur aux hommes, lors même qu'il en faisoit jouïr les Dieux. Il lui faisoit donner une naissance en quelque

quelque maniére ſemblable à celle de Pallas. MASSO alloit être engendré, pour ainſi dire, du cerveau des Dieux & des Hommes. C'eſt ainſi que le Ciel & la Terre devoient conſpirer à ſa production. Cependant Eſculape ſe leva, il fortifia le Syſtême d'Epicure par des obſervations ſur la tranſpiration, où il fit voir que du fond même des corps il ſe faiſoit une émanation des parties intérieures qui tranſpiroient ſans ceſſe, & qui, quoiqu'inviſibles, affectoient nos ſens d'une maniére ſi vive, qu'il n'y avoit pas à douter de leur ſolidité: il rapporta principalement à ces tranſpirations, ce qu'on appelle *Sympathie* & *Antipathie*, attraction & repulſion: ſur quoi il dit les plus belles choſes du monde. Il rejetta le *gluten neſcio quod* du Profeſſeur moderne, & fit voir que l'homogenéïté des parties & leur preſſion immédiate les unes ſur les autres, ſuffiſoient pour faire l'adhérence néceſſaire à la formation des corps. Mais en conſéquence de ſes principes & de ceux d'Epicure même, il prouva que la formation d'un autre MASSO composé des émanations du premier, étoit impoſſible; parceque tous les objets envoyant des images, celles qu'on coucheroit les unes

ſur les autres pour former le grand MASSO, ſe diſſiperoient à meſure qu'elles ſeroient unies, ſans pouvoir jamais parvenir à la ſolidité néceſſaire pour la forme du corps de cet illuſtre Docteur. Epicure convint de la vérité de cette remarque; mais il ajouta que quoique la pénétration, ou ſi l'on veut, la pénétrabilité de ces émanations, fût extrême, & leur action plus prompte mille fois que celle de la lumiere, il y avoit cependant des corps qu'elles ne pouvoient pénétrer, qu'il y en avoit même qui les réfléchiſſoient, & qui par cela ſeroient très-propres à contribuer à leur union, ſi l'on oppoſoit ces corps l'un à l'autre. Qu'il n'y avoit donc qu'à diſpoſer trois ou quatre grands miroirs; deſorte que leur réfléxion ſe fît à un même point, & qu'alors il étoit ſûr que les eſpeces ou images continuellement réfléchies, empêcheroient la diſſipation des premieres, qui ſe compreſſant elles-mêmes les unes ſur les autres par la force de la réfléxion, formeroient bien vîte l'*alter & idem* du grand MASSO.

Je ne puis exprimer la joye que cauſa cet expédient; l'envie de voir l'incomparable Docteur, réellement déïfié, étoit inconcevable. On ordonna donc d'aller

d'aller promptement chercher les plus grands miroirs qui fuſſent dans les ſales d'Apollon, & on chargea Niceron, l'Auteur du *Thaumaturgus Opticus*, de les diſpoſer de la maniére la plus propre à faire l'effet qu'Epicure en venoit de promettre.

Pendant qu'on fit chercher ces miroirs, un Philoſophe Anglois nommé Keill, s'avança près d'Eſculape, & dit, que ſi ce qu'Epicure propoſoit ne réüſſiſſoit pas, il n'y falloit point tant de façons; que puiſque la matiére étoit inconteſtablement diviſible à l'infini, pour peu qu'on pût avoir un grain d'émanation de ſubſtance du grand MASSO, il étoit facile d'y trouver un corps, tel & le même que celui de ce fameux Docteur. Tel, puiſqu'un ſeul grain de ſa ſubſtance pouvoit fournir par la diviſion & l'arrangement, dequoi former un corps auſſi grand & auſſi gros que celui de ce Docteur. Le même, parceque cette parcelle ou ce grain étant une émanation de ſa propre ſubſtance, elle ne ſeroit pas différente de lui-même. A cette propoſition tout le monde ſe prit à rire, excepté Confus, que rien ne pouvoit rendre de bonne humeur, quelques Mathématiciens & quelques Philoſo-

phes qui garderent aussi leur sérieux: C'estpourquoi Keill ne fut point déconcerté. Au-contraire élevant la voix: Je ne vois pas, dit-il, que cette proposition soit si ridicule, & j'avoue que ce rire me surprend infiniment; puisque j'ai démontré mathématiquement pour l'utilité de la Physique, qu'*il est impossible que la matiére d'un grain de sable soit repanduë par toute l'espace qui donneroit le cube circonscrit à l'Orbe de Saturne; de telle sorte que cet espace en soit tout rempli, sans qu'il s'y trouve des pores, dont le diamétre soit plus grand qu'une ligne droite donnée.* Nouveaux éclats de rire s'éleverent surtout de la part des Poëtes, dont l'imagination quelque déreglée & féconde qu'elle soit, n'a point encore été jusques-là.

Cependant les Miroirs étant aportez & posez par Niceron, conformément au dessein d'Epicure, tous les Dieux, les Déesses, les Demi-Dieux, les Héros du Parnasse, & même les dix-huit hommes qui étoient montez avec les Muses, eurent ordre de réfléchir au milieu d'un cercle qu'on fit entre les trois miroirs, toutes les images ou émanations qu'ils avoient du grand Masso. Comme chacun étoit avide de

voir

voir la production de cette merveille, chacun renvoyoit avec empressement toutes les émanations dont l'image de ce Grand-Homme étoit formée, & bientôt ce ne fut plus une image; mais un véritable corps dont la tête étoit couverte d'une perruque courte & roussâtre, & le reste affublé d'une robe de chambre de toile des Indes.

J'avoue que quelque persuadé que je fusse de la Doctrine d'Epicure, touchant les émanations des corps, quelque confirmé que j'y fusse par le sentiment d'Esculape, soutenu de tant d'expériences, soit à l'égard des odeurs, des couleurs, des figures, des sentimens du chaud & du froid, je n'aurois jamais cru cette merveille, si je n'en avois vu l'expérience, & vu de mes propres yeux. Cependant, je puis dire qu'il n'y a rien de plus simple. Il faut seulement que les trois miroirs soient extrêmement égaux, tant pour la grandeur que pour l'épaisseur & le poli de la glace; qu'ils soient posez à plomb à une égale distance, & disposez en triangle, de façon qu'au milieu de l'espace qu'ils renferment, se trouve exactement un point où leur réflexion arrive en même-tems. Tout le monde en voit la raison; desorte qu'il

n'y a rien de plus facile à faire que cette expérience, comme il n'y en a point de plus immanquable. La ſeule difficulté, c'eſt qu'il faut un grand nombre de perſonne qui renvoyent en même-tems & ſans diſcontinuer, les émanations qu'ils reçoivent de l'objet qu'ils veulent avoir ; car s'il n'y avoit que dix ou vingt perſonnes, les couches de ces émanations ne ſe feroient pas ni aſſez vîte, ni aſſez fortement pour ſe conſolider les unes ſur les autres d'une maniére ſenſible ; les premieres n'étant pas repouſſées aſſez promptement, ſe diſſiperoient avant que de parvenir à une conſiſtance bien ſolide. C'eſt-là toute la difficulté. Quoiqu'il en ſoit, on eut par ce moyen en fort peu de tems l'incomparable Docteur auſſi vrai lui-même que celui qui étoit dans les Pays-Bas. Je me trompe, on n'eut que ſon corps ; mais ſon corps ſi exactement, qu'on ne put pas douter que ce ne fût lui-même. Pour ſon eſprit, dont perſonne n'avoit conſervé ni ne recevoit d'émanations, il ne ſe trouvoit point logé dans ce corps; deſorte que le Masso qu'on avoit alors ſur le Parnaſſe n'étoit que la partie terreſtre du grand Masso, ſans action ; parceque nul eſprit ne l'animoit, & ſans

autre

autre mouvement que celui du ſang, des humeurs ou des vents qui paſſoient par les divers canaux hydrauliques ou pneumatiques, dont ſon corps ainſi que le nôtre eſt compoſé. C'eſt beaucoup que d'avoir cette partie du grand MASSO; mais ce n'étoit pas encore aſſez. Quelques DIEUX prétendoient bien, qu'il ſuffiſoit pour le rendre DIEU de diviniſer ſon corps, puiſque ſon eſprit d'une nature céleſte s'étoit encore diviniſé par l'étenduë & la ſublimité de ſes connoiſſances: Mais on prouva que pour la Déïfication parfaite il falloit que l'eſprit fût joint au corps; deſorte que l'Aſſemblée des DIEUX ſe trouva dans un nouvel embarras.

Momus, toujours prêt à donner des avis, dit que les Ouvrages de cet excellent Docteur pouvoient fournir l'eſprit qui manquoit à ce corps; que c'étoit dans des Livres admirables que les émanations de ſon eſprit ſe conſervoient; qu'il n'y avoit qu'à les en tirer & les faire paſſer dans le cerveau de ſon corps inanimé, & que les traces ſcientifiques qu'elles avoient autrefois faites ou parcourues, y ſeroient bien-tôt imprimées; deſorte que le MASSO préſent ſeroit en tout égal au MASSO abſent; que

cela

cela pouvoit aisément se faire par l'opération de la Chymie. Apollon, Paracelse, *van* Helmont avec tous les Alchymistes, en convinrent ; & sans perdre de tems on fut dans le Laboratoire du Parnasse chercher un fourneau & une cornue qu'on prépara. Momus les voyant si empressées à mettre en état le fourneau, rioit de tout son cœur avec l'aimable Hebé ; & le sujet de leur rire étoit, qu'Apollon n'avoit pas commencé par se munir des Livres dont on devoit extraire l'esprit de l'incomparable Docteur. Le jour même que ces Livres avoient été aportez dans la Bibliotheque du Parnasse, Thalie les avoit pris & donné à Momus pour en faire des papillottes. Ainsi ce Dieu savoit bien qu'Apollon ne les trouveroit point dans cette Bibliotheque. En effet, quand il les y envoya chercher, on n'eut garde de les y trouver. Ce qui mit ce Dieu dans une colere d'autant plus grande, que tout son attirail étoit prêt pour l'opération. La colere d'Apollon augmentoit les ris d'Hebé & de Momus ; Jupiter leur en demanda le sujet. Ils le dirent, & le Pere des Dieux & des hommes ne put s'empêcher lui-même de rire, de voir
de

de ſi beaux préparatifs pour rien. Cependant Momus ayant dit qu'il n'avoit point encore fait uſage de ces Livres, grace à ceux de l'Abbé Archimbaut, qu'il avoit voulu employer auparavant, il offrit de les aller chercher, & promit d'être inceſſamment de retour. Jupiter lui ordonna d'y aller ſans différer, & Momus, qui demanda à Hebé de l'accompagner, partit comme un éclair pour aller dans ſes appartemens du haut Olympe.

Dans l'inaction où l'on étoit en attendant le retour de Momus, Terpſichore, qui juſqu'alors ne m'avoit point parlé pour ne pas me diſtraire, voulut bien employer cet intervalle à me faire conter ce que j'avois vu ſous la conduite de la Nymphe Graſibio. Je le fis en accompagnant mon récit de mille actions de grace de ce qu'elle voit donné une conductrice ſi obligeante. Ce terme d'obligeante fit rire la Muſe. Graſibio l'eſt un peu trop, me dit-elle, elle a beaucoup de caquet, elle eſt amuſante, elle ſait beaucoup de choſes; mais il y en a beaucoup plus encore qu'elle croit ſavoir & qu'elle ne ſait point; les moindres bagatelles l'occupent, & des choſes très-peu impor-

tan-

tantes, souvent même inventées à plaisir ou par malignité, lui paroissent assez considérables pour en faire un récit aussi détaillé que le devroit être le fait le plus intéressant de l'Histoire. Je crains fort qu'elle ne vous ait étourdi de son babil, au-lieu de vous aprendre seulement ce que vous auriez voulu savoir. Je repondis que Gra[illegible]io m'avoit nommé plusieurs Grands-Hommes que je n'aurois point connus sans elle, & qu'elle m'avoit apris diverses anecdotes, surtout concernant Aristophane & Terence, autrement Asdral, que je ne voudrois pas ignorer pour toutes choses du monde. Elle auroit bien pu vous en apprendre d'autres, reprit Terpsichore, & qui la regardent elle-même. Par exemple, savez-vous que c'est la Nymphe la plus coquette qui soit sous les Cieux pour ne rien dire de plus, & que le fameux Moreri est un de ses fils naturels ? Je pourrois vous en nommer bien d'autres, continua la Muse; mais il faudroit plus de tems que nous n'en avons, & voilà Sadi qui me paroît avoir quelque chose à vous dire. Sadi, qui étoit en effet auprès de moi, ne différoit à me parler que par respect pour la Muse, dont il ne vou-

loit

loit point interrompre la converſation. Mais m'adreſſant alors la parole, après avoir fait une profonde révérence à Terpſichore : *Pourriez-vous me dire certainement*, *me* demanda-t-il, *qui eſt l'Auteur de ces Lettres*, me montrant un Livre intitulé Lettres Perſannes ? *Oui*, *ſage & éloquent* Sadi, répondis-je, *on le nomme le Préſident de* Monteſquieu. *Ce Livre*, reprit Sadi, *eſt un des plus agréables Livres que j'aye jamais lus*, *il n'eſt tiſſu que de raiſon & d'agrément. Nous admirons qu'un François ait pu ſi bien exprimer nos mœurs*, *nos maniéres*, *qu'il ait pu penſer & écrire comme nous aurions fait nous-mêmes ; mais nous ne ſommes pas moins étonnez de la liberté qui y régne*, *par rapport à des coutumes & à des opinions reçuës dans votre Pays. Comment*, *ſage & clairvoyant* Sadi, repliquai-je, *comment pouvez-vous être étonné de cette liberté ? Vous venez d'en admirer la cauſe. En effet*, dit Terpſichore, *prudent* Sadi, *vous n'y ſongez pas ; l'Auteur pouvoit-il ne pas faire parler des Perſans comme des Perſans ? J'ai tort*, dit Sadi après un petit moment de réfléxion, *& cela vient de ce que l'idée de* François *ſe préſente plûtôt que celle de* Perſan, *qui doit*

ſe

se présenter. On songe à l'Auteur, & non pas à celui qu'il fait parler : je ne pense pas que si je faisois parler un François sur ce qui se passe chez nous, je devrois lui faire voir les choses à-peu-près comme un Persan verroit ce qui se passe en France. Voilà l'effet de la prévention, qui précipite & égare notre jugement. Cependant, poursuivit-il en me regardant, *je vous prie à votre retour en France de faire mille & mille complimens de ma part à cet ingénieux Auteur, dont je n'oublierai jamais le nom.* Je le lui promis, & j'allois lui demander ce qu'il pensoit de la Traduction que Gollius a faite de son *Rosaire Politique*, cet Ouvrage si agréablement instructif, lorsque *Clement* Marot s'avança auprès de moi avec *Antoine du* Cerceau, qui avoit apris que j'étois sur le Parnasse, & qui daignoit m'y chercher. Quoique je sусse bien qu'il devoit un jour y entrer, j'ignorois qu'il y fût déja. Ainsi sa vûe me frapa d'une surprise égale à une émotion que je ressentis, mêlée de joye & de tristesse. C'étoit assurément une de ces ames, quoiqu'on dise de ceux qui portent son habit,

Quales neque candidiores
Terra tulit.

Après

Après m'avoir apris la précipitation avec laquelle les Parques l'avoient envoyé ſur le Parnaſſe, & nous être entretenus, quoiqu'à la hâte, de pluſieurs choſes qui s'étoient paſſées à Paris depuis que je l'y avois laiſſé, il me demanda des nouvelles de l'Angleterre; je lui dis ce que j'en ſavois, & lui ayant apris que ma ſituation y avoit fort changé depuis la mort du bon Roi George I. le Roi ſon Succeſſeur ayant ſupprimé une penſion dont j'avois en vain ſollicité le rétabliſſement, *Clement* Marot me dit, qu'il vouloit me donner une Lettre pour le Prince de Galles; qu'on vantoit partout les bontez de ce Prince, & qu'ainſi il ne ſeroit pas difficile de l'intéreſſer en ma faveur. Je remerciai très-affectueuſement *Clement* MAROT de ſa bonne volonté, & l'aſſurai que je me chargerois d'autant plus volontiers de ſa Lettre, que l'excellent naturel du Prince devoit en effet augmenter ma confiance.

Il ſe fit alors un grand bruit qui m'obligea de tourner la tête vers le Cercle des Dieux. Momus & Hebé deſcendoient de l'Olympe, & laiſſoient en riant tomber, au milieu du cercle, la fameuſe *Hiſtoire Critique de la République des Lettres.* Apollon, aidé des plus grands

Alchy-

Alchymiſtes, en ramaſſa promptement tous les Volumes; & après les avoir légérement macerez, on les mit dans une cornue, au col de laquelle on ajuſta un long tuyau, dont l'autre extremité embouchoit le nez du grand MASSO, on l'y ſcela preſque hermetiquement. Enſuite un grand feu de réverbere finit bien-tôt toute l'opération. Je crus que tout ce qui étoit dans la cornue alloit s'enflâmer, les feuilles de cette *Hiſtoire Critique* étant ſi ſéches, que je ne crois pas qu'il y eût rien de plus combuſtible. Cela n'arriva pas cependant. L'opération ſe fit a merveille. On détacha le tuyau du nez du grand MASSO, qui ſur le champ ſe mit à parler Grec, Latin, Hebreu, François, Arabe, Batavique, Chinois, Allemand, Anglois. Enfin, il fit un diſcours qu'Appollon lui-même aura eu bien de la peine à entendre, tant pour le ſens que pour les paroles. Cela fit que quelques-uns des Dieux, & ſurtout les Muſes, crurent que l'eſprit qu'on avoit tiré de ſes Ouvrages, pour animer ſon corps, n'étoit pas ſon véritable eſprit; mais un eſprit emprunté de différens Auteurs; ſurquoi il ſe fit de nouvelles difficutez pour la Déïfication. Mais Maxime *de Tyr* & l'Auteur de *la Prémotion*

Phyſique

Physique firent parfaitement voir que l'eſprit, ſemblable à la flâme, ſe communiquoit ſans ſe partager, & qu'ainſi, un eſprit pouvoit fort bien s'être fortifié & même accru par les lumiéres des autres eſprits, ſans pour cela ceſſer d'être un & le même. Qu'il étoit vrai que le diſcours que l'incomparable Docteur venoit de prononcer, paroiſſoit plûtôt l'effet d'une évaporatiou, ou même une détonation chymique, que celui d'un embouſiaſme divin; mais que cela n'étoit pas ſurprenant après une opération ſi précipitée. On applaudit fort au diſcours de Maxime, & l'on dit qu'il falloit donner quelques momens au grand MASSO, pour laiſſer raſſeoir ſes eſprits, & qu'il lui falloit faire boire quelques verres de la liqueur précieuſe qui alloit devenir ſa boiſſon ordinaire. Jupiter commanda donc qu'on lui verſât du Nectar, il ordonna à Hémé de le faire, malgré la répugnance qu'elle fit paroître. Le grand MASSO but pluſieurs coups de ce divin breuvage dans une coupe digne des plus grandes tables d'Allemagne; cependant l'agitation de ſes eſprits n'en fut point calmée. Il continuoit toujours à parler toute ſorte de langages, & à traiter toute ſorte de ſujets, ou plûtôt à en diſcourir

discourir *abhoc* & *abhac*, si j'ose me servir de cette expression dans un sujet si relevé. On craignit que la violente irritation des esprits ne fît en peu de tems des traces si profondes dans le cerveau de ce grand-homme, qu'il fût ensuite impossible d'en arrêter le desordre. Harvée, glorieux d'avoir découvert la circulation du sang, vint humblement proposer de lui en tirer trente-six onces. Mais Esculape crut aussi-bien qu'Hippocrate, Chiron, Galien & plusieurs autres, que le plus sûr étoit d'envoyer prier Morphée de donner une bonne quantité de ses pavots les plus assoupissans. En attendant qu'on les eût, on ordonna que les excellens Musiciens, qui se trouvoient sur le Parnasse, jouassent les divers airs pour les sommeils qui se trouvent dans les Operas de Lulli. Cela fut executé de façon que toute l'Assemblée pensa s'endormir, & qu'on crut que les pavots de Morphée seroient inutiles. Les Zephirs, qui étoient allez les chercher, revinrent cependant, chargez d'une si grande quantité de ces pavots, qu'ils en éprouvoient l'effet. Ils ne voloient plus que d'une aile, & tomberent endormis au milieu du cercle des Dieux. On les déchargea promptement

du

du fardeau, ſous lequel ils étoient plus aſſoupis que fatiguez, & on répandit ſur la tête du grand MASSO, ces fleurs ſomniferes en ſi grande abondance, qu'il en fut dans un moment tout couvert. Leur vertu acheva ce que les airs de ſommeil avoient commencé. Il tomba au milieu du tas de pavots, ſous leſquels il ſe trouva pour ainſi dire enſeveli.

Pendant que cet excellent homme; ou pour mieux parler, pendant que ce Dieu futur étoit ainſi tranquiliſé par les doux ſons d'une mélodie aſſoupiſſante, & par les puiſſantes vapeurs des fleurs de Morphée, Jupiter ordonna deux choſes: L'une qu'on préparât vîte le bucher où le grand MASSO devoit être purifié de tout ce qu'il avoit de terreſtre. Lautre, qu'on fît au plûtôt un Motet pour être chanté au premier inſtant de ſa Déïfication.

LesDemi-Dieux furent chargez d'aller chercher les Lauriers néceſſaires pour conſtruire le bucher, & Apollon choiſit l'Empereur Leopold pour avoir ſoin du Motet.

Dans cet intervalle, le Dieu des Vers & de la Médecine examina ce que l'opération chymique avoit produit, outre l'eſ-

l'esprit qui étoit passé dans le cerveau du grand MASSO. On ne trouva qu'un *Caput mortuum* extrêmement épais, une prodigieuse quantité d'*huile fœtide*, à laquelle on donna le noms d'*huile de jactance*, & que Momus demanda pour aller, dit-il, la jetter dans *les ornieres de la Vérité* que ce grand Docteur avoit creusées, & que d'autres n'ont jamais suivies sans s'embourber. Mais ce qui surprit tout le monde, c'est qu'on ne put tirer par cette opération le moindre grain de sel, soit fixé, soit volatile. Pendant que les Chymistes raisonnoient sur ce sujet, mon envie de connoître encore personnellement quelques autres de ces Héros du Parnasse, fit que je priai Terpsichore de m'en nommer quelques-uns qui étoient sur notre droite; je ne les avois point vus dans le tour que j'avois fait avec Grafibio, & ils me paroissoient d'une taille & d'une mine à devoir être connus. L'aimable Muse le fit d'abord, avec ces graces qu'on ne peut trouver que dans les Immortelles. J'apris donc que celui qui paroissoit le plus grand de tous ceux que je lui montrois, étoit Archimede; il s'apuyoit sur un Sicilien, qui s'appelloit, si je ne me trompe, Maurolici. Le

célé-

célébre Guygens, Fermat, Viette, Cavalieri, furent ceux qu'elle me fit remarquer jusques à la Hire le fils, que je reconnus, & que je vis réellement tel que je l'avois toujours considéré en idée; c'est-à-dire, d'une grandeur égale ou supérieure à tous ceux qui l'environnoient. La Hire le pere, Cassini, Riccioli, Amontons, Heraclite, Gassendi, Anaxagore, Ciceron, Ovide, Pline, Hipparque, Aldobrandi & Plutarque furent ensuite ceux que Terpsichore me nomma, & qu'elle distingua de plusieurs autres. La grande réputation de Ciceron attacha particuliérement mes regards sur lui; & j'avouerai que, quelqu'estime que je fasse de ses Ecrits admirables, je trouvai dans son air quelque chose de si vain, que je ne puis m'empêcher de croire que la vanité ne l'ait plus animé que l'amour de la Vérité & de la Vertu, quelque belles choses qu'il ait dites, n'en deplaise à ses admirateurs. Il peut être comparé au Baron de Feneste en cela qu'il cherchoit principalement *le paroître*. Il est vrai que c'est le cas où sont presque tous les Savans, & même presque tous les hommes. Chacun dans son état cherche plus à paroître ce qu'il

n'eſt pas, qu'à être effectivement ce qu'il veut paroître. Tant de grandes entrepriſes, tant d'actions éclatantes, tant d'admirables Ouvrages n'ont eu pour principal mobile que l'amour de la gloire, l'amour de la réputation; & quoiqu'on donne de grands éloges à cet amour de la gloire, ce n'eſt en bon François que la vanité; paſſion ſi baſſe, qu'elle eſt une marque de petiteſſe dans ceux mêmes qu'elle a fait grands. Ainſi j'ai peut-être tort de faire au ſujet de Cicebon une remarque à laquelle tous les hommes donnent lieu; mais il faut avouer que, quoique tous les hommes y ſoient ſujets, la plûpart cachent leur vanité, de façon qu'ils donnent lieu de croire qu'ils cherchent à la détruire, ou qu'ils en ont honte; au-lieu que Ciceron en paroît ſi poſſédé, qu'on diroit qu'il s'en fait honneur.

Ovide, que je conſidérai auſſi avec beaucoup d'attention, me parut un de ces hommes heureuſement nez, qui n'ont qu'à ſe préſenter pour plaire. Ce n'eſt pas qu'il n'eût l'air un peu mélancolique; mais on voyoit dans la tendreſſe & le feu de ſes yeux, que c'étoit de cette ſorte de mélancolie, qui marque plûtôt un tempérament porté au plaiſir qu'à la

triſteſſe.

tristesse. Son air est galant, ses traits sont réguliers, il ne péche que par trop d'embonpoint.

Parmi les Grands-Hommes que la Divine Terpsichore me fit remarquer, il n'y en avoit point qu'elle estimât au-dessus de Plutarque; elle m'en fit un éloge merveilleux, & dit que pour former une excellente Bibliotheque, il ne falloit que joindre les Ouvrages de Plutarque à ceux de Platon & de Lucien. Que les Livres de ces trois hommes devoient être regardez comme la source de la sagesse, du savoir & des graces de tout genre. J'en convins, non par déférence pour les sentimens de Terpsichore; mais parcequ'en effet je pensois comme elle. Seulement je demandai que par raport aux mœurs des Modernes, on ajoutât les Caracteres de La Bruyere à cette Bibliotheque, comme un Livre très-propre à nous corriger de nos vices & de nos ridicules. La charmante Muse en convint.

C'est ainsi que m'instruisoit Terpsichore, lorsque les Demi-Dieux revinrent si chargez de Lauriers, qu'on auroit pu croire qu'ils en avoient dépouillé tout l'Helicon. Ils en construisirent un Bucher superbe en forme de pyramide au milieu du vallon qui est entre les

ſommets du Mont ſacré. Les Zephirs dirigez par Mercure, y porterent ſur le ſommet le grand Maſſo, envelopé de ſa robbe de chambre, & encore aſſoupi. Dès qu'il y fut poſé, Jupiter prit la foudre des mains de ſon Aigle, la lança au pied du Bucher; mais preſque ſans bruit. On ne vit qu'une longue trace de lumiére; mais qui pénétra dans le Bucher, & qui le parcourant en ſerpentant de tous côtez, depuis le pié juiſqu'au ſommet, fit bien-tôt une pyramide de feu d'une piramide de verdure. Les Dieux & tous ceux qui étoient préſens à cette cérémonie, regardoient avec autant d'admiration que de plaiſir, l'éclatante lumiére de ce Bucher. Elle étoit accompagnée d'un bruit doux du tonnerre, auquel ſe joignoient mille petits éclats du bruit petillant que faiſoient les Lauriers enflâmez. C'étoit un ſpectacle magnifique. Les Dieux mêmes prenoient plaiſir à le conſidérer; mais ce plaiſir fut bien-tôt troublé par une odeur inſupportable. Quand la partie terreſtre du grand Maſſo devint l'objet de l'action des flâmes, on vit s'élever au-deſſus du Bucher une colomne noire d'une fumée épaiſſe, de laquelle il s'exhala une odeur dont je ne parlerai point, ne fût-ce que pour m'en

épargner

épargner le ſouvenir. Il ſuffit de dire que les Dieux, les Déeſſes, les Demi-Dieux, les Héros & les Mortels mêmes, qui ſe trouverent alors ſur le ſacré Mont, ne pouvoient la ſupporter. On ne voyoit de tous côtez que grimaces & contorſions. Chacun prêt à s'étouffer n'oſoit reſpirer un air ſuſpect de contagion. Par bonheur pour moi, j'avois deux petites bouteilles, dont l'une étoit pleine d'une eſſence céphalique où il entroit beaucoup d'eſprit de canelle & d'ambre gris, & une autre pleine de Sel volatile d'Angleterre, humectée d'eſprit de lavande. Elles furent d'un grand ſecours non ſeulement à moi, mais à ma chere Protectrice l'aimable Terpſichore, & aux autres Muſes qui le firent circuler entre elles Vous auriez eu pitié de l'aimable Hebé, d'Aſtrée & quelques autres Déeſſes ; & dans toute autre occaſion on n'auroit pû s'empêcher de rire des grimaces de la vieille Tethys, de Junon, de Cybelle & de Mnemoſyne. Pour Venus, elle ſe trouva ſi mal, que ſi Pythagore qui par hazard étoit derriere elle, ne lui eût donné de l'*eau des Carmes*, je ne ſai pas ce qu'il en ſeroit arrivé. Cependant les Vents appellez au ſecours chaſſerent vers la

mer, & l'infection & la fumée. Elle diminua ensuite tout-à-fait, & l'on vit du milieu du Bucher, s'élever en l'air le Divin MASSO, qui précédé de Mercure, qui avoit toujours voltigé autour du Bucher, vint se présenter devant Jupiter. Dès qu'il parut ce furent des éclats de joye redoublez qui s'éleverent de tous côtez sur le Parnasse, & que les Echos firent retentir au loin dans toute la Thessalie. Je ne crois pas qu'on ait jamais vu éclater plus de joye.

Le Grand MASSO n'avoit plus cet air foible & caduc qui s'augmente avec le nombre des années, les rides qui sillonnoient son visage avoient disparu; il n'avoit plus ces yeux rouges & ténébreux, cette mine présomptueuse & refrognée. L'agilité & la force étoient substituées à la caducité, la sérénité paroissoit sur son front auguste, ses yeux étinceloient d'un feu céleste, la Majesté Divine éclatoit dans toute sa personne; il paroissoit tel, qu'on auroit dit qu'en lui la force d'Hercule s'étoit jointe à la beauté d'Apollon. Plus je le considérois, moins pouvois-je m'empêcher de m'écrier *quantum mutatus ab illo*.

Quand le nouveau Dieu se présenta devant Jupiter, ce Roi des Dieux & des

des hommes se leva pour lui faire honneur. Toute la Cour céleste fit de même ; ce qui ne s'étoit j'amais pratiqué auparavant. Mais l'équitable fils de Saturne voulut honorer d'une maniére extraordinaire un mérite extraordinaire. Il se rassit ensuite, & le nouveau Dieu se mit à génoux devant lui, ayant à ses côtez Consus & Mercure qui étoient débout, de même qu'Apollon, qui étoit derriére lui. Le Divin MASSO ayant joint ses mains, Jupiter les prit entre les siennes, & dans le transport de sa joye ne pouvant s'exprimer en prose, le Maitre du Tonnerre parla ainsi au grand MASSO :

De l'heureuse Immortalité
Reçois l'investiture,
Et deviens la Divinité
De la Littérature,
De l'Olympe & de l'Helicon.
La faridondaine la faridondon.
Tu seras le Dieu favori,
Biribi,
A la façon de Barbari,
Mon ami.

A quoi tout la Parnasse répondit en choeur :

A la façon de Barbari,
Mon ami.

Après cela le nouveau Dieu fit un serment touchant l'adminiſtration de l'Emploi qui venoit de lui être conféré. Je ne pus l'entendre à cauſe de l'éloignement; mais je ſai qu'il le répéta en ſoixante & quatre Langues; ce qui ſurprit Apollon même, & augmenta encore la joye du Grand Jupiter. Enſuite le Divin MASSO fut conduit à la place qui lui avoit été marquée dans le Cercle des Dieux. C'étoit immédiatement à côté d'Apollon; deſorte que MASSO avoit Apollon à ſa gauche, & Venus à ſa droite.

Dès qu'il fut aſſis, Orphée & Linus à la tête d'une nombreuſe troupe de Muſiciens, s'avancerent au milieu du Cercle pour y exécuter le Motet que l'Empereur Léopold avoit été chargé de faire. Une longue ſymphonie inſtrumentale précéda les voix admirables qui chanterent les paroles de ce Motet. Je les ai déja raportées; mais je ne puis m'empêcher de les rapporter encore ici.

Sub pedibus videt nubes & ſydera MASSO.
Plaudite, plaudite,

Cœlicolæ.

Cœlicolæ.
Cantate, Io, cantate,
O felix ! ô fauſta Dies !
Cœli fit hoſpes,
Fit Deus & Præſes
Orbi erudito.
Vivat, Io, vivat ARISTARCHUS MASSO.

Il eſt inutile de parler ici de la Muſique de ce Motet. On doit bien juger qu'elle étoit au-deſſus de tout ce qu'on a jamais entendu de beau, de parfait, de raviſſant. L'exécution répondit à la beauté de la compoſition, ſoit par l'exactitude & la délicateſſe des inſtrumens; ſoit par l'élevation, la douceur, la force & la fléxibilité des voix; ſoit par la juſteſſe & l'accord du tout-enſemble. Nul de ces agrémens qu'on ne peut marquer ſur la tablature, & que le ſeul goût d'un Muſicien délicat fait répandre, nul de ces agrémens n'y furent négligez. Ces infléxions touchantes, ces ports de voix admirables, ces roulemens, ces paſſages où l'art délicat des diſſonances eſt employé avec tant d'habileté, tout s'y fit admirer. On voit que les paroles, excepté le ſeul mot *Ariſtarchus*, ſont très-propres au chant. Mais c'eſt dans ce mot-là même que

 l'habileté

l'habileté des Compositeurs éclata d'une maniére sublime. Comme la Musique de ce Motet étoit dans le goût Italien ; on peut juger si tous les *I*, les *A*, les *E* & les *O* furent divinement mis en œuvre. Ouï je suis sûr que toutes les voix des cygnes de l'Antiquité, toutes celles des rossignols de tous les siécles, toutes celles de tous les chapons d'Italie n'ont jamais égalé ce qui se fit d'admirable sur les *I*, les *E* ; mais surtout sur les *A* & les *O* de ce Motet. Enfin, il suffit de dire que les plus excellens Musiciens de l'Antiquité, tels que Terpandre, Pythagore, Aristoxene, joignirent leur savoir pour la composition de la Musique de ce Motet, non-seulement au savoir de Boëce & de l'Aretin, sous la direction de l'Empereur Léopold ; mais encore à celui de tous les excellens Modernes. On trouva l'art d'y faire passer successivement tous ces tons fameux qui produisoient chez les Anciens des effets que nous avons peine à croire. Le Dorien, le Lydien, l'Eolien, le Sous-phrygien, le Phrygien même y furent employez avec adresse ; & pour l'exécution, quand on saura que Mercure, Pan ; Thalès de Milet, & Timothée étoient les Chefs de la Pneumatique ;

que

que Linus, Orphée & Arion étoient ceux de la Psaltique; que Lulli & Beau-Joyeux n'y étoient que de simples Violons, & qu'Apollon y battoit la mesure; il me semble qu'on ne pourra se former une plus haute idée de quelque Concert que ce puisse être.

Ce Motet dura plus de deux heures, il ne faut pas en être surpris; il étoit tout-à-fait dans le goût Italien, & on trouve dans les paroles quatre *A* & sept *O* qui peuvent être heureusement employez, sans compter les *I* & les *E*. Cependant je puis assurer qu'il ennuya moins que n'ennuyera peut-être ce que j'en viens de dire.

Quoiqu'il en soit, après que ce Motet fût fini, Junon, la fiere Junon, soit pour faire plaisir à Jupiter son cher Epoux qu'elle fait si souvent enrager; soit pour se donner un air de prude; ou que la Musique qu'elle venoit d'entendre l'eût mise en train de chanter: Junon ayant arraché des plumes à son Paon, s'avança deux pas du côté du nouveau Dieu, lui présenta ces plumes, & lui dit sur l'air de *Nous voyageons parmi le monde*,

De ma bienveillance le gage
Ces plumes sont.

Vous en ferez un bon uſage,
Divin MASSON,
Admirez l'extrême beauté,
Qui brille en elles,
Pour cacher votre nudité,
J'ai choiſi les plus belles.

Elle lui fit une grande révérence, & reprit ſa place, tandis que toutes les voix répéterent :

Pour cacher votre nudité,
J'ai choiſi les plus belles,

Comme l'exemple des Princes devient d'ordinaire la régle à laquelle on ſe conforme, & qu'on s'empreſſe toujours à marquer de grands égards à ceux qu'ils honorent de quelque diſtinction, la plûpart des Dieux s'empreſſerent à témoigner la joye qu'ils avoient de l'exaltation du grand MASSO, de la même maniére que Jupiter & Junon l'avoient fait.

Diane traverſant le Cercle, vint la premiere après Junon faire un compliment qui ne ſignifioit pas grand' choſe. Voilà ce qu'elle lui dit ſur l'air du *Confiteor*.

Que peut la Déeſſe des bois
Vous offrir, *Divin Perſonnage ?*

Ses chiens, ſon arc & ſon carquois
Ne ſont point fait pour votre uſage ;
Et je ne puis vous faire don
Des grandes cornes d'*Actæon*.

Saturne que ſon tempérament & ſes malheurs ne devroient pas diſpoſer à chanter, ſe leva toutefois, & dit en s'adreſſant au nouveau Dieu, ſur l'air *Ah que je crains dans ce repas :*

Autrefois ſous mon régne heureux,
Dans une paix profonde,
Tous les plaiſirs ſuivoient les vœux
Des habitans du monde:
Mais nous allons plus voir encor,
Car ſous ta Dictature
Nous allons voir le Siécle d'Or
De la Littérature.

A quoi tout le Parnaſſe répondit, ainſi qu'il avoit fait auparavant :

Nous allons voir le Siécle d'Or
De la Littérature.

Téthys imitant le vieux Saturne, s'avança enſuite, & d'une voix qui eſt un peu caſſée pour une Immortelle, après avoir fait de même que Junon une révérence au nouveau Dieu, dit en chantant ſur l'air *Cahin, caha :*

Toute

Toute Science
S'en allant au rebours
Par un triste décours,
Sans ton divin secours
Paroissoit pour toujours
Tombert en décadence.
A présent ce n'est plus cela,
Sous ta Dictature
La Critique sure,
La Vérité pure,
La Littérature
Jamais n'ira
Cahin caha.

Après quoi toutes les voix répéterent:

Jamais n'ira
Cahin caha.

Orphée & Lulli ayant alors fait dire à leurs Violons l'air de ces deux derniers Vers, plusieurs autres Musiciens reprirent leurs instrumens, & se joignirent à Orphée & à Lulli. Les voix s'unirent de nouveau aux instrumens, & tous répéterent plus de vingt fois de suite,

Jamais n'ira
Cahin caha.
Jamais n'ira
Cahin caha.

Cela

Cela fit une eſpece de charivari le plus joyeux & le plus mélodieux du monde. On ne pouvoit s'en laſſer, d'autant plus que MASSO lui-même y mêla ſa voix.

Cependant Cybelle qui s'étoit lévée, & qui attendoit pour complimenter le nouveau Dieu, que le *Cahin caha* finît, dit auſſi-tôt qu'il eût ceſſé:

Que toute la terre beniſſe
Le choix par qui Jupin propice
T'éleve au-deſſus des mortels,
Nos fleurs te feront des guirlandes,
Nos Habitans chargez d'offrandes,
Crieront autour de tes Autels,
Tera lera lanla lerire, tera lera lanla lerire,
Tera, lera, lera, lera.

Ce refrain donna lieu à un nouveau charivari. Les voix & les inſtrumens reprirent encore pluſieurs fois de ſuite,

Crieront autour de tes Autels,
Tera lera lanla lerire, tera lera lanla lerire,
Tera, lera, lera, lera.

C'eſt ce qui ſe fit plus ou moins à la fin de tous les complimens qui furent faits au Grand MASSO; c'eſtpourquoi je ne raporterai plus ces repriſes que ſous le Titre de *Chœur*.

Après Cybelle, Neptune s'avança, & toutes les Divinitez de la Mer s'éleverent, ainsi que celles de la Terre s'étoient levées, lorsque Cybelle avoit parlé. Ce Frere puîné du grand Jupiter, le Trident à la main, s'exprima ainsi sur l'Air du *Branle de Mets*.

Les Divinitez de l'Onde
Vous assurent par ma voix
De l'allegresse profonde
Que leur cause le beaux choix
Que l'Olympe a fait de vous,
Pour que la Gent Littéraire
Vous invoque à deux genoux,
Comme son Dieu tutelaire,
Vous invoque à deux genoux
Et craigne votre courroux.

LE CHOEUR.

Vous invoque à deux genoux
Et craigne votre courroux.

Terpsichore me dit alors tout-bas, qu'on voyoit bien que Neptune beuvoit plus d'eau salée qu'il ne beuvoit de l'eau d'Hippocrène, & me fit remarquer qu'il n'y avoit pas une des Muses qui n'écoutât en se moquant les Chansons de ces Dieux. Cependant Pluton s'avança vers

MASSO,

MASSO, & lui dit ſur l'Air des *Folies d'Eſpagne :*

Quoique des Cieux j'abhorre la lumiere,
Je ſuis ſorti du ténébreux ſejour,
Pour te donner une aſſurance entiere
Du dévoûment de l'infernale Cour.

LE CHOEUR.

Du dévoûment de l'infernale Cour.

Le boiteux Vulcain, qui étoit aſſez loin ſur la droite au-deſſus de MASSO, vint en clopinant près de lui, & lui chanta ſur une variation du même Air, les paroles ſuivantes :

Du plus dur fer que jamais ſur l'enclume
Ait contourné d'un Cyclope le bras,
Je te promets de te faire une plume
Qui durera tant que tu dureras.

La gravité de l'Air, la dureté des Vers & de la voix convenoient parfaitement à la mine de Vulcain, & à la promeſſe qu'il venoit de faire. Je n'avois jamais ſi bien conſidéré ſa laideur que je le fis alors. On diroit qu'il n'a été été donné pour époux à Venus, qu'afin de rendre l'infidélité légitime. Qu'il reſſemble peu à celui qui parut enſuite auprès

auprès de MASSO ! C'étoit le fils de Sémelé. Il joint à des traits charmans un air de ſincérité & de généroſité ſi peu commun, qu'il n'eſt pas ſurprenant qu'Ariane ſe ſoit jettée entre ſes bras pour ſe conſoler du perfide Théſée. Il aborda MASSO de la maniére la plus gracieuſe, en lui diſant ſur l'Air de *Ton humeur eſt, Catherine.*

Par les ſoins de ta critique
Va renaître le bon goût.
Nous allons de ſel attique
Saupoudrer tous nos ragouts.
La meilleure béatille
Qui ſe trouve en un Feſtin,
C'eſt quand l'eſprit y petille
Autant que fait le bon vin.

Auſſi la reconnoiſſance
Duë à ta Divinité,
Veut que tout repas commence
En buvant à ta ſanté.
Je veux ſans ceſſe à ta gloire
Voir mon Nectar circuler.
Si bien raiſonner fait boire,
Bien boire fait raiſonner.

LE CHOEUR.

Si bien raiſonner fait boire,
Bien boire fait raiſonner.

Alors

Alors Silene à la face boutonnée, fit un effort pour ſe lever, & ſans ſortir de ſa place, ſe tenant debout appuyé ſur ſon âne, il entonna d'une voix dont les articulations n'étoient pas fort libres.

A la ſanté de MASSO,
A la ſanté de MASSO
Beuvons à tirlarigo,
Beuvons à tirlarigo,
Il ſait en Littérature
Plus qu'Apollon & Mercure.
Lampons, lampons,
Camarades, lampons.

Tremblez Meſſieurs les Auteurs,
Traducteurs, Commentateurs,
Editeurs, Compilateurs,
Imprimeurs & Reviſeurs;
Car ſes jugemens critiques
Doivent paſſer ſans repliques,
Lampons, lampons,
Camarades, lampons.

C'eſt pourquoi vous ferez bien (*bis.*
De ne compoſer plus rien: (*bis.*
Laiſſez-là votre écritoire,
Ne vous occupez qu'à boire.
Lampons, lampons,
Camarades, lampons.

Les Satires, Compagnons de Silene, s'étoient

s'étoient levez comme lui, & répétoient de tout leur cœur avec leurs voix rauques & leurs cornes à Bouquin.

> Lampons, lampons,
> Camarades, lampons.

Tout le Parnasse le répéta de même, nul des Musiciens n'eut garde de ne pas faire honneur à leur Refrain favori.

Mars s'avança alors un pas ou deux en-dedans du Cercle, & dit sur un air de Basse si grave, qu'il ressembloit à un Récitatif de Polixene:

> Pour montrer à quel point ta gloire m'intéresse
> Je veux te consacrer des Temples en tous lieux,
> Et puisqu'on offre aux Dieux
> Des Animaux de toute espece,
> Je t'immolerai tous les ans
> Une hécatombe de Pédans.

LE CHOEUR.

> Je t'immolerai tous les ans
> Une Hécatombe de Pédans.

Priape fut ensuite féliciter de la même maniére le nouveau Dieu, & après Priape, Plutus, Fornax, Mnemosyne, Esculape, avec quelques autres qui le firent en prose. Mais le crayon dont je

je me servois pour écrire en abrégé ce qui se disoit, s'étant rompu, je n'ai pu retenir ce qui se dit, & par conséquent je ne puis le rapporter. Je dirai seulement que Consus parla le dernier, & que dans son compliment qui fut long, il insinua au nouveau DIEU ce qu'il étoit à propos de faire pour réprimer plusieurs abus qu'il indiqua. C'est apparemment le Formulaire qu'observent les Gens-de-robe dans leurs complimens ou harangues; car je l'ai toujours ainsi remarqué. Cependant Momus trouvant mauvais que Consus voulût faire l'important avec MASSO, sur ce qui regardoit la République des Lettres, il s'en expliqua, & cela fit naître une petite querelle entre Consus & Momus. Je me souviens qu'en la finissant le grave Consus demanda à Momus: *Pourquoi-vous, qui vous dites ami particulier du grand* MASSO, *ne lui avez-vous point fait de compliment de félicitation, vous qui trouvez à redire à ceux des autres?* A quoi Momus avoit répondu que *toute la Cour céleste l'en avoit aquité.*

Quand MASSO eût ainsi reçu les complimens des DIEUX & des DE'ESSES, Jupiter ordonna que la Renommée fût en instruire tout l'Univers. Il voulut de-plus

de-plus que quatre des dix-huit mortels qui avoient servi de Gardes aux Muses, allassent dans les quatre parties du Monde porter la nouvelle de cette Déification, & qu'ils y en publiassent une relation fidelle. On tira au sort. Je fus un des quatre, & mon ignorance fit qu'on m'envoya en Europe, ne sachant point les Langues de l'Asie ni de l'Amérique, ni de l'Afrique. Avant que de nous faire partir, le bon Jupin attentif à tout, nous fit donner deux bouteilles de Nectar : il crut avec raison, que n'ayant rien pris de tout le jour nous avions besoin de quelque chose qui nous donnât des forces. Puis-je le dire sans offenser les DIEUX ni les Poëtes ? Je trouvai le Nectar fort au-dessous de ce que je me l'étois imaginé. Je ne le préfererois ni au Tokai, ni au Champagne : mon palais n'est aparemment pas fait pour les boissons célestes.

Quoique je fusse charmé de l'honneur de porter le premier en Europe cette grande nouvelle, j'eus beaucoup de chagrin d'être obligé de quitter le Parnasse. Terpsichore m'aprit que cette Fête se termineroit par un grand repas que Jupiter y devoit donner, & par un Bal qu'Apollon y donneroit ensuite.

Tout

Tout ce que je pus faire fut de prier un des quatorze qui reſtoient, d'être bien attentif à tout ce qui ſe paſſeroit, & de vouloir bien dans la ſuite me l'apprendre.

Lorſque nous buvions à l'écart la liqueur divine, moi & les trois que le ſort avoit deſtinez à partir, pluſieurs des Héros du Parnaſſe vinrent nous charger des marques de leur eſtime pour divers particuliers des pays où nous allions. Les deux Corneilles, après m'avoir demandé des nouvelles de Monſieur de Fontenelle, leur cher neveu, me chargerent de le bien aſſurer de la continuation de leur amitié la plus tendre: ce que fit auſſi un de leurs anciens amis, nommé Petit. Brahé, Copernic, *Van* Dale, Lucien, Archimede, Voiture, Thalès, Deſcartes, Anacreon, Platon, la Sabliere, Newton, Hippocrate, Tournefort, Caſſini, Théocrite même & Virgile, (car l'envie n'a point lieu chez les Héros du du Parnaſſe) Herodote, Veſale, Apollodore, Leuwenhork, Aldobrandi, les deux Plines, ou pour mieux dire, (car je finirois point) tous ceux qui me parlerent, dans quelque Science qu'ils ayent excellé, me chargerent d'aſ-

ſurer

ſurer Mr. *de* Fontenelle de leur eſtime & de leur reconnoiſſance. La Hire pere & fils, le Marquis *de l'*Hopital, Varignon, le bon Ozanam & tous les Grands-Hommes de l'Académie Royale des Sciences, me chargerent de mille complimens pour Monſieur *de* Mairan & Monſieur *de* Maupertuis. Beaufort qu'une mort prématurée a empêché d'obtenir les premiers rangs, s'attendrit à ma vüë, & me dit les choſes du monde les plus touchantes & les plus remplies de reconnoiſſance ſur les ſoins que Monſieur *de* Maupertuis avoit pris de lui dans ſa maladie, & ſur les attentions de Monſieur *de* Fontenelle. Bayle, Saint Evremond, le Comte de Shaftſbury, Sallengre, Addiſon & la Monoye s'informerent avec empreſſement de la ſanté & des occupations de Monſieur *des* Maizeaux ; ils me dirent de le bien aſſurer de leur reconnoiſſance & de leur amitié. Bayle en particulier me chargea de complimens pour Monſieur Marais & Salengre ; pour le P. *des* Molets. Verulam & Newton me firent promettre de ne pas manquer d'aſſurer Monſieur Boërhave de toute leur eſtime. Newton qui me reconnut, me demandant des nouvelles de Londres ; je crus

que

que rien ne pouvoit l'intéreſſer davantage que de lui parler du Mauſolée qu'on venoit de lui ériger à Weſtminſter ; je lui en fis la deſcription. Après m'avoir écouté avec cet air appliqué qui lui étoit ordinaire : Si ce monument eſt tel que vous le décrivez, me dit-il, cela doit faire un mauvais effet. Je lui avouai que la groſſeur du Globe Céleſte ſuſpendu à ſi peu de diſtance au-deſſus de ſon corps, non ſeulement choquoit la vûë ; mais faiſoit, pour ainſi dire, craindre qu'il n'en fût écraſé : Et pour lui dire tout, j'ajoutai qu'il me ſembloit que l'envie de trop bien faire, avoit empêché l'Inſcription d'être meilleure. Ce n'eſt pas de quoi je m'inquiete, me dit ce grand homme.

Scilicet hoc putas manes curare ſepultos ?

Ce qui m'intéreſſe le plus, c'eſt que vous faſſiez bien mes complimens à mon cher ami le Docteur Halley, à Monſieur *de* Moivre, à Monſieur Machin. Je lui demandai s'il ne vouloit rien faire dire au Docteur Pemberton ; mais il ſecoua la tête ſans me répondre. Moliere & Lainez, Madame *des* Houlieres, & Mademoiſelle Des Cartes, Gautier & *des* Landes furent dépu-

» miers rangs ; mais nous aimons assez
» le genre humain pour souhaiter qu'ils
» ne viennent pas si-tôt en jouïr. Je promis fort au Dieu d'exécuter ses ordres, que je reçus avec le respect que je devois. Hippocrate & Galien me dirent en particulier de bien assûrer M. Boërhave, que les soins qu'il se donnoit en faveur des Médecins Grecs, les obligeoit d'ajouter aux sentimens d'estime qu'ils avoient pour lui, tous ceux de la reconnoissance; qu'elle devoit être d'autant plus vive, que les Ouvrages de M. Boërhave pouvant suffire, il ne pouvoit publier ceux des autres que pour leur faire honneur. Vaillant & Vesale me parurent aussi extrêmement sensibles à ce que M. Boerhave avoit fait pour eux. Vesale me chargea encore de beaucoup de remercimens pour Monsieur Albinus. C'est ce que fit aussi Kæmpfer pour Mr. le Chevalier Sloane, pour lequel Pline, Averroës, Aldobrandi, Rondelet, Malpighi, Bocone, Belon, Jonston, Willouhgby, ou pour le dire en un mot, tout ce que je vis de savans Naturalistes, me chargerent de complimens. Spanheim l'Antiquaire y ajouta aussi les siens. Dioscoride, Mathiole, La Quintinie, Columelle, Vaillant, Sherard,

rard, me parlérent avec beaucoup d'estime de Monsieur Miller, aux soins duquel on a confié le Jardin de Médecine à Chelsey. Ils me dirent qu'en lui faisant bien leurs complimens, je ne manquasse pas de lui marquer la joye qu'ils avoient de voir en lui un homme, qui joignant la pratique à la Science, ne pouvoit manquer d'être très-utile aux progrez de la Botanique. Paré & Maître Jean me firent leurs civilitez pour Monsieur Cheselden. Le grand *de* Thou pour Monsieur Bukley: Sadi, comme s'il avoit eu peur que je n'oubliasse ce qu'il m'avoit dit pour Monsieur de Montesquieu, vint de nouveau me répéter de lui faire mille civilitez de sa part. Abul-Feda, Pocok & Reland me dirent la même chose pour Monsieur Gagnier. Papebrock, Ceri, Ruinart, *le* Cointe, Tritheme, Photius, *le* Long, mais surtout Erasme, me firent beaucoup de complimens pour Monsieur *le* Courayer; Denis d'Halicarnasse pour Mr. l'Abbé Belanger; Quintilien pour Mr. l'Abbé Caperonier; Rabelais pour Monsieur *le* Duchat & le Docteur Swift. Salo, Pourchot, Photius, Richelet, Simon, Furetiere, Pascal, Vaugelas, Bouhours,

 Bar-

Barbier d'*Aucour*, *le* Sage, Lucien, Despréaux, Lucilius & Apulée pour Mr. l'Abbé *des* Fontaines. Vaugelas, Bouhours & d'Aucour voulurent que je le priasse de leur part de ne pas manquer de donner de tems à autre un Supplément au *Dictionaire Néologique*. Ils dirent tous trois qu'on ne pouvoit rien faire de plus utile pour la Langue & pour les Ecrivains de France, surtout quand ces supplémens seroient faits par un homme qui, connoissant bien en quoi consiste la perfection du stile, sauroit conserver à la Langue Françoise ses beautez, sans s'opposer à ce qui peut augmenter la force & la précision de cette Langue. Ils ajouterent qu'ils ne doutoient pas que Mr. l'Abbé *des* Fontaines ne s'aperçût bien qu'on avoit quelquefois outré la Critique dans le *Dictionaire Neologique*, & qu'il n'y remediât: Addison me chargea aussi de lui faire beaucoup de complimens de sa part. Milton & Addison me marquerent encore bien de l'estime & de la connoissance pour Monsieur de Saint Maur. Bouhours & Vaugelas y joignirent leurs civilitez. Melanchthon, Erasme, Servet, *du* Pin, Brandt & de Groot témoignerent des sentimens pleins d'estime

d'estime & de reconnoissance pour Monsieur l'Abbé Mosheim, Monsieur Le Clerc, Monsieur de la Roche, Monsieur Pfaffius, Monsieur Muratori, Monsieur Abausit, & Monsieur Maichel. Le même *de* Groot, Puffendorf, Cumberland & Noodt me dirent que je devois joindre de leur part pour Monsieur Barbeyrac, tous les sentimens de l'estime à ceux de l'amitié & de la reconnoissance. Virgile & Rapin me parlerent du P. Vaniere dans des termes qui font bien voir que les Grands-Hommes du Parnasse savent sincérement admirer ceux qui les égalent, ou même qui les passent. Lucien me chargea des complimens pour Monsieur Raymond *de* Saint Mard. C'est ce que fit aussi Leibnitz pour Monsieur Menken, Monsieur Wolfius, Monsieur Bernoulli & Monsieur Bulffinger. Polybe & Jules Cesar voulurent que je disse de leur part mille choses obligeantes à Dom Thuillier & à Mr. le Chevalier Folard. Vauban & Goulon y joignirent leurs complimens pour Mr. le Chevalier Folard & pour Monsieur Balidor. Homere, Pindare, Horace, Anacreon, Corneille, La Fontaine me dirent tous de bien marquer leur reconnoissance à

Monsieur Houdart *de la* Motte, de tout ce qu'il avoit fait à leur honneur. Dacier & son illustre Epouse, Quinaut, Perrault & les deux Seneques me chargerent aussi de lui faire mille civilitez. Corneille & Racine me témoignerent beaucoup d'estime pour Monsieur Crebrillon, & me prierent de lui faire leurs civilitez. Villon, Coquillart, Moliner, Théophile & Malherbe me firent leurs complimens pour Monsieur Rousseau. Virgile & Horace me chargerent de leurs remercïemens pour le P. Catrou; Ciceron pour Monsieur le Président Bouhier, l'Abbé Olivet. Homere, Shakespear, & Longin pour Monsieur Pope. C'est ainsi que mon départ me procura de l'honneur & du plaisir, de voir & de parler à tant de Grands-Hommes que je n'avois pas vus, ou que je n'avois vus qu'en passent. J'aurois sans doute été encore chargé de bien d'autres complimens; mais notre Nectar étant fini, & *Clement* Marot étant venu m'apporter la lettre qu'il m'avoit promise pour Monseigneur le Prince *de* Galles, je ne songeai plus qu'à partir. Je ne pus le faire toutefois sans aller me jetter aux pieds de ma divine Terpsichore, la remercier des

des bontez qu'elle avoit eu pour moi, & la ſupplier de me continuer l'honneur de ſa protection. Elle daigna m'en aſſurer, & me dit en la quittant, d'avoir ſoin que ma Relation fut fidéle, & de n'y point oublier la fuite des Muſes, & celle de Minerve & des Graces; d'y bien marquer que les Muſes n'avoient aſſiſté à cette Fête que par force; qu'on n'avoit pu obliger Minerve, ni les Graces de s'y trouver; & même que Venus y avoit été ſans ſa ceinture. J'aſſurai la charmante Muſe, que ma Relation ſeroit ſi exacte à marquer toutes ces choſes, que ceux qui la liroient n'en pourroient douter; & c'eſt du-moins de quoi je ſuis certain de m'être acquité.

FIN.

LE DOCTEUR CHRISOSTOME MATANASIUS AU LECTEUR.

SALUT.

APRÈS avoir lu la Relation précédente, il est bon, CHER LECTEUR, que vous soyïez instruit de quelle maniére je l'ai reçuë, & de ce qui m'a forcé d'en être l'Editeur.

J'étois le huit d'Octobre dernier dans ma Bibliotheque, extrêmement abbatu par l'épuisément où m'avoit jetté une étude excessive; en effet, j'avois recueilli pour un *Florilegium Poëticum* auquel je travaille, tout ce que les Poëtes Latins, tant Anciens que Modernes, ont dit sur ce qu'ils appelloient *Garrulitas*; ce que nous ne pouvons bien rendre en François, que par le terme de *Babil*. J'avois vérifié Vers pour Vers, mot pour

mot,

mot, tout le centon d'Ausone, qui sera le sujet du dernier & neuviéme Livre d'un Ouvrage important que je publierai bien-tôt en Latin, sous le Titre de *Tractatus de Arte Mosaïca Eruditorum*. C'est-à-dire, *Traité de la Mosaïque Littéraire*, ou *l'Art de faire des Livres avec des piéces de raport*. Art admirable, auquel tant de gens doivent leur réputation, qu'il est étonnant que personne jusques ici n'en ait réduit la pratique en régle. Un bon Traité sur ce sujet auroit mis d'abord les Ecoliers en état de faire aussi-bien des Livres que leurs Professeurs. Ce qui contribueroit infiniment, comme on voit, au progrès des Sciences.

J'avois de-plus fait la Table des Matiéres d'un gros in-Quarto que je prépare pour la presse, & qui n'est qu'une Dissertation où je prouve invinciblement, par des raisonnemens appuyez sur un fait certain, que les Oeuvres d'Aristippe de *Cyrene*, dont parle Diogene Laërce, sont absolument perdus, de même que ceux de Cadmus de *Milet*, dont parle Suidas, & que Pline dit être l'Inventeur du Discours en prose, ainsi que le rapporte Simler dans son Epitome de la Bibliotheque de Conrad Gesner,

ner, où il dit : Cadmus *Milesius paulò post* Orpheum *scripsit Historias* Mileti *ac totius* Ioniæ, *ut Auctor est* Suidas. *Hunc* Plinius *ait primum prosam Orationem invenisse*.

Il faisoit d'ailleurs, un tems bas & couvert, où un brouillard froid & épais se convertissoit en pluye ; desorte que l'esprit fatigué par le travail, & le corps abatu par le mauvais tems, qui a presqu'autant d'influence sur moi que sur un Anglois ; j'étois dans une situation assez semblable à celle d'un triste Hypocondriaque. Je me renversai dans mon fauteuil pour ranimer mes esprits par du Caffé qu'on m'avoit apporté, lorsque j'entendis ouvrir ma porte, & vis paroître un homme d'une grandeur extraordinaire, dumoins je crus que c'en étoit un. Il s'approcha de moi sans parler, & me présenta un paquet en forme de lettre ; mais si mouillé que je n'osois y toucher, crainte de le déchirer. Pardessus un justaucorps, dont cet Etre, (car je n'ose plus l'appeller un homme) étoit vêtu, il avoit une robbe-de-chambre grise, faite à la Baniane. Sa tête étoit couverte d'un bonnet de peau, qui par le retroussé qui lui tomboit sur les épaules, & venoit se boutonner sous son

menton, ressembloit à un casque ouvert. Il avoit aux jambes de grosses bottes de Cavalier, dont les vastes genouillieres faisoient sous sa robbe-de-chambre le même effet que les panniers sous les juppes des Dames. Mais ce qu'il y eut de plus surprenant, c'est que cet Etre devint si petit après m'avoir remis le paquet dont il étoit chargé, qu'il ne me parut plus que de la hauteur d'un pié & demi, & sans me rien dire il disparut par la porte qu'il avoit laissée entr'ouverte. On peut juger de mon étonnement. Je m'étois levé, & je restai debout quelque tems sans savoir que penser ni que faire. Par bonheur un récit que m'avoit fait autrefois un de mes amis, me revint dans l'esprit, & m'apprit à quoi m'en tenir. Voici le fait. Cet ami qui étoit un très-honnête-homme, vieil Officier qui avoit servi chez les Venitiens, & de-là dans les Troupes du Grand Electeur de Brandebourg, pere du feu Roi de Prusse; cet ami, dis-je, m'avoit dit qu'un de ses amis qui étoit ami particulier d'un Seigneur, qui étoit ami d'un ami intime de M. de Louvois, l'avoit assuré que cet ami de Mr. de Louvois étant un jour dans le cabinet de ce Ministre seul

avec

lui, un petit homme, qui n'avoit pas deux pieds de haut, ajusté comme un Abbé, avoit ouvert la porte de ce cabinet, s'étoit aproché du Marquis de Louvois, lui avoit remis une Lettre & avoit disparu. Il ajoutoit que cette Lettre étoit si mouillée, que le Marquis de Louvois fit apporter un réchaut de feu pour la secher avant que de l'ouvrir; qu'elle venoit de Rome, & qu'elle avoit été apportée en trois heures de tems. Il assuroit fort que ce Ministre avoit ainsi des Esprits Aëriens qui le servoient dans les affaires importantes, & qui allant d'un endroit en un autre par le vague des airs, faisoient plus de cent lieuës par heure; desorte qu'on comptoit qu'ils pouvoient en quatre-vingt heures faire tout le tour de la Terre. Ce qui faisoit au-reste que cette Lettre étoit si humide, c'est que le Génie qui l'avoit apportée, avoit apparemment été obligé de passer au-travers de quelque nuage. Mon ami m'avoit assuré de tout ceci comme d'un fait certain, dont l'ami de l'ami de son ami, qui étoit l'ami de celui qui l'étoit de l'ami intime de Mr. de Louvois, avoit été témoin oculaire.

Cette Histoire à laquelle je n'avois

pas

pas eu grand foi, se trouvant confirmée par ce qui m'arrivoit, servit à me faire connoître quel avoit été le porteur du paquet que je recevois. Je pris pour l'ouvrir les mêmes précautions que le Marquis de Louvois avoit pris pour ouvrir sa Lettre de Rome. L'ayant ouverte, j'y trouvai une Lettre & la Relation qu'on vient de lire.

La Lettre avoit pour suscription, *au très-Docte & très-Renommé Docteur, le Docteur* Chrisostome Matanasius, *Professeur en Histoire & en Belles Lettres, dans l'Université de Pedanstat à Pedanstat :* & contenoit ce qui suit :

On vous confie le soin de faire imprimer la Relation ci-jointe, votre zele pour la gloire du grand MASSO *vous a mérité cet honneur.*

Après avoir lu la Lettre, je lus la Relation qui l'accompagnoit; mais j'avouë que je ne pus me résoudre à répondre à l'honneur qu on me faisoit de m'en choisir pour l'Editeur.

Je soupçonnai cette Relation de fausseté, je croyois en avoir de bonnes raisons. Le récit d'un événement si extraordinaire ne doit-il pas être suspect, par cela

cela même qu'il est si extraordinaire ?

D'ailleurs, cette Relation me parut si bizarre, tant pour le fonds de la narration que pour le stile, que je croyois devoir ne le regarder que comme une fiction extravagante qu'avoit enfanté une imagination déréglée. Le stile Poëtique, l'Historique & le Burlesque m'y parurent joints d'une maniére peu convenable à la Majesté des Dieux, & à la dignité du sujet. Tout ce qui s'étoit passé à cette Déïfication ne m'en paroissoit pas plus digne.

Cette Déïfication, qui doit être le véritable sujet de la Relation, n'en fait à peine que la troisiéme partie. La premiere n'a presqu'aucune Relation à l'objet principal. On diroit qu'elle n'a été faite que pour attaquer par de fades plaisanteries, des Auteurs très-respectables; ainsi que l'Episode qu'on trouve peu après semble n'être fait que pour étaler une Littérature si mince, qu'avec le moindre Catalogue de Livres un habile-homme auroit trouvé de quoi faire parade d'une plus grande Erudition.

Tous les moyens qu'on propose pour avoir le grand MASSO, & le Déïfier, me paroissoient si ridicules, & la Cour Céleste y jouoit un rôle si peu convenable

ble à des DIEUX, que j'avois peine à croire qu'on eût pu imaginer des choſes ſi peu ſenſées. La Déïfication même, ce Miroir, cet Alambic, ce tuyau qu'on ſcéle hermétiquement au nez de ce Docteur incomparable, les complimens en Vaudeville que lui font les DIEUX & les DE'ESSES, ce Motet, tout enfin ne me préſentoit qu'une invention ridicule de quelqu'eſprit dérangé, qui vouloit rire aux dépens de la Raiſon, & qui perſuadé que mon zéle pour la gloire du grand MASSO me rendroit crédule ſur le rang que les Dieux lui avoient donné, vouloit ſe ſervir de moi pour publier une Piéce auſſi fauſſe que mal-concertée.

Dans cette idée je jettai & la Lettre & la Relation ſur ma table, & rappellai dans mon eſprit les penſées importantes qui l'occupoient auparavant. Il eſt vrai que le Génie, quel qu'il ſoit, qui m'avoit apporté cette Relation, ſe préſentoit ſouvent à mon eſprit: Mais un tel meſſager n'étoit point une preuve de l'authenticité de la Piéce. Cependant la nuit étant venue, ou pour mieux dire, l'heure de la nuit, où la miſére de la condition humaine me force à dérober à l'étude un tems que je regrette de

donner au ſommeil, je fus me coucher. Je m'endormis à mon ordinaire ; mais ſur le matin, tems où les Dieux envoyent les ſonges, je vis dans mon ſommeil le grand MASSO, tel que la Relation le répréſente, excepté qu'il avoit à la main la Maſſue d'Hercule, & dans les yeux un regard foudroyant. Ce n'eſt pas tout, j'entendis intérieurement une voix qui me reprochoit mon incrédulité, & qui m'accuſoit d'indifférence pour l'honneur de ce nouveau Dieu. Je me réveillai ſaiſi d'étonnement & de frayeur ; & lorſque plein d'agitation je voulois chercher à me raſſurer, un bruit horrible ſe fit entendre dans ma Bibliotheque. Je me levai, j'y courus après avoir fait ma priere au grand Maſſo, & après avoir appellé du monde ; car j'avoue que je n'aurois jamais oſé y entrer ſeul. Mais hélas ! que vis-je en y entrant ! tous mes Livres renverſez en pile au pié des tablettes, mes Manuſcrits enlevez de deſſus mes tables, la ſeule Relation y reſtoit. L'on peut juger de ma crainte & de mon étonnement. Que faire ? Je pris la Relation, la relus, & reconnus mon erreur. En effet, parceque qu'une choſe eſt extraordinaire ; s'enſuit-il, lorſqu'elle eſt arrivée, qu'elle ne

ne ſoit pas auſſi vraye qu'une autre ? Et & parcequ'elle arrive rarement, eſt-ce une raiſon pour ſe prévenir contre la réalité du fait ? Cette différence de ſtile que j'avois condamné, n'étoit-elle pas néceſſaire, puiſque le ſtile doit toûjours être convenable aux choſes qu'on traite ? Cette mince Littérature dont j'avois été offenſé, loin de me faire accuſer l'Auteur d'oſtentation, devoit au-contraire me perſuader de ſa modeſtie, & me convaincre de ſa ſincerité. Il pouvoit ſans beaucoup de peine paroître cent fois, mille fois plus ſavant; il n'avoit qu'à conſulter quelques Journaux ou quelques Bibliographes, cela eſt aiſé à faire. S'il ne l'a pas fait, c'eſt qu'il n'a donc pas voulu impoſer. La diſcuſſion des moyens propoſez au Conſeil des Dieux pour la Déïfication du grand MASSO, ces Miroirs, cet Alambic, ce Tuyau ne marquent que la prudence des Dieux dans le choix des moyens, & leur ſageſſe à choiſir les meilleurs, puiſqu'en effet ceux-là réuſſirent. La conſtruction d'un nouveau MASSO, qui eſt autre & qui eſt pourtant le même, n'eſt-elle pas fondée ſur les principes de la Phyſique, tirez de l'expérience que nous avons des émanations des corps ?

Perpetuo quoniam sentimus, & omnia semper, Cernere, odorari licet & sentire sonorem. Lucret. l. 4.

Il est vrai que la maniére d'infuser l'esprit dans le corps, par un tuyau ajusté au col d'une cornue, paroîtra difficile à croire. Mais si la Matiére peut penser, ainsi qu'on prétend que quelques Philosophes l'ont cru, & même M. Locke, il est certain que les Chymistes peuvent trouver dans la décomposition des corps un nouveau principe, qui sera l'*Esprit pensant* ; & que s'ils ne l'ont pas fait jusques à présent, s'est qu'aparemment ils n'y ont point pensé, ou qu'ils n'ont point encore inventé de récipient propre à le conserver. Enfin, qu'ont d'indécent ces complimens que les Dieux font en Vaudeville ? N'étoient-ils pas charmez de voir leur nombre accru ? N'étoit-ce pas une Fête, un tems de réjouïssance ? Et le chant n'est-il pas naturellement l'expression de la joye ? Voilà comme les hommes précipitent leurs jugemens, & condamnent, faute d'attention, ce qui mérite leurs éloges. Plein de regret de m'être ainsi trompé, j'envoyai dans le moment chercher mon Imprimeur ; je lui ordonnai, toute affaire cessante, de joindre cette Relation

TABLE
DES
DIABLES
ET DES
DIVINITEZ PAYENNES,

Dont il est parlé dans cet Ouvrage.

A

Abbarbarée.
Amour.
Astaroth.
Apollon.

B

Bacchus.
Belphegor.
Belzebuth.
Bisolco.

C

Calliope.
Cupidon.
Cybelle.

D

les *Destinées.*
Diane.

E

Erato.
Euterpe.

F

Flore.
les *Furies.*

G

les *Graces.*

H

Hebbé.
Hecate.

J

Janus.
Jupiter.

L

Lucifer.

M

Mars.
Melpomene.
Mercure.
Minerve.
les *Muses.*

N

Neptune.

O

Osiris.

P *Pallas.*

P

Pallas.
Papefiguiere.
les *Parques.*
Pegase.
Phébus.
Pluton.
Polyhymnie.
Proserpine.
Protée

S

les *Satyres.*
Saturne.

T

Thetis.

V

Venus.
Vertumne.

Z

Zéphir.

II. TABLE

DES NATIONS ET DES SOCIETEZ

Dont il est parlé dans le Tome II.

A

Allemans.
Anglois.
Anthropophages.
Athéniens.

B

Bas-Bretons.

C

Caffres.
Chinois.

D

Dolopes.

E

Espagnols.

F

Flamans.
François.

G

Gascons.
Grecs.

H

Haliens.
Hollandois.
Hottentots.

L

Lacédémoniens.
Latins.

N

Normans.

P

Parisiens.
Perses.

S

Seleucides.
Spartiates.

V

Vaudois.
Les RR. PP. Capucins.
Les RR. PP. Jésuites.
MM. de l'Académie Françoise.
MM. les Journalistes d'Amsterdam.
MM. les Journalistes de la Haye.
Les RR. PP. de Trevoux.
MM. de Port-Royal.
Les Molinistes.
Les Thomistes.

III. TABLE
DES NOMS DES AUTEURS
Louez dans cet Ouvrage.

A

ABelard.
Allix.
Anacreon.
Arnauld.

B

Basillides.
Baptiste Mantouan.
Benserade.
Boileau.
Bossu (le R. P. le)
Bourbon (Nicolas)
Buchanan.

C

Chapelain.
Ciceron.
Cleves, (Duchesse de)
Crousaz, (De)

D

Dacier, (Mad.)
Dacier, (M.)
Drouillet (la Présidente.)

E

Eustate.

F

Fontaine, (de la)
Fontenelle, (M. de)
Furetiere.

H *Homere.*

H

Homere.

I

Jodelle.

K

Kruyningen, (M. van)

L

Laure.
Longin.

M

Marot, (Clément)
Marot, (Jean)
Masson.
Matanasius.
Menke.
Moliere.
Molinet.

N

Nemours, (le Duc de)
Noyer, (Mad. du)
Nouë, (Odet de la)

P

Placette, (M. de la)
Pavillon.
Petrarque.
Pindare.
Pitiscus.

R

Ronsard.

S

Sarasin.
Saint Gelais, (Octavien)
Saint Gelais, (Melin)

T

Théocrite.
Thomas à Kempis.
Tiron.

V

Virgile.
Voiture.

IV. TABLE

DES NOMS DES AUTEURS,

Des demi-Dieux, des Héros ou autres Personnages, citez ou critiquez dans cet Ouvrage.

A

Abbadie.
Abarbarée.
Accursius.
Achemenès.
Achille.
Adam.

Adonis.
Adraſte.
Aëacus.
Anchiſe.
Ænée.
Agamemnon.
Agnès.
Aimon.
Alcé.
Aldhelme.
Alexandre ab Alexandro.
Alexandre le Grand.
Alix.
St. *Ambroiſe.*
Amone.
Amphicrate.
Anacreon.
Andromaque.
Angelas.
Aneau.
Annius.
Anſeaume.
Antiochus.
Appellès.
Appien.
Arbriſſel.
Ariſte.
Ariſtogiton.
Ariſtophane.
Ariſtote.
Argant.
Arquin, (Louïſon d')
Aſiatidès.
Aſtaoëlidès.
Athis.
Atrides.
Attalide.
St. *Auguſtin.*
Auſone.
Auſſonne.
Auvergne.
Azonaces.

B

Baccalaureus.
Baïf.
Bajazet.
Balzac.
Barbe à foin.
Baronius.
Barthenos.
Barthius.
Baſilides.
Baptiſte Mantouan.
Baudet.
Baudius.
Belleau.
Bellegarde.
Belon.
Benſerade.
Ben Juda.
Bentlei.
Beroalde.
Beroſus.
Berſamnus.
Beze.
Biſolco.

Bocace.

Bocace.
Boileau.
Bonjour.
Bouchet.
Bougaios.
Bouhours.
Brandimart.
Brignole.
Briochis.
Bruyere, (de la)
Buchanan.
Budé.
Bullinbrook.
Burman.
Bussi Rabutin.

C

Cadmus.
Calepin.
Cambrai.
Cambrai, (Archevêque de)
Camille.
Canaye.
Caritidès.
Caseau.
Catin.
Caton.
Catulle.
Celadon.
César.
Ceyx.
Charès.
Charles.
Chartier.
Chloëus.
Christian de Troye.
Ciceron.
Claude, Ministre.
Claude Religieuse.
Claudien.
Cleves, (Princesse de)
Climene.
Clopinel.
Cœlus.
Colin.
Colinette.
Constance.
Coridon.
Corneille. MM.
Cornelie.
Cotin.
Coulai.
Cratile.
Crenius.
Cretin.
Crispe.
Cuper.
Curiaces. (les)
Cyprian.
Cyrus.

D

Dacier. (Mad.)
Dacier. (Mr.)
Dafné.
Damien.
Dammartin.
Dannet, Abbé.

Délie.
Delphine.
Demosthène.
Desportes.
Deucalion.
Dikinson.
Diomede.
Dioscoride.
Dorimene.
Douza.
Drouillet.
Du Chesne.

E

Eachus.
Eschyle.
Egesias.
Ste. *Elisabeth.*
Enoc.
Enostrius.
Erato.
Erasistrate.
Eugene.
Eustathe.

F

Fabretti.
Fayolle.
Feneste.
Flamelle.
Fleurdelis.
Florise.
Fontaine. (de la)
Fontenelle. (Mr. de)
Frain du Tremblai.
François I.
Frapart. (Frere)
Furetiere.

G

Galbano.
Gallien.
Gallus.
Garnier.
Gournay. (Mlle de)
Gramont.
Gronovius.
Guesclin, (du)
Guillaume.

H

Haas.
Hecatée.
Hector.
Heinsius.
Heloïse.
Henri II.
Henri III.
Henri IV.
Henriot.
Heroët.
Hilas.
Homere.
Honesta.
Hoogstrat.
Hopital, (de L.)
Hoquincourt.
Horaces, (les 3)
Horace.

Hornius.
Houlieres, (Mad. des)
d'Hozier.
Huet, (Mr.)
Huungerford.

I

St. *Jerome.*
Jessée, (de la)
Imhof.
Ino.
Io.
Jodelle.
Iris.
Justin.
Juvenal.
Ixion.
Ixixius.

K

Kempis, (à)
Kruyningen, (M. van)
Kuster, (M.)

L

Laërce.
La Ferté, Chevalier.
Laïs.
Lambert (Licors.)
La Mothe, (le Vayer)
La Motte, (Houdart)
Laure.
Lausus.
Le Bossu.
Leda.
Leibnitz.
Le Maire.
Le Noble.
Leothzizamus.
Leptine.
Ligdamis.
Lipse.
Li Nevelois
Lisis.
Longin.
Loris.
Louis XIII.
Luce.
Lucile.
Lucrece.
Lycymnia.

M

Macrobe.
Maguelonne.
Mailly.
Mainferme.
Malherbe.
Manley, (Mad.)
Mairais, (Regnier des)
Marchaire.
Marot, (Clément)
Marot, (Jehan)
Marsias.
Masson.
Matthei.
Matris.
Mecenas.
Médée.
Médicis, (Catherine de)

Ménage.
Menelas.
Menke.
Mercier.
Metuschela.
Minos.
Mithridate.
Moliere.
Molinet.
Monime.
Moniot.
Montagne.
Montmorenci.

N

Nanette.
Nasonia.
Navarre, (Isabeau de)
Navarre, (Marguerite de)
Navarre, (Thiebaut de)
Naudé.
Nemours, (Duc de)
Neron.
Nesle, (Blond de)
Noach.
Noa.
Noé.
Noyer, (Mad. du)

O

Oanès.
Oenotrius.
Ogygès.
Olibama.
Orestès.
Orsa.
Ovide.

P

Pays, (le)
Pagniodès.
Pardalisca.
Passerat.
Patisson.
Patkul.
Patrocle.
Pavillon.
Pausanias.
Pedro.
Pelée.
Penelope.
Perrault.
Petrarque.
Petrone.
Pierrot.
Pindare.
Pison.
Pithou.
Placette, (M. de la)
Platon.
Pline.
Plutarque.
Ponchius.
Porcie.
Pootgieter.
Prat, (du)
Promethée.
Proncus.
Provence, (Pierre de)

Pythagore.

Pythagore.

Q

Quinte-Curce.

R

Racan.
Racine.
Radamante.
Rantzau.
Remi.
Renard.
Richard.
Rivinus.
Roche-guillem.
Romulus.
Ronsard.
Roquelaure.
Rouviere.
Rudel.
Rutgersius.

S

Saga.
St. Agnan.
St. Evremond.
St. Gelais, (Octavien)
St. Gelais, (Melin de)
[redacted] *(Mlle. de)*
Saluste.
Sangaride.
Sanlec.
Santeuil.
Sarasin.
Sarbieski.
Satiriac, (M. de)
Saumaise.
Saurin, (Jacques)
Scaliger.
Scarron.
Scuderi.
Segrais.
Seleucus Nicanor.
Seneque.
Servius.
Sgambatus.
Silleri.
Silvanire.
Sisitrus.
Socrate.
Sosie.
Spon.
Stace.
Stanhope, (le Général)
Stilicon.
Stobée.
Stratonice.
Susanne.
Suse.
Sylvie.

T

Tabulati, (Mylord)
Tachart, (le P.)
Tancrede.
Tarteron, (le P.)
Terence.
Thaïs.
Théocrite.
Théophile.

Timothée.
Tircis.
Tiron.
Turnebe.
Tydée.

V

Vandimon.
Varambon.
Varron.
Vaugelas.
Vauquelin.
Vigne, (Andry de la)
Villedieu, (Mad. de)
Villon.
Vinet.
Virgile.
Vitalian, (St.)
Uliſſe.
Voiture.
Vondel.
Voſſius.
Uranie.
Uranus.

W

Walle.
Weitzius.
Whiſton.

X

Xenocrate.
Xiphares.
Xiſſutrus.

Y

Yveteaux, (des)

Z

Zelide.
Zoïle.

TABLE DES MATIERES.

Le Chiffre Romain marque le Volume, & le Chiffre Arabe la page.

A

A*Barbarée*, Nymphe, I. Page 10
Abbadie, cité, I. 11
Abélard, donnoit le fouët à sa Maîtresse, I. 131. & 141
Académie Françoise, [*MM. de l'*] leur Dictionnaire cité, I. 109. ne définissent point le mot de *Car*, 128
Adam a fait un Livre, I. 192
[illegible] ses Vers citez, I. 63
Alexandre le Grand étoit au lit quand il mourut, 24
Alighieri, l'Homere des Italiens, II. 150
Alouette, ses differens noms, 161. I. Ses différentes especes, *ibid. & suiv.*
St. Ambroise, ne se connoissoit pas en amour, 120
Ami, ce que c'est, I. 122, *& suiv.*
Amour, intéressant en tout, I. 8. Sa définition par St. Augustin, 53. égal dans les deux Sexes, 93. embellit toutes choses, 143
Anacreon, réveille son Auditeur, I. 7. cité, 48. 51. 98
Aneau, cité, 180
Antiochus, malade d'amour, I. 17. se guérit en épousant Stratonice, *ibid.*
Antique, vase, son explication par Mr. le Docteur Matanasius, II. 44
Anti-Rousseau, I. 60
Apollodore, II. 124
Apollonius, de Pergée, II. 136, 137.

Apulée, cité, I. 69
Archimède, II. 136
Aristophane, fuit Socrate sur le Parnasse, II. 145
Aristote, cité, I. 169, 170
Atys, sa mort en chantant, I. 32
St. Augustin, sa définition de l'Amour, I. 52
Ausone, ses Remarques sur le nombre de trois, I. 74
Aussone, [*Mad.*] citée, I. 178
Aymond. Voyez *Pitiscus*.
Azor, loué, II. 163

B.

Bacchus, combien a eu de Nourrices, I. 73
Balzac, cité, I. 43
Barthenos. Voyez *Haïcal*. I. 194
Bayf, cité, I. 41
Belon (*P.*) cité, I. 169
Belleau, cité, I. 13, 14
Bellegarde, (*l'Abbé de*) sa remarque, I. 112
Benserade, cite, I. 69
Berosus, (*le faux*) cité, I. 193. 195
Bersamnus, citée, I. 180
Bible de Guïot citée, II. 174
Boccace loué, II. 127
Boccace, (*Songe de*) cité élégamment, I. 41. 140
Boileau, I. 10. 74, 75. 115. 132. 136. 166. 184. 200, 219, 220. 222. II. 17.
Bonjour, (*le P.*) ses supputations admirables, I. 54
Boucs, I. 75
Bouhours, (*le P.*) est trop Critique, I. 104. est savant & Jésuite, *ibid.*
Bruyere, (*la*) II. 137
Butor, est d'un heureux présage, I. 73

C

Cabinet de Vers Satyriques, imprimé avec Privilege à Paris, cité, I. 14. 35
Cabeliau, Poisson connu chez les Anciens, I. 78
Camcëns (*Louïs de*) Poëte Portugais, traité avec raison de Grand, II. 150, 151
Capucins, voyez *Boucs*. I.
Catalogue de Livres au-dessous d'un méchant vers, I. 59, 60, 61
Colin, *Catos*, Maîtresse de Colin, I. 8[illegible] est [illegible] de son Amant comme une Divinité, *ibid.* Jeune a les qualitez d'une personne âgée, 92. fait un acte de fragilité, 93. se [illegible], 100. Avoit promis à Colin d'ouvrir sa porte, 101. l'ouvre, 109. est comparée à Oysense, 120.

est hardie, 129. ne vient pas chercher COLIN, 142. aimoit COLIN, 143. son innocence, 150. se sépare avec peine de son Amant, 188. de quelle maison elle est, 191. descend d'Olybama, 196. est plus noble que qui que ce soit, 197. Remarques générales sur sa personne, 198. *& suiv.*

Cerceau, (le P. du) cité, I. 121, loué, II. 210

Cesar (Jules) donne le nom d'Alouette à une Légion, I. 172

Cervantes, Traduction de sa Préface sur Don Quixotte, II. 61. *& suiv.* loué, 128

Chanson, sur le nombre de trois, I. 85. de Mr. Perrault, 88. sur les Prudes, 95. de Mr. le Mercier, 108. de Mad. Ste. Elisabeth, *ibid.*

Chartier, loué, II. 127

Chef-d'Oeuvre d'un Inconnu, 3. Remarques générales sur cet Ouvrage, I. 218

Chemise, son usage, 106. se prononce *Kemise* par les Normands, 108

Christian de Troyes, cité, I. 21. 99. 169

Ciceron, cité, I. 119

Claudien, cité, I. 189

Clopinel, un des restaurateurs de la Poësie Françoise, II. 122

Colin, ce nom doux à l'oreille, I. 12. est un nom de famille, 15. Colin est malade, 16. pense mourir, 27. Songe à ses amours, 41. n'est point faux dévot, 42. ne peut dormir, *ibid.* veut tenir celle qu'il aime, 44. étoit galant, 58. & habile, 59. Il se leve & frappe trois à la porte de sa Belle, 62. va faire le Frere Frappart, 85, 86. traite sa Maîtresse comme une Divinité, *ibid.* étoit pur dans ses affections, 101, 102. est plus heureux qu'Ovide & que Théocrite, 109. galant, 133. & honnête, 139. Se deshabilloit soi-même, 142. vient chercher Catos, *ibid.* aimoit Catin, *ibid.* se reposa, 145. pénétré de son bonheur, *ibid.* Son innocence, 150. se sépare avec peine de Catin, 189. Descend d'Olybama, 196. est très-noble, 198. Remarques générales sur sa personne, 199

Comete, cause le Déluge par la queue, 191

Corneille (P.) son éloge, II. 138

Corneille, (T.) parle Normand,

mand, I. 116, 117. loué, II. 138

Cornes, les Jésuites n'en ont que trois, I. 75

Cotin, ceux qui le lisent perdent leur tems, I. 43

Cremone, (*Jaques de*) II. 136

Crousaz, (*De*) son Traité du Beau, I. 144

Cyathe, ce que c'est, I. 79

Cyprien (*St.*) son sentiment sur les chutes d'Amour, I. 94

D.

*D*Acier, (*Madame*) citée, I. 13. son sentiment sur le bon goût, 40. Ce qu'on apprend en lisant ses Ouvrages, 185, 186

Danet, (*l'Abbé*) cité, I. 45

Dedans, Vers sur ce mot, I. 20, 21, 22, 23

Déification de l'Incomparable Docteur Aristarchus Masso, II. 86. & *suiv.*

Démocrite, loué, II. 158

Deslandes, ses Réfléxions plaisantes sur la mort, I. 61

Desmarais, *l'Abbé Régnier*) une de ses Epigrammes citée, I. 66. Couplet de cet Abbé, 96, 97

Destinées, son trois, I. 72

Dialogues des Grands-Hommes, &c. Mauvais Livre, 61

Diane, a trois noms & trois emplois, I. 71. a trois Nymphes à ses côtez, 72

Didyme, son sentiment sur le nombre de trois, I. 74

Dieux, sont au nombre de trois pour le gouvernement du monde, I. 71

Deliemme est un raisonnement cornu, I. 147

Dissertation, sur Homere & sur Chapelain, II. 1

Drouillet, (*la Présidente*) sa recepte contre la Tentation, I. 62

Duchêne, Généalogiste, I. 197

Du Noyer, (*Mad.*) citée, I. 63

E

*E*Chellensis, II. 127

Elisabeth (*Mad. Ste.*) sa Chanson, I. 108

Elision, heureusement employée par l'Inconnu, I. 186

Ennius, licences qu'il prend, I. 89, 90

Enoc, Auteur habile, I. 192

Epictete étoit des plus petits Philosophes, II. 162

Erasme, loué, II. 129

Erythrée, (*la Sibylle*) fut d'Olybama, I. 196

Escobar, loué, II. 163

Esprit, ce que c'est, I. 35

Evremond

Evremond, (*St.*) cité, I. 150
Euripide, loué, II. 138
Eustathe, cité, I. 186
Eutocius, Ascalonite, II. 136

F

Fabliau des trois Dames, cité, I. 173
Fabretti, (*M.*) son Livre *de Aquaductibus*, I. 72
Femmes illustres, II. 164. & *suiv.*
Ferté, (*le Chevalier de la*) cité, I. 25
Filles, comment elles perdent leurs pucelages, I. 131
Fillette, est propre pour les COLINS, I. 92
Folengio (*Théoph.*) connu sous le nom de *Merlin Coccaye*, II. 126
Fontaine (*la*) se sert de *dedans*, I. 19. fait mieux le François que Boileau, 20. cité, 36. 86. 98. 113. 130, 131. 142. 154. 167. 206. 256. II. 149. Eloge de ses Fables, 108. de ses Contes, 126
Fontange, ce que c'est, I. 106
Fontenelle, (*Mr. de*) sa Remarque sur Ronsard, I. 12. cité, 9. 37. 146
Freni (*du*) son caractere, II. 125
Fureteurs (*les*) cette Piéce citée, I. 93
Furetiere, cité, I. 181
Furies, ne sont que trois, I. 72

G

Galant, est un terme original de la Langue Françoise, I. 58. définition de ce mot, I. 133. & *suiv.* à qui ce mot n'est point applicable, *ibid.*
Garnier, *le Poëte*, fécond en Epithethes, I. 40. mérite des éloges, 41
Gelais (*Mellin de St.*) cité, I. 23. 144. 175. II. 125
Gelais (*Octavien de St.*) cité, I. 99. 178, 179. II. 125
Gorgias, son Systême extravagant, II. 100
Gorgones, sont au nombre de trois, I. 72
Graces, sont trois, *ibid.*
Groot, (*de*) loué, II. 129
Guarini, plagiaire du Tasso, II. 153
Guiot (*Bible de*) citée, I. 174

H

Haical, femme d'*Olybama*, I. 164
Harpies, sont trois, I. 72
Heloïse, de Montmorenci, II. 176
Heraclite, célebre par son obscu-

obſcurité, II. 159
Herodote, appellé le pere de l'Hiſtoire, II. 131. ſon ſtile, *ibid.*
Heſiode, pere de la Mythologie, II. 121
Heſperides, ſont trois, I. 72
Homere, n'étoit pas délicat, I. 12. cité, 39. 77. N'eſt pas l'Auteur de tous les Poëmes qu'on lui attribuë, II. 121, 122
Horace, comment il commence ſes Odes, I. 6. cité, 39. 47. 62. 79. 87, 88. 115. 120. 121. 137. 144. 163
Hornius, ſa conjecture ſur Pythagore, I. 68
Houlieres, (*Mad. des*) citée, I. 167
Hozier, I. 196
Hungerford, (*Mr.*) Tori judicieux, I. 70

I

IDiome Pariſien & Savoyard, conforme au Dorien, I. 109
Jerôme (*St.*) ſe rapporte à Montagne, I. 91
Jéſuites, ont trois cornes, I. 74
Imhoff, I. 196
Inconnu, ſon Chef-d'œuvre, I. 5. Va d'abord au fait, 8. Habile à peindre un Caractere, 46. Mérite des louanges plus que qui que ce ſoit, 66. Eſt auſſi grand que Pindare, 161. Employe les tranſitions fort heureuſement, 165. Grand Phyſicien, 181
Jodelle, cité, I. 32, 33. 126
Joſephe, Statue érigée en l'honneur de cet Hiſtorien, II. 130
Journal Littéraire cité, I. 176
Jugement des RR. PP. Jéſuites ſur une Antique, II. 43
Juges Infernaux, ſont au nombre de trois, I. 72
Juvenal, cité, I. 156. Son caractere, II. 140
Kempis (*Thomas à*) cité, I. 154

L

LAinez, cité, I. 89
Legion Gauloiſe, prend le nom de l'Alouette, I. 172
Leibnitz, ſon caractere, II. 132, 133
Leſſius, loué, II. 163
Lettre de Monſieur de la Roque, II. 36
Lieurs, (*Lambert*) cité, I. 173
Lit, différentes ſignifications de ce mot, I. 24
Littérateurs, pourquoi plus orgueilleux que les autres Savans, II. 92

Longin

Longin, cité, I. 90. 166. & *suiv.*
Loris (*Guillaume de*) son Romain de la Rose, cité, I. 21. 120. & *suiv.* peut être regardé comme le Restaurateur de la Poësie Françoise, II. 122
Lucien, II. 128
Lucilius, son caractere, II. 141

M

Macrobe, son songe de Scipion cité, I. 68. 70. Ses Saturnales citées, I. 76
Maladie, *grosse*, intéresse & touche le Lecteur, I. 26
Malherbe, loué par Boileau, I. 115. cité, 188, 189
Manteau, de quel usage, quand il est grand & pendant, I. 98
Mantouan (*Baptiste*) cité admirablement, I. 171
Marc Antonin, pourquoi il est moins grand que d'autres Philosophes, II. 163
Marguerite de Navarre (*la Reine*) a fait une farce, I 22. citée, I. 175
Marot, (*Clément*) cité, I. 13. 21, 22. 99. 106. 126. 174
Marot, (*Jehan*) cité, I. 21. 174. II. 127
Matanasius, (*Mr. le Docteur*) Auteur des Remarques sur le Chef-d'œuvre, I. 5. Ne prend point de parti entre les Thomistes & les Molinistes, 45
Matres, où ne sont que trois, I. 72
Menage, cité, I. 180
Mercier, (*Mr. le*) Gros Normand, sa Chanson sur les chemises courtes, I. 108
Meziriac, loué, II. 124
Minerve, est triple suivant les Egyptiens, I. 72
Misantrope, son Auteur, I. 113
Mithridate, fier & dissimulé, I. 18. veut faire périr Monime & Xiphare, *ibid.*
Moliere, cité, I. 97. 119. 131. 135
Molinet, (*Jehan*) cité, I. 13. prend des licences, 117. & *suiv.* 142. 181. loué, II. 312
Mon, pronom curieux & pourquoi, I. 128
Moniot, (*Jehan*) cité, I. 46
Montagne cité, I. 92. 146. & *suiv.* loué, II. 154
Montesquieu, (le Président de) Auteur des Lettres Persanes, éloge de cet Ouvrage, II. 209
Motte (*Mr. de la*) cité, I. 8. 9. 13. honoré comme le Prince du Parnasse François, 113. a tort de supprimer

primer les répétitions dans son Iliade, I. 186, 187
Mourir, ce que c'est, I. 27
Muses, autrefois au nombre de trois, I. 72

N

NAsonia, Famille Romaine, I. 72
Naudé, (*Ph.*) son Traité contre Mr. de la Placette, 19
Newton, II. 134. *& suiv.*
Nivelois (*Jehan le*) cité, I. 173
Nombre, de dix, le plus parfait, selon un Prédicateur, I. 68. de sept, propre aux Cérémonies Religieuses, 69. de trois, parfait, *ibid.* impair agréable aux Dieux, 70
Noble (*le*) sa Comédie d'Esope citée, I. 98
Notæ variorum, sur le Chef-d'œuvre d'un Inconnu, augmentées considérablement, I. 247
Nouë, (*Odet de la*) cité, I. 175

O

OLybama, est averti que tout devoit périr, I. 191. fait une maison curieuse, *ibid.* Sonne le tocsin pour avertir les hommes, *ibid.* est enlevé avec sa maison dans la moyenne région de l'air, 192. y étudie, *ibid.* sort de sa maison, *ibid.* établit une Académie, *ibid.* y est Professeur, *ibid.* compose un Livre, *ibid.* est Astronome & Laboureur, 193 est pris pour un Dieu par les Arméniens ou pour un Magicien, *ibid.* va en Italie, 193. Fait les mêmes choses qu'en Arménie, *ibid.* Ses différens noms, 194. n'a que trois fils, 195. Catin descend de lui, 196. & Colin, *ibid.* Fait une chose souhaitée de tout le monde, 198
Ovide, cité, I. 64. 81. 95. 96. 100

P

PApa, définition de ce mot, I. 128
Parques, combien il y en a, I. 72
Pastor fido, imite la premiere Strophe du Chef d'œuvre, I. 56
Patrocle, ses funérailles, I. 77
Perrault, (*Mr.*) n'avoit pas vû le Chef-d'œuvre, I. 88
Perse, son caractere, II. 145
Petrone, son éloge, II. 166
Philippe de Bergame, II. 164

Pindare, cité, I. 101. 146. est au-dessous de l'Inconnu, 161
Pitiscus. Voyez *Aimond*.
Platon est redevable à Socrate du grand éloge qu'on lui a donné, II. 155
Poëme sur la superstition, I. 137. & *suiv.*
Poëte, son habileté, quelle elle doit être, I. 5
Poëte sans fard, fait de mauvaises Traductions, I. 49
Polignac (le Cardinal de) éloge de son Poëme contre la Doctrine d'Epicure, II. 58
Ponchius (le Dr.) son sentiment sur la Poësie Françoise, I. 113
Porte, maniere facile de les ouvrir, I. 67, 68
Port-Royal (MM. de) estiment la Rime dans la Poësie Françoise, I. 114
Prudes, sont médisantes, I. 155
Pucelage, comment se perd, I. 120
Pythagore, son sentiment sur le nombre de sept, I. 69

Q

Quinaut, II. 139
Quinte-Curce, cité, I. 24

R

Rabelais, son éloge, II. 126
Racan, cité, I. 116
Racine, cité, I. 10. 18. 43. 116. 136. 146. 168. 184. comparé avec Sophocle, II. 145
Ramsay (le Chev. de) cité, I. 76
Rantzau (le Maréchal de) son Epitaphe, I. 105
Réfléxions sur les morts en plaisantant, I. 61
Regnier des marais, cité, I. 66 imite le Chef-d'œuvre, I. 88, 89. fait un Couplet contre les Prudes, I. 97
Remarques générales sur le Chef-d'œuvre, I. 218
Remi, cité, I. 160
Richelieu (le Cardinal de) traits contre ce Cardinal, II. 38
Rochester, (le Comte de) II. 128
Ronsard, quelles sont ses Eglogues, I. 12. loué par Turnébe, 39. cité, 99. 171
Rouviere, Apotiquaire, son Voyage, I. 61

S

Salo, Pere des Journaux, II. 132
Saluſte, Hiſtorien Romain, II. 131
Saluſte (Guillaume de) cité, I. 175
Sanlec, cité, I. 136
Santeuil, cité, I. 75. ſon caractere, II. 125
Saurin (Jaques) cité, I. 158
Scaliger, cité, I. 59
Scandale, Digreſſion ſur ce ſujet, I. 151. *& ſuiv.*
Scarron, cité, I. 33. 108
Scuderi, met les Héros à la ſauce douce, I. 42
Segrais, (Mr. de) cité, I. 55
Seleucus, Capitaine d'Alexandre le Grand, I. 16. céde Stratonice à ſon fils, 17
Sgambatus (Scipio) cité, I. 194
Shakeſpear, loué, II. 139
Sibylles, au nombre de trois, II. 72
Sirenes, ſont trois, I. 72
Socrate, ſon éloge, II. 147, 148. 155
Solécíſme, ſa définition, I. 118
Spinoſa, mauvais Philoſophe, II. 210
Spon, ſon explication d'un marbre, I. 73
Stances à Erato, I. 148, 149
Stanhope (le Général) ſon ſentiment ſur un Comte, I. 71
Suarez, loué, II. 165
Superſtition, (Poëme ſur la) I. 137. *& ſuiv.*
Suſe, (le Comte de la) ſon apparition, I. 43
Syllogiſmes, en *Datiſi*, *Cameſtres & Darii*, I. 64
Syncope, changée dans la Muſique, I. 177

T

TAbulati, (Mylord) ſa maiſon eſt l'aſſemblée des Beaux-Eſprits, 113
Tarteron, (le P.) cité, I. 163
Taſſo, loué, I. 150, 151
Terence, cité, I. 119. ſon caractere, II. 142
Teſoro, plus grand que Montagne, II. 154
Thé, ſujet de déſeſpoir, I. 30
Théocrite, cité, I. 102. court riſque d'être mangé des Loups, I. 109, 110
Thiebaut Roi de Navarre, cité, I. 174
Thiebaut de Mailly, cité, I. 21. 168, 169.
Thou (de) le Tite-Live de la France, II. 129. Le Cardinal de Richelieu fait mourir ſon fils pour ſe venger

venger de ce que cet Historien avoit dit contre un de ses Ancêtres, 130
Thucidide, plus grand qu'Herodote, II. 131
Timon, le Misantrope, II. 164
Tite-Live, loué, II. 129
Titon du Tillet, loué, II. *ibid.*
Trois, est un nombre parfait, I. *69.* Pourquoi, *ibid.* & *suiv.* Pratiques modernes sur ce nombre, 74. & *suiv.* gâte tout en Galanterie, 82
Turnebe (Adrien) louë Ronsard, I. 39

V

V*Arro*, (*Mr.*) cité, I. 69
Vaudois, cruautez exercées contr'eux, I. 138
Vaugelas, cité, I. 24
Vayer (*la Mothe le*) moins grand que Montagne, II. 154
Vigne, (*André de la*) cité, I. 178
Virgile, cité, I. 24. 56
Vitalian, (*St.*) fréquente les mauvais lieux, I. 155
Viviani, II. 136, 137.
Voiture, imite le Chef-d'œuvre, I. 184, 185. loué, II. 155

Z

Z*oïle*, est un exemple pour les La Motte & les Terrassons, I. 110

Fin de la Table des Matieres.

00044724

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 02 July, 2018